

Gérard l'améliora de façon remarquable, puis la revendit, il y a quelques années, lorsque la forte demande de la part des immigrants européens fit monter en flèche le prix des exploitations agricoles bien organisées.

Gérard et son épouse sont toujours des nôtres. Ils préparent prudemment leur retraite définitive.

Marcil, Cécile

Comme Gérard, son époux. Cécile était la cadette d'une famille qui comptait treize enfants. Elle est née, le 31 août 1931, dans la septième concession. Ses parents étaient Adrien Paul, cultivateur, et Bernadette La-grois.



Cécile Marcil

Lorsqu'elle eut terminé ses études primaires à l'école de Bourget, elle travailla pendant deux ans et demi comme aide générale à l'Hôtel Royal de Bourget, puis deux ans et demi aussi chez le docteur Jean-Marie Laframboise d'Ottawa.

Cécile avait vingt ans lorsque, le 25 juillet 1953, les cloches de l'église du Sacré-Cœur annoncèrent son mariage à Gérard, fils de Léonard Marcil et d'Alida Chevalier. La bénédiction nuptiale leur fut donnée par M. le curé Alphonse Lapointe.

Pendant une bonne partie de sa vie, en plus de s'affairer au ménage de sa maison, elle partagea les nombreux travaux de la ferme avec son époux et leurs enfants.

M^{me} Cécile Paul-Marcil est membre du Cercle des Dames Culturelles Franco-Ontariennes. Elle se dévoue bénévolement pour de nombreux mouvements; elle fait profiter beaucoup d'autres de ses talents de couturière et de tricoteuse.

Marcil, Jean-Guy

Jean-Guy, fils de Jean-Louis Marcil et d'Émériilda Yelle vint au monde à Bourget, le 27 novembre 1944, et il y a fait son cours primaire.

En l'église St-Victor d'Alfred, le 10 juin 1972, il épouse Francine, fille d'Arthur Cadieux et de Rhéa St-Onge. Ils sont maintenant les heureux parents de trois enfants.

Jean-Guy n'a que seize ans lorsqu'il commence sa carrière de poseur de tapis, travail qu'il fait pour différents magasins d'Ottawa, de 1960 à 1972. Cette année-là, il se lance en affaires à son compte et devient bientôt propriétaire d'une entreprise florissante.

Jean-Guy, qui a fait détacher un lot de la ferme de son père, s'y est construit une belle demeure avec salle d'échantillons et hangars. C'est une propriété qui annonce la prospérité.

Marcil, Francine

En l'église St-Léon-le-Grand de Treadwell, a été baptisée Francine, enfant d'Arthur Cadieux et de Rhéa St-Onge, née le 14 juillet 1950.

Cette future Bourgetaine fréquenta l'école primaire et poursuivit ses études jusqu'à la dixième année.

Le 10 juin 1972, elle épousait, à Alfred, Jean-Guy, fils de Jean-Louis Marcil et d'Émériilda Yelle de qui elle a eu trois enfants: Christian, Patrick et Geneviève.

Ayant laissé l'école en 1965, elle travailla dans la restauration pendant huit années et quitta cette occupation lorsqu'elle prit mari et pays.

Aujourd'hui, en plus de vaquer aux soins de la maison et à l'éducation de ses enfants, Francine occupe le poste de secrétaire de la Cie de tapis Jean-Guy Marcil Ltée.

Francine Marcil est excellente musicienne

Marcil, Jean-Louis

À Joseph Marcil et Fabiola Marleau, naissait, le 6 novembre 1911, un fils qui reçut le nom de Jean-Louis sur les fonts baptismaux de Bourget.

Ce nouveau petit Marcil accompagna bientôt ses frères et sœurs aînés à l'école primaire du village puis, quand il la quitta, il seconda son père dans l'exploitation de la ferme familiale.

Propriétaire, depuis 1937, d'une entreprise agricole dans la quatrième concession, il s'en défait en 1942 lorsqu'il se porte acquéreur de la ferme située au coin sud-est de la troisième concession et de la route Bourget-Curran, propriété qu'il possède toujours et exploite encore.

Jean-Louis a toujours procédé graduellement et prudemment à l'amélioration de son exploitation agricole. Aujourd'hui, l'apparence de sa maison et des bâtiments qui l'entourent créent une excellente impression à qui passe en face de son «chez-nous». Il a très longtemps exploité un troupeau laitier mais a cessé de le faire depuis sept ou huit ans. Malgré son âge, comme il le dit lui-même, il continue à élever du bœuf et de la volaille; il a toujours produit du beau et bon ponlet.

En devenant agriculteur à son compte, Jean-Louis fondait aussi un foyer. En effet, le 12 juillet 1937, il épousait Émériilda, fille de Bénéonie Yelle et de Clara Deneault dont il eut six enfants.



Jean-Guy et Francine Marcil



Jean-Louis Marcil

Jean-Louis a plusieurs fois été honoré de la confiance de ses concitoyens qui entre autres, le nommèrent marguillier, commissaire d'école et même président de la Coopérative laitière de Bourget.

Marcil, Émerilda

Dans la «Sept», qui fut probablement le rang le plus grouillant de Bourget, naquit, le 30 octobre 1913, Émerilda, fille paisible de Bénonie Yelle et de Clara Deneault.

Cette petite Yelle fréquenta ce que l'on appelait alors l'école séparée de la côte à Villemaire qui était juchée au haut du coin opposé (en biais) à celui du bureau de poste de St-Félix.

Avant son mariage, la fille de Bénonie et de Clara travailla à Montréal pendant trois hivers.



Emerilda Marcil

puis à Cornwall, dans une manufacture de soie, durant trois ans et demi.

Alors que la «Sept» était à se vider pour donner libre cours au reboisement, Émerilda déménagea, du secteur sud-ouest de la paroisse à la partie opposée du nord-est, s'installant dans la «Quatre» avec Jean-Louis, fils de Joseph Marcil et de Fabiola Marleau qu'elle avait accepté comme époux le 12 juillet 1937.

En 1942, elle accompagna Jean-Louis dans le «Trois» pour s'y établir définitivement. Elle y a élevé ses six enfants tout en aidant son époux à faire de leur entreprise une bonne et belle ferme.

On n'avait qu'à entrer dans la maison des Marcil et à en examiner les alentours pour se convaincre qu'Émerilda était une femme d'ordre et de bon goût. Nous venons de parler au passé car cette excellente épouse et mère est décédée subitement le premier juillet 1984.

Marcil, Jean-Paul

À Bourget, un certain 5 octobre 1918, est né Jean-Paul, fils de Léonard Marcil et d'Alida Chevalier.



Jean-Paul et Jeannette Marcil

Ayant fréquenté l'école primaire du village, il la quitte après la huitième année pour travailler sur la ferme paternelle.

Jean-Paul épouse, le 14 juin 1952, Jeannette, fille de Philippe Leclair et de Valéda Charlebois. L'échange des promesses du mariage se fit en l'église St-Victor d'Alfred et leur union a donné six enfants.

Après son mariage, Jean-Paul acquiert l'exploitation agricole de Mathias Chénier. Il a aussi travaillé pendant seize ans à la Forêt Larose pour le Ministère des Terres et Ressources naturelles de l'Ontario.

Marcil, Jeannette

Dans le comté voisin de Prescott, plus précisément à Alfred, naissait, le 25 mars 1928, Jeannette, fille de Philippe Leclair et de Valéda Charlebois.

Jeannette fit les huit années du cours primaire à l'école de L'Original. Dans la suite, avant son mariage, elle travailla pendant sept ans à l'Ambassade française dans la capitale nationale. Elle fut aussi, pendant quelque temps, au service de la famille de M. Jules Léger qui, plus tard, devint gouverneur général du Canada.

C'est dans sa paroisse natale d'Alfred que Jeannette épouse, le 14 juin 1952, Jean-Paul, fils de Léonard Marcil et d'Alida Chevalier. Ils ont eu six enfants.

Marcil, Joseph André

Ce deuxième fils d'Albert Marcil et d'Eva Martel a été baptisé à Bourget sous le nom de Joseph André le 14 mai 1951, mais, pour tous ceux qui l'ont toujours connu, il a été et reste encore le dénommé «Coune».

Après un stage normal à l'école primaire de Bourget, il fit ses études secondaires au Petit Séminaire d'Ottawa et à Casselman.

Favorisé de la bosse des mathématiques qui se retrouve assez souvent dans son ascendance, il s'orienta vers les chiffres et obtint ses certificats de comptabilité en administration municipale. Ceux qui dirigeaient les destinées du canton de Clarence ont eu tôt fait de recourir à sa compétence et il en est maintenant à sa treizième année de travail comptable, occupant présentement le poste de trésorier municipal.



Joseph-André Marcil

Le 23 juin 1979, il prenait une grave décision, celle d'abandonner la solitude du célibat pour connaître les agréments de la vie à deux. Ce jour-là, il épousait donc à Carlsbad Springs la ci-devant Nicole Léa Desforges, fille de Rémi du même patronyme et de Gaétane Dupont.

Activement impliqué dans le projet de construction du Centre Récréatif et son administration (1973-1978), Joseph André a été un bon agent de succès lors de la souscription à laquelle nous devons cette réalisation.

Coune est tout un «chanteux». Ses ancêtres Martel ne pourraient pas le renier.

Marcil, Nicole Léa

La Providence, qui la destinait à un Bourgetain, faisait naître à Carlsbad Springs, le 14 mai



Nicole Léa Marcil

1952, Nicole Léa, fille de Rémi Desforges et de Gaétane Dupont.

Après une adolescence paisible où elle poursuivait ses études jusqu'au douzième secondaire, elle devint spécialiste opérationnelle à l'emploi de la Fonction publique du Canada.

On a beau avoir une belle carrière devant soi, un jour le cœur parle fort et fait penser aussi à la vocation en plus de la profession. Il suffit alors qu'un beau chevalier se présente et la décision est vite emportée. C'est ce qui se produisit lorsque Joseph André Marcil fit la grande demande et que Nicole Léa l'accepta, se laissant conduire au pied de l'autel, à St-Laurent de Carlsbad, le 23 juin 1979. Depuis ce jour-là, la moitié de Joseph André est Bourgetaine de cœur comme de fait.

Marcil, Alida

Du mariage de Richard Chevalier avec Rosalie Deschamps, naissait Alida, le 4 avril 1892, sur le territoire de la future paroisse St-Pascal-Baylou.

Le 26 juin 1911, en l'église paroissiale de St-Pascal, elle épouse Léonard, fils de Joseph Marcil, père, et d'Angèle Lafleche. Le Ciel bénit leur union en leur envoyant dix enfants dont l'un, Rhéal, mourut à l'âge de cinq ans.

Alida mena une vie humble et laborieuse, toute remplie d'actes de charité qu'elle s'efforçait de faire dans le plus grand secret. Son existence a été remplie de travail et de dévouement. Ses enfants honorent sa mémoire et es-



Léonard et Alida Marcil

Marcil, Léonard

Léonard vit le jour à St-Jean-Chrysostome (Québec), le 9 décembre 1892. Il était fils de Joseph Marcil, père, et d'Angèle Lafleche. Alors qu'il était encore jeune, ses parents s'en vinrent à Bourget où ils achetèrent une ferme non loin du village. Il avait un frère, Joseph, fils, et quatre sœurs. À son mariage, la terre paternelle fut partagée en deux: moitié pour lui et moitié pour son frère.

À St-Pascal-Baylou, le 26 juin 1911, il épousa Alida, fille de Richard Chevalier et de Rosalie Deschamps. Ils eurent dix enfants mais l'un d'eux, Rhéal, décéda à l'âge de cinq ans.

Après une vie très laborieuse, étroitement partagée avec son épouse, il devint veuf le 14 août 1961. Quatre ans plus tard, il convola en deuxièmes noces avec Clémentine Martel, une ancienne Bourgetaine. Ils résidèrent au village où Léonard finit ses jours le 27 août 1972.

perent aller un jour partager la récompense éternelle qu'elle a si bien méritée.

Marcil, Richard

Natif de la paroisse de Bourget, Richard a vu le jour le 18 avril 1944 et fut baptisé par M. le curé Alphonse Lapointe à l'église Sacré-Cœur. Deuxième d'une famille de dix enfants, il est le fils d'Albert Marcil et d'Eva Martel. Son séjour à Bourget fut de courte durée puisque, après ses études primaires à l'école du Sacré-Cœur, il alla compléter son cours secondaire au Petit Séminaire d'Ottawa. Un problème de la vue le força à abandonner après sa douzième année et il alla se décrocher un emploi à l'Hôpital Général d'Ottawa.

Après deux ans dans cet établissement, voulant améliorer son sort, il décida de faire un retour aux études à l'Hôpital Notre-Dame de la Merci de Montréal où il obtint, trois ans plus



Richard Marcil

tard, le titre d'infirmier licencié. C'est durant ce stage qu'il rencontra une petite Québécoise de Drummondville, Monique Demers, avec qui il unit son destin le 28 octobre 1967. Père de trois enfants (Josée, François et Dominique), Richard a toujours œuvré dans le domaine hospitalier, soit à Montréal ou à Drummondville où il demeurait.

Une première attaque de cœur, en 1976, n'a pas réussi à atténuer son ardeur au travail. Richard a toujours rêvé de réaliser de grandes choses. Ne pouvant rivaliser avec les autres dans les activités sportives, à cause de sa vue, on le trouvait souvent à bricoler. Sa famille se souvient encore du fameux paquebot miniature qu'il avait construit et qui coula dès son premier lancement. Il réalisa son dernier grand projet un an avant sa troisième et fatale crise cardiaque: celui de monter de toutes pièces le département de psychiatrie à l'hôpital de Drummondville. Il mourut le 9 août 1980.



Robert Marcil

Marcil, Robert

Fils d'Albert Marcil et d'Eva Martel, Robert naît en janvier 1946, à Bourget, où il est baptisé par M. le curé Lapointe.

Après des études à l'école élémentaire de Bourget, il se dirige au Petit Séminaire d'Ottawa pour compléter son cours secondaire. Ayant choisi la voie de l'enseignement, Robert complète ses études post-secondaires à l'Université d'Ottawa où il décroche un baccalauréat ès arts avec spécialisation en histoire. Il a aussi suivi, à Sudbury, deux cours d'été en administration scolaire.

Sa carrière d'enseignement débute à Ottawa où il reste en poste trois ans; ensuite, il consacre douze années à l'école du Sacré-Cœur de Bourget; présentement, il en est à sa deuxième année à l'école St-Jean d'Embrun.

Le 6 juillet 1968, Robert épouse Lise à l'église de Bourget; sa conjointe est fille de Léopold Lortie et de Laura Saumure. Robert est aujourd'hui père de quatre filles.

Toujours résident de cette paroisse, il a été membre de l'équipe du centre récréatif qui a mis sur pied le projet de construction du centre communautaire; il n'a cessé d'être actif dans la chorale paroissiale depuis près de vingt ans, dont sept à titre de directeur.

Robert fait partie du Comité du centenaire où il agit comme président du Comité des projets spéciaux. Il est aussi du groupe des bénévoles du Comité de bingo où il fait office de «crieur».

Pour ce qui est du sport, on sait que Robert joue le golf et qu'il aime beaucoup, beaucoup la motoneige.

Marcil, Lise

Née à Hammond, fille de Léopold Lortie et de Laura Saumure, Lise fréquente d'abord l'école St-Guillaume de Cheney pour ensuite continuer ses études à Bourget. Quand l'école privée de Bourget ferme ses portes, en 1964, elle se rend à Rockland terminer ses études secondaires. Elle travaille ensuite à la Banque Royale du Canada à Ottawa.

À l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 6 juillet 1968, Lise épouse Robert, fils d'Albert Marcil et d'Eva Martel. Elle est maintenant mère de quatre filles: Carole, France et deux jumelles: Isabelle et Julie.

Il arrive encore à Lise de faire du travail à temps partiel pour la Banque Royale du Canada, à Plantagenet et à Navan.

M^{me} Robert Marcil fait du bénévolat en faveur du Comité de bingo. Ses loisirs sont surtout occupés par la lecture et la télévision, mais parfois aussi par le golf.



Lise Marcil

Marcil, Serge D.

Le cadet des fils d'Albert Marcil et d'Eva Martel, Serge, est né le 6 mai 1954 et a été baptisé en l'église du Sacré-Cœur de Bourget.

Suite à son cours primaire à Bourget, il fit son cours secondaire à Casselman jusqu'à l'obtention du certificat officiel. Avec les années, il a reçu deux diplômes de l'Institut des Banquiers Canadiens.

Serge travaille depuis longtemps à la Banque Royale du Canada. Présentement, il y occupe un poste d'administrateur bancaire.

Le 11 août 1979, il échangeait, avec Lois, un anneau qui scellait pour toujours la chaîne de leur union matrimoniale. La mariée était fille de Léo Aubin et de Lucille Bouchard.

Une gentille petite Élise leur a été envoyée du Ciel en 1983.



Serge D. Marcil

Signalons que Serge fait partie du Comité du Centenaire de la paroisse de Bourget à deux postes: Section Finance et Section Publicité. Il œuvre aussi comme bénévole au Comité du Bingo.

Marcil, Lois

En la paroisse Ste-Croix de Cornwall a été baptisée, Lois, née le 26 octobre 1956. Elle était la fille de Léo Aubin et de Lucille Bouchard.



Lois Marcil

Elle compléta ses cours primaire et secondaire à Cornwall puis étudia la bibliotechnique au Collège Algonquin, à Ottawa, où elle obtint un certificat en cette discipline.

C'est en l'église paroissiale Ste-Croix de Cornwall qu'elle a, le 11 août 1979, uni sa destinée à



Ubald Marcil

celle de Serge, fils d'Albert Marcil et d'Eva Martel. Ils sont maintenant les heureux parents d'une délicieuse petite fille qui porte le nom d'Élise.

Lois occupe présentement un poste de bibliotechnicienne, mais le titre qui lui tient le plus au cœur est peut-être celui de Bourgelaine auquel elle a droit depuis avril 1982.

Marcil, Ubald

Ubald naquit à Bourget, le 27 mai 1910, de Joseph Marcil et de Fabiola Marleau. Il fut baptisé à l'église du Sacré-Cœur de sa paroisse.

Après avoir fréquenté l'école du Sacré-Cœur, il passa quelques années sur la terre paternelle pour y travailler avec son père.

Vers l'âge de vingt-et-un ans, il se rendit à Cochrane où il travailla pour Omer Lefebvre (un ancien de Bourget) et y apprit le métier de forgeron.

Revenu à Bourget, il travailla quelque temps pour Léon Potvin jusqu'à ce que, en 1935, il décide d'ouvrir un atelier à son compte. Il devient ensuite soudeur à l'acétylène et à l'électricité, agent de machines agricoles Frost & Wood et, plus tard, d'instruments aratoires Cockshutt, de séparateurs et trayeuses De Laval, ainsi que de poêles L'Islet.

En 1936, il épousa Rollande Martel, originaire de Bourget. Cette fille de Napoléon Martel et d'Éliza Corbeil lui donna cinq enfants.

Trop tôt, hélas! Ubald mourut accidentellement le 16 décembre 1946, laissant une jeune épouse et cinq enfants en bas âge.

Marleau, Albertine

Née à The Brook, le 19 juin 1901, Albertine était la fille de Jean-Baptiste L. Lortie et de Marie-Laure Paul.

Sa famille résidait dans la septième concession et elle y a fait ses études primaires à la petite école du rang.

De 1918 à 1923, elle alla travailler à Montréal, puis revint à Bourget pour y épouser Albert, fils de Jules Marleau et d'Éloïse Rozon. La cérémonie nuptiale se déroula en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 31 décembre 1923. Quatre enfants naquirent de leur union: Léopold, Gérard (décédé le 10 avril 1962), Aliue (M^{me} Gaston Jolicœur) et Paulette (M^{me} Lucien Maheux).

Devenue veuve le 29 avril 1936, Albertine Marleau vint résider au village où ses talents de couturière rendirent de grands services à de



Albertine Morleau

nombreuses mamans et lui permirent d'élever sa famille.

Malgré une santé plus que chancelante, elle fit toujours preuve de courage et persévéra à travailler. Elle quitta notre paroisse avec ses enfants, en 1951, et mourut à Ottawa le 16 mars 1965.

Marleau, Léopold

Issu d'Albert Marleau (décédé le 24 avril 1936) et d'Albertine Lortie (décédée le 16 mars 1965), Léopold est né à Bourget, le 26 novembre 1925, et a été baptisé en l'Église du Sacré-Cœur.

Ayant accompli ses études primaires et intermédiaires à Bourget, il fit, à Ottawa, des études techniques et de l'apprentissage qui lui permirent de devenir imprimeur.



Léopold Marleau

Sur la route de la vie, Léopold a rencontré mademoiselle Rita qui lui plut et qu'il conduisit à l'autel le 18 août 1951. L'épousée était fille de Lionel Couvillon et d'Alma Galipeau. Leur mariage fut célébré en l'église Saint-Charles de Vanier. Dans la suite, le Ciel leur a confié la garde de cinq enfants: Jocelyne (M^{me} Yves Taillefer), Denis, Pierre, Suzanne et Gérard.

Celui qui a été notre concitoyen de 1925 à 1941 demeure maintenant à Orléans. Il aime bien à bricoler et à jouer aux cartes.

Martel, Arthur

Arthur est fils de Napoléon Martel et d'Élisa Corbeil. Né à Bourget, le 4 juin 1912, il grandit sur la ferme paternelle et fréquenta l'école primaire du village.



Arthur Martel

Alors qu'il semblait en bonne voie de devenir «vieux-garçon», il succomba aux charmes de la jolie Marie qu'il épousa le 27 janvier 1941. La nouvelle mariée était fille de Joseph Gélinas et de Dora Sarrazin. Leur union donna quatre enfants.

À l'exception de quelques années, Arthur a passé toute sa vie à Bourget. Il a été tour à tour cultivateur, chauffeur de camion et postillon; à ce dernier titre, il a distribué le courrier rural pendant seize ans.

Arthur est né avec un fort penchant pour les sports paisibles; il est passionné pour le billard, le croquet, les cartes, les dames et le jeu de galets (shuffle-board). Il possède plusieurs trophées pour prouver ses succès en ces domaines. D'ailleurs, le Club d'Âge d'Or le délègue souvent, à titre de représentant, aux activités des autres paroisses.



Marie Martel

Martel, Marie

Marie est venue au monde, à Bourget, en plein temps des fêtes, le 29 décembre 1918. Ses parents étaient Joseph Gélinas et Dora Sarrazin. Elle a coulé une jeunesse paisible, sur la ferme paternelle, non loin des limites de la paroisse voisine de Clarence-Creek. Un beau jour, elle fut remarquée par Arthur Martel qui ne tarda pas à la conduire à l'autel. Le lien indissoluble pour «le mieux ou le pire» fut noué, en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 27 janvier 1941. Après quarante quatre ans de vie à deux, il semble bien que l'engagement solennel a été contracté «pour le mieux». Le conjoint de Marie est fils de Napoléon Martel et d'Élisa Corbeil. Leur union a donné quatre enfants.

Digne épouse et excellente mère, Marie est l'admirable ménagère d'un foyer heureux.



Donat L. Martel

Martel, Donat L.

Fils de Napoléon Martel et d'Élisa Corbeil, Donat naquit le 10 août 1918.

Il fréquenta l'école élémentaire Sacré-Cœur de Bourget puis fit deux années au Petit Séminaire d'Ottawa.

En septembre 1950, il épousa Jeannette, fille de Joseph Deault et de Dora Gémus, de St-Pascal-Baylon, qui lui donna une fille, Mi-reille.

Après avoir résidé à Sarnia, Ontario, pendant neuf ans, il alla demeurer à St-Eustache (Québec) où il a été longtemps à l'emploi de la Commission scolaire Blainville-Deux-Montagnes.

Donat est maintenant retraité depuis juin 1982.



Ernest Martel, fils

Martel, Ernest (fils)

Ce jeune homme paisible et peu loquace a fait sur la terre un bien court voyage vers l'éternité. Son père qui s'appelait Ernest Martel, comme lui, était remarié en secondes noces avec Eugénie Côté. Ernest, fils, leur arriva du ciel, sans bruit, le 10 avril 1922 à Bourget.

Petit enfant, Ernest suivait partout son père qui était bedeau dans la paroisse et on le voyait plus souvent dans la cour de l'église que chez lui; déjà il se rapprochait, semble-t-il, de Celui qui devait le rappeler si tôt auprès de Lui dans son paradis.

L'inexorable guerre entraîna Ernest dans les rangs de l'armée; il prit part à l'invasion de l'Europe et le seul détail obtenu par ses parents, indique qu'il est tombé au champ d'honneur, le 14 août 1944. Ernest a donc probablement versé son sang en terre française et sa

dépouille mortelle doit reposer quelque part, au pays des aïeux, non loin de la côte nor-mande.

Que son âme et celles de tous nos soldats morts au combat jouissent de la paix éternelle.

Martel, Ernest (père)

D'après les registres paroissiaux, Ernest, fils de Ferdinand Martel et de Marguerite Richer, est né le 3 décembre 1890. Ses parrain et marraine étaient Georges et Odile Miron.

Tout ce que l'on sait de sa jeunesse, c'est qu'il a fréquenté l'école primaire.

Le 13 septembre 1910, il épousait à Bourget, Anna, fille de Joseph Labelle et de Marguerite Potvin. Il en eut trois enfants, mais son épouse mourut prématurément, en 1918, victime de l'épidémie d'influenza que tout le monde appelait la grippe espagnole.

Alors qu'il demeurait à Hawkesbury, Ernest se remariait à Fassett (Québec), le 12 mai 1920, après avoir obtenu «dispense de trois bans de publication». Son épouse était Eugénie, fille d'Alexis-Télesphore Côté et d'Aurélié Ouellette. Leur mariage a été béni par la naissance de cinq enfants.

Les anciens paroissiens se rappellent bien d'Ernest qui a été bedeau-sacristain sous deux curés: MM. les abbés Raymond et Landry. Ces pasteurs avaient rarement besoin d'experts pour réparer et entretenir le matériel de la fabrique car Ernest était homme à tout faire. Il a déjà avoué qu'il échantillonnait souvent le vin de messe, en remplissant les burettes; c'était peut-être pour protéger les célébrants au cas où le liquide au bouquet irrésistible aurait été empoisonné... en tout cas, ça représentait une des compensations du métier, car le travail y était

parfois très dur, surtout quand il fallait, comme fossoyeur, creuser au pic et à la pelle à six pieds de profondeur dans le sol gelé du cimetière.

Ernest a aussi été concierge de l'école du village à deux reprises. S'évertuer à tenir l'école chaude et propre, ce n'était pas une sinécure. Il amenait souvent ses jeunes enfants avec lui lorsqu'il travaillait à la fabrique ou à l'école. Sa fille, Lucille, pourrait vous conter que, parfois, il l'assoyait sur le tas de charbon quand il remplissait la fournaise de l'église. Madame Ernest devait alors trouver que les fonds de culotte étaient rôdeusement noirs.

En plus de travailler pour gagner son pain et celui des siens, Ernest œuvrait pour la communauté. Il a été conseiller du village de Bourget et on lui a même déjà confié la responsabilité de l'aqueduc.

Dans la suite, il a été employé au Couvent d'Aylmer alors qu'une ancienne Bourgetaine, S^r Telmon (Léontine Labrosse) y était supérieure. Il a aussi commencé à travailler à l'aéroport de Rockcliffe durant la deuxième guerre mondiale et a continué à le faire même après l'armistice. Entre autres occupations, il agissait alors comme sacristain à la chapelle du «camp».

Décédé le 14 juillet 1966, Ernest doit être heureux de reposer dans «son» cimetière.

Martel, Eugénie

Née à St-Isidore de Prescott, le 6 juin 1890, Eugénie était la fille du docteur Alexis-Télesphore Côté et de son épouse, Aurélié Ouellette.

On possède peu de détails sur sa jeunesse, mais on sait qu'elle a résidé à Beauharnois (Québec) où son père pratiquait la médecine. Dans la suite, elle fut ménagère pour le curé de Fassett (Québec).

C'est le 12 mai 1920 qu'elle épousait Ernest, fils de Ferdinand Martel et de Marguerite Richer. Leur mariage eut lieu à l'église St-Fidèle de Fassett et fut béni par le révérend J. O. Délisle, prêtre-vicaire de Beauharnois. Les témoins étaient son oncle, Léopold Côté, et le père du conjoint, Ferdinand Martel.

Après leur mariage, avant de demeurer au village, Ernest et Eugénie restèrent pendant quelque temps sur une ferme de la deuxième concession de Bonrget. Ils ont eu cinq enfants.

Personne très tranquille, Eugénie était estimée de toute la parenté, ainsi que de ses amis et voisins. Ses enfants en gardent un souvenir ému. «Nos parents, disent-ils, n'ont jamais été très argentés, mais ils nous ont toujours et largement dispensé la richesse de leur affection.»



Eugénie Martel

Eugénie était membre du Cercle des dames fermières et faisait partie de la Congrégation des dames de Ste-Anne. Elle a quitté notre monde, le 3 octobre 1962, à l'âge de 73 ans.

Martel, Gérard

Gérard naquit à Bourget le 6 mars 1929. Ses parents étaient Napoléon Martel et Éliisa Corbeil.

Il étudia à l'école du village jusqu'à la neuvième année. Dès l'âge de quinze ans, il quitta son patelin pour commencer à travailler chez E. B. Eddy à Hull. Il est gérant d'entrepôt depuis trente-cinq ans.

En la paroisse Notre-Dame de Hull, le 10 juillet 1948, il épousait Floraise, fille d'Ovilda Dubeau et de Clérída Potvin qui lui a donné cinq enfants, soit deux filles et trois garçons.



Gérard Martel



Ernest Martel, père

Pris de nostalgie pour son pays natal, en 1969, il fit l'acquisition d'un terrain dans la campagne de Bourget pour s'y bâtir un chalet où il vient passer ses congés, vacances et fins de semaine. Il y a construit un jeu de croquet, passe-temps qui, avec les quilles et les cartes (surtout le Rook) occupe bien ses loisirs.

Gérard est de nature très sociable; il aime beaucoup se joindre aux siens pour chanter en chœur et faire de la musique lors de réunions de famille.

Martel, Floraise

Fille d'Ovilda Dubeau et de Clérída Potvin, Floraise vit le jour à Rockland, le 16 février 1927, et elle y fut baptisée en l'église Ste-Trinité.

Elle fréquenta l'école jusqu'à la neuvième année. À dix-huit ans, elle travaille d'abord dans une buanderie puis chez Canada Packers jusqu'à son mariage.

Le 10 juillet 1948, en l'église Notre-Dame de Hull, elle prenait pour époux, Gérard, fils de Napoléon Martel et d'Élisa Corbeil, de qui elle eut cinq enfants: Carmen (M^{me} Michel Razienné), Guy (époux de Diane Couroux), Jacques (époux de Ginette Richard), Monique (M^{me} Luc Langlois) et Alain (né en 1963).

De Gérard, Floraise a «attrapé» le goût de Bourget. Elle se plaît à y revenir chaque fois que cela leur est possible, et ils coulent à leur chalet quelques-uns des plus beaux moments de leur existence. Son mari dit qu'elle a été bonne ménagère jusqu'ici et qu'il n'a pas de raison de croire que ça ne continuera pas tousjours comme ça.

Comme son époux, M^{me} Floraise Martel aime bien la musique et les soirées de famille. Elle



Floraise Martel

consacre avec plaisir une partie de ses loisirs à jouer aux quilles et aux cartes de même qu'à faire du patin à roulettes.



Jeannine-Rita Martel

Martel, Jeannine-Rita

Jeannine-Rita naquit à Bourget, le 20 mai 1926. Fille de Napoléon Martel et d'Élisa Corbeil, elle fut baptisée à l'église de Bourget et eut pour parrain et marraine, son frère, Arthur et sa sœur Rollande.

Elle fréquenta l'école du Sacré-Cœur de Bourget jusqu'à la dixième année et demeura ensuite avec son père jusqu'à l'âge de vingt-deux ans.

C'est en 1948 qu'elle quitta Bourget pour aller demeurer pendant quelques années à Lachute (Québec) et ensuite à Brownsburg. Elle travailla alors pour la compagnie Canadian Industries Limited, à Brownsburg jusqu'en 1984.

Maintenant retraitée, Jeannine-Rita reviendra-t-elle finir ses jours à Bourget parmi ses frères et sœurs? L'avenir seul nous le dira.

Martel, Jean-Paul

En 1916, le 12 mai, naissait Jean-Paul, fils de Napoléon Martel et d'Élisa Corbeil. Il a fréquenté l'école primaire jusqu'à la huitième année puis a profité de l'expérience acquise sur la ferme paternelle pour s'engager chez les cultivateurs des environs.

Sa «feuille de route» indique dix années à l'emploi de l'entreprise de mouture Bourget qui pendant ce temps a changé cinq fois de maîtres; les propriétaires qui s'y sont succédés durant cette période, sont: Philippe Lefebvre, son fils Laurent, Roland Leduc, Aurélien Lalonde et Jean Lortie. Il a même travaillé un an

pour ce dernier à l'ancienne meunerie Laroche avant que le commerce établi par les Lefebvre passe aux mains des Lortie.

Jean-Paul a été dix autres années employé à la Forêt Larose pour le Ministère des Terres et Ressources naturelles.

En 1950, il achète l'ancienne ferme de Delphis Sicard qu'il exploite jusqu'à sa retraite.

Jean-Paul n'a pas eu loin à faire pour trouver une épouse; en effet, il a remarqué depuis longtemps les charmes et les dons de sa voisine Fabiola qu'il épouse le 24 septembre 1940. Sa compagne est fille de Léonard Marcil et d'Alida Chevalier. Ils sont les parents de quatre enfants.

On peut dire que Jean-Paul a déjà frôlé la mort de près. En effet, un jour, le clou lancé par un marteau à cartouche ricocha sur du béton et vint lui traverser la gorge à «un poil» de la carotide... mais son heure n'était pas encore arrivée.



Jean-Paul Martel

Jean-Paul est un bon joueur d'harmonica; qu'on appelle ça musique à bouche ou ruine-babines, les gens aiment bien l'entendre.

Martel, Fabiola

Issue du mariage de Léonard Marcil et d'Alida Chevalier, Fabiola est née à Bourget, le 11 février 1922, et a été baptisée dans notre paroisse.

Après avoir fait son cours primaire jusqu'à la huitième année, elle entre au service de la famille du docteur Moïse Gendron où elle persévère pendant dix ans. Ensuite, elle travaille chez M^{me} Bogue pendant quatre ans.

Le 24 septembre 1940, Fabiola épouse Jean-Paul, fils de Napoléon Martel et d'Élisa Corbeil.



Fabiola Martel

Le Ciel a béni leur union en leur envoyant quatre enfants dont un garçon et trois filles.

Fabiola participe fidèlement avec son époux aux activités du Club d'Âge d'Or.

Martel, Marc

Ainé des fils de Napoléon Martel et d'Éliza Corbeil, Marc a vu le jour à Bourget le 9 avril 1908.

Après avoir complété son cinquième cours à Bourget, il fit son entrée au cours classique de l'Université d'Ottawa mais, la réclusion lui pesant trop, il en sortit quelques mois après et décida d'entrer immédiatement sur le marché du travail en s'engageant pour une période de deux ans à la Cie des Chemins de fer Pacifique Canadien



Marc Martel

Aussitôt après, il fut employé pendant cinq ans aux bureaux de la Banque Canadienne Nationale à Bourget.

Repris par la nostalgie de la voie ferrée, il revint à son premier travail pendant cinq autres années.

Enfin, il a été fonctionnaire du gouvernement fédéral pendant vingt-deux ans, abandonnant son poste à sa retraite en 1973.

Au début de sa carrière de travailleur, ayant déjà appris l'art de l'agriculture avec son père, il lui arriva occasionnellement de travailler pour des cultivateurs.

En cours de route, sur le chemin de la vie, Marc a épousé une Bourgetaine, Jeanne D'Arc, fille de Xavier Éthier et de Délisca Charette qui lui a donné six enfants: Nicole (M^{me} Roger Beaudoin), Madeleine (M^{me} Richard Lavigne), Diane (célibataire et globe-trotter), Odette (M^{me} Wayne Quesnel), Ginette (M^{me} Pierre Roussy) et Marc, (fils), (époux de Francine Ayotte).

Marc (père), a fait plusieurs grands voyages: en France, en Floride, dans l'Ouest canadien, etc. Il a le don du rythme comme les autres membres de la famille Martel. Ainsi, il a toujours aimé «danser à deux» surtout avec son oncle Ernest. Bon joueur de musique à bouche pour accompagner les «sets» il est aussi renommé comme «câlleur» de danses carrées.

C'est un grand joueur de cartes qui est très bon au bridge, au cinq-cents et à plusieurs autres jeux.

Signalons que Marc a souvent émerveillé tout un chacun avec ses étonnantes facultés de calcul mental.

Martel, Moïse

Moïse est né le 25 juillet 1899 à Saint-Lin (Québec), paroisse natale de Sir Willrid Laurier. Ses parents étaient Moïse Martel, père, et Justine Thuotte.

En l'église St-Édouard de Montréal, le 15 juillet 1924, il épousait sa cousine, Jeannette, fille de Georges Martel et d'Odile Brousseau, dont il eut trois enfants: un fils et deux filles.

Établi à Montréal, Moïse fut chauffeur de taxi pendant un certain temps puis, un jour, il se fit déménageur. C'est grâce à ce nouveau métier qu'il doit d'avoir connu Bourget où il était venu livrer le ménage de Philéas Léonard: ce dernier est resté des nôtres pendant de nombreuses années et les jeunes du temps ont connu sa petite fille, Mireille, qui a été leur compagne de classe.

Les Martel s'établirent dans la «bandrée» (Boundary Road). Moïse fut postillon, livreur de courrier rural pendant environ quatorze



Moïse Martel

ans. De 1956 à 1962, il a aussi été à l'emploi de Rhéal Gagné à titre de gérant de l'Hôtel Royal.

Le 13 mai 1974, Moïse revenait de Montréal où il était allé se renipper pour ses prochaines noces d'or, lorsque, en passant vis-à-vis de Rigaud, il subit un arrêt cardiaque qui lui fut fatal.

Cet ancien Bourgetaiu a laissé le souvenir d'un homme très jovial et ses contemporains n'oublieront jamais son pittoresque juron: «Saint sirop de tiroir!»

Martel, Jeannette

Baptisée en la paroisse Immaculée Conception de Montréal, Jeannette y est née, le 23 août 1905, du mariage de Georges Martel et d'Odile Brousseau.



Jeannette Martel

Le 15 juillet 1924, son oncle, Moïse, la conduisit à l'autel, en l'église St-Édouard de Montréal, pour y échanger les serments du mariage. Son époux était le fils de Moïse Martel, père, et de Justine Thuotte. Leur mariage a été béni par la naissance de trois enfants: Rolland (époux d'Aline Valiquette) qui mourut accidentellement à l'ancien pont du «Brook» le 26 août 1960; Paulette (M^{me} Léopold Tremblay) et Monique (M^{me} Sylvio Laroche).

À Montréal, elle a jadis travaillé dans une bijouterie où, entre autres occupations, elle «montait» des chapelets.

Les Bourgetains se la rappellent comme une ardente joueuse de cartes et une passionnée du bingo.

Jeannette Martel est restée quatre ans chez sa fille, Monique Laroche, avant de décéder subitement le 19 décembre 1982.

Martel, Philippe

Philippe, fils de Napoléon Martel et d'Élisa Corbeil, naquit à Bourget, le 29 mars 1914. Il fréquenta l'école du village et ensuite l'école technique de Hull pour apprendre le métier de mécanicien. Il travailla, pendant quelque temps, au garage appartenant à son père, à Bourget, mais, sa santé ne lui permettant pas de continuer ce genre de travail, il retourna sur la ferme pour aider à l'auteur de ses jours.

En 1940, il épousa Léda Gagné de Pine Hill (Québec). Pendant quelques années, il s'occupa de l'élevage des visons pour la compagnie Ayers de Lachute.

1949 le voit revenir sur la ferme paternelle pour y demeurer jusqu'en 1962. Philippe alla ensuite demeurer à Ste-Thérèse de Blainville où il travailla pour la compagnie Singer de Montréal.



Philippe Martel

Notre ancien concitoyen décéda le 26 décembre 1982, laissant son épouse et trois enfants: Jean, Ghislaine et Yves.

Martel, Rosario

Fils d'Ernest Martel, père, et d'Anna Labelle, Rosario est né à Bourget le 26 octobre 1913. À la mort de sa mère, emportée par l'épidémie de grippe espagnole (influenza), Rosario restait orphelin avec son frère aîné, Elphège. Celui-ci est décédé depuis plusieurs années déjà.



Rosario Martel

Rosario a épousé Thérèse Lamarche de Cochrane, Ontario, le 23 juin 1942. Trois enfants sont nés de ce mariage: Diane, Denise et Raymond.

Ce fils d'Ernest Martel s'est établi à Sarnia (Ont.) en 1943. Il a travaillé pendant plus de 34 ans pour la compagnie Polymer qui, plus tard, a changé son nom pour celui de Polysar.

Notre ancien concitoyen s'est beaucoup dévoué pour la cause du français à Sarnia. Les échos de son magnifique apostolat nous sont parvenus jusqu'à Bourget. On sait, par exemple, qu'il a fondé, dans sa ville, le Club Joliet, un cercle social et culturel qui, à ce jour, veille aux intérêts des francophones de la région.

Bravo Rosario!

Ménard, Gaëtan

Gaëtan vit le jour à Bourget le 28 janvier 1915. Il est issu du mariage d'Adélarde Ménard et de Clémentine Labrosse qui le firent baptiser en l'église du Sacré-Cœur.

Après ses études primaires à Bourget, il fit un an au Petit Séminaire d'Ottawa puis compléta



Gaëtan Ménard

ses onzième et douzième années à l'école secondaire de Rockland.

En 1935, le 27 août, en l'église St-Pascal-Baylon, Gaëtan épousa Jeanne, fille de Jacques Gareau et d'Auxélie Cardinal. De leur mariage sont nés huit enfants, soit trois filles et cinq garçons, encore tous vivants.

Gaëtan a été, pendant trente années, peintre décorateur pour différentes firmes d'Ottawa, dont dix-sept ans avec la compagnie Duford.

Il s'est beaucoup dévoué pour le sport dans sa paroisse, surtout pour le hockey et le baseball. Nombreux sont ceux qui se souviennent encore de l'époque où il était directeur de la fameuse équipe de hockey, «Le Royal» de Bourget.

Gaëtan aime beaucoup la lecture.

Ménard, Jeanne

Cette Bourgetaine est originaire du «Lac», nom que l'on donnait autrefois à la partie sud du territoire de la paroisse de St-Pascal avant qu'on y construise une église. Jeanne vit donc le jour à St-Pascal-Baylon, le 30 juillet 1915, et y fut baptisée. Elle était la quatrième de la famille des dix enfants de Jacques Gareau et d'Auxélie Cardinal. Elle fréquenta l'école primaire de sa paroisse.

C'est en son église paroissiale que, le 27 août 1935, elle échangea les vœux du mariage avec Gaëtan, fils d'Adélarde Ménard et de Clémentine Labrosse. Elle vint dès lors habiter Bourget où elle a donné naissance à huit enfants.

Pendant dix-huit ans, elle a travaillé au bureau de poste pour sa belle-mère qui était maîtresse de poste.



Jeanne Ménard

Jeanne aime beaucoup la musique traditionnelle et aussi le western, mais pas la disco ni le rock.

Ménard, J.-Adélar

Né à Buckingham, P.Q., le 13 janvier 1879, J.-Adélar Ménard était le fils de Joseph Ménard et d'Odile St-Onge. Devenu orphelin alors qu'il était jeune, il fut adopté par un cousin qui portait le même nom que son père et qui l'amena demeurer avec lui à Bourget.

Le 5 février 1900, il épousait M^{lle} Clémentine Labrosse, en l'église St-Luc de Curran. De ce mariage sont nés cinq enfants.

M. J.-Adélar Ménard était notaire; il succéda à son père adoptif, M. Joseph Ménard, comme maître de poste et il le demeura jusqu'à sa mort. Il fut greffier de la municipalité de Clarence pendant vingt-et-un ans. Il resta



J. Adélar Ménard

maître-chante, pendant de nombreuses années, jusqu'au premier janvier 1932, date de sa mort.

Ménard, Joseph

Ce pionnier de The Brook naquit à Ste-Scholastique en 1850; il était le fils de François-Xavier Ménard et de Claire Francœur. Il épousa Athalie Shakel de Clarence-Creek; ce mariage étant resté sans enfants, il adopta un jeune cousin, Adélar Ménard.

M. Joseph Ménard fut probablement le premier notaire de The Brook; il fut aussi instituteur. Il a été le premier Ménard nommé Maître de poste dans notre paroisse. Il décédait le 27 novembre 1911.



Joseph Ménard

M. Joseph Ménard était l'oncle et le parrain de M^{re} Ubald Langlois, o.m.i., qui devint vicaire apostolique de Grouard.

Miron, Joachim

Né à St-Polycarpe (Québec), vers 1835, Joachim était le fils de Joachim Miron, père, et de Josephite Parent, et l'un des dix garçons d'une famille de treize enfants.

Il vint s'établir à The Brook où, peu après, il a épousé Salomé, fille d'Amable Robillard et de Catherine Sauvé. La bénédiction nuptiale leur fut donnée en la chapelle Ste-Félicité de Clarence-Creek, le 17 avril 1869. Originaire de Beanharnois, le père de Catherine s'était établi à The Brook, sur le bord du chemin des Lavigne. Joachim, lui-même, a défriché, non loin de là, la terre qui appartient aujourd'hui à François Lavigne, et il y est resté jusqu'à sa mort, en 1887. Il a élevé une famille comptant quatre garçons et deux filles: Georges, Léon, Alphonse et Gédéon sont allés s'établir dans le nord de l'Ontario; Odile a épousé Thomas Bu-



Alphonse, Delphico et Gédéon Miron

ter et Delphica (Anna-Rose) s'est mariée, à Bourget le 20 août 1919, à Charles-Albert, fils de Charles Lecraw et d'Angèle Meilleur. Joachim Miron a été conseiller municipal pendant un certain temps, exemple qui a été suivi par ses petits-enfants, Raymond Butler et Elsie Lacroix.

Après le décès de Joachim, son épouse Salomé a gardé la terre pendant quelques années puis l'a vendue ensuite à Baptiste Diotte. Les descendants du couple Miron sont nombreux mais aucun n'est demeuré à Bourget même, car les Butler se trouvèrent à changer de paroisse lorsque le territoire du Sacré-Coeur de Bourget fut démembré, en 1912, pour former la nouvelle paroisse St-Mathieu de Hammond. Toutefois, la mémoire de ce valeureux pionnier, dont les restes reposent dans notre cimetière, mérite d'être honorée dans ce livre-souvenir.

Dans l'impossibilité de nous procurer une photo de Joachim, nous publions celle de trois de ses enfants, Alphonse, Delphica et Gédéon, qui rappellera peut-être des souvenirs à quelques-uns de nos anciens.

Moquin, Denise

Denise, fille de Joseph Denault et de Léonie Ménard a vu le jour à The Brook le 28 mars 1906. Elle fréquenta l'école primaire jusqu'à la huitième année.

Mais, laissons-la se raconter elle-même dans un style à la fois humoriste et pittoresque qui rend son récit savoureux.

«J'aidais ma mère à la maison et, comme nous étions une grosse famille, j'acceptais sans hésiter de travailler pour les autres: ainsi, j'ai lavé et repassé du linge puis brossé des planchers à raison d'un dollar par jour. L'hiver, mon père quittait Bourget et sa maisonnée pour



Denise Moquin

aller gagner de quoi à l'extérieur. Il nous fallait alors «faire le train» à l'écurie et à l'étable, surtout avoir bien soin des animaux. Comme nous n'étions qu'à moitié habitants, nous manquions de commodités. Il fallait donc charroyer l'eau et le lait «au sieu», c'est pour ça qu'on a les bras longs, nous autres les Denault. En outre, la melasse transportée en gallons, du magasin à la maison, ça ne les faisait pas refouler; pourtant, «cré chihagne», on ne rechignait pas trop car c'était comme ça que ça se passait presque partout à la campagne!

«Quand il y avait une partie de cartes ou une petite veillée au village, on y allait si nos parents trouvaient que c'était à un endroit convenable; puis, le dimanche soir, on avait la permission de prendre une marche jusqu'à la «station», mais à neuf heures tapant il fallait être de retour à la maison.

Lorsque septembre s'amenait, on commençait à pratiquer, pour la messe de minuit, des cantiques de Noël en français, puis le commun et le propre de la messe en latin: franchement, je trouvais ça plus beau qu'aujourd'hui.

«Le mois de Marie arrivé (mai), «houa à l'église!» où chaque soir M. le curé continuait la longue histoire de Bernadette; fatiguée d'avoir beaucoup «pédalé» pour arriver à temps, en l'écoutant, je cognais des clous et, le lendemain, les bonnes sœurs me grondaient: «Hier soir, Denise, tu as encore dormi à l'église». Quand venait le temps de semer les patates, c'était si pressant qu'il fallait même abandonner les dévotions du soir à l'église. Une fois le mois de Marie passé, on pouvait jouir des soirées en chantant dans les balançoires et en amusant les plus jeunes car, chez nous, il y avait une douzaine de petits Denault: neuf filles et trois garçons.

«Après notre déménagement à Cornwall, j'ai travaillé six ans à la manufacture de soie contre

un salaire de vingt-neuf cents l'heure, au début; en fin de semaine, je revenais chez nous avec ma paye de \$13.50 pour cinquante heures d'ouvrage; à ce rythme-là, ça prenait du temps pour devenir riche. Le pire c'est qu'en se mariant on perdait sa «job». Mon mari, lui, faisait \$17 par semaine à la factorie de coton, après y avoir travaillé soixante heures mais, en 1942, il entra à la manufacture de soie Courtauld où les salaires étaient meilleurs.

«C'est le 2 juillet 1934 que j'ai marié Henri en l'église de la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie à Cornwall. Mon époux était le fils de Paul Moquin et de Liza Blanchard. J'ai quatre enfants vivants. Raynald est encore célibataire à 49 ans; Liette, épouse de Roger Bélanger a 47 ans; Roger, marié à Daphne Hartle, a 45 ans puis Gisèle, M^{me} Kenneth Clark, en a 42. Nous avons aussi perdu une petite fille de six mois et demi.

«J'ai vécu quarante-et-un ans avec mon homme; nous avons fait bon ménage et mené une belle vie parce que nous n'étions pas exigeants. Malheureusement, le Ciel m'a enlevé mon compagnon le 20 septembre 1975. Je vis maintenant avec mon fils aîné. Je suis reconnaissante à Dieu pour ma «carrière» de mère de famille et de maîtresse de maison. Je me sens surtout très heureuse de mes huit petits-enfants et de mon arrière petite-fille. Ça fait trente ans que je reste à la même adresse et j'espère continuer à y habiter jusqu'à ce que je déménage pour de bon à ma dernière demeure dans l'éternité.»

Morin, Joseph L.

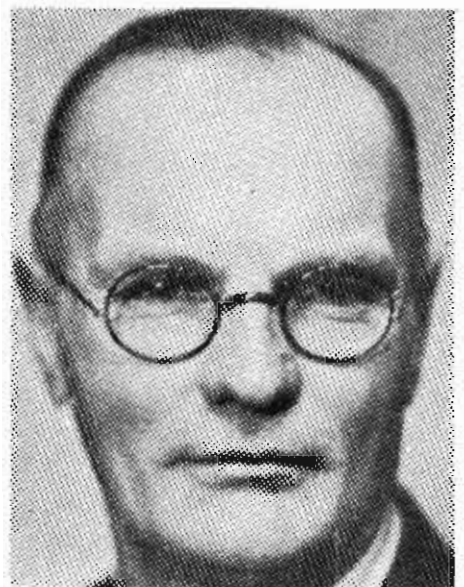
Comme cadeau du jour de l'an, au premier janvier 1884, M. Honoré Morin et son épouse, Marie Décourcy, reçurent du ciel un fils qu'ils nommèrent Joseph-Léon. Né à The Brook, un an avant son érection paroissiale, il fut donc baptisé à Clarence-Creek.

Dès son jeune âge, Joseph Morin alla à la dure école du travail des colons alors qu'il aidait ses parents à défricher et à cultiver leur ferme. Plus tard, il vint travailler au village puis acheta l'hôtel Royal où il remplaça M. Euclide Rouleau.

Pendant la vingtaine d'années précédant sa mort, il a demeuré dans l'ancienne résidence de feu le docteur Auguste Bourque, occupée aujourd'hui par le restaurant Le Chatel.

Joseph Morin a été longtemps agent de l'International Harvester Co. et de la Chrysler Corporation. Il fut aussi, pendant de nombreuses années, propagandiste pour le journal quotidien «Le Droit» d'Ottawa.

À L'Orignal, le 3 août 1908, Joseph épousait Aurore, fille d'Antoine Chevrier et d'Émélie Gauthier qui lui donna quinze enfants dont



Joseph L. Morin

quatre sont encore vivants: Alda, Royal, Robert et Constance. Son épouse est décédée au printemps 1945.

Passionné pour la chose publique, M. Morin a fait sa marque dans la vie municipale. Le conseil du Canton de Clarence le compta parmi ses conseillers en 1929 et 1930. Il fut élu sous-préfet en 1931 et 1932, puis préfet en 1933 et de 1937 à 1944; enfin, ses collègues du conseil des comtés-unis de Prescott-Russell en firent leur préfet en 1939.

L'une de ses activités les plus remarquables dans le domaine municipal fut d'être l'initiateur de la forêt qui reçut son nom. Aujourd'hui, la Forêt Morin est administrée par le personnel de la Forêt Larose.

M. Morin a aussi été marguillier de la fabrique, de 1929 à 1930, et il a déjà servi un terme comme conseiller du village. Il était un fervent du croquet.

Notre ancien «maire» est décédé le 11 janvier 1946.

Morris, Suzanne

Au jour de la Fête de la Confédération, le premier juillet 1943, naissait Suzanne, fille de Napoléon Labelle et de Marie-Rose Éthier.

Elle fréquenta l'école du village mais dut abrégier ses études pour aider sa mère malade et la remplacer au restaurant.

Suzanne prit pour époux, le 7 septembre 1964, Emmett, fils de Harold Morris et d'Euphrosina Bertrand. Leur mariage a été béni en notre église du Sacré-Cœur. Ils sont maintenant les heureux parents de trois enfants: Stephen (19 ans), Guy (15 ans) et Kelly (13 ans).



Suzanne Morris

Cette jeune maman a trouvé le courage de suivre des cours de recyclage pour compenser les études qu'elle a dû abrégé dans sa jeunesse.

La famille Morris réside à Sarsfield, mais Suzanne aime la ramener souvent à Bourget, pays de ses amours.

Pagé, Jacqueline

À Plantagenet, le 23 avril 1933, naissait Jacqueline, fille de Bruno Bertrand et de Simone Labrosse, qui fut baptisée en l'église St-Paul.

Comme sa sœur aînée, Jacqueline a fait ses études primaires à Bourget et Pendleton, ensuite son cours secondaire au pensionnat des Sœurs du Sacré-Cœur d'Ottawa avant de se qualifier comme enseignante à l'École normale



Jacqueline Pagé

de la capitale nationale. Actuellement, elle est étudiante à temps partiel au département d'Histoire de l'Université d'Ottawa.

Parents et amis n'ont pas oublié que Jacqueline a déjà gagné le concours provincial de français, au niveau élémentaire, alors que son institutrice était de langue anglaise, obtenant du même coup une bourse d'études de quatre ans chez les Sœurs du Sacré-Cœur. Quelques années plus tard, elle gagnait aussi le concours provincial de français au niveau secondaire. Elle s'est consacrée à l'enseignement.

Jacqueline a pris époux, le 3 août 1963, en l'église St-Gérard d'Ottawa. Son conjoint est le Dr Denis Pagé, M.D., F.R.C.P.(C.), fils de Paul Pagé et de Donia Jubinville. Ils sont les heureux parents de trois enfants: Christiane, Marie-Claude et François.

Notre ancienne concitoyenne (1937-1942) utilise ses loisirs en faisant du bénévolat à la Galerie Nationale d'Ottawa, en étant secrétaire à temps partiel pour son époux, puis en faisant du ski, des études, des voyages, de la lecture, etc.

M^{me} Jacqueline Pagé est membre du groupe «Les amis de la Galerie nationale d'Ottawa».

Pagé, Marthe

Née le 21 juillet, du mariage de Bruno Bertrand et de Simone Labrosse, Marthe vit le jour à Curran où elle a été baptisée, comme son père, en l'église St-Luc.

Après ses études primaires à Pendleton, elle fit son cours secondaire au couvent des Sœurs du Sacré-Cœur à Ottawa. Ensuite, elle suivit un cours d'infirmière à l'Université d'Ottawa. Aujourd'hui, elle est munie d'une Licence en Technique infirmière et d'un D.E.C. en Arts plastiques.

Le 12 septembre 1959, Marthe prenait pour époux Jean-Guy, fils de Paul Pagé et de Donia Jubinville. La bénédiction nuptiale leur fut donnée en l'église St-Gérard d'Ottawa. De leur union sont nés quatre enfants: Nicole, Danielle, Marc et Michel.

Marthe, qui a été des nôtres de 1937 à 1942, est présentement citoyenne de Gatineau (Québec). Elle consacre ses loisirs au dessin, à la peinture, aux arts visuels et au conditionnement physique (natation, etc.).

Parent, Antoine

D'origine québécoise, Antoine est né à St-Anicet du mariage de François Parent et de Marguerite Maheu.

C'est à McAlpine qu'il prit pour épouse,



Marthe Pagé

Marguerite, fille de William Ghevrier et de Rose Paquette qui lui donna quinze enfants.

Antoine et Marguerite furent parmi les premiers pionniers à venir s'établir dans la région de The Brook. Ils s'appliquèrent à défricher leur propre terre dans la «Bandré» (Boundary), nom donné au chemin frontière qui sépare les cantons de Cambridge et de Clarence.

Plus tard, ils s'installèrent sur une ferme dans la cinquième concession, au haut de la côte sur le lot qui fait face aux réservoirs de l'aqueduc de Bourget. Cette propriété a, dans la suite, été possédée par MM. Anatole Tassé, Louis Leduc et Aimé Côté.

Après sa retraite, Antoine acheta une maison sur le chemin de la station (rue Lévis). Cette maison qui avait déjà appartenu à un monsieur Parisien a été plus tard la propriété de Napoléon Laroche, grand-père de Sylvio et de Jean-



Antoine Parent

Jacques Laroche. Aujourd'hui, c'est Charles McAuley qui en est le propriétaire.

En 1944, les Parent décidaient d'aller s'établir à Windsor (Ont.) pour y finir leurs jours près de leurs enfants qui demeuraient presque tous dans cette région et à Détroit. Deux de leurs filles demeuraient à Témiscamingue.

Antoine Parent est décédé le 15 janvier 1945. Il a été inhumé au cimetière St-Alphonse de Windsor. À tous ceux qui l'ont bien connu, il a laissé le souvenir d'un bon chrétien et d'un excellent père de famille.

Parent, Marguerite (Chevrier)

Née à La Hale, en Ontario, Marguerite était la fille de William Chevrier et de Rose Paquette.

Elle épousa, à McAlpine, Antoine, fils de François Parent et de Marguerite Maheu. Lorsqu'ils vinrent s'établir à The Brook, elle partagea les durs labeurs de son mari en lui aidant à défricher et cultiver la terre.

En bonne mère chrétienne, elle inculqua à ses enfants de bons principes religieux. Toujours joyeuse, elle aimait beaucoup chanter. Décédée le 15 octobre 1951, sa dépouille mortelle repose auprès de celle de son époux au cimetière St-Alphonse de Windsor (Ont.).

Antoine et Marguerite Parent ont eu les quinze enfants suivants: Marguerite, décédée à l'âge de cinq ans; Antoine, décédé à dix-neuf ans; Rose-Emma (M^{me} Josaphat Chénier); Édouard, décédé en 1971; Damase, décédé en 1975; Joseph, décédé à l'âge de quinze ans; Hormidas, époux d'Emma Lagrois; Alice (M^{me} Ernest Dumas); Napoléon-Paul, décédé en 1984; Eugène; Solange et Marie-Ange, décédées à l'âge d'un an; Annette (M^{me} Camille Louwagie); Marguerite (M^{me} Jack Chatten) et Raoul, décédé en 1979.



Marguerite Chevrier-Parent

Parent, Joseph

Né en 1867, l'année même de la Confédération, Joseph était le fils de Maxime Parent, père, et de Josephthe Chevrier. Le 10 février 1896, il épousait, en l'église Sacré-Cœur de The Brook, Léocadie, fille d'Hilaire Lalonde et de Mélina Duclos, elle-même née en 1870.



Joseph Parent

Joseph Parent a toujours été cultivateur; il a laissé le souvenir d'un bon chanteur qui aimait le plaisir. En 1962, il suivait, dans la tombe, son épouse qui l'y avait précédé en 1935.

Leur union a été bénie par la naissance de douze enfants: Hermas, époux de Marie-Louise Roy; Isabelle (M^{me} Joseph Roy); Rose-Alma (M^{me} Claude Brunet); Lumina (M^{me} Édouard Lalonde); Ubald, époux de Jeanne Ménard; Adrien, époux de Rebecca Shanks; Albini, époux d'Annie Boileau, en premières noces et de Victoire Rainville, en deuxièmes; Claude, époux de Marie-Jeanne Éthier; Roland; Jean-Paul, époux de Juliette Lemay; Robert, époux de Marie-Rose Éthier; Marie-Blanche (M^{me} Gilbert Labelle).

Parent, Raoul

Le 11 juin 1914, naissait à Bourget, Raoul, fils d'Antoine Parent et de Marguerite Chevrier. Il fréquenta l'école primaire du Sacré-Cœur au village de sa paroisse natale.

En 1940, il s'enrôle dans l'armée comme simple soldat, mais son intelligence et sa bonne volonté le font avancer rapidement en grades. Il devient successivement caporal-suppléant, caporal, sergent, sergent-major, lieutenant en premier, lieutenant, puis finalement, en septembre 1945, il obtient ses galons de capitaine.



Raoul Parent

À l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 3 janvier 1944, Raoul épouse Marguerite, fille d'Ernest Martel et d'Eugénie Côté qui, dans la suite lui donne six enfants.

Quand son service militaire prend fin, en 1946, il s'établit à Windsor (Ont.) où son épouse est déjà installée avec ses parents. Après avoir travaillé dans quelques usines, il devient concierge pour les écoles de Riverside et de Windsor.

Raoul fut un père exemplaire qui aimait beaucoup les jeunes, et ceux-ci le lui rendaient bien; aussi, les enfants de l'école Ste-Rose l'ont pleuré lorsqu'il décéda subitement le 25 mars 1979. Ses restes mortels reposent au cimetière St-Alphonse de Windsor (Ont.).

Parent, Ubald

À Joseph Parent et Léocadie Lalonde, le 23 août 1903, naissait un fils qui fut baptisé à Clarence-Creek sous le nom de Joseph-Ubald.

Après avoir laissé l'école primaire, Ubald travailla sur la ferme paternelle et un peu partout ailleurs; mais il continua ses études personnelles qui lui ont permis de remplir avec compétence des postes de confiance.

Marié le 28 novembre 1927 à Jeanne, fille d'Adélarde Ménard et de Clémentine Labrosse, la Providence leur a donné deux filles: Marie-Andrée d'Ottawa et Christiane de St-Bruno (Québec).

Ubald devint greffier de la Municipalité de Clarence; plus tard, on lui confia la trésorerie. En outre, il était secrétaire de la Commission scolaire du village et gérant de la Coopérative Laitière de Bourget.

Ancien retraité et président de la Ligue du Sacré-Cœur, Ubald Parent a été un apôtre de



Ubald Parent

toutes nos organisations religieuses, nationales et paroissiales. Il fut nommé secrétaire du Comité Central des fêtes du soixantenaire de Bourget.

Ubald a pris sa retraite en décembre 1972 après avoir été au service de la Municipalité de Clarence pendant quarante ans. Depuis août 1976, il habite Ottawa avec sa famille pour y jouir d'un repos bien mérité. Il occupe ses loisirs par la lecture et des visites sur le marché où les beaux fruits et légumes qu'on y offre lui rappellent avec nostalgie les magnifiques jardins qu'il cultivait jadis.

Ubald a été Bourgetain pendant soixante-cinq ans, soit depuis son arrivée à Bourget avec ses parents, en 1911, jusqu'à son départ pour Ottawa, en 1976.



Adrien Paul

Paul, Adrien

À The Brook, le 20 décembre 1884, naissait Adrien, fils de Clément Paul et de Rose Daoust. Il fut baptisé à Ste-Félicité de Clarence-Creek car notre paroisse du Sacré-Cœur ne fut fondée que l'année suivante.

Il était encore d'âge mineur quand il épousa, à The Brook, le 14 novembre 1905, Bernadette, fille de Joseph Lagrois, père, et de Céline Matte. Ils s'établirent sur une ferme de la septième concession où ils eurent treize enfants dont neuf sont encore vivants.

Lorsque venait l'hiver, Adrien «montait dans les chantiers» et n'en redescendait souvent qu'au mois de mars.

En 1941, il acheta la petite ferme de Félix Lemery, près du village de Bourget, sur le chemin de Clarence.

Pour arrondir ses revenus, Adrien travailla en ville dans les chaufferies d'édifices gouvernementaux. Son épouse et ses enfants l'épaulaient vaillamment dans les travaux de la terre.

C'est en 1950, qu'il s'acheta une maison au village, sur la rue Champlain-nord, non loin de la voie ferrée, pour y couler paisiblement sa retraite avec sa fidèle compagne. Ils profitèrent de cette période de détente pour faire de nombreux voyages qui agrémentèrent leur vieillesse.

Adrien est décédé d'un cancer, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, le 15 décembre 1973.

Paul, Bernadette

La petite Bernadette, comme on l'appelait chez elle, naquit à Curran, le 11 octobre 1889, du mariage de Joseph Lagrois, père, et de Céline Matte.

Durant sa jeunesse, elle fit beaucoup de canotage car sa famille résidait sur le bord de la rivière Nation qu'il fallait traverser pour se rendre à l'école et aller faire les commissions. Étant l'aînée d'une famille de sept enfants, elle se dévouait beaucoup en travaillant sur la ferme paternelle.

C'est à The Brook, le 14 novembre 1905, que Bernadette a épousé Adrien, fils de Clément Paul et de Rose Daoust. Ensemble, ils défrichèrent une terre dans la septième concession. Il leur est né treize enfants dont quatre sont décédés en bas âge. Un de ses fils, Ubald, de la Congrégation des Frères des Écoles Chrétiennes, mourut accidentellement à l'âge de quarante-cinq ans, le premier janvier 1961; Bertha, épouse de Fernand Ouellette, décéda (1965) à l'âge de cinquante-huit ans et Aurora, épouse d'Omer Lacroix, fut emportée par un cancer à l'âge de soixante-dix ans.



Bernadette Paul

Bernadette était une excellente couturière. Elle a constamment et courageusement besoin. Souvent, après une journée de travail ardu, on la trouvait, en pleine nuit, agenouillée et priant près de son lit.

Elle fit une mort consolante, étant lucide jusqu'au dernier instant, et parlant jusqu'à la fin en faisant ses adieux à chacun de ses enfants. C'était le 9 février 1979, et elle était âgée de quatre-vingt-dix ans.

Rappelons ici un fait assez extraordinaire: M^{me} Fernand Ouellette (Bertha), fille de Bernadette Lagrois-Paul, eut quatre couples de jumeaux. Quelques jours après la naissance du deuxième couple, sa mère, Bernadette, eut également des jumeaux.

Paul, Donat

Un poisson d'avril? — Non, c'est un frétillant bébé qui, le premier avril 1905, élève la voix pour la première fois au foyer de M. Pierre Paul, entre les bras de sa maman née Marie Hogue. Porté presque aussitôt sur les fonts baptismaux de l'église du Sacré-Cœur de The Brook, on lui donne le prénom de Paul.

Après avoir passé toute sa jeunesse dans la «Sept», Donat partit à l'aventure: il traversa la frontière canado-américaine, en 1924, et arriva à Messina pour gagner ensuite Détroit et plus tard Niagara Falls.

En 1935, Donat revenait à Bourget et se portait acquéreur de l'Hôtel Royal qu'il revendit une dizaine d'années plus tard à Rhéal Gagné. Il acheta alors la bâtisse qui se trouvait au n° 3 de la rue Champlain-nord et y construisit un magasin de meubles avec logis au-dessus.

Un beau jour, Donat vendit commerce et immeuble à Roland Lortie. Il se construisit alors



Donat Paul

une maison au n° 6 Laval-est. Il en a aussi bâti deux autres au-delà de la voie ferrée sur la rue Champlain-nord et alla même en construire une à Cyrville pour un de ses frères.

Donat Paul a abandonné le célibat, le 11 juillet 1927, alors qu'il épousait Aurore, fille de Zotique Yelle et de Léonie Poupert, originaire de Bourget comme lui. Un seul fils, Gilles les accompagnait sur le chemin de la vie, mais il mourut prématurément peu après que Donat se fut installé au-dessus de son magasin de meubles. Une petite fille, Pauline, vint peu après combler le vide qu'avait laissé le disparu. Aujourd'hui, elle est devenue M^{me} Gérard Hupé.

Donat était un bon vivant débordant d'entrain. Il a déjà joué au hockey avec, entre autres, son beau-frère Robert Éthier.

À la surprise de tous ses amis, vint un jour où



Pierre Paul

notre ami Paul vendit sa maison à Bourget et alla s'installer en ville. Il semblait doué d'une constitution qui en ferait un centenaire, mais, le 16 juin 1979, il décédait, à l'âge de soixante-quatorze ans, après une courte maladie. Son épouse Aurore l'a suivi dans la tombe, le 20 septembre 1983, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Paul, Pierre

Du mariage de Clément Paul et de Rose Dault, pionniers de The Brook, naissait en 1880 un fils qu'ils firent baptiser sous le nom de Pierre à l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek.

Pierre apprit à défricher et à cultiver la terre avec ses parents. Le 16 novembre 1903, il épousait, en l'église Sacré-Cœur de The Brook, Marie, fille de Pierre Hogue et de Marie Sicard qui lui a donné quatorze enfants.

Installé sur la ferme de son père, Pierre connut les mêmes problèmes que ses voisins lorsque survint la grande dépression. Sa terre qui avait été raisonnablement productive au début se révélait trop pauvre pour être réellement rentable une fois que sa réserve en humus eut été épuisée. Il dut donc chercher ailleurs que dans la grande culture et l'exploitation laitière des moyens pour faire rentrer des revenus suffisants. Il s'adonna alors à la production de légumes et à la mise en conserve puis produisit de la volaille. On se rappelle qu'il était l'un de ceux qui apportaient les plus beaux poulets au Cartel de volailles (Poultry Pool) de Bourget.

Les Paul savaient prendre les beaux côtés de la vie. Très recevants, ils étaient répentés pour leur propension à fêter à la moindre occasion.

Pierre Paul était âgé de quatre-vingt-quatre ans lorsqu'il décéda le 13 mai 1964.

Paul, Marie

Née à The Brook, le 13 octobre 1887, Marie était fille de Pierre Hogue et de Marie Sicard. Elle a été baptisée dans la chapelle du Sacré-Cœur.

Le 16 novembre 1903, elle acceptait comme époux, Pierre, fils de Clément Paul et de Rose Dault, de qui elle eut quatorze enfants: Donat (époux d'Aurora Yelle), Urbain (époux d'Annette Frappier), Rhéal (époux de Rita Éthier), Doris (époux de Laurette Bisson), Laurette (M^{me} Lester Roberts), Yvon (époux de Murielle Brunet), Aldéo (époux de Lucille Martel), Annette (M^{me} Ganthier), Alice (M^{me} Robert Éthier), Yvette (M^{me} Roger Gravelle), Albertine (M^{me} Harry Zipes) et Rhéa (M^{me} Claude Viau). En outre les Paul perdirent deux jeunes enfants:



Marie Paul

une fillette morte dans un incendie et un petit garçon victime de la «grippe espagnole».

M^{me} Marie Paul secondait activement son mari dans ses entreprises. De plus, il lui arrivait de pensionner les maîtresses d'école de St-Félix. Elle décéda le 16 janvier 1959 à l'âge de soixante-douze ans.

Perron, Alcide

C'est à Clarence-Creek qu'est né Alcide, le 8 décembre 1910. Ses parents étaient Téléphore Perron et Mélanie Guindon.

Il fit ses études primaires à Clarence-Creek et à Bourget. Il devint citoyen de ce dernier endroit lorsque ses parents s'y établirent en 1926.

En 1934, Alcide décidait de prendre femme et jetait son dévolu sur Alice, fille de Napoléon



Alcide Perron

Laroche et d'Odile Lortie. Cinq enfants ne tardèrent pas à peupler leur grande maison: Céline, Denis, Denise, Myriam et Danièle.

Alcide s'est impliqué dans le commerce de la gazoline et des huiles, depuis l'âge de seize ans, jusqu'à sa retraite à cinquante-quatre ans. Après avoir abandonné les affaires, il put s'adonner librement à deux passe-temps favoris: les jeux de cartes et la pêche.

Son pèlerinage terrestre se terminait le 22 janvier 1980.

Perron, Aldéo

Né le 13 novembre 1912, à Clarence-Creek, Aldéo était le fils de Téléphore Perron et de Mélanie Guindon. Il a suivi la majeure partie de son cours primaire dans sa paroisse natale (jusqu'en 1924) et vint le terminer à Bourget en 1925. De 1926 à 1931, il fit des études commerciales à l'Université d'Ottawa. En 1932, il se perfectionna en sténographie et en correspondance anglaise au Henry Short Hand School.



Aldéo Perron

De 1934 à 1946, il travailla au magasin général de la famille Perron à Clarence-Creek. De 1946 à 1964, co-proprétaire avec son frère Alcide, il exploita le commerce d'huiles Perron-Frères, à Bourget. En 1964, il s'associe avec ses fils Jacques, André et Louis pour acheter les intérêts d'Alcide et continuer l'exploitation de l'entreprise Perron-Frères. En 1971, il vend ce commerce à la Cie Gulf et, en 1971-1972, il reste agent de liaison pour son acheteur.

Aldéo a été percepteur de taxes pour la municipalité de Clarence, de 1936 à 1948. Il a aussi été président de la Clarence Telephone Co. pendant vingt ans. Les contribuables du Canton de Clarence l'ont élu membre du Conseil d'Éducation de Prescott-Russell, de

1969 à 1973. En outre, il a été président du Comité des finances de la paroisse.

En 1970, il a fait des démarches pour que la Banque Canadienne Nationale installe ses bureaux dans l'ancienne salle paroissiale, et il est resté un ardent promoteur de ce projet jusqu'à ce qu'il aboutisse.

Il a été l'un des fondateurs du Club d'Âge d'Or de Bourget; c'est grâce à la collaboration de M. le curé Ladouceur et à l'assistance du programme «Nouveaux Horizons» que nous devons le local qu'occupe présentement cet organisme. Malgré leurs déplacements, Aldéo et son épouse ont toujours continué à faire partie de ce Club.

Le couple Perron a passé ses hivers en Floride pendant les dix-sept dernières années, étant propriétaire d'une maison mobile, à Fort Lauderdale, depuis 1976. Tous les deux ont toujours été très passionnés pour les cartes et Aldéo a même gagné le trophée du Club de Bridge de l'Âge d'Or, à Fournier, en 1982.

Malheureusement, Aldéo est parti jouer son dernier grand slam dans un monde meilleur; en effet, il est décédé prématurément le 4 octobre 1984.

Perron, Lucienne

Native de Clarence-Creek, Lucienne y a vu le jour le 8 janvier 1916. Elle était fille du D^r Paul-Émile Rochon et de Diana Leblanc.

Ayant complété son cours primaire dans sa paroisse natale, elle fit des études commerciales au Couvent des Filles de la Sagesse à Ottawa.

En l'église Ste-Félicité, le 27 mai 1936, elle prenait pour époux, Aldéo, fils de Téléphore Perron et de Mélanie Guindon. Leur mariage a donné huit enfants, soit sept garçons: Guy, Jacques, André, Louis, Michel, Marcel et François (décédé), puis une fille, Micheline.

Lucienne a toujours collaboré à la réussite des entreprises de son époux en se chargeant de la comptabilité.

Au domaine des organisations paroissiales, du temps de M. le curé Ladouceur, elle a été, pendant trois ans, présidente du comité de réception lors de «thés-offrande» et de «vins-fromages».

Lucienne et Aldéo ont fêté dignement leur vingt-cinquième anniversaire de mariage en 1961. Une sœur de Lucienne, Sœur Madeleine Rochon, de la Congrégation des Sœurs de la Charité d'Ottawa, est mère provinciale de la province dont fait partie le Couvent Notre-Dame de l'Assomption de Bourget.

Avec son époux, Lucienne partageait son temps entre la Floride et Bourget. Elle est très



Lucienne Perron

engouée pour les jeux de cartes et fait beaucoup de lecture.

Perron, Rhéal

Rhéal est né à Clarence-Creek, le 29 décembre 1915, du mariage de Téléphore Perron et Mélanie Guindon. Il vint s'établir à Bourget, avec sa famille, en 1924.

Suite à une attaque de paralysie infantile, subie à l'âge de deux ans, une de ses jambes était gravement diminuée et affaiblie. Malgré cela, il a toujours accepté philosophiquement et chrétiennement son état qui, sans son énergie et sa volonté, aurait pu être la source d'un sérieux handicap.

Tôt intéressé à la mécanique et au commerce, Rhéal décida de devenir garagiste et fit un succès de son entreprise, surtout comme vendeur d'automobile, art dans lequel il devint rapidement expert tout en se méritant la confiance d'une bonne clientèle qui se fait à sa droiture et à son honnêteté.

Son commerce bien établi, Rhéal pensa au mariage. Le hasard lui fit rencontrer Fernande qui devint son épouse, le 12 octobre 1942, à St-Isidore-de-Prescott. La mariée était fille d'Alphonse Sicotte et de Rosanna Legault. Ils eurent quatre enfants: Louise, Diane, Suzanne et Roch qui firent à leurs parents la grande joie de les rendre grand-papa et grand-maman à plusieurs reprises.

Le 23 janvier 1981, Rhéal subissait une opération qui devait lui permettre de marcher normalement ou tout au moins améliorer grandement le service de sa jambe paralysée. Deux jours plus tard, le 25 janvier, alors que tout heureux à l'idée de pouvoir bientôt se balader à sa guise, il faisait des projets pour sa sortie prochaine de l'hôpital, un infarctus massif le



Rhéal Perron

terrassait. Sa mort instantanée affligea cruellement sa famille et consterna grandement ses amis de même que tous les Bourgetains; chacun ne pouvait se faire à l'idée que le garagiste du coin, qu'ils estimaient tant, nous avaient quitté pour toujours.

Perron, Téléspore

On donna le nom de Téléspore au fils qui naquit, le 9 janvier 1887, à Victor Perron et son épouse Joséphine Desjardins de Clarence-Creek. À un certain temps, durant sa jeunesse, il fit des études aux États-Unis mais revint au Canada.

Téléspore Perron fit bénir son mariage avec Mélanie, le 17 janvier 1910, en l'église St-Pascal-Baylon. Son épouse était fille de Joseph



Téléspore Perron

Guindon et d'Alexina Perron. Ils ont eu sept enfants, soit quatre fils et trois filles.

Jusqu'en 1924, les Perron cultivèrent la terre à Clarence-Creek. C'est alors que Téléspore décida de s'installer à Bourget, en qualité de vendeur de produits d'huile, pour lesquels il adopta la marque de commerce «Supérieur».

En 1939-1945, en société avec ses fils, il exploite un magasin général à Clarence-Creek où il est retourné vivre, et il devient distributeur des produits British American Oil Co. avec bureaux et centre de stockage d'huiles et d'essence à Bourget. Les Perron ravitaillent alors toute la région et même l'aéroport de Pendleton durant la deuxième guerre mondiale. En 1946, Téléspore vend son commerce d'huiles et d'essence à ses fils Alcide et Aldéo.

Pendant son stage à Bourget, Téléspore Perron occupa des postes de conseiller du village et de commissaire d'école.

Cet homme d'affaires est décédé à Clarence-Creek, le 25 janvier 1962, à l'âge de soixante-quinze ans.

Perron, Mélanie

Mélanie naquit le 18 décembre 1889. Elle était fille de Joseph Guindon et d'Alexina Perron.



Mélanie Perron

Son mariage fut célébré en l'église St-Pascal-Baylon, le 17 janvier 1910, alors qu'elle prit pour époux, Téléspore, fils de Victor Perron et de Joséphine Desjardins, de Clarence-Creek. Leur union a été bénie par la naissance de sept enfants, soit quatre garçons: Alcide, Aldéo, Rhéal et Conrad, puis trois filles: Claire (M^{me} Hervé Lachaine), Gisèle (M^{me} Aurélien Potvin) et Gaétane (M^{me} Bernard Ouellette).

Sans négliger ses devoirs de bonne mère de famille, Mélanie a contribué au succès des en-

treprises de son époux en se chargeant de leur comptabilité. Elle a suivi son mari dans ses pérégrinations entre Bourget et Clarence-Creek.

Le couple Perron a célébré ses noces d'or, le premier mai 1960. La cérémonie religieuse fut présidée par le chanoine Roméo Guindon, frère de Mélauié, dont un autre frère est père oblat (R. P. Arcade Guindon) et une sœur (Valéda) est religieuse de la Congrégation des Servantes Notre-Dame du Clergé, sous le nom de Sœur Marie de l'Eucharistie.

Mélanie Perron est décédée à Clarence-Creek, le 21 janvier 1976, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Piché, Léo

Né le premier septembre 1946, Léo, fils de Roland Piché et d'Annette Leroux, a été baptisé à l'église de Bourget.

Après avoir fait son cours primaire à l'école du village, il poursuit ses études secondaires jusqu'à la douzième année. Il suit un cours d'agriculture en 1967.

Pendant deux ans, soit de 1967 à 1969, il loue la ferme paternelle puis l'achète en 1969. Dans la suite, il en fait une entreprise agricole modèle.

Léo est membre de l'Union des cultivateurs franco-ontariens; il l'est aussi de la Fédération de l'agriculture de Prescott et Russell. Le Club Optimiste le compte parmi les siens.

Dans les dédales de la vie, il a rencontré Lorraine, fille de Gaëtan Rouleau et de Jeanine Carrière qu'il a épousée, à Bourget, le 12 août 1972. Deux enfants sont nés de leur mariage.



Léo Piché

Piché, Lorraine

Baptisée en l'église St-Victor d'Alfred, Lorraine, fille de Gaëtan Rouleau et de Jeannine Carrière, est née le 27 juillet 1952. Elle a complété son cours primaire puis a continué au secondaire jusqu'en douzième année.



Lorraine Piché

Le 12 août 1972, en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, elle lie son sort à celui de Léo, fils de Roland Piché et d'Annette Leroux. Deux enfants, Nathalie et Étienne, sont issus de ce mariage.

Lorraine a occupé, pendant quatre ans, un poste de secrétaire au Ministère fédéral de la Main-d'œuvre et de l'Immigration (1970-1974). Depuis 1972, elle est responsable de la comptabilité de l'exploitation agricole familiale. En plus d'accomplir de façon exemplaire ses devoirs de maîtresse de maison, elle colla-



Roger Piché

bore étroitement avec son époux quant aux décisions de main-d'œuvre et autres reliées au succès de leur entreprise.

Piché, Roger

Baptisé en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, Roger est né le 8 juillet 1945. Il est le fils de Roland Piché et d'Annette Leroux.

Après son cours primaire, il fait ses études secondaires au complet, y compris la treizième année. Ensuite, il suit, au Collège Algonquin, un cours en électronique qu'il termine en obtenant le titre de technicien. Sa formation scientifique lui permet d'occuper des postes intéressants, entre autres (de 1967 à 1975) à Montréal et Québec, pour la Cie Générale Électrique du Canada, puis, de 1975 à 1980, pour la Cie Nap. Dumont Ltée de Rivière-du-Loup (Québec).

Roger Piché est sérieux dans tout ce qu'il fait, ce qui inspire confiance à tout le monde. En plus d'être le propriétaire du Paradis de l'Autoneige, on le trouve donc à la présidence de l'Association touristique de Prescott et Russell. Il est aussi membre du Comité de développement de Prescott et Russell. On le connaît également bien comme membre et fondateur du Club des motoneigistes de l'Est-Ontarien.

Le cœur de tout homme bien né, qui doit vivre éloigné des siens, sent le besoin d'affection. Jeune homme normal, Roger a tôt fait de répondre à cette exigence naturelle. Il a donc épousé, le 23 septembre, en la ville de Québec, Guilda, fille d'Abel Lebel et de Rose Lizotte. Cette charmante demoiselle était originaire de St-François, Nouveau-Brunswick. Depuis le «Grand jour», deux petits Piché sont venus compléter la famille.

La radio amateur est le passe-temps de choix de Roger. Avis à ceux qui aimeraient le contacter: signalez VE3 OAP.

Piché, Roland

C'est à Lemieux que naissait, le 14 août 1921, Roland, fils de Joseph Piché et de Marie-Louise Pître; il y fut baptisé à l'église paroissiale St-Joseph.

Venu s'installer à Bourget, en 1944, sur une terre abandonnée du «Lac», il amena avec lui celle dont il avait fait son épouse le 15 mai cette année-là. Elle s'appelait Annette et était fille d'Ovila Leroux et de Mary Beuson. Ils connurent de vrais débuts de colons: défrichage, épierrage, réparation de maison et construction d'étables, ce qui, avec le temps, leur donna une belle ferme de cent acres.

En 1947, la coupe des arbres d'un terrain, acheté dans la septième concession et dont il revendit le fonds de terre à la forêt Larose, lui procura revenus et bois de construction pour

bâtir une étable. En 1969, son entreprise agricole était devenue très bien organisée lorsqu'il la revendit à son fils Léo.

Pour réaliser des revenus d'appoint et se parfaire en menuiserie, Roland avait décidé, en 1957, d'aller travailler à la construction en ville. Il devint assez habile pour construire plusieurs maisons à Bourget: une pour lui, les autres pour ses gendres.

Roland a un passé syndical très actif. S'étant fort dépensé pour les organisations agricoles et coopératives sur les plans local, régional et provincial, il reçut un mandat de deux ans au poste de président général de l'Union des cultivateurs franco-ontariens. Il a aussi été commissaire à l'école du village pendant deux ans.

En 1959, après trois mois d'études, il obtint une licence d'agent d'assurances pour représenter le système coopératif provincial d'abord, puis le plan conjoint fédéral-provincial des récoltes en 1967. On lui doit la transformation (1970) de l'ancienne salle paroissiale en local de bureaux pour la Banque Canadienne Nationale et autres.

Après avoir vendu sa ferme à son fils Léo, Roland acheta trois lots sur le site de l'ancien centre récréatif et il fut le premier à s'y construire une résidence sur la rue Centre.

Actif comme il l'était, Roland se sentit bientôt à l'étroit au village. Il monta donc de toutes pièces la magnifique entreprise du «Paradis de l'autoneige» dont il sera question au chapitre des initiatives bourgetaines.

En 1980, Roland vend son entreprise à son fils Roger puis se bâtit, au village, une maison où il emménage en 1983. Mais «Qui a toujours grouillé ne cessera jamais de grouiller». On peut donc se demander ce que sera le prochain grouillement de Roland?

Piché, Annette

Ovila Leroux et son épouse, Marie Benson, firent baptiser, en l'église St-Joseph de Lemieux, leur petite Annette, née le 14 novembre 1925.

Après avoir fait sept années de cours primaire, leur fillette resta à la maison pour aider ses parents aux travaux domestiques et de la ferme. Elle a aussi travaillé à l'aéroport de Pendletou, pendant quelques années, avant de se marier.

Elle prit Roland pour époux le 15 mai 1944, et leur mariage fut béni en l'église paroissiale de Lemieux. Le conjoint d'Annette était le fils de Joseph Piché et de Marie-Louise Pître. Comme l'auraient dit les anciens: «La mariée pouvait être du p'tit monde, mais c'était du bon butin.»



Roland et Annette Piché

Les nouveaux époux s'installèrent immédiatement sur une ferme pratiquement en friche dans la deuxième concession de Bourget. Ils y ont élevé confortablement une belle et nombreuse famille: de nos jours, neuf enfants, ça compte!

Partis de zéro, comme ils le disent eux-mêmes, les Piché peuvent être fiers aujourd'hui de voir tous leurs enfants bien casés, certains à la tête d'entreprises magnifiques, et eux-mêmes déjà à leur retraite dans une aisance satisfaisante. S'ils en sont rendus là, c'est qu'ils n'ont pas boudé le travail.

Sur la ferme comme au restaurant du Paradis de l'autoneige, Annette s'est fait une réputation d'excellente ménagère, d'hôtesse accueillante et de cordon-bleu remarquable. Il en est beaucoup qui se lèchent les babines rien qu'à penser à ses crêpes, sa soupe aux pois, etc.



Euclide Pilon

Pilon, Euclide

Du mariage de Michel Pilon et de Philomène Larocque, est né Euclide, le 27 août 1880; il fut baptisé à Clarence-Creek.

M. Pilon épousa Anna Auger à l'église de The Brook; il en eut onze enfants. Son épouse décéda le 14 juin 1928.

Euclide a laissé Bourget le 20 avril 1917 pour s'établir à Richford, dans l'état du Vermont aux États-Unis, où il cultiva une ferme importante jusqu'en 1939, alors qu'il se mit à ses rentes.

Des anciens de l'école du village connaissent mieux M. Pilon comme le père de leur compagne de classe, Géraldine, qui demeura plusieurs années chez son grand-père, M. Alfred Anger, avant de retourner aux «États» pour y marier un ancien de Bourget, William (Bill) Collin. Ce couple demeure maintenant à Albany, mais la santé de chacun d'eux semble laisser à désirer.

Un fils d'Euclide, Jean-Paul, demeure à Fayetteville, N.C., près de ses tantes, Yvonne et Antoinette Auger.

Pilon, Lucille

Lucille naquit à St-Pascal le 13 avril 1946, du mariage d'Émile Chartrand et d'Eugénie Deschamps.

Encore toute jeune, et privée de soins maternels par une grave maladie de sa mère, elle fut accueillie au foyer de son oncle Edouard Chartrand où tous les membres de la famille l'ont continuellement considérée comme une des leurs.

Après ses études primaires et secondaires à Bourget, elle fit un cours de comptabilité qui,

dans la suite, lui permit de travailler, pendant quatre ans, à la Banque Provinciale d'Ottawa puis, durant trois ans, à la Caisse Populaire de St-Pascal. Depuis septembre 1974, elle est secrétaire scolaire à Bourget. En plus de ses fonctions réglementaires, elle est, jusqu'à un certain point, dépanneuse lorsque se présentent des problèmes imprévus: elle joue, par exemple, le rôle d'infirmière de premiers soins à l'occasion.

Quelques centaines de jeunes Bourgetains et leurs parents ont appris à la bien connaître et à l'apprécier grandement.

Toujours entourée d'enfants, elle a appris à les aimer et à vouloir en avoir qui fussent bien à elle. Elle a donc pris épouse, portant son choix sur Laurier, fils de Rolland Pilon et de Germaine Tassé. Leur mariage a été célébré à Bourget, le 27 août 1966. Deux enfants sont venus cimenter leur union: Stéphane, âgé de quatorze ans, et Gnylaine qui en compte dix.



Lucille Pilon

Malgré toute sa besogne, Lucille trouve du temps pour pratiquer le patin libre et surtout faire beaucoup de lecture. Elle est membre de l'Association des Parents et Instituteurs de St-Pascal-Baylon.

Potvin, Aurèle

Né et baptisé à Bourget, le 24 juin 1910, Aurèle était le fils de Léandre Potvin et de Mélina (Malvina) Labonté, sa deuxième épouse; du même lit, il eut un frère, Albert, mort adolescent, et une sœur, Laura (M^{me} Raymond Joly).

Il a fait ses études primaires, d'abord à l'école du «trois», puis les a continuées à celle du village.



Aurèle Potvin

En aidant son père, Aurèle prit goût à l'agriculture et fut bientôt prêt à se faire cultivateur, mais auparavant, il prit femme. Son choix se porta sur Lucienne, fille d'Anthime Éthier et d'Anna Roy. Leur mariage a été célébré, le 22 septembre 1937, à l'église de Bourget. Sept enfants sont nés de leur union: Lise, Huguette, Nicole, Mercédès, Alain, Eveline et Daniel.

Après le mariage, le jeune couple Potvin s'établit sur une ferme à l'entrée est du village de Clarence-Creek.

Très affable, Aurèle se faisait facilement des amis. Il mourut prématurément le 24 février 1958.

Potvin, Donat L.

À The Brook, le 3 juin 1897, est né Donat L., fils de Léandre Potvin et de Delphine Beauchamp.



Donat L. Potvin

Il a fait son cours primaire à l'école du «Trois» tout en aidant aux travaux agricoles sur la ferme paternelle.

Donat L. Potvin a épousé Blanche, le 26 juin 1923; celle-ci, qui était la fille de Joseph Duquette et d'Herminie Henrie, lui a donné cinq enfants.

Devenu propriétaire d'une ferme située juste au sud du Brook, Donat L. la cultiva avec application tout en occupant un emploi de journalier à la Forêt Larose où il travailla vingt-cinq ans.

Ses paroissiens l'ont honoré de leur confiance en l'élisant marguillier de la fabrique et commissaire d'école.

Au début des années «20», à la faveur d'un programme fédéral, Donat L. se rendit, avec Maxime Lavoie, pour faire les récoltes dans la région de Brandon, au Manitoba.

Donat L. est décédé à Bourget, le 16 avril 1976.

Potvin, Blanche

À Clarence-Creek, le 4 décembre 1901, naissait Blanche, fille de Joseph Duquette et d'Herminie Henrie. Elle fut baptisée dans sa paroisse.



Blanche Potvin

Elle a fréquenté l'école primaire du rang, à Clarence-Creek, jusqu'à la huitième année.

En l'église Ste-Félicité, elle épousait, le 26 juin 1923, Donat L., fils de Léandre Potvin et de Delphine Beauchamp. Elle a donné naissance à deux fils, Rolland et Gilles, ainsi qu'à trois filles, Marie-Jeanne, Cécile et Claire. Deux de ses enfants sont décédés; ce sont Gilles et Claire.

Donat L., l'époux de Blanche était cultivateur et a beaucoup travaillé à la forêt. En plus

d'être une bonne mère de famille, Blanche a été une excellente collaboratrice pour son époux.

M^{me} Donat L. Potvin a déjà été membre du cercle des fermières de Bourget.

Potvin, Jacques

Fils de Joseph L. Potvin et de Corinne Henrie, Jacques naquit à Bourget le 6 mars 1935. Il fit ses études primaires à l'école du «Trois».



Jacques Potvin

Les amis de Bourget avaient remarqué que Jacques allait souvent du côté de Curran, lorsqu'ils apprirent qu'il avait demandé la main de Marina, fille de Léonard McAllister et d'Edna McFall. Ces deux tourtereaux reçurent la bénédiction nuptiale en l'église St-Patrick d'Ottawa, le 28 juillet 1956. Jacques et Marina ont eu trois enfants: un garçon et deux filles.

En 1960, Jacques devenait propriétaire de la ferme ancestrale des Potvin, mais il la vendait en 1968 pour s'établir à Ottawa où il a été employé comme concierge par le Conseil des écoles séparées de Carleton. Il revint s'établir à Bourget avec sa famille en 1978.

Jacques a fait partie du Comité du Centre récréatif pendant deux ans. Il est membre du Clup Optimiste et travaille bénévolement dans plusieurs organisations paroissiales.

On sait qu'il se permet parfois de jouer au golf et aux quilles. Il fait aussi du camping et de la motoneige.

Potvin, Marina

Native de Curran, Marina y a vu le jour le 3 octobre 1935. Ses parents étaient Léonard McAllister et Edna McFall.



Marino Patvin

Elle entreprit ses études primaires, d'abord à l'école de la huitième concession de Plantagenet-Nord, puis compléta ses septième et huitième années à Pendleton. Ensuite, elle fit son cours secondaire à Plantagenet. Dans la suite, elle a été employée au Ministère des Affaires extérieures pendant trois ans.

Le 28 juillet 1956, Marina épousait Jacques, fils de Joseph-L. Potvin et de Corinne Henrie, en la paroisse St-Patrick d'Ottawa. Dans la suite, elle a été mère de trois enfants, soit un fils, Richard, et deux filles: Joanne et Louise.

En 1969, elle retourna travailler à Ottawa, d'abord pour le Conseil des Arts, pendant deux ans, puis pour le Conseil des écoles catholiques de Carleton, pendant sept ans.

Cette Bourgetaine active est décédée prématurément après une courte maladie le 27 novembre 1984.



Jean-Marie Potvin

Marina a fait du bénévolat en faveur du Centre récréatif; elle a été membre du Comité de Bingo de Bourget et faisait partie des équipes du bar et du restaurant du Centre communautaire; elle collaborait en outre à la préparation des agapes offertes, après les funérailles, par les familles des défunts.

Membre de l'Union culturelle des Franco-ontariennes pendant cinq ans, elle agrémentait ses loisirs en faisant de la motoneige, du camping, du golf et surtout de la couture; elle aimait aussi jouer aux quilles.

Potvin, Jean-Marie

Né à Bourget, le 27 août 1959, Jean-Marie est le fils de Rolland Potvin et de Fernande Peltier. Il a été baptisé par le curé Léopold Paquette en notre église paroissiale du Sacré-Cœur.

Après avoir fréquenté l'école primaire du village, il fit ses études secondaires à Caselman.

Dans la suite, il a pris de l'emploi au bureau de poste d'Ottawa, en 1976.

Le 31 mai 1984, il a épousé Chantal, fille de Michel Desjardins et de Louise Leduc.

La motoneige est le sport favori de Jean-Marie.

Jean-Marie s'est construit une maison sur l'ancienne ferme de son père.

Potvin, Joseph L.

Quand Joseph naquit sur la terre paternelle, le 17 octobre 1902, c'était pour y passer une bonne partie de sa vie. Il était fils de Léandre Potvin et de Delphine Beauchamp. Lorsqu'il devint propriétaire de l'entreprise familiale, il garda son père avec lui jusqu'à sa mort.

Joseph alla chercher sa femme dans une paroisse voisine: son mariage avec Corinne fut béni en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek, le 17 mai 1927. Son épouse était fille de Joseph Henri et de Marie Beaulne. Avec le temps Joseph devint le chef d'une intéressante famille de sept enfants.

Impliqué dans toutes les organisations syndicales, Joseph a été vice-président du Cercle agricole de Bourget et directeur de l'Association des Patrons de Fromagerie du comté de Russell. En 1945, il a été élu marguillier en remplacement de Jean-Louis Marcil, sortant de charge. Il a aussi été commissaire de l'école séparée n° 21 de la troisième concession.

Après qu'il eut «passé» sa ferme à son fils Jacques, Joseph fut commerçant d'animaux de 1954 à 1961.



Joseph L. Potvin

En octobre 1960, son épouse Corinne décédait, et Joseph allait demeurer à Montréal pendant deux ans. En 1962, il se mariait en secondes noces avec Yvonne Langlais, puis revenait résider à Bourget où il trouva un emploi au garage de Rhéal Perron.

Après une courte maladie, Joseph décédait le 3 septembre 1978 à l'âge de soixante-quinze ans et 11 mois.

Potvin, Jules (père)

Né à Curran, le 10 juillet 1881, Jules était le fils de Julien Potvin et d'Adéline Bellefeuille.

Arrivé à The Brook à l'âge de seize ans, il a été cultivateur presque toute sa vie.

Le 17 juillet 1900, en l'église du Sacré-Cœur, il épousait Angéline, fille de Pierre Sicard et d'Angèle Lefebvre qui lui donna deux enfants: Donald (M^{me} Aimé Lacasse) et Donat, veuf de Rolliande Tassé.

Le 25 février 1906, il convolait en deuxième noces avec Aurore Gravel, originaire de Ste-Marthe (Québec), de qui il eut cinq enfants: Ange-Ema (M^{me} Clément Longtin), Jules (fils), Charles-Auguste, Laurette et Simone (M^{me} Xiste Gagnier). Seul cette dernière vit encore.

Le 27 juin 1942, alors qu'il était retraité, Jules prenait pour troisième femme, Anna Leduc, veuve de Joseph Damase Potvin.

Durant sa carrière de cultivateur, Jules a exploité un troupeau laitier. Il faisait aussi beaucoup de jardinage et a été l'un des pionniers de la mise en conserve artisanale, en faisant non seulement pour ses produits mais aussi pour ceux des autres producteurs de la région. Sa terre a même servi de ferme fédérale de démonstration pour la mise en conserve pendant



Jules Potvin, père

de nombreuses années; c'était la seule du genre au Canada.

Une partie de sa ferme était constituée de plusieurs arpents boisés où Jules avait établi une érablière et dont il tirait à chaque année un grand nombre de cordes de bois de poêle qu'il livrait au village.

Jules Potvin (père) est décédé le 30 juin 1968 à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

Potvin, Aurore

Fille de Magloire Gravel et d'Albina Bellefeuille, dit Poiriault, Aurore est née à Ste-Marthe (Comté de Vaudreuil), le 24 mars 1876. Elle est restée en sa paroisse natale jusqu'à l'âge de dix ou douze ans, puis alla demeurer à Ripon. Avant son mariage, elle a travaillé longtemps au Collège de Rigaud.



Aurore Potvin

Jeune fille, Aurore avait toujours déclaré à ses parents et amis qu'elle ne consumerait jamais de «bouillon réchauffé» (marier un veuf). Pourtant, certains plats réchauffés sont parfois meilleurs qu'à leur première cuisson. En tout cas, elle oublia ses serments le jour où son cousin germain, le beau Jules, sollicita sa main, et elle se laissa conduire aux ballustres par lui le 2 mai 1906. Son conjoint était le fils de Julien Potvin et d'Adéline Bellefeuille. Leur mariage donna cinq enfants, soit deux garçons et trois filles.

Le couple Potvin s'établit au haut de la côte de la «Quatre», là où demeure aujourd'hui la famille Gilles Lemay. On se rappelle avec quels soins madame Aurore entretenait ses cultures légumières, surtout lorsque leur entreprise devint une ferme de démonstration fédérale pour la mise en conserve. Selon l'expression populaire, elle avait le «ponce vert» et réussissait merveilleusement bien en horticulture. Son parterre, comme son jardin, était toujours émaillé de fleurs de toutes les couleurs en chaque saison de végétation.

Madame Aurore Potvin a laissé la réputation d'une femme extraordinairement recevante. Elle mourut le 22 septembre 1936.

Potvin, Léandre

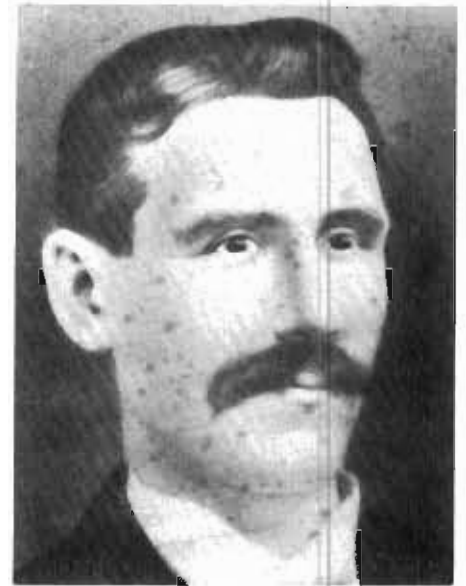
Léandre naquit le 7 février 1862 du mariage de Damase Potvin et de Marguerite Hogue. Son père, qui venait de St-Louis-de-Gonzague, comté de Beauharnois (Québec) fut l'un des premiers à arriver à The Brook, en 1855; il y mourut le 7 septembre 1913 à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

À Clarence-Creek, le 21 janvier 1884, Léandre épousa Delphine, fille d'Alexandre Beauchamp et de Philomène Labelle. Ils eurent onze enfants dont huit moururent jeunes. Seul Donat L., Joseph L. et Ubald vécurent assez vieux pour se marier et laisser des descendants.

À The Brook, le 14 mai 1907, Léandre convola en secondes noces avec Mélina, fille d'Hyacinthe Labonté et de Mathilde Deneault. Leur mariage donna trois enfants: deux fils, Albert et Aurèle qui sont maintenant décédés, et une fille, Laura, qui vit encore à Ottawa.

Le 9 juillet 1917, en la cathédrale d'Ottawa, Léandre épousait en troisièmes noces, Mathilde, fille d'Henri Goulet et d'Adélaïde Roy. Leur union est restée sans enfants.

Défricheur et cultivateur, Léandre est devenu propriétaire d'une belle ferme, avec érablière, qu'il a passée à son fils Joseph L. lorsqu'il s'est «mis à ses rentes». À certains temps, il fut à l'emploi de la municipalité de Clarence, entre autres comme inspecteur de fossés et de clôtures.



Léandre Potvin

Au cours des ans, il a été marguillier de la paroisse du Sacré-Cœur, conseiller du Canton de Clarence (1920-1924) et commissaire à l'école du «Trois».

Léandre est décédé le 2 juin 1950.

Potvin, Delphine

Née à Clarence-Creek en 1863, Delphine était fille d'Alexandre Beauchamp et de Philomène Labelle.

C'est en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek, le 21 janvier 1884, qu'elle prenait pour époux, Léandre, fils de Damase Potvin et de Marguerite Hogue. Des onze enfants qui leur sont nés, huit moururent jeunes, mais les trois autres, Donat L., Joseph L. et Ubald leur donnèrent plusieurs petits-enfants.



Delphine Potvin

Bonne maîtresse de maison, elle aidait aussi son mari dans l'exploitation de leur ferme.

Delphine mourut prématurément le 30 avril 1906 à l'âge de quarante-trois ans. Sa dépouille mortelle repose dans notre cimetière.

Potvin, Robert

Robert est né à Bourget, le 4 juillet 1942, du mariage de Joseph L. Potvin avec Corinne Henrie. Il fit ses études primaires du secondaire à l'école du Sacré-Cœur de notre paroisse. Par la suite, il fit un séjour d'un an à l'École Technique de Hull (Québec).

Le 3 août 1963, il épousait Denise, fille d'Henri Rozon et d'Albertine Lefebvre, elle aussi de Bourget, qui lui donna deux filles.

De 1966 à 1970, il demeura à Cornwall où il travaillait mais, cette année-là, son employeur le muta à Rouyn (Québec). Il revint à Bourget en 1974. Présentement, il est technicien en télécommunication électronique.

Robert travaille bénévolement dans plusieurs organisations de la paroisse. Il a fait partie du Comité du Centre Récréatif pendant deux ans et a été président du Club Optimiste en 1982-1983.

Les sports préférés de Robert sont le ballon-balai, le hockey et les quilles.

Potvin, Denise

Née à Bourget, le 30 juillet 1943, Denise était issue du mariage d'Henri Rozon et d'Albertine Lefebvre. Elle a fait ses études primaires à Lemieux et son cours secondaire à Casselman.

En l'église St-Sébastien de Vanier, le 3 août 1963, elle épousait Robert, fils de Joseph L.

Potvin et de Corinne Henrie, qui l'a rendue mère de deux enfants: Roxanne et Nancy.

Denise travailla à Ottawa, deux ans, comme commis chez K-Mart et cinq ans comme commis-comptable chez Towers, avant de déménager à Cornwall où elle a été employée chez Hodgins Lumber pendant trois ans. En 1970, elle a accompagné Robert à Rouyn où elle a limité ses activités au rôle de maîtresse de maison.

Revenue à Bourget en 1974, elle décide de retourner sur le marché du travail en 1980, alors qu'elle est engagée pendant deux ans par Valley Propane Co. Depuis décembre 1982, elle est réceptionniste pour la Fondation du cancer (Division de l'Hôpital Municipal).

Denise joue au volley-ball depuis 1976; elle fait aussi du golf, aime beaucoup le camping et la lecture. Elle est bénévole aux soirées de bingo, depuis le début, et a même déjà été secrétaire de cette organisation. Elle fait aussi du bénévolat au bar et au restaurant du Centre communautaire.

Denise a été membre de l'Union culturelle des Franco-ontariennes pendant neuf ans.

Potvin, Rolland

Fils de Donat L. Potvin et de Blanche Duquette, Rolland est né à Bourget le 15 octobre 1925. Il fréquenta l'école primaire du village et, quand il la quitta, ce fut pour aider son père à exploiter leur ferme.

Il alla chercher femme à Hull où il épousa, en l'église Ste-Bernadette, Fernande, fille d'Ernest Pelletier et de Lydia Groulx. Leur mariage a été béni par la venue de trois enfants: un garçon et deux filles. Ils ont aussi trois petits-enfants: Caroline et Isabelle Gendron, puis Sylvie Caissie.



Rolland Potvin

Rolland acheta la terre paternelle en 1953. En plus des travaux de sa ferme, il s'est adonné à plusieurs autres occupations: transporter des animaux aux anchères; déblayer la neige, avec tracteur à pelle, pour les villageois; conduire des autobus scolaires; etc.

En août 1977, après avoir vendu sa ferme, il se construisit une maison près de la rive nord du Brook, non loin de sa demeure précédente.

Rolland et Fernande sont de grands voyageurs devant le Seigneur Voici quelques-unes de leurs plus importantes pérégrinations des années récentes: 1974, dans l'Ouest canadien; 1976, en Europe; 1978, à Hawaï; 1980, en Californie; en 1983, croisière dans la mer des Caraïbes.

Potvin, Fernande

Fernande est née le 27 décembre 1924, du mariage d'Ernest Pelletier et de Lydia Groulx. Elle a été baptisée en l'église Notre-Dame de Hull.

Elle a fréquenté l'école St-Thomas d'Aquin et l'Académie Ste-Marie. Après avoir terminé ses études, elle travailla à Ottawa, pendant onze ans, pour les Révérendes Sœurs Grises de la Croix.

En l'église Ste-Bernadette de Hull, le 16 septembre 1950, elle épousait Rolaud, fils de Donat L. Potvin et de Blanche Duquette. Le jour du mariage est toujours mémorable pour ceux qui l'ont expérimenté, mais il le sera davantage pour Rolland et Fernande que pour beaucoup d'autres. En effet, pendant que les invités noyaient à la résidence des parents de la mariée, un camionneur, passant sur la rue, perdit le contrôle de son véhicule et fit une embardée qui le conduisit à enfoncer la façade de la demeure des Pelletier avant d'y ricocher pour s'introduire dans la maison voisine. L'auteur



Robert et Denise Potvin



Fernonde Potvin

de cette intrusion désastreuse n'avait certes pas été inscrit sur la liste des invités.

Au retour de leur voyage de noces, Rolland et Fernande s'installèrent à Bourget. Un an plus tard, notre nouvelle Bourgetaine devenant membre du Cercle des fermières dont elle a été la présidente de 1968 à 1970. Elle fait beaucoup de bénévolat et est présentement présidente du cercle local de l'Union culturelle des Franco-Ontariennes.

Fernande est mère de trois enfants: un garçon: Jean-Marie, et deux filles: Jacqueline (M^{me} Yves Caissie) et Ginette (M^{me} François Gendron).

Potvin, Ubald

Fils de Léandre Potvin et de Delphine Beauchamp, Ubald est né à The Brook le 13 novembre 1904.



Ubald Patvin

Il fit ses études à Bourget, jusqu'à la neuvième année, tout en participant aux travaux agricoles sur la ferme paternelle. À l'âge de dix-sept ans, il partit gagner son pain et adopta bientôt le métier de barbier. Il a également été restaurateur.

En l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek, le 15 mai 1928, il épousait Armoza, fille de Joseph Hupé et de Domithilde Henri, qui lui donna cinq enfants: Estelle (M^{me} Roland Blondin), Jacqueline (M^{me} Jean-Pierre Lapensée), Jeannine (M^{me} Jean-Louis Groulx), Claire (M^{me} Raymond Scott) et Roch (époux de Nicole Riel). En outre, Ubald a seize petits-enfants et six arrières petits-enfants.

À la retraite depuis 1972, cet ancien Bourgetain en est à sa cinquante-sixième année de vie conjugale. Il fait partie d'un Club d'Âge d'Or, joue encore au hockey, au golf, à la balle-molle et surtout aux cartes. Il aime bien chanter et danser.

Poupart, André

Né à Bourget, le 29 novembre 1904, André a été baptisé à l'église paroissiale. Il était le fils d'Albert Poupart et de Rozemma Martin. Cette dernière était connue de tous sous le nom d'Emma.



André Poupart

Après ses études primaires, à peine devenu jeune homme, André quitta le foyer paternel et voyagea beaucoup, travaillant à différents endroits, entre autres dans l'Ouest canadien et aux États-Unis.

Le 18 février 1935, il épousa Aurore, fille de François Galand et d'Hermina Gagné. La bénédiction nuptiale leur fut donnée par M. le curé Calixte Landry. En même temps qu'il prenait épouse, André accueillait aussi sous son toit les deux enfants Lamoureux qu'elle avait eu

d'un premier mariage. André et Aurore eurent quatre autres enfants.

André a toujours été un menuisier adroit et fiable; c'est lui qui construisit sa propre maison au 13, Laval-est. Il a déjà servi d'assistant cordonnier à son père. Ayant hérité de ce dernier, la petite valise (trousse) de vétérinaire de son grand-père Noé Martin, il rendit beaucoup de services aux fermiers des alentours.

Retiré à l'âge de soixante-neuf ans, André se plaisait beaucoup à jardiner et à bricoler. Il mourut le 29 mars 1978.

Poupart, Aurore

C'est à Clarence-Creek, le 17 avril 1908, que naquit Aurore dont les parents étaient François Galand et Hermina Gagné. Elle a été baptisée en l'église Ste-Félicité par M. le curé J.-C. Poulin. Elle a fait ses études primaires à l'école de St-Pascal-Baylon.



Aurore Poupart

Elle s'est mariée, dans sa paroisse, à Aurèle Lamoureux, le 28 novembre 1927. Son époux était le fils de Jean-Baptiste Lamoureux et d'Exilia Villeneuve. Le jeune couple alla demeurer à Thurso où naquirent leurs deux enfants: Thérèse et Rhéal. Ils revinrent en Ontario où Aurèle décédait le 16 octobre 1930.

Aurore est alors demeurée chez son père avant de venir rester à Bourget où elle épousa, le 18 février 1935, André, fils d'Albert Poupart et d'Emma Martin. Quatre enfants naquirent de leur mariage: Bernard, décédé à l'âge de deux ans, Rachel (M^{me} Jacques Brazeau), Darquise (M^{me} Michel Potvin) et Richard (époux de Ginette Marci).

Résidant encore à Bourget, Aurore fait partie du Club de l'Âge d'Or et participe régulièrement à ses activités.

Poupart, Jean-Baptiste

Peu s'en fallut que Jean-Baptiste soit un poisson d'avril; en effet, il est né le deuxième jour dudit mois, en l'année 1913, du mariage d'Albert Poupart et de Rozemma Martin.



Jean-Baptiste Poupart

Après un stage à l'école primaire, il entra tôt sur le marché du travail en s'engageant comme apprenti-fromager chez M. Téléphore Villemaire; ensuite, il travailla à la fromagerie de son beau-père, M. Albert Hébert.

Qui parle de beau-père donne à entendre qu'il y a eu mariage. En effet, le 3 juillet 1937, Jean-Baptiste liait son existence à celle d'Yvonne, fille d'Albert Hébert et de Clara Viau. Dans les années qui suivirent, ils ont fait sonner les cloches du baptême pour cinq enfants: un garçon et quatre filles.



Yvonne Poupart

La famille Poupart a vécu à Cornwall de 1940 à 1945. Elle revient alors à Bourget où Jean-Baptiste succède à son père en acquérant la cordonnerie du regretté défunt. Il exploite ce commerce de 1945 à 1954 alors qu'il le liquide et s'engage chez Hugh Carson Luggage Co., à Ottawa; il est resté à cet emploi pendant vingt-cinq ans, soit jusqu'à sa retraite (1979).

Jean-Baptiste a toujours été un type très jovial. Joyeux compagnon, il l'est surtout quand il accepte de sortir son violon de l'étui pour faire sauter les jeunes du Club d'Âge d'Or. Jouer aux cartes ça le connaît aussi, et il sait y gagner plus souvent qu'à son tour.

... Mais, un don que Jean-Baptiste a développé tardivement et qui éclipse tous les autres c'est celui de cordon-bleu. Ce doit être sans doute celui qu'apprécient le plus les trois femmes de sa maisonnée

Poupart, Yvonne

Événement symbolique, les cloches de la paroisse de l'Annonciation (Québec) annoncent, le 28 septembre 1911, la naissance d'Yvonne, fille d'Albert Hébert et de Clara Viau.

Arrivée à Bourget avec ses parents, en 1916, Yvonne y fréquenta l'école primaire jusqu'à l'obtention de son certificat d'entrée. Ensuite, elle demeura chez ses parents où le travail ne manquait pas, car une maisonnée de treize enfants, ça nécessite beaucoup de ménage et ça signifie un lot de repas à préparer.

En peu de temps, ses talents culinaires lui valurent une bonne renommée, et l'on se présente bientôt de tous côtés pour acheter des pâtisseries de sa confection: tartes, beignes, gâteaux, etc.

Peut-être sous prétexte, d'abord, de se procurer des pâtisseries, se présente bientôt un soupirant. Comme c'était du bien bon monde, il n'est pas de problèmes pour se faire agréer et, une fois les bans dûment publiés, devant Dieu et les hommes, le 3 juillet 1937, Yvonne acceptait, comme époux, Jean-Baptiste, fils d'Albert Poupart et de Rozemma Martin. Ils devinrent bientôt les heureux parents de cinq petits Poupart.

L'expérience qu'Yvonne a acquise à la maison paternelle et le dévouement inlassable qu'elle y a dépensé, l'ont préparée à devenir l'excellente mère que chacun connaît. Elle a réussi à donner une très bonne éducation à chacun de ses chers enfants.

Poupart, Jeannine

Née à Bourget le 31 mai 1959, Jeannine est la deuxième enfant de Jean-Baptiste Poupart et d'Yvonne Hébert.



Jeannine Poupart

Elle débuta ses études à Cornwall, en Ontario, dans une école dirigée par les Sœurs de Sainte-Croix. La même année, soit en 1945, sa famille revient à Bourget et Jeannine fut alors inscrite à l'École du Sacré-Cœur dirigée à ce moment par les Sœurs Crises de la Croix; elle y demeura jusqu'à la fin de sa dixième année.

Jeannine poursuivit alors ses études à l'École Secondaire Bilingue Privée de Bourget durant deux autres années. L'enseignement l'intéressant, elle fréquenta ensuite l'École Normale de l'Université d'Ottawa en 1957-1958. Ayant débuté sa carrière d'enseignante à l'École du Sacré-Cœur de Bourget, en septembre 1958, elle y a, dans la suite, évolué à divers niveaux soit de la quatrième à la huitième année inclusivement.

Pendant cinq ans, elle s'occupa d'orientation scolaire, devenant alors professeur itinérant rattachée toujours à la même école.

En juin 1983, Jeannine célébrait ses vingt-cinq ans dans la profession. Elle détient un Brevet d'Enseignement, un baccalauréat ès Arts Général et une Spécialité en Orientation. En outre, elle a atteint la catégorie A4, Spécialiste en Éducation, d'après le Conseil d'Évaluation des qualifications des Enseignants de l'Ontario.

Richer, Joseph

Fils de Frédéric Richer et de Rose-Anna Labrèche, Joseph est né à St-Pascal-Baylon le 27 septembre 1912.

Il a fait ses études primaires puis s'est adonné à la mécanique pour laquelle il possédait des talents naturels.

À Bourget, il a d'abord été garagiste dans l'ancienne bâtisse qui se trouvait, en bordure



Joseph Richer

de la rue, à l'arrière de l'Hôtel Royal. Ensuite, il s'installa au garage du coin, alors propriété de son père. Plus tard, il construisit son propre garage à l'arrière de sa résidence.

Les anciens gardent de Jos. le souvenir d'un homme très serviable qui se hâtait de dépanner tout le monde à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit; si les véhicules ne pouvaient se reudre au garage, lui se rendait aux véhicules.

Présentement, quand cela lui dit, il travaille encore comme mécanicien, mais au ralenti; on pourrait dire qu'il fait de la mécanique de passe-temps.

Le 28 janvier 1937, Joseph Richer a épousé une Bourgetaine, Oriente, fille de Joseph Lauzon et d'Auxilia Lalonde, qui lui a donné sept enfants, soit cinq filles et deux garçons.



Oriente Richer

Richer, Oriente

Baptisée à Bourget, Oriente y est née, le 7 mars 1918, du mariage de Joseph Lauzon et d'Auxilia Lalonde. Elle a fréquenté l'école du village puis l'a quittée tôt pour aider sa mère à la maisou.

En notre église du Sacré-Cœur, le 28 janvier 1937, Oriente prenait pour époux, Joseph, fils de Frédéric Richer et de Rose-Anna Labrèche, de qui elle a eu sept enfants: Hubert (époux de Micheline Mennie) décédé en 1982, Carole (M^{me} Roland Landry), Marcel, Ghislaine (M^{me} Tom Morris), Francine (M^{me} Serge Lefebvre), Michelle (M^{me} Robert Lagrois) et Colette. Le couple Richer compte présentement neuf petits-enfants.

Oriente a toujours demeuré dans la maison paternelle où elle a pris soin de ses parents jusqu'à leur mort.

Les gens de sa génération n'ont pas oublié qu'Oriente était bonne joueuse de tennis.

Riopel, Gracia

Née à Bourget, le 25 février 1925, et baptisée au même endroit, Gracia était la fille de Gédéon Labrosse, fils, et de Démérise Castonguay.

Ses premières classes jusqu'à la dixième année se sont poursuivies à l'École du Sacré-Cœur de sa paroisse natale. Après, elle gradua au peusionnat Notre-Dame de Lourdes d'Eastview (Vanier) puis fut diplômée en éducation de l'Université d'Ottawa.

Cette institutrice possède maintenant vingt-huit ans d'expérience, dont trois à Bourget, dans la septième concession, et les autres à Cornwall. Présentement, elle est enseignante à l'École Nativité de Cornwall, sous la direction de Vincent Scott, lui-même un ancien de Bourget.

Gracia s'est mariée à Ville La-Salle où elle prit pour époux Laurent Riopel, de qui elle a eu trois enfants: Joanne, Lise et Luc. Elle est demeurée dix ans à Montréal avant de déménager à Cornwall.

Toujours intéressée aux sports, notre ancienne Bourgetaine assiste régulièrement, avec son mari, aux parties de hockey des Royals de Cornwall, et cela depuis vingt ans.

Comme au bon vieux temps, sur la patinoire de Bourget, mais en saison prolongée (septembre à avril), Gracia patine au Centre civique tous les samedis après-midi.

Depuis une dizaine d'années, elle neutralise le stress que lui impose son travail par des voyages en avion vers les îles du sud.



Grocio Riopel

Roach, Odette

Odette naquit le jeudi-saint 1914 et fut baptisée le jour de Pâques suivant; elle était le deuxième enfant à naître du mariage de Joseph Hector Boudreau et de Joséphine Chénier.

Fréquentant l'école séparée de notre village, elle fit sa première communion et fut confirmée en l'église du Sacré-Cœur de Bourget. Elle suivit sa famille lorsque celle-ci alla demeurer à Ottawa, en 1921.

Notre ancienne concitoyenne fit ses études secondaires au Couvent que dirigeaient les Révérendes Sœurs Grises de la Croix sur la rue Rideau à Ottawa. Elle entra ensuite au service de la Banque Provinciale du Canada et y demeura jusqu'en 1938.

Le cinq septembre, cette année-là, en l'église Sainte-Anne d'Ottawa, elle épousa John Joseph, fils de Daniel Roach et d'Elizabeth Fitzgerald, de Brantford (Ont.), de qui elle eut un fils, Michel, le 2 juin 1941.

Elle habita alors Brantford où elle fut traductrice de l'Ordre Canadien des Forestiers pendant dix ans. En mars 1952, son mari ayant accepté une position du Ministère des Affaires indiennes, à la Baie James, elle alla habiter à Moose Factory où son époux décéda le 26 octobre 1957. Elle le fit inhumer dans le lot des Boudreau au cimetière de Bourget.

Revenue à Ottawa en 1958, elle a été successivement secrétaire du Ministre de la Santé nationale et du Bien-être social, puis du Secrétaire d'État, et, de 1970 à sa retraite en 1979, secrétaire du président de la Commission d'appel de l'immigration.

Habitant maintenant au 450 de l'avenue Daly, à Ottawa, elle conserve toujours un bon souvenir du village natal où ses quatre grands-



Odette Roach

parents (Boudreau et Chénier), son père et sa mère, son mari ainsi que deux de ses frères reposent dans notre cimetière. Odette est grand-maman de Patrick et Karen Roach.

Robillard, Maurice

Arnold, Maurice Robillard naquit et fut baptisé le 17 février 1927 en la paroisse Ste-Madeleine de Rigaud. Il était fils d'Ambroise Robillard et de Régina Mallette.

Marié le 10 septembre 1949, à Jacqueline Lavergne, en l'église St-Paul de Plantagenet, ils eurent deux enfants de cette union: Jacques et Johane.

En l'année 1934, Maurice Robillard devint élève-fondateur du Jardin du Sacré-Cœur de Rigaud. Il fit ses débuts scolaires à l'école St-



Maurice Robillard

François et termina ses études avec un diplôme du Collège Bourget de Rigaud.

En 1943, un poste de télégraphiste lui fut offert aux Chemins de fer Pacifique Canadien. Après avoir œuvré plusieurs années à ce poste, il obtint la position de Chef de gare à Bourget, le premier août 1965, lors de la fermeture de la gare, le 1^{er} mai 1972, Maurice Robillard fut nommé contrôleur itinérant de la Division Laurentienne ainsi que de l'Outaouais. Tout en exécutant ses diverses fonctions, il demeure toujours le propriétaire de l'ancienne gare.

En 1971-1972, il fut secrétaire et président de la Chambre de commerce. De 1972 à 1976, il a été directeur et vice-président de la Société de l'aide à l'enfance pour les Comtés-Unis de Prescott-Russell. De 1974 à 1978, il a siégé à titre de conseiller municipal du Canton de Clarence.

Rondeau, Albert

Baptisé en l'église St-Jean Chrysostome d'Arnprior (Ontario), Albert est né le 6 janvier 1892, du mariage d'Édouard Rondeau et d'Ap-



Albert Rondeau

poline Constantineau. Celle-ci était la sœur de M. l'abbé Anthime Constantineau, notre deuxième curé et un éminent bienfaiteur de la paroisse.

Albert arriva pour demeurer à The Brook, avec ses parents, vers l'âge de deux ans. Il fit ses études primaires en notre paroisse puis resta sur la ferme familiale (aujourd'hui, la propriété où réside la famille Raymond Lavigne), près du ruisseau qui a donné son premier nom à notre village.

Le 10 août 1915, en l'église St-Mathieu de Hammond, Albert épousait Dora, fille de Drummond Lavigne et de Célina Martin, qui lui donna dix enfants, soit six filles et quatre garçons.

Albert était assidu à participer à la corvée annuelle des bénévoles pour le déchargement du char de charbon destiné au chauffage de l'église et du presbytère. Il aimait beaucoup la lecture.

Ce citoyen paisible mourut le 18 octobre 1964, à l'âge de soixante-douze ans.

Rondeau, Dora

Née à Curran, le 16 août 1894, Dora y fut baptisée en l'Église St-Luc. Ses parents étaient Drummond Tessier dit Lavigne et Célina Martin. Leur famille vint s'établir à Cheney vers 1896 et, dans la suite, plusieurs des frères et sœurs de Dora ont été baptisés à The Brook.



Dora Rondeau

À Hammond, le 10 août 1915, elle acceptait pour époux Albert, fils d'Édouard Rondeau et d'Appoline Constantineau, de qui elle eut dix enfants: Augustine (religieuse), Gertrude (décédée), Cécile (M^{me} Azarie Lafontaine, décédée), Jeanne, Léontine (M^{me} Joseph Eismont), Édouard (époux de Jeanne Manseau), Raymond (époux de Cécile Pelletier), Lucienne (M^{me} Cyrias Couillard, décédée), André et Henri (époux d'Hélène Dorion).

Douée d'une santé robuste, Dora, en plus de vaquer aux soins de sa nombreuse famille et de sa maison, participait aux travaux de la ferme avec son époux.

En 1951, les Rondeau vinrent demeurer au village où, jusqu'à la fin, cette femme a fait preuve d'une énergie et d'une vitalité extraordinaires. Elle décédait le 20 mai 1982, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

Rondeau, Jeanne

Fille d'Albert Rondeau et de Dora Lavigne, Jeanne a vu le jour à Bourget, le 18 juillet 1920, et a été baptisée en notre église du Sacré-Cœur.



Jeanne Rondeau

Après ses études primaires à l'école du village, elle est demeurée sur la ferme paternelle jusqu'au jour où, comme ménagère au presbytère, elle s'est mise au service de la paroisse, dirigée alors par M. le curé Alphonse Lapointe. Elle ne se contentait pas de faire ménage et ordinaire à la résidence de notre pasteur, mais elle entretenait aussi l'église, lui assurant une propreté remarquable. Elle est restée à ce poste pendant un peu plus d'onze ans et l'a quitté pour aller continuer les mêmes fonctions à Monte Bello lorsque l'abbé Lapointe y fut muté.

Ayant occupé cette dernière cure pendant un peu plus d'une dizaine d'années, M. Lapointe prit sa retraite à Touraine où Jeanne continua à le servir jusqu'à son décès survenu le 25 avril 1976.

Jeanne aurait bien aimé continuer alors à servir l'Église en répondant à la demande de

nombreux prêtres qui la priaient d'aller poursuivre sa carrière auprès d'eux, mais elle dut revenir à Bourget pour prendre soin de sa mère durant les cinq dernières années de sa vie.

Voilà le résumé d'une vie passée au service de Dieu et du prochain; cette zélée Bourgetaine a continuellement prodigué temps et dévouement sans jamais marchander, mais toujours avec le plus de joie et de bonheur possible, ne pensant jamais à prendre des vacances et encore moins à faire la grève.

Rose, Léona

Née en pleine guerre mondiale, Léona, fille de Joseph Denault et de Léonie Ménard, a vu le jour à Bourget le 13 juillet 1917.

Elle fréquenta l'école primaire de Bourget pendant trois ans puis celle de La Nativité de Cornwall jusqu'à la huitième année. Ensuite, elle fit son secondaire, jusqu'à la douzième, à l'école C.C.V.S. au même endroit.

Le premier juillet 1940, répondant aux vœux de René, elle l'accompagne à l'Église de La Nativité pour échanger les vœux du mariage. Son époux était fils d'Olivier Rose et d'Hermeline Parent. Leur union a été bénie par la naissance de deux enfants: Bernard et Ginette.

Reine du foyer, Léona affirme que son plus beau titre de gloire est d'avoir été mariée au même homme pendant quarante-quatre ans: elle a probablement raison de s'en sentir fière car un tel exploit devient de plus en plus rare maintenant.

Notre ancienne concitoyenne est membre de la Fédération des Femmes Canadiennes-Françaises, de la Congrégation des Dames-de-Ste-Anne et d'un Club d'Âge d'Or.



Léona Rose

Roy, Alphonse

Alphonse naquit à The Brook le 9 septembre 1883. Ses parents étaient Damase Roy, père, et Philomène Auger. Même s'il n'a pas orienté son avenir vers l'agriculture, par attachement, il a conservé la terre paternelle.

Son esprit d'initiative et son caractère énergique le menèrent tôt sur la voie du succès. Il débuta dans la fabrication du savon en 1913; son entreprise connut un développement et une réputation considérables qui le firent accéder au Comité national de la fabrication du Savon.

Alphonse D. Roy a été commissaire de la Cour supérieure du district de Montréal, depuis 1930 jusqu'à son décès, et Gouverneur à vie de l'Hôpital Notre-Dame de Montréal: il était aussi Chevalier de Colomb.



Alphonse Roy

Il convola deux fois en justes noces; sa première épouse, Bertha Quesnel née le 15 septembre 1890, mourut accidentellement le 9 septembre 1928; la deuxième, Alma Millette, décéda le 15 mai 1965. Alphonse a été père de neuf enfants: Anthime, époux de Rollande Lavallée; Fernand, époux de Claire Potvin; Lucien, époux de Pauline Champagne; Yvon, époux de Thérèse Gélinas; Florette (M^{me} Louis Rother); Estelle (M^{me} Conrad Lactôt) et André, époux de Denise Landreville; deux autres sont décédés en bas âge.

Alphonse D. Roy est mort le 9 février 1956 à l'âge de soixante-douze ans.

En septembre 1984, la ville de Montréal, en reconnaissance de son travail de bâtisseur, a désigné une rue de la ville en son honneur; il s'agit de la rue Alphonse D. Roy.

Roy, Anthime

Fils d'Alphonse D. Roy et de Bertha Quesnel, Anthime est né le 13 juillet 1923.

Très jeunes, lui et ses frères se joignent à leur père afin de faire réussir la compagnie de Savon Majestic Ltée. Il y reste à la tâche pendant quarante-trois ans. Devenu président de l'entreprise familiale, il a été le dernier des fils à quitter son poste après qu'elle fut vendue.

La famille A. D. Roy a résidé à Bourget pendant plus de vingt-cinq ans pour les vacances d'été. En 1956, Anthime devenait membre d'un de nos groupes de chasseurs, le «Club des Huit», et il en fait encore partie.

Depuis 1976, il est propriétaire, à Montréal, de deux salons de billard (soixante-trois tables) dont il assume la direction avec son fils, Denis.

Vice-président de Snooker-Québec et directeur de l'Association canadienne de Snooker,



Anthime Roy

il est amené à organiser annuellement le Championnat canadien de Snooker.

Anthime s'est marié le 29 mai 1943 à Rolande Lavallée. Cinq enfants sont venus resserrer les liens de leur mariage; ce sont: Yves, Claude, Gilles, Denis et André. Ils ont aussi trois petits-enfants.

Les Roy sont restés très attachés à Bourget.

Roy, Damase (père)

Né vers 1851, Damase était fils de Basile Roy et de Mélie Sauvé. Sa famille était l'une des pionnières de The Brook où elle arriva alors que la forêt y dominait encore. Le fils de Basile s'appliqua au défrichement d'un lot concédé par son père. Il y travailla avec courage et persévérance.



Damase Roy, père

À Clarence-Creek, le 11 janvier 1876, il épousait Philomène, fille de Jean-Baptiste Auger et de Philomène Potvin, qui lui donna douze enfants, soit sept filles et cinq garçons. Tous sont maintenant décédés et ont été inhumés à Montréal.

Damase Roy, père, décéda en 1930; il était âgé de soixante-quatorze ans.

Roy, Philomène

La petite Philomène naquit à The Brook vers 1858, du mariage de Jean-Baptiste Auger et de Philomène Potvin.

Le 11 janvier 1876, elle acceptait comme époux, Damase (père), fils de Basile Roy et de Mélie Sauvé. Leur mariage fut béni en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek. Douze enfants



Philomène Roy

naquirent de cette union; ce sont: Alphonse, époux en premières nocces de Bertha Quesnel, et en deuxièmes, D'Alma Millette; Joseph, époux de Lorenza Charlebois; Damase (fils), époux de Bella Éthier; Alfred, époux d'Amanda Corbin; Anthime, époux d'Yvonne Bergeron; Anna, épouse d'Anthime Éthier; Mina, épouse de Trefflé Longtin; Philomène, épouse d'Onésime Goyer; Alida, épouse de Willie Rock; Béatrice, épouse de Charles Auribeau; Anne, épouse de Stanley Hicks et Bertha, célibataire.

Philomène Auger Roy mourut le 24 septembre 1932 à l'âge de soixante-quatorze ans.

Roy, Joseph A.

À The Brook, le 2 avril 1889, naquit Joseph A., fils d'Alphonse Roy et de Rosanna Longtin.



Joseph A. Roy

Avant de se marier, il passa deux ans aux États-Unis. Le 4 novembre 1919, il épousait, en l'église de Bourget, Isabelle, fille de Joseph Parent et de Léocadie Lalonde. Leur mariage a donné sept enfants, soit trois filles et quatre garçons.

Resté à Bourget jusqu'en 1923, il déménagea alors à Clarence-Creek pour s'établir sur la ferme présentement occupée par son fils, Bernard. En 1964, il revint à Bourget vivre au village qu'il quitta, lors de sa dernière maladie, pour Ottawa où il mourut à l'Hôpital St-Vincent, le 25 août 1972.

Agriculteur de profession, en plus de cultiver la terre, Joseph A. Roy s'adonna aussi à d'autres occupations. Il fut longtemps secrétaire à l'école séparée n° 13, évaluateur pour le Canton de Clarence (1930-1953), surintendant des chemins (1947-1950) puis secrétaire de l'Association des laboureurs (1930-1953).

Roy, Isabelle

Fille de Joseph Parent et de Léocadie Lalonde, Isabelle est née à Clarence-Creek le 10 janvier 1899.

Elle fréquenta la petite école du rang (n° 13). Vers 1910, elle devint Bourgetaine lorsque sa famille arriva pour s'établir dans les limites de notre paroisse.

En l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 4 novembre 1919, Isabelle prenait pour époux Joseph A., fils d'Alphonse Roy et de Rosanna Longtin. Ils ont donné naissance à sept enfants: Mariette, l'aînée qui a vu le jour à Bourget; Lucien, époux de Rolande Parent; Beruard, époux de Rita Pilon; Henri, époux de Raymond Savage; Roch, époux de Gisèle Lalonde; Ghislaine et Suzanne (M^{me} Jacques Lacasse).



Isabelle Roy

Bonne couturière, Isabelle habillait complètement ses enfants. Jadis, elle faisait partie de la Chorale des Enfants de Marie où elle se faisait remarquer par sa belle voix. Elle a aussi été membre de la Congrégation des D'Ames de Ste-Anne.

Cette bonne mère de famille mourut, à l'Hôpital Général d'Ottawa, le 10 septembre 1971.

Rozon, Henri

Natif de Curran, Henri y a vu le jour le 6 août 1906. Il est le fils de Delphis Rozon et d'Eugénie Therrien.

Après avoir complété les huit années du cours primaire aux écoles publiques de Newington et d'Ettyville, il travaille pendant quelques années sur la ferme paternelle puis

s'engage chez Courtauld à Cornwall jusqu'en 1930. Cette année-là, il achète un terrain de Napoléon Lefebvre dans la septième concession. Dans la suite, il deviendra encore propriétaire de deux autres morceaux de terre dans la même concession. Cependant, en 1946, il retourne sur la terre paternelle dont il se porte acquéreur.

En 1972, Henri vend la ferme familiale à un de ses fils et vient se bâtir au village.

Le 14 mai 1929, Henri a épousé Albertine, fille d'Henri Lefebvre et d'Anna Lagrois. La noce a eu lieu à Bourget. Depuis, neuf enfants ont resserré les liens de leur mariage.

Henri Rozon a déjà été marguillier de la paroisse St-Joseph de Lemieux pendant neuf ans. Il a aussi fait beaucoup de bénévolat en faveur de cette communauté paroissiale.

Rozon, Albertine

Fille d'Henri Lefebvre et d'Anna Lagrois, Albertine est née à Bourget le 2 mai 1906 et y a été baptisée en l'église du Sacré-Cœur.

Elle a fait son cours primaire jusqu'à la huitième année: deux ans à l'école séparée et six ans à l'école publique. Ensuite, elle reste sur la ferme de ses parents jusqu'à son mariage avec Henri, fils de Delphis Rozon et d'Eugénie Therrien. La cérémonie nuptiale fut célébrée en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 14 mai 1929. Au cours des années qui suivirent, ce couple a donné naissance à neuf enfants.

Albertine fut secrétaire scolaire pendant deux ans. En plus de remplir consciencieusement ses rôles de mère de famille et de ménagère, elle a toujours secondé son époux avec zèle dans l'exploitation de leur ferme.



Henri et Albertine Rozon

Rozon, John Hugh

Born in the Ettyville area, on April 6, 1897, John Hugh is said to have been baptized in Lemieux; so it must be in a chapel as the St. Joseph Parish was established only in 1901.



John Hugh Rozon

His parents were Philias (Findlay) Rozon, of French Canadian descent, and Lisa-Ann McCrystal of Irish extraction. He was the eldest of a family of seven children.

In 1900, the Rozons became owners of a woodland which they cleared and cultivated. They bought it from a man named Archamhault.

John attended the Ettyville Public School where all the other pupils were from English speaking families. At that time, every catholic youngster had to go to the parochial catechism class, but, being unable to understand French, John Hugh was given special lessons in religion at the Bourget presbytery. He had to walk there for his faith.

At the early age of fifteen, he went to the shanties, decided to earn money as a lumberman. In 1927, he bought his father's farm and is still living on it. Nearing ninety now, he still works the land and even runs the tractor.

Eventually, he fell in love with his stepmother's daughter. She couldn't say "No" to such a good looking young man; so, on May 10, 1926, John Hugh brought Amanda Bernard to the Sacred-Heart Church where they married for better or worse. Their happy life together and their many children are there to prove that it was for "better".

John is of a naturally happy character. All those who know him say that he is a jolly good fellow. He likes everybody and everyone likes him. Good humored, he is known as a pleasant story teller and he delights in songs. On all

occasions, he is more than ready to drink a few drops with his friends, particularly when they play cards. In days of yore, our jovial friend had a secret formula to mix the best "caribou" ever served in the district. His hospitality is almost proverbial.

One of the oldest citizens of Bourget, John Hugh is also one of the smartest. He still reads a lot without glasses and is one of the best posted in politics. A heavy smoker, he started this "career", in the school's backyard, when only seven years old. He likes to remember when he used clay pipes, and how burning them in embers brought back their original whiteness after they had been blackened by nicotine. Honest John is well known for his crooked pipes.

Rozon, Amanda

Fille d'Euclide Bernard et de Céline Sicard, Amanda est née à The Brook le 25 décembre 1905. Dans son entourage, on l'appelait parfois Noëlla à cause de sa naissance survenue un jour de Noël.

Dès sa jeunesse, à l'école comme dans sa famille, elle se fit remarquer pour son comportement sage.

Le 10 mai 1926, elle épousait le fils de son beau-père en l'église du Sacré-Cœur de Bourget. C'est M. le curé Raymond qui leur a donné la bénédiction nuptiale. John, son époux, était né du mariage de Philias Rozon et de Lisa-Ann McCrystal.

Sur leur ferme située dans le secteur d'Ettyville, Amanda et John Hugh ont élevé huit enfants: Thérèse (M^{me} Godfrey Bilodeau), Gertrude (M^{me} Gerry Lapalme), Philippe-Tim (époux de Marguerite Lacelle), Bernard-Buddy (époux de Carol Bouvier), Raymond (époux de Lise Sarrazin), Patricia-Patsy (M^{me} Denis Sarra-



Amanda Rozon

zin), Gerry (époux de Ghislaine Bouvier) et Ann (M^{me} Jacques Auger).

Femme dévouée et très bonne catholique, Amanda a même fait du prosélytisme avec succès. Elle était excellente épouse et mère de famille. D'une activité inlassable, en plus des soins dont elle entourait les siens et de l'entretien de sa maison, elle faisait son pain, ses conserves, des confitures ainsi que d'excellents vins de cerise et de sureau blanc. Elle cultivait aussi un grand jardin. En saison morte, elle piquait des couvre-pieds et tricottait.

Après une longue maladie, la mort vint la ravir à l'affection des siens, le 12 mai 1977. Elle a été la première personne à être exposée à la nouvelle salle funéraire Pax.

Sabourin, Daniel

En la fête de la Toussaint, soit le premier novembre 1957, naissait Daniel, fils d'Elmer Sabourin et de Gilberte Deneault.



Daniel Sabourin

Il fit son cours primaire à Ottawa, puis continua ses études à l'École Secondaire Belcourt où il décrocha son diplôme de douzième. Ensuite, il fit un cours de formation en cartographie au Collège Algonquin, ce qui lui permet maintenant d'exercer la profession de dessinateur-cartographe.

En la paroisse de Montfort d'Ottawa, le 24 mai 1980, il unissait sa destinée à celle de Micheline, fille d'Oscar Dugas et d'Emela Leblanc. Depuis, une gentille petite Annik est venue resserrer les liens de leur mariage, le 18 août 1962; elle a été suivie par son petit frère, Éric, le premier mai 1984.

Daniel et Micheline sont venus, en octobre 1979, s'établir au pays du grand-père Ferréol

Deneault où ils se sont installés au numéro 13 de la rue Maisonneuve. Daniel s'intéresse beaucoup à la vie communautaire de sa patrie d'adoption. Il est membre du Club Optimiste de Bourget et s'est déjà signalé par l'organisation de quelques programmes aquatiques (natation) majeurs à Bourget en 1980-1981.

Les sports favoris de notre jeune compatriote sont la natation et la coupe du bois de chauffage.

Sabourin, Micheline

Le 8 août 1958, en la paroisse Notre-Dame-de-Lourdes de Cyrville, naissait Micheline, fille d'Oscar Dugas et d'Emela Leblanc.



Micheline Sabourin

Ayant fait son cours primaire à l'École Montfort, elle entreprit la première partie de ses études secondaires à l'École Belcourt puis les termina au Collège Algonquin où elle s'initia aux secrets de la belle coiffure.

Le 24 mai 1980, en la paroisse Montfort d'Ottawa, Micheline accepta comme époux, Daniel, fils d'Elmer Sabourin et de Gilberte Deneault. Leur mariage a été béni par la venue d'une petite Annik qui attend bientôt l'arrivée d'un charmant frérolet ou d'une gentille sœurlette.

Micheline est présentement employée, comme commis, dans le commerce à Ottawa. Elle est des nôtres depuis à peine dix ans, mais s'est déjà parfaitement intégrée à notre milieu où elle aime à occuper ses loisirs en pratiquant les sports d'équipe, surtout le volleyball. Elle s'adonne avec agrément au jardinage et à la culture des fleurs, même à l'art de cuisiner.

St-Pierre, Auguste

À Clarence-Creek, le 17 août 1887, est né Auguste, fils d'Isaïe St-Pierre et de Martine Brisebois.



Auguste St-Pierre

En l'église St-Pascal-Baylon, le 13 juin 1910, il prenait pour épouse Delia, fille d'Adélarde Pilon et d'Émélise Gareau, qui lui a donné huit filles.

Il était agriculteur à St-Pascal mais, en 1926, il acheta, à Bourget, la ferme de M. Napoléon Lalonde qui s'étendait alors depuis à peu près la rue St-Pierre d'aujourd'hui jusqu'au chemin de la cinquième concession. C'est sur ce terrain que se trouvait la fameuse piste de course de Bourget pour chevaux trotteurs.

Auguste vint s'établir avec sa famille, sur sa propriété de Bourget, seulement à la fin de 1934. Il y vécut paisiblement jusqu'en 1975 alors qu'il mourut, le 10 décembre, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.



Delia St-Pierre

St-Pierre, Délia

Délia est née le 13 août 1889 du mariage d'Adélarde Pilon et d'Émélise Gareau. Elle a été baptisée à Ste-Félicité de Clarence-Creek.

En l'église St-Pascal-Baylon, le 13 juin 1910, elle épousait Auguste, fils d'Isaïe St-Pierre et de Martine Brisebois. Huit filles sont nées de ce mariage: Rollande (M^{me} Albert Pilon), Doréa (mariée d'abord à Lionel Gareau puis, en secondes noces, à Adrien Racine, veuf de Germaine Doré), Lucienne (M^{me} Benoit Bélanger), Réella (M^{me} Léo Champagne), Augustine (M^{me} Bruno Bélanger), Anita (M^{me} Rosaire Gagner), Marie-Blanche (M^{me} Jean Larocque) et Fleurette (M^{me} Rodolphe Charron).

Le couple St-Pierre est venu résider à Bourget le 10 décembre 1934. Délia a toujours été excellente épouse et mère: elle aimait beaucoup la musique et le plaisir. C'était une personne continuellement de bonne humeur et qui se plaisait grandement à conter des histoires.

Cette bonne paroissienne est décédée, le 18 juin 1981, à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

Saumure, Gaston

Gaston est né, le 31 décembre 1937, dans la «paroisse-mère» de Bourget: Ste-Félicité de Clarence-Creek. Ses parents sont Rodolphe Saumure et Marguerite Lavictoire.

Suite à son cours élémentaire suivi à Clarence-Creek, il fit ses études secondaires à l'école privée de Bourget. Dans les années qui suivirent, l'Université d'Ottawa lui décerna, en 1972, un baccalauréat ès Arts. Il obtient aussi, à la même institution, une maîtrise en éducation accompagnée d'un brevet de «supervision» du Ministère de l'Éducation de l'Ontario (1975).

Au cours de sa carrière d'instituteur, Gaston a, de 1957 à 1960, enseigné à l'école n° 17 de Gloucester (Blackburn Station); puis, il a été enseignant et directeur de l'école St-Mathieu de Hammond (1960 à 1965); ensuite il a fait de l'enseignement et a été directeur à l'école Ste-Trinité de Rockland (1965 à 1971). Depuis, il est agent d'éducation pour le Ministère de l'Éducation de l'Ontario.

Le 23 août 1958, Gaston épousait, à Bourget, une ancienne compagne de classe de l'école privée. Son choix s'est porté sur Henriette, fille d'Ernest Hurtubise et d'Élise Martel. Ils sont les parents de trois garçons. Ce jeune couple a résidé à Bourget de 1958 à 1966, et Gaston y a été pompier volontaire.

À Rockland, où il réside encore, Gaston a été membre du comité des finances de la ville pendant six ans. Depuis 1974, il participe active-



Gaston Saumure

ment au mouvement «Optimist International» dont le slogan est «Aide à la jeunesse».

Saumure, Henriette

Fille d'Ernest Hurtubise et d'Élise Martel, Henriette est née à Bourget le 20 mai 1937. Pour son baptême, elle a été portée sur les fonts baptismaux de l'église du Sacré-Cœur.

Elle a fait ses études primaires et secondaires dans sa paroisse natale puis, son école normale à l'Université d'Ottawa. Cette dernière institution lui a, dans la suite, accordé un baccalauréat ès Arts. Plus tard, elle a aussi obtenu un B.A. avec brevet d'enseignement de l'Ontario.

Henriette a été enseignante à Bourget, pendant huit ans; à Clarence-Creek, pendant un an, et elle l'est à Rockland depuis seize ans.



Henriette Saumure

Son mariage à Gaston a été célébré dans notre église paroissiale le 23 août 1958. Son époux est fils de Rodolphe Saumure et de Marguerite Lavictoire de Clarence-Creek. Henriette et Gaston sont maintenant les parents de trois fils.

La paroisse de Bourget n'oublie pas les services qu'Henriette lui a déjà rendus comme organiste. Dans l'évocation de ses activités passées, on trouve que beaucoup de place a été accordée à la musique et aux chorales.

Saumure, Joseph

Fils de Philippe Saumure et d'Alexina Charette, Joseph est né à Limoges le 29 mai 1907.

Le 18 juin 1929, il épousait, en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, Lucienne, fille de Jean-Baptiste F. Lortie et d'Alexina Lamarche de notre paroisse. De leur mariage sont nés dix enfants, soit cinq filles et cinq garçons.

Pendant quatre ans, le jeune ménage resta à Bourget où il donna naissance à deux enfants, puis il déménagea à Limoges en 1933. Six ans plus tard, la famille augmentée de quatre autres rejetons, va s'établir à Maxville. Renforcée encore de deux membres, elle va, en 1943, s'implanter définitivement à Valleyfield où deux nouveaux baptisés viennent compléter le groupe familial.

Joseph Saumure est décédé à Valleyfield le 26 août 1966. Tous ses enfants sont mariés et demeurent en cette ville ou dans la région, sauf Jacques qui est Oblat de Marie Immaculée et demeure à Richelieu (Québec). Mentionnons que Joseph Saumure était le frère de notre concitoyenne, Laura Lortie.



Joseph Saumure

Saumure, Lucienne

Née à The Brook, le 30 mars 1908. Lucienne était la fille de Jean-Baptiste F. Lortie et d'Alexina Lamarche.

En notre église paroissiale, le 18 juin 1929, elle épousait Joseph, fils de Philippe Saumure et d'Alexina Charette. Son conjoint était un paroissien de St-Viateur de Limoges où il a vu le jour.

Au cours des années, le Ciel a béni leur mariage en leur envoyant dix enfants: Thérèse (M^{me} Paul Hatch) née le 15 décembre 1930 à Bourget; Jacques, né à Bourget le 22 mai 1932; Jeannine (M^{me} Léo Gendron) née à Limoges le 3 octobre 1933; Bernard (époux de Marie Deschamps) né à Limoges le 22 mars 1936; Gisèle (M^{me} Roland Forcier) née à Limoges le 29 mai 1937; Huguette (M^{me} Gerald Bougie) née à Limoges le 28 septembre 1938; Laurent (époux



Lucienne Saumure

de Lise Lacasse) né à Maxville le 27 mai 1940; Georges, né le 15 mai 1941 et décédé le 28 décembre suivant à Maxville; Gilles (époux de Monique Roy) né le 14 septembre 1944 à Valleyfield; Liliane (M^{me} Bernard St-Onge) née le 19 mars 1946 à Valleyfield.

Lucienne Saumure est la sœur de notre concitoyen, Conrad Lortie.

Saumure, Roland

À Ste-Félicité de Clarence-Creek, fut baptisé, Roland, né le 26 février 1947, du mariage de Léo Saumure et d'Alexina Lavictoire.

Il fit ses études primaires à l'école séparée n° 13, une école de rang de la paroisse de Clarence-Creek située près des limites de Bourget. Il continua ensuite ses études à l'école secondaire de Rockland et à l'école André Lauren-



Roland Saumure

deau d'Eastview (aujourd'hui Vanier). Ayant obtenu de l'Université d'Ottawa un Baccalauréat ès Arts, avec concentration en Histoire du Canada, il enseigne depuis 1966 pour le Conseil des Écoles Catholiques Romaines de Carleton.

Depuis 1969, Roland demeure à Bourget où il a épousé, le 4 août de cette année-là, Chislaine, fille de Guy Lalonde et de Juliette Barbarie qui lui a donné deux enfants: une fille et un garçon. Ils ont toujours demeuré à Bourget depuis leur mariage et ils occupent présentement une belle maison qu'ils se sont fait construire sur la rue Laval non loin de la sortie ouest du village.

Pendant six ans (janvier 1977 à novembre 1982), Roland Saumure a été conseiller scolaire, représentant la municipalité de Clarence au Conseil des Écoles Catholiques de Prescott-Russell. Il y a occupé le poste de président pendant un an. Toujours très intéressé par la politique, il est membre actif du parti conservateur de l'Ontario.

Durant ses moments libres, il pratique le hockey et le golf.

Saumure, Ghislaine

Ghislaine, premier enfant de Guy Lalonde et de Juliette Barbarie est née le 2 août 1948 et a été baptisée en l'église Sacré-Cœur de Bourget.

Elle fréquenta l'école primaire du village puis poursuivit ses études secondaires au Couvent Notre-Dame des Victoires à Ottawa où elle obtint un diplôme de douzième année au terme de son cours.

Dans la suite, elle travailla plusieurs années au magasin de son père, devenu maintenant la propriété de son frère François qui l'exploita



Ghisloine Saumure

sous le nom de Marché Richelieu. Elle a déjà été employée aussi à l'Université d'Ottawa et est maintenant au service de la Banque du Canada.

Cette Bourgetaine de naissance a toujours résidé dans notre paroisse. Le 4 août 1969, en l'église Sacré-Cœur, elle épousait Roland, fils de Léo Saumure et d'Alexina Lavictoire. De leur union, sont nés deux enfants: Nadine (24 décembre 1971) et Pascal (19 février 1976).

Saumure, Rolland

En l'église St-Viateur de Limoges, fut baptisé Rolland, né le 21 décembre 1914, du mariage de Philippe Saumure et d'Alexina Charette.

Le 7 juillet 1936, en l'église Sacré-Cœur de Bourget, il prit pour épouse Dora, fille de Léonard Marcil et d'Alida Chevalier qui lui a



Rolland Saumure

donné six enfants, soit trois garçons et deux filles.

Le jeune couple Saumure a passé les quatre premières années de sa vie conjugale à Bourget (1936-1940).

Rolland a été chef-cuisinier pour la Défense Nationale pendant trente-trois ans (1942-1975); ensuite, il a rempli les mêmes fonctions chez les Pères Blancs pendant quatre ans (1975-1979).

Il aime bien jouer aux cartes et faire des voyages.

Saumure, Dora

Dora, fille de Léonard Marcil et d'Alida Chevalier, est née à Bourget, le 5 février 1915. Elle a fait les huit années du cours primaire à l'école du village de sa paroisse natale.



Dora Saumure

En notre église du Sacré-Cœur, le 7 juillet 1936, elle a épousé Rolland, fils de Philippe Saumure et d'Alexina Charette. Leur mariage a été béni par la naissance de six enfants: Gilbert (époux d'Aline Groulx), Gilberte (M^{me} Jean-Guy Séguin), Claude (époux de Paulette Chartrand), Alma (M^{me} Gilles Rivard), Irène (M^{me} Gilles Deschamps) et Jean (époux d'Odette Brunet).

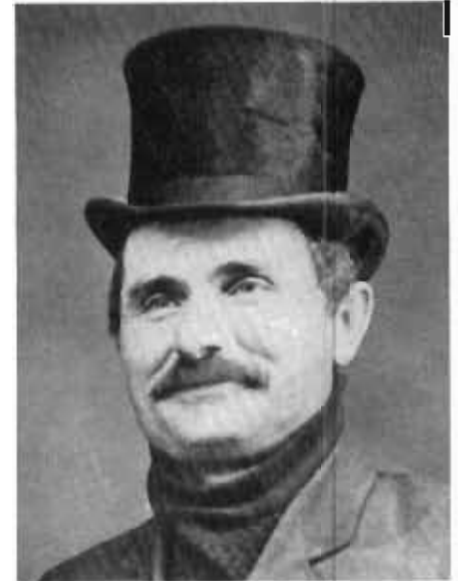
Dora a passé les vingt-cinq premières années de sa vie à Bourget. À partir de 1940, elle a suivi son mari qui a dû quitter notre paroisse pour s'employer ailleurs.

De 1975 à 1979, elle a été assistante de son époux alors qu'il occupait le poste de cuisinier chez les Pères Blancs.

Comme son époux, Dora profite de sa retraite pour jouer beaucoup aux cartes et voyager.

Schnupp, Adélarde

Adélarde est né en 1866 du mariage de Pierre Schnupp avec Vitaline Cimon. Selon ses filles, il serait originaire de Ste-Martine (Québec). Il a vécu ses jeunes années dans la partie sud-est de The Brook.



Adélarde Schnupp

C'est en la paroisse du Sacré-Cœur que, le 20 août 1888, il unissait sa vie à celle de Rose Caroline, fille de James McAuley et de Sarah Windsor. Ils eurent dix enfants, soit cinq garçons et cinq filles. Six des enfants d'Adélarde et de Rose Caroline devinrent membres d'ordres religieux bien connus.

Ce ménage a toujours résidé à Bourget où Adélarde était cultivateur. À sa mort, il laissait une ferme bien organisée dont il pouvait, avec raison, se montrer fier. C'est son fils, Patrick, qui continua l'exploitation familiale.

Schnupp, Rose Caroline

Née à The Brook, en 1869, du mariage de James McAuley et de Sarah Windsor, Rose Caroline aurait passé sa jeunesse dans la région d'Ettyville.

À l'église du Sacré-Cœur de The Brook, le 20 août 1888, elle épousait Adélarde, fils de Pierre Schnupp et de Vitaline Cimon. Leur alliance fut bénie par la naissance de dix enfants; cinq fils: James, Ernest, Patrick, Maurice et Russell; puis cinq filles: Marie-Jeanne, Élisabeth, Rose-Hélène, Aimée et Agnès. Six de ces enfants devinrent religieux (ses): les cinq filles dans la congrégation des Sœurs Grises de la Croix (aujourd'hui, Sœurs de la Charité d'Ottawa), et Maurice, frère convers dans la congrégation des Oblats de Marie-Immaculée.



Rose-Caroline Schnupp

La mémoire de Rose Caroline Schnupp a toujours été pieusement vénérée par ses enfants depuis son décès le 26 avril 1928, à l'âge de cinquante-neuf ans et neuf mois.

Schnupp, Eugène

Joseph-Eugène est né à The Brook, le 17 février 1888, du mariage d'Hormidas Schnupp et d'Eugénie Gendron.

À Clarence-Creek, le 22 février 1916, il épousait Irène, fille de Julien Lafleur et d'Eugénie Joly, qui lui donna huit enfants, soit quatre garçons et quatre filles.

Les Schnupp quittèrent Bourget pour Moose Creek en 1931, puis ils allèrent s'établir à Orléans en 1934.



Eugène Schnupp

Eugène Schnupp est décédé à St-Joseph d'Orléans le 6 mai 1971: il était âgé de quatre-vingt trois ans.

Sur sa ferme, près du Brook, le père d'Eugène avait jadis creusé un puits d'où s'échappait du gaz. Il s'organisa pour contrôler la sortie de ce précieux fluide et l'utilisa pour l'éclairage en hiver et la cuisson en été. Eugène et son épouse firent de même jusqu'au jour où le puits se boucha.

On se souvient qu'Eugène était un gros fumeur, et surtout qu'il utilisait toujours une pipe croche.

Schnupp, Irène

Fille de Julien Lafleur et d'Eugénie Joly, Irène naquit au Michigan (U.S.A.) le 12 juin 1894. Elle revint au pays avec ses parents alors qu'elle avait deux ans.



Irène Schnupp

C'est le 22 février 1916, qu'en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek elle épousait Eugène, fils d'Hormidas Schnupp et d'Eugénie Gendron. La Providence leur confia huit enfants: Paul-Émile (époux de Jeanne Corbeil); Eugénie (M^{me} Willis Ladouceur); Léon (époux de Dorothy Hawkins); Fleur-Ange (M^{me} Albert Bergeron); Aline (M^{me} Hubert Lefebvre); Gérard (époux d'Hélène Dupont); Marcel (époux de Jeannine Parisien) et Claire (M^{me} Claude Lamoureux). Tous ont vu le jour à Bourget à l'exception des deux derniers qui sont nés respectivement à Moose-Creek et Orléans.

À Bourget, les Schnupp occupaient la ferme paternelle, en face du Brook, celle-là même où demeure présentement la famille André Maisonneuve.

À l'âge de quatre-vingts ans, Irène Schnupp est décédée à Orléans, le 26 septembre 1974.

Schnupp, Guy

Fils de Patrick Schnupp et d'Alice Joanisse, Guy a vu le jour sur le bord du «Brook», à Bourget, le 22 septembre 1931.



Guy Schnupp

Dès qu'il en eut l'âge, il prit le chemin de l'école du «Trois» mais dut se rendre à celle du village lorsque l'on ferma la première. Très bientôt, il opta pour la vocation agricole et seconda son père sur la ferme familiale.

Le 8 septembre 1953, il épousait Jeannine, fille d'Olida Dicaire, qu'il n'avait pas oubliée depuis qu'il l'avait reluquée avec émoi sur les bancs de l'école. Au cours des ans, cette union enrichit la population bourgetaine de sept nouveaux citoyens qu'il éleva sur la traditionnelle ferme des Schnupp.

Après vingt-quatre ans de vie conjugale, Guy était terrassé par un anévrisme au cerveau qui l'emporta en quelques jours. Son décès se produisit le 19 mai 1977. Peu après sa mort, soit le 27 juillet 1977, son fils aîné, Alain, mourait accidentellement électrocuté.

Guy Schnupp a toujours été très fougueux. À tous les automnes, il était pris d'une fièvre saisonnière, celle de la chasse. S'il a parfois réussi à y abattre son chevreuil, comme tous les bons disciples de Saint Hubert, il lui est aussi assez souvent arrivé de revenir bredouille.

Fervent de la pêche, il a déjà sorti des eaux du «Brook» un superbe maskinongé d'environ quatre pieds de long et pesant une trentaine de livres, mais la photo qui en a été prise ne dit pas s'il l'a fait en saison permise.

Maintenant, Guy chasse et pêche dans l'éternité.



Schnupp, Jeannine

Il y avait encore de la place dans la grande maison d'Olida Dicaire lorsque son épouse, née Marie-Anna Éthier, donna naissance à la petite dernière, Jeannine, qui fut bien accueillie par ses huit frères et sœurs. Sans perdre de temps, comme c'était la coutume, on la fit baptiser aussitôt par M. le curé Calixte Landry.



Jeannine Schnupp

Après ses études primaires et secondaires à Bourget, elle fut employée comme commis aux magasins généraux Alfred Goulet et A. O. Lalonde. Elle épousait, en 1953, Guy, fils de Patrick Schnupp et d'Alice Joannis. Sept enfants naquirent de cette union.

Son époux décédait prématurément en 1977. Trois ans plus tard, elle vendait la ferme traditionnelle des Schnupp pour s'établir au village où il lui serait plus facile d'élever sa famille en



Patrick Schnupp

se faisant des revenus d'appoint. Elle travaille donc à temps partiel au restaurant «Le Chatel» où elle est tenue en grande estime par son patron et la clientèle à cause de son empressement à donner satisfaction à tous.

Jeannine fait partie de plusieurs organisations, dont l'Union culturelle des Franco-ontariennes. Elle a été directrice de secteur de cet organisme pendant deux ans.

Jeannine connaît déjà les joies d'être une jeune grand-mère.

Schnupp, Patrick

Baptisé par le curé Larose, le 17 mars 1893, Patrick était le fils d'Adélarde Schnupp et de Rose McAuley.

Résident de la troisième concession, il fréquenta la «petite école» de son rang. Il opta rapidement pour la vocation agricole et s'appliqua à devenir un excellent cultivateur.

Le 20 juin 1918, Patrick épousait Cécile, fille d'Alfred Anger, père, et de Julie Tessier, mais sa jeune femme mourut quelques mois plus tard emportée par l'épidémie de grippe espagnole.

Le 28 novembre 1922, il convolait en secondes noces avec Alice, fille de Jules Joannis et de Délima Qnevillon. La nouvelle épouse était originaire de Rockland.

Patrick améliora graduellement la ferme paternelle. Il devint propriétaire d'un beau troupeau de bovins Holstein. En hiver, en plus de son bois de chauffage, il en comptait pour revendre à des particuliers. Au printemps, les gens venaient de loin à la ronde pour fêter la montée de la sève à sa cabane à sucre. Il vendait d'importantes quantités de sirop d'érable en bouteilles et en cruches d'un gallon.

Les Schnupp gardaient toujours un troupeau d'oies, ce qui leur permettait de répondre à la demande locale au temps des fêtes, mais ils s'en réservaient suffisamment pour la reproduction. Chaque année, leur incubateur faisait éclore une centaine de poussins. Ils gardaient aussi des moutons et ils récoltèrent, pendant un certain temps, le miel d'une ou deux ruches d'abeilles.

En janvier, Patrick sciait dans le «Brook» de gros blocs de glace qu'il empilait, sous du bran de scie, dans sa glacière en vue de refroidir le lait à l'été. Il fournissait même quelques glacières du village.

Aux heures de loisir, il aimait aller dans les bois avec un compagnon (souvent Bruno Hurbtise) pour y chasser le renard, le lièvre, la perdrix ou le chevreuil; parfois il piquait même une pointe vers le lac pour y taquiner les canards sauvages.

Patrick a été marguillier et commissaire d'école. Membre (conseiller) du conseil municipal, de 1955 à 1958, il en a été le sous-préfet depuis 1959 jusqu'en 1963, puis préfet à partir de 1964 jusqu'à sa mort qui survint à l'âge de 74 ans, le 29 octobre 1967.

Schnupp, Alice

Fille de Jules Joannis et de Délima Qnevillon, Alice naquit à Rockland le 18 août 1895.

Après avoir fréquenté l'école de son village natal, cette jeune Rochelandaise vint travailler à Bourget. Employée au magasin général Alfred Goulet, elle y confectionnait des chapeaux pour la clientèle féminine et faisait office de commis dans ses temps libres.

Le 28 novembre 1922, Alice unissait sa destinée à celle de Patrick, fils d'Adélarde Schnupp et de Rose McAuley. Ils ont eu quatre enfants.



Alice Schnupp

Cette ancienne demoiselle de village a fait une excellente épouse d'agriculteur. Elle a toujours secondé vaillamment son Patrick au «train» et surtout à la mise en conserve qu'ils pratiquaient sur une assez grande échelle pour vendre leur production à divers distributeurs. En plus d'un grand jardin, les Schnupp avaient aussi un bon verger. Certains Bourgetains se rappellent qu'on y récoltait des pommes de la variété «Alexandre» qui devenaient aussi grosses que des melons français. Tout au long de sa vie, Alice a fait plus que sa part de confitures et de gelées.

En hiver, elle tricotait bas et mitaines pour tous les membres de sa famille. Elle confectionnait aussi des couvre-pieds en «indienne» (coton de couleur) et en «étouffe» (drap foncé). Lorsqu'elle en avait assemblé deux ou trois, elle organisait un «bee» (corvée) où elle invi-

tait voisines, parentes et amies pour l'aider au piquage de ces courtépintes.

Comme tous les bons «habitants» de ce temps-là, les Schnupp écrémaient leur faible production de lait d'hiver pour fabriquer à la baratte leur provision de beurre.

En fin d'été les Schnupp faisaient la récolte des cerises dans les cerisiers qui poussaient nombreux sur les bords du chemin, puis Alice en faisait un vin vermeil qui enchantait le palais des visiteurs.

En hiver les voisins se visitaient à tour de rôle pour jouer aux cartes avec ambition et terminer la veillée par de copieux réveillons.

Mais la vie dure ce qu'elle dure et elle conduit inévitablement à la mort. Alice connut la sienne le 9 octobre 1979. Elle avait alors atteint l'âge respectable de quatre-vingt-quatre ans.

Scott, Jean-Paul

Né à Curran, Jean-Paul passa la majeure partie de son enfance et de son adolescence à St-Pascal-Baylon et à Bourget. Après avoir terminé sa huitième année à l'école rurale regroupant les écoliers de la première à la huitième années, c'est à l'école du Rosaire et à l'école secondaire privée de Bourget qu'il compléta les cours nécessaires afin d'obtenir un diplôme d'école secondaire.

Diplômé de l'école normale de l'Université d'Ottawa, en 1957, il enseigna à l'école Hervé Bériault de Vanier et à l'école Notre-Dame du Cap de Cumberland. Après avoir assumé la direction de cette dernière école pendant trois ans et obtenu un baccalauréat ès arts en 1964, c'est à l'école secondaire André Laurendeau qu'il débuta son enseignement au secondaire.



Jean-Paul Scott

Après un séjour de deux à l'école Hillcrest d'Ottawa et d'un an à titre de titulaire à la section Histoire de l'école Confédération de Welland, le Conseil d'éducation de Prescott-Russell le nomma directeur de l'école secondaire de Plantagenet, poste qu'il occupa pendant deux ans.

Ayant obtenu un brevet de spécialiste pour l'enseignement de l'Histoire, un diplôme de directeur d'école secondaire, une maîtrise en éducation et ayant réussi les examens ministériels afin de devenir agent de supervision, il occupa le poste de surintendant de l'éducation au Conseil d'éducation des comtés de Stormont, Dundas et Glengarry pendant huit années.

Depuis 1980, M. Scott occupe le poste de directeur général et secrétaire du Conseil des écoles catholiques de Prescott-Russell.

Au cours des années, il fut, entre autres, membre de l'Association des enseignants franco-ontariens et du conseil d'administration de ce même organisme, président de l'Association des surintendants franco-ontariens, président du Comité des Conseils d'éducation de l'Ontario, membre de plusieurs comités et sous-comités de cette association, président régional de l'Association canadienne-française de l'Ontario, membre du Comité exécutif provincial de cette même association, président du Club Richelieu de Cornwall et Gouverneur-général de la Régionale Long-Sault-Carillon (Club Richelieu).

Jean-Paul Scott est marié à Gisèle Legault de Hammond depuis plus d'un quart de siècle et il est père de trois enfants.

Scott, Gisèle

Fille d'Émile Legault et de Simone Drouin, Gisèle est née le 6 avril 1938 à Cheney. Elle fréquente l'école primaire du même endroit pour ensuite compléter son école secondaire à Bourget. C'est au cours de cette période d'études qu'elle fait la rencontre de celui qui sera plus tard son époux. Ayant terminé sa douzième année en 1955, elle se dirige vers l'école normale d'Ottawa. Ses huit premières années d'enseignement ont lieu à Bourget.

Le 9 août 1958, elle épouse Jean-Paul Scott. Trois enfants naissent de cette union, soit: Daniel, en 1959; Michel, en 1964 et Roxanne, en 1970.

Pendant quelques années, Gisèle quitte l'enseignement afin de se consacrer à ses enfants mais aussi en vue de poursuivre ses études. C'est ainsi qu'en juin 1979, elle obtient un baccalauréat ès arts avec concentration en lettres françaises, un an plus tard, son baccalauréat en



Gisèle Scott

éducation ainsi que sa spécialité pour l'Enfance en difficulté avec option pour déficients moyens.

Depuis mars 1981, M^{me} Gisèle Legault-Scott enseigne à l'école St-Victor d'Alfred.

Scott, René

J. L. René naquit en la paroisse St-Luc de Curran le 17 septembre 1932. Il était fils d'Eugène Scott et de Cécile Leroux.

À sa sortie de l'école primaire, il travailla sur une ferme pour parfaire l'apprentissage qu'il avait reçu sur la ferme paternelle et en vue de devenir agriculteur. Mais, dans la suite, il s'orienta plutôt vers la construction où ses employeurs lui firent surtout conduire des camions.



René Scott

Citoyen de Bourget, depuis 1957, il acheta, en 1965, un magasin général qu'il exploita pendant neuf ans et qu'il ferma en 1974. Il est conducteur d'autobus pour Travelways depuis 1972. En 1975 et 1976, il a participé à des rodéos d'autobus dont il a remporté le premier prix, à chaque fois, pour l'habileté de sa conduite.

Signalons que René a passé la moitié de sa vie au volant de véhicules moteurs et qu'il peut afficher une expérience de 1,250,000 milles de conduite sans accident majeur.

Ce n'est donc pas un accident qui lui est arrivé le 17 juillet 1965 lorsqu'il a donné «un coup de roue» décisif sur le chemin de la vie. En effet, ce jour-là, il a épousé Pauline, fille de Donat Doth et d'Émilianna Lalonde. Leur mariage fut béni en l'église de Grenville (Québec). Un fils, Denis, est né de leur mariage.

Scott, Pauline

Baptisée à L'Original, Pauline, fille de Donat Doth et d'Émilianna Lalonde, est née le 28 juillet 1937.

Une fois son cours primaire terminé, elle a travaillé dans un atelier de couture. Ensuite, elle a été employée à la Safety Fuse Co. de Brownsburg. Pauline a aussi été concierge pendant treize ans.

Le 2 août 1958, à Grenville (Québec), elle épousait Irénée, fils d'Armand Carrière et d'Adèle Duval. Trois mois et cinq jours plus tard, elle devenait veuve alors qu'elle était enceinte d'André qui naquit le 30 juillet 1959.

Pauline se remaria, le 17 juillet 1965, avec René, fils d'Eugène Scott et de Cécile Leroux. Il leur est né un fils, Denis, le 8 mai 1967.



Pauline Scott

Elle s'est occupée de leur magasin général pendant les neuf ans qu'ils l'ont exploité. Aujourd'hui, elle vaque paisiblement à ses devoirs de maîtresse de maison tout en prenant soin de sa santé qui a déjà été gravement compromise.

M^{me} Pauline Scott est membre de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes. Ses loisirs préférés sont la lecture, l'artisanat et le camping.

Séguin, Berthe

Née aux États-Unis, le 4 août 1904, Berthe était la fille de Joseph Deneault et de Léonie Ménard. Baptisée en la paroisse St-Joseph de Sparta, Minnesota, elle n'avait que neuf mois lorsque ses parents la ramenèrent au Canada.



Berthe Séguin

Les Deneault étaient voisins de l'école du village: Berthe n'a donc pas eu à s'imposer beaucoup de déplacements pour aller profiter de l'enseignement qu'y offraient les bonnes sœurs.

Le 18 juin 1929, elle épousait, en l'église de la Nativité de Cornwall, Wilfrid-Roméo, fils d'Oscar Séguin et d'Hélène Larocque. Leur union a donné trois enfants: Thérèse (épouse d'Arnold O'Malley) qui réside à Genève en Suisse, Gérard (époux de Gisèle Lalonde) et Monique (épouse de Patrick Lacy) qui demeure à Irving au Texas.

Berthe garde un souvenir ému des vingt-quatre années de sa jeunesse qu'elle a passées à The Brook-Bourget.

Séguin, Bruno

Né à The Brook, le 9 décembre 1904, Bruno y a été baptisé à l'église Sacré-Cœur. Ses parents étaient G. Frédéric Séguin et Orosia Lafleur.



Bruno Séguin

Lorsque le territoire du «Lac» fut détaché du Brook pour faire partie de St-Pascal-Baylon, sa famille se trouva rattachée à la nouvelle paroisse.

Bruno fit normalement ses études primaires à St-Pascal puis s'orienta vers l'agriculture.

En l'église St-Jean-Baptiste d'Ottawa, le 13 août 1927, il épousait Yvonne, fille de Napoléon Chénier et de Rose-Anne Montreuil, qui lui donna six enfants.

D'un bon jugement, on l'a déjà élu conseiller municipal; il a de même occupé la charge de secrétaire de l'école n° 12 durant une quinzaine d'années; il a aussi agi, pendant vingt-cinq ans, comme secrétaire du cercle local de l'Union des Cultivateurs Franco-Ontariens. Ses paroissiens lui ont jadis fait la confiance de le nommer marguillier.

Cet ancien Bourgetain faisait partie du Club d'Âge d'Or de sa paroisse. Il aimait grandement jouer aux cartes et était bon chanteur.

Toujours prêt à rendre service à son entourage, il participait beaucoup aux œuvres paroissiales. Il ne faisait jamais faute d'être au poste lorsque l'église avait besoin de ménage et de peinture.

La Providence mit brusquement fin à ses jours car il mourut accidentellement le 11 mars 1977.

Séguin, Yvonne

Fille de Napoléon Chénier et de Rose-Anna Montreuil, Yvonne naquit à The Brook le 14 septembre 1907. Elle a fait ses études élémentaires à Bourget, après quoi, elle alla suivre un cours à l'École Modèle où elle obtint un certificat d'institutrice qui lui permit d'enseigner pendant trois ans.



Yvonne Séguin

Yvonne a passé sa jeunesse à Bourget mais était rendue à Ottawa avec sa famille lorsque, le 13 août 1927, elle prit pour époux, Bruno, fils de Frédéric Séguin et d'Orosia Lafleur. La cérémonie nuptiale se déroula en l'église St-Jean-Baptiste. La nouvelle mariée vint alors résider à St-Pascal-Baylon et donna naissance, dans la suite, à six enfants: Jean-Yves, Claudette, Carmel, Charles-Guy, Paul et Gérard.

Membre active de l'Association des Fermières qui devint plus tard l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes, elle s'y est impliquée durant toute sa vie, tant au niveau local qu'au régional. Elle a aussi fait partie, aux deux mêmes paliers, des Clubs d'Âge d'Or.

Ne lésinant pas pour s'engager dans les œuvres paroissiales, elle s'appliquait particulièrement à l'entretien des vêtements sacerdotaux; on la trouvait aussi fidèlement au poste pour préparer les repas lors des visites de M^{re}



Frédéric Séguin

l'archevêque ou d'autres dignitaires. Elle ne manquait jamais de participer au ménage de l'église.

Madame Yvonne aimait beaucoup jouer aux cartes, et se plaisait à exécuter des travaux d'artisanat. Se faisant souvent gardienne de ses petits-enfants, elle avait toujours une paire de mitaines ou un autre vêtement récemment tricoté à leur offrir.

À l'occasion, elle se faisait sage-femme dans son entourage et s'empressait d'offrir ses services lorsqu'une voisine ou une parente était malade. Elle a bien mérité l'honneur qu'on lui a accordé en la nommant citoyenne de l'année pour le canton de Clarence en 1975.

Presque à la veille de ses noces d'or, elle quittait sa famille et ses amis pour un monde meilleur; c'était le 20 septembre 1976.

Séguin, Frédéric

Arrivé sur terre à Les Cèdres, le 15 janvier 1873, Frédéric, fils de Joseph Séguin et de Joséphine Watier, était baptisé le lendemain à l'église St-Joseph de Soulanges.

On sait qu'il a quitté les lieux de sa naissance en 1882 pour aller demeurer à Fourmierville.

À deux heures de l'après-midi, le vendredi premier mai 1896, il a acheté sa ferme du «lac» lors d'un encan tenu à l'Hôtel Ouellette. Son fils, Jean Rhéal, conserve encore précieusement le document de l'enchère qui en fait foi et qui en indique le moment avec la précision ci-dessus mentionnée.

Le 30 mai 1898, Frédéric épousait, à Fourmierville, Flore, fille d'Antoine Levac et de Catherine Cox.

Devenu veuf, il épousait en secondes noces, à Clarence-Creek le 17 juin 1900, Orosia, fille de Martial Lafleur et de Mathilde Goyette qui lui donna douze enfants, soit cinq garçons et sept filles.

Frédéric avait une belle voix dont il prêtait le concours au chœur de chant de sa paroisse et qu'il utilisait aussi pour récréer ses amis lors des veillées.

Ce citoyen paisible a été paroissien du Sacré-Cœur de The Brook, de 1896 à 1908; à cette date, sa ferme et d'autres terrains environnants, dans le secteur du «Lac» furent détachés de notre paroisse pour former celle de St-Pascal-Baylon, alors que Ste-Félicité de Clarence était également amputée d'une partie de son territoire à la même fin.

Les trois premiers enfants de Frédéric Séguin ont été baptisés à The Brook. Signalons que ce digne père de famille a donné quatre religieuses et un prêtre à l'Église. Il décédait le 11 avril 1947 à l'âge de soixante-quatorze ans.

Séguin, Orosia

Orosia naquit à Clarence-Creek le 20 septembre 1879. Elle y fut baptisée une semaine plus tard. Ses parents étaient Martial Lafleur et Mathilde Goyette.



Orosia Séguin

En l'église Ste-Félicité, le 17 juin 1900, elle épousait Frédéric, fils de Joseph Séguin et de Joséphine Watier. Elle en eut douze enfants: Bruno (époux d'Yvonne Chénier), Alice (M^{re} Ubald Dutrisac), Laurette (S^{te} Jeanne du Sacré-Cœur des Sœurs Ste-Marie-de-Namur), Clorinthe (S^{te} Félicité, de la même congrégation que la précédente), Laure-Anne (S^{te} St-Gérald des Sœurs de la Charité d'Ottawa), Germaine (S^{te} Marie-Andrée des Sœurs Ste-Marie-de-Namur), Jeannine (M^{re} René Chartrand), Gérard (prêtre, curé de Plantagenet), René (époux de Madeleine Marier), Jean-Rhéal (époux de Marguerite Martin), Robert (époux de Cécile Besner) et Marguerite (M^{re} Maurice Lemay). Les trois premiers de ses enfants ont été baptisés à Bourget.

Bonne mère de famille, elle a élevé ses enfants chrétiennement et a toujours secondé son époux avec un dévouement remarquable. Elle le rejoignit dans la tombe le 24 janvier 1948.

Séguin, Hormidas

À Ste-Martbe, comté de Vaudreuil (Québec), fut baptisé Hormidas, né le 5 mars 1920 du mariage d'Élias Séguin et d'Hermine Brunet. Fils d'un habile forgeron, Hormidas partagea le temps de sa jeunesse entre l'école primaire et la forge de son père.

Pour gagner sa vie, Hormidas quitta le foyer familial et pratiqua la forge à St-Eugène, Ontario, pendant plusieurs années. Il épousa Laurette Yelle, native de Bourget, le 1^{er} octobre



Hormidas Séguin

1949 et ils devinrent par la suite les parents de six enfants. En 1951, il s'établit à Hearst, Ontario, où il continua d'exercer son métier de forgeron pendant trois ans. Le progrès força graduellement les boutiques de forge à fermer: aussi, en 1955, il vint s'établir à Bourget et se fit engager comme travailleur en construction à Ottawa. Il occupa en outre deux emplois à temps partiel, soit ceux de sacristain et de pompiste.

Depuis bientôt seize ans, Hormidas travaille à l'hôpital de la Défense Nationale comme préposé à l'entretien.

Séguin, Laurette

M^{me} Hormidas Séguin, née Laurette, vit le jour à Bourget le 5 octobre 1917. Elle était la neuvième d'une famille de douze enfants. Son père, Bénonie Yelle avait épousé Clara De-



Laurette Séguin

neault en 1904. Le premier décéda en 1962 et sa femme en 1959.

Après avoir fréquenté la petite école du septième rang, Laurette s'engagea, pendant trois ans, à la manufacture de soie Courtauld à Cornwall. Ensuite, elle se rendit à Montréal pour travailler comme couturière de vêtements et de draperies. En 1949, elle épousait Hormidas, fils d'Élias Séguin et d'Hermine Brunet. La bénédiction nuptiale leur fut donnée en l'église de l'Immaculée Conception à Montréal. Ils sont aujourd'hui les parents de six enfants.

Dans ses moments libres, Laurette aime à coudre. Elle adore aussi la lecture.

Séguin, Michel

Michel, fils d'Hormidas Séguin et de Laurette Yelle, est né le 9 mai 1957 au n° 10 de la rue Champlain à Bourget. Il est le quatrième d'une famille de six enfants.

Après son cours primaire à l'école du village, il fit sa neuvième année au High School de Plantagenet puis décida de compléter son secondaire (treizième inclusivement) à Casselman. En douzième année, il fut choisi président de son école.

Michel a suivi des cours d'art dramatique et participé, à titre d'acteur, à de nombreuses séances. Il se plaisait aussi à composer des monologues comiques pour amuser les gens.

Sa carrière de travailleur a été très diversifiée. Il a d'abord assisté son père comme sacristain de notre fabrique. Il fut aussi, pendant quatre années, moniteur pour les loisirs d'été de groupes de jeunes. Pendant trois ans, le soir et les fins de semaine, il travaillait comme pompiste au garage Deral. À la fin de son cours secondaire, il a entrepris un voyage en auto-stop jusqu'à Vancouver avec un ami, Guy Boileau. Ce fut, dit-il, une expérience inoubliable qui a duré quelques mois.

À son retour, il s'engage à plein temps, encore au garage Deral, comme apprenti-mécanicien. Il a déjà eu le privilège d'être choisi par le Ministère de l'Éducation pour représenter l'est ontarien lors d'une excursion-jeunesse de trois semaines en France.

Le Collège Algonquin l'a aussi engagé, à Plantagenet, pendant deux mois à temps partiel, comme professeur de mathématiques et du système métrique, pour la gestion des fermes.

Après un apprentissage de deux ans en mécanique, il quitta cette orientation pour aller travailler aux bureaux d'Ottawa de la Cie d'assurances Métropolitaine.

Ayant «enduré» vingt-six ans de célibat, Michel se marie à Darquise Mainville de St-



Michel Séguin

Isidore de Prescott, le 18 juin 1983. Maintenant, il habite à Curran, village voisin, et il suit des cours de comptabilité par correspondance tout en travaillant à Ottawa.

Shaffer, Alfred Eugène

Alfred Eugène est né à Montréal, le 27 octobre 1892, du mariage de Napoléon Shaffer et de Delphine Fortier. En 1902, il arriva, avec ses parents, à The Brook où il fit ses études primaires tout en aidant son père qui avait aménagé une boulangerie dans la cour près de sa maison.

Alfred avait un sens d'humour très prononcé. Dans les soirées, il était un vrai boute-en-train. Étant joli garçon, les jeunes filles se le disputaient. L'une d'entre elles surtout était sa préférée; il s'agissait de Maria Labelle (aussi bien dire «La Belle Maria» car elle était vraiment jolie). Mais cette demoiselle, qui était enseignante, lui présenta une amie d'Ottawa, Ada Routhier, et ce fut immédiatement le coup de foudre pour Ada et Alfred.

Ils se marièrent le 18 août 1919 en la cathédrale d'Ottawa. Ils eurent quatre gentilles fillettes: Rita, Annette, Lucille et Lilianne. Après plusieurs années de dur labeur à la boulangerie, Alfred commença à être très fatigué. À regret, en 1930, il dut vendre son commerce. Lui et sa petite famille vont alors s'établir à L'Orignal où ils achètent un gros magasin général. Là naquit une autre petite fille, Pauline. En 1935, ils ont le malheur de tout perdre dans un terrible incendie.

Ils décident alors de venir demeurer à Ottawa. Là, une sixième naissance survenait; cette fois, il s'agissait d'un garçon, Gilbert.

Malgré leurs épreuves, Ada et Alfred vécutent heureux avec leurs six enfants. L'épouse



Alfred Eugène Shaffer

mourut en 1972 et son conjoint la suivit dans la tombe le 18 mai 1980.

Shaffer, Ada

Fille d'Osias Routhier et d'Odile Vanier, Ada naquit le 24 février 1892 et fut baptisée à Perkins (Québec). Elle fit ses études à l'école Ste-Anne d'Ottawa, à l'École Normale et à la Maison Mère des Sœurs Grises sur la rue Water (aujourd'hui, la rue Bruyère). Devenue institutrice, Ada enseigna à Wendover, Bouffield, North-Bay et à L'Orignal.

En 1915, par l'entremise d'une consœur enseignante, elle rencontra Alfred Shaffer qu'elle épousa, eu la Basilique d'Ottawa, le 18 août 1919; puis, ils s'établirent à Bourget où ils demeurèrent jusqu'en 1930. Après avoir résidé pendant quelque cinq ans à L'Orignal, ils s'ins-



Ada Shaffer

tallèrent à Ottawa. Ada et Alfred eurent cinq filles et un garçon.

Ada Shaffer mourut, le 21 juillet 1972, et son époux décédait huit ans plus tard.

Shaffer, Cécile

Cécile naquit à The Brook, le 26 septembre 1902, du mariage de Napoléon Shaffer, boulanger, et de Delphine Fortier.

Après ses études primaires à l'école Sacré-Cœur, Cécile se qualifia pour l'enseignement et, comme son frère Charles-Auguste, elle consacra sa vie à l'éducation.

Après dix années d'enseignement à Kapuskasing, dans le nord de l'Ontario, elle se dépensera pendant vingt-cinq ans à la Commission scolaire de Montréal.



Cécile Shaffer

Le 26 novembre 1953, Cécile fut décorée de l'Ordre du Mérite Scolaire (deuxième degré). Elle reçut aussi la médaille du couronnement de Sa Majesté Élisabeth II.

Cette estimable compatriote mourut à son poste de directrice d'école le 18 mars 1954. Elle repose dans le lot de la famille Shaffer au cimetière de Bourget.

Shaffer, Charles-Auguste

Fils de Napoléon Shaffer, boulanger, et de Delphine Fortier, Charles-Auguste est né à The Brook le 7 février 1896. Après ses études primaires à Bourget et ses études secondaires à l'Université d'Ottawa, il poursuit des études en pédagogie à l'Université de Montréal.

En 1917, il quitte Bourget pour Montréal, où on avait besoin d'enseignants bilingues à la Commission Scolaire. Le 5 août 1918, il épouse



Charles-Auguste Shaffer

Élisabeth Miller. Leurs sept enfants sont tous vivants.

Le 30 décembre 1924, Charles-Auguste obtient son diplôme de radiotélégraphiste. Il possède encore son poste amateur, VE2ANS; il compte de nombreux amis à travers le monde. Il se spécialise plus tard en psychologie de l'enfant. Il se fait le propagandiste de l'école active. Il est l'auteur des ouvrages suivants: L'École au Foyer, L'Éducation et nos Éducateurs, L'Éducation Nationale et notre Avenir Économique, Perles Pédagogiques, L'Examen de Conscience Professionnelle de l'Éducateur, Vers l'École Active, Parlons Français (3 vol.), etc.

Charles-Auguste Shaffer est l'un des fondateurs du Centre de Psychologie et de Pédagogie de Montréal, membre correspondant des Éducateurs Belges, président de la société Saint-Jean-Baptiste, membre de l'Ordre des Commandeurs de Jacques Cartier.

Il a fondé le village estival «Camps Shaffer» à Saint-André et «La Métairie Shaffer» à Carillon.

En 1958, après 41 ans au service de l'éducation, il prend sa retraite, mais pour commencer une deuxième carrière dans les affaires.

De 1958 à 1969, Charles-Auguste administre la Cie Tru Craft à Saint-André. Il occupe quelque temps la présidence du Cercle Lacordaire. Pendant de nombreuses années il est responsable du monument de Dollard et des célébrations du 24 mai. Il apporte sa contribution au tricentenaire de Dollard en 1960 et au tricentenaire de la Seigneurie d'Argenteuil en 1980. Son patriotisme ne s'est jamais démenti.

Il a aussi effectué de nombreux voyages à l'étranger. Son épouse Élisabeth Miller décède en 1975. Il épouse sa nièce Madeleine Miller. Ils vivent à Saint-André. Charles-Auguste est

maintenant âgé de 88 ans. Nous lui souhaitons bonheur et santé et que la vie continue...

Shaffer, Napoléon

Cet ancien de Bourget naquit à St-Benoit, comté des Deux-Montagnes, le 30 décembre 1860. Son père, François Shaffer, avait épousé une demoiselle Adéline Leblond.



Napoléon Shaffer

Napoléon Shaffer fréquenta l'école primaire puis fit un cours d'apprentissage chez un boulanger. Il vint s'installer à The Brook en 1902 et y vécut jusqu'en 1931. Il avait épousé, le 14 septembre 1889, mademoiselle Delphine Fortier de St-André Avelin qui lui donna onze enfants.

Ce citoyen paisible et laborieux, bien que devenu veuf relativement jeune, éleva seul ses enfants et sut donner à chacun de solides prin-



Aldéric Sicard

cipes chrétiens et une bonne instruction. Il décédait le 10 novembre 1933, laissant chez tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'un chrétien exemplaire. Ses restes mortels reposent dans notre cimetière.

Sicard, Aldéric

Aldéric nous est venu de Fournier où il naquit le 10 juin 1914, de Moïse Sicard et de Marie-Louise Bissonnette. Une dizaine d'années plus tard, il venait demeurer à Bourget avec ses parents. Dans la suite il a su se faire des amis de tous ceux qui l'ont connu.

Dès sa sortie de l'école primaire, Aldéric a immédiatement commencé sa lutte pour la vie. Il a d'abord été agent-colporteur pour les produits Familex, puis commis au magasin général d'Albert Lortie. Il a ensuite travaillé comme ouvrier agricole et en est venu à s'acheter une ferme qu'il a cultivé lui-même.

Il a aussi été postillon et agent d'assurance: pendant un certain temps pour l'Union St-Joseph du Canada, et durant une période de sept ans pour La Laurentienne.

Aldéric acheta la maison de Georges-Étienne Ménard (aujourd'hui résidence de Jean-Gilles Chartrand) et y construisit, en 1945, une ralonge pour y établir un magasin de meubles. Il agrandit à nouveau en 1957 puis vendit son «bloc» en 1975.

Le 11 mai 1965, Aldéric achetait, de René Gagnier, l'ancienne ferme de Gédéon Labrosse. Il y ouvrit les rues Potvin et Sicard puis construisit dix-huit maisons. Il se porta acquéreur de l'ancienne école du «Trois» qu'il transforma en «duplex». Il devint aussi propriétaire de l'ancienne fromagerie coopérative et la vendit à son fils François qui y installa un atelier de «débossage» et des logis. Après avoir acquis l'ancienne boulangerie, située au coin des rues Champlain-nord et Dollard, il la transporta sur le bord du cours d'eau Schnupp et la convertit en maison. Au cours de sa carrière de constructeur, Aldéric a bâti trente-six maisons dans Bourget.

Notre concitoyen Sicard a fait preuve d'une énergie extraordinaire. Ses passe-temps et sports préférés étaient le travail, encore le travail, toujours le travail. Il prolongeait parfois ses journées jusque après minuit, et si le sommeil l'abandonnait à quatre heures du matin, il reprenait immédiatement le harnais. Il était incroyablement «barguineux». Une fois, il profita même d'un court séjour à l'hôpital pour offrir un «prix à prendre ou à laisser» à l'administration de l'institution qui voulait se défaire de certaines choses. Au grand ahurissement de son épouse, il revint chez lui avec tout un voyage d'articles à revendre «beaux, hons, pas chers».

La paroisse a rarement connu quelqu'un qui ait aussi activement supporté ses œuvres. Il

était membre très fidèle de la Ligue du Sacré-Cœur. Quand il s'agissait de la «Fabrique», Aldéric ne ménageait ni son temps ni ses contributions. Pour la réussite de nos organisations communautaires, sans se faire prier, il devenait acteur, artiste-amateur, maître de cérémonies, encanteur, crieur de bingo, etc. C'était un «raconteux» d'histoires comme on en rencontre rarement. Il aimait la politique et la suivait de près.

Aldéric partageait même les épreuves de ses amis; il était donc fidèle à visiter les familles éprouvées par la perte d'un être cher. Quand son tour de nous quitter arriva soudainement, le 11 avril 1980, un défilé ininterrompu de sympathisants vint payer un dernier hommage à sa dépouille mortelle exposée au salon funéraire.

À un certain moment de sa vie, notre super-actif Aldéric a décidé de faire une pause pour jouir du plus beau jour de son existence, celui du 25 novembre 1936 alors qu'il conduisit à l'autel Alma, fille de Pierre Lalonde et de Vitaline Martin. De leur mariage sont nés quatre enfants.

Bourget a réalisé beaucoup de progrès durant son premier siècle d'existence, mais s'il avait eu une douzaine de citoyens entrepreneurs comme Aldéric, il y aurait longtemps que les limites du village auraient été «défon-dées».

Sicard, Alma

Le premier août 1913, Limoges accueillait une nouvelle-née, Alma, fille de Pierre Lalonde et de Vitaline Martin.

Elle fit ses études primaires à Limoges. Un certain 25 novembre 1936, elle épousa, en l'église St-Viateur de sa paroisse, Aldéric, fils de



Alma Sicard

Moïse Sicard et de Marie-Louise Bissonnette. Comme le veut le vieux dicton, «qui prend mari, prend pays». Alma suivit donc Aldéric à Bourget où la Providence leur donna quatre enfants: Jean-Marcel, Pierrette, François et Paul-André. Mais ce n'était pas suffisant car, un beau jour, Aldéric arriva les bras chargés d'un délicieux poupon de sept mois, Chantal, qui fit leur conquête et qu'ils ont toujours gardée depuis.

Avec un époux actif comme l'était Aldéric, Alma n'a jamais trouvé le temps de s'ennuyer. Elle l'a aidé au magasin pendant de nombreuses années jusqu'à ce qu'ils se construisent, il y a environ quinze ans, la belle maison qu'elle occupe encore du côté est de la rue Champlain-sud.

D'un tempérament plus modéré que celui de son mari, Alma a beaucoup cherché à ralentir l'ardeur à la tâche d'Aldéric, surtout quand sa santé a donné des signes évidents de fléchissements, mais allez donc retenir un homme qui a toujours été fougueux au travail comme un poulain de deux ans.

Alma Sicard a été membre du Cercle des fermières et de la Congrégation des dames de Ste-Anne. Elle aime beaucoup jouer aux cartes.

Sicard, Delphis (père)

Né à The Brook, en juin 1886, Delphis était le fils de Pierre Sicard et d'Angèle Lefebvre.

À l'église St-Viateur de Limoges, le 14 août 1911, il épousait Marie-Anne (Annie), fille de Casimir Martin et de Mary-Anna McAllister. Ils ont eu douze enfants, soit neuf garçons et trois filles.

Delphis était cultivateur; il a longtemps été propriétaire de la ferme occupée aujourd'hui



Delphis Sicard, père

par la famille Jean-Paul Martel) et qu'il lui vendit, en 1951, pour cause de santé. Il vint alors s'installer au village dans la maison qu'occupe encore son fils, «Ti-Blanc» avec sa mère.

Issu d'une famille de musiciens, Delphis était né avec beaucoup de rythme «dans le corps». Il adorait danser et giguer, il raffolait de la danse à claquette. En outre, il jouait de la musique à bouche et de la guitare. C'est un gai luron qui aimait les gens et le plaisir; cependant, en bon chrétien, il ne manquait jamais la messe dominicale.

Fier de sa personne et de ses enfants, il aimait être bien mis et à s'exprimer correctement; avec lui, ce n'était pas le «moué» et le «toué», mais toujours le «moi» et le «toi». Nous avons signalé une «histoire» de bottines dans la biographie de sa mère: parlant encore de chaussures, mentionnons qu'un jour, alors qu'il était déjà rentier, notre Delphis, à qui il arrivait d'être distrait, s'aperçut sur le train, en route pour Montréal, qu'il avait, avant de partir, chaussé deux souliers de couleurs différentes: un jaune (qui était à la mode en ce temps-là) et un noir.

Delphis est décédé le premier mai 1953. Il a été inhumé dans notre cimetière paroissial. Il a légué à ses enfants sa prédilection pour le bien-être, ses penchants pour la gaieté et son amour de la musique. Tous ses garçons sont musiciens.

Sicard, Marie-Anne

Au village voisin de Curran, naissait, le 6 mars 1895, Marie-Anne (Annie), fille de Casimir Martin et de Mary-Anna McAllister. La cérémonie du baptême eut lieu en l'église St-Luc. Sa famille déménagea à South-Indian (Limoges) lorsque le père y fut nommé agent des terres. Elle ne fréquenta pas l'école publique parce que sa mère s'y opposait en raison de ses convictions religieuses.

Marie-Anne rencontra Delphis à une danse chez Arthur Déjisle. Le 14 août 1911, à l'âge de quinze ans, elle épousait ledit Delphis, né du mariage de Pierre Sicard et d'Angèle Lefebvre. Cette union leur apporta douze enfants dont neuf sont encore vivants; les trois disparus étaient des garçons.

Delphis et Marie-Anne demeurèrent avec les grands-parents Martin pendant environ quinze ans, soit jusqu'à la mort du grand-père. La maison qu'ils habitaient était grande et chaque couple y restait de son côté.

Dans la suite, ils vinrent rester avec les grands-parents Sicard à Bourget. Ils ont passé au feu à deux reprises. La première fois, c'est un feu de cheminée qui causa la perte de leur demeure. La deuxième fois, la maison recons-



Marie-Anne Sicard

truite fut rasée par l'incendie alors que Delphis, son épouse et leurs enfants travaillaient aux champs.

Devenue veuve en 1953, madame Sicard a continué à vivre au village dans la maison qu'elle occupait avec son mari depuis leur retraite. Elle est très entourée par ses enfants qui la gâtent beaucoup, et surtout par «Ti-Blanc» (Delphis, fils) qui est son bâton de vieillesse.

À quatre-vingt-dix ans, Marie-Anne est toujours joyeuse et pimpante. Elle se remémore avec plaisir les nombreux voyages et même les croisières qu'elle a pu faire avec ses enfants.

Sicard, Jean-Marcel

Le fils aîné d'Aldéric Sicard et d'Alma Lalonde naquit le 19 janvier 1940. À son bap-



Jean-Marcel Sicard

tême, en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, on lui donna le nom de Jean-Marcel.

Après ses études primaires à l'école du village, il fit un cours à l'École Technique de Hull. Il prit aussi un cours de l'Institut Teccart et étudia au Collège Algonquin. En outre, il a suivi des cours du soir à l'École Technique d'Ottawa.

Technicien en électronique, il détient un diplôme de l'Institut Teccart d'Électronique. Il est le grand spécialiste local pour la réparation de nos télévisions.

En la paroisse Notre-Dame de Lourdes de Vanier, le 5 septembre 1964, il épousa Fernande, fille de Donat Goyette et d'Irène Desjardins, qui lui a donné deux enfants: Ginette et Pierre.

Jean-Marcel est pompier volontaire depuis environ un quart de siècle. Membre de la chorale paroissiale, il fait aussi du bénévolat en faveur des bingos hebdomadaires et comme membre d'une équipe du bar au centre communautaire. Il est Chevalier de Colomb et a déjà fait partie de l'Organisation des Mesures d'Urgence.

Le fils d'Aldéric ne limite pas ses activités à l'électronique. Ainsi, il a suivi avec succès des cours de soins immédiats en réanimation et de premiers soins de la Croix-Rouge.

Ses passe-temps favoris sont la danse, le cinéma et les spectacles de théâtre au Centre National des Arts.

Sicard, Moïse

Le 10 mars 1872 naquit Moïse, fils de Pierre Sicard et de Mary-Anna McAllister.

Sourd et muet à la suite d'une maladie d'enfance, il fit ses études à Belleville dans une école anglaise pour les handicapés auditifs.



Moïse Sicard

En l'église St-Bernard de Fournier, il épousait, le 27 août 1906, Marie-Louise, fille de Joseph Bissonnette et de Philomène Lauzon. Ils eurent sept enfants, tous des garçons.

Moïse était journalier. Il allait aux chantiers et travailla, entre autres, au moulin à scie de Rockland.

Les Sicard restaient de l'autre côté du Brook, à l'endroit où le chemin St-Félix rencontrait le prolongement de ce qui est aujourd'hui la rue Champlain-sud. Leur demeure était un ancien hôtel.

Même si son épouse était sourde et muette comme lui, le couple des Sicard était très gai. Il voisinait beaucoup un autre couple de sourds et muets, celui-là formé de Delphis Lefebvre et d'Augustine Rochon. Les Lefebvre, qui avaient plusieurs enfants, restaient à l'entrée sud du village où le mari était cordonnier. Certains soirs où les deux couples de sourds-muets veillaient à l'extérieur en face de la maison, les passants étaient émerveillés de voir combien joyeuse était leur réunion.

On dit qu'aux soirées de famille et voisins, parents et amis, surtout les enfants, étaient enchantés d'observer le réalisme avec lequel Moïse imitait les «gros chars».

Moïse est décédé le 23 décembre 1936 à l'âge de soixante-quatre ans et neuf mois. Depuis ce jour, ses oreilles doivent être tout grand ouvertes aux merveilleuses harmonies de l'éternel séjour.

Sicard, Marie-Louise

À Joseph Bissonnette et Philomène Lauzon, naissait, le 15 juillet 1883, une petite fille qui fut baptisée sous le nom de Marie-Louise, en l'église St-Luc de Curran.

Encore très jeune, elle perdit l'ouïe mais, douée d'une débrouillardise et d'une intelligence plus que moyennes, elle suivit avec succès des cours à une école française pour sourds-muets à Montréal.

Le 27 août 1906, en l'église de Fournier, elle prenait pour époux Moïse, fils de Pierre Sicard et de Mary-Anna McAllister. Ils eurent sept enfants, tous garçons: Adélard, l'ainé, décéda en 1927 à l'âge de dix-neuf ans et dix mois; des jumeaux, Raoul et Alphonse, puis René, Donat et Raymond moururent jeunes; il n'y eut que le quatrième, Aldéric, qui assura une postérité à ses parents.

Ludger Bissonnette, un frère de Marie-Louise, sourd et muet comme elle, vint passer les quatre ou cinq dernières années de sa vie avec sa sœur chez Aldéric. Il était jovial comme elle. Ses contemporains se souviendront qu'il avait l'habitude, en les pointant du doigt, de répliquer à ceux qui le taquinaient: «Toi: pourri, pourri!» Il mourut le 21 février 1956 à l'âge de quatre-vingt-trois ans.



Marie-Louise Sicard

Marie-Louise était femme d'une rare énergie. Elle piquait des courtes-pointes, tissait au métier, faisait du savon et peignurait beaucoup. Même si elle n'en avait pas besoin, elle préférail s'engager à travailler pour les autres que de rester chez elle à rien faire. Elle a pratiquement besoin comme une jeune personne jusqu'à son décès, survenu le 7 mai 1975 à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

On se rappelle qu'elle aimait beaucoup jouer aux cartes. Les spectacles de lutte à la télévision étaient une distraction qu'elle prisait énormément parce que l'action lui était très facilement intelligible, tandis que les sons...

Sicard, Pierre

L'un des premiers pionniers de The Brook, Pierre Sicard, y arriva en 1858. Il venait de



Pierre Sicard

St-Timothée (Québec) mais aurait été originaire de Valleyfield où il serait né en 1835.

Avec son épouse, née Angèle Lefebvre, il défricha, dans la quatrième concession, la terre où Delphis est longtemps resté avec sa famille avant de se retirer au village.

Homme plutôt sévère et grave, il était cependant très bon. Fort pieux, il présidait tous les soirs à la récitation du chapelet en famille. Jamais il n'aurait oublié de dire le bénédicité avant les repas. Il possédait une belle voix et faisait partie du «chœur de chant».

Pierre Sicard est décédé le 5 octobre 1919 à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. La belle terre qu'il a laissée rend hommage à ses qualités de défricheur et d'agriculteur.

Sicard, Angèle

Née Angèle Lefebvre, en 1842, l'épouse de Pierre Sicard l'a activement soutenu dans le défrichement de leur terre en bois debout qu'ils avaient acquise dans la quatrième concession de The Brook.

Un vieil adage prétend que «les contraires s'attirent». C'était passablement vrai pour le couple Sicard: alors que Pierre était plutôt austère et réservé, son épouse se révélait très joyeuse et pétulante; elle aimait beaucoup à rire, ce qui ne l'empêchait pas d'être une bonne mère de famille.

Le contraste de leurs caractères est bien illustré par l'anecdote suivante: Un jour que leur jeune Delphis, continuellement en place, ne cessait de se trémousser, papa Pierre lui dit: «C'est assez danser mon gars, tu vas tout user tes semelles!» Mais, bonne vivante comme toujours, maman Angèle intervint aussitôt: «Laisse-le donc faire, Pierre! — Continue mon



Angèle Sicard

Delphis, des bottines y'en aura toujours chez Langlois!» Ce Langlois (Edmond) était le marchand général qui vendait, entre autres marchandises, des chaussures tant qu'on en voulait.

Devenue veuve en 1919, Angèle épousa en secondes noces, le 5 février 1923, Julien Potvin, veuf d'Adéline Bellefeuille: mais, moins de quatre mois plus tard, soit dans la soirée du 25 mai 1923, elle meurt à l'âge de quatre-vingt-un ans au cours d'une cérémonie à l'église.

Tassé, Armand

À Bourget, le 16 mars 1939, naissait Armand, fils de Zénon Tassé et de Blanche Lortie.



Armand Tassé

Une fois ses études primaires et secondaires terminées à l'école du Sacré-Cœur et à l'école privée de Bourget, il devint étudiant à l'Université d'Ottawa où il décrocha un baccalauréat ès arts (1961), un baccalauréat en éducation physique (1964) et une maîtrise en éducation physique (1971).

Il a enseigné à Sturgeon Falls en 1962, au Collège Marie-Médiatrice en 1964-1965 et est maintenant à l'emploi de la Commission scolaire régionale de l'Outaouais, depuis 1965, y occupant le poste de conseiller pédagogique.

Armand a déjà été marguillier de la paroisse Ste-Rose-de-Lima de Gatineau. Il est Cursiliste depuis novembre 1981. Il est aussi président fondateur de l'Association des citoyens du Nord de la Gatineau depuis deux ans.

La Providence lui fit trouver femme à Sturgeon Falls où elle l'avait conduit au début de sa carrière professorale. En effet, le 8 mars 1963, il épousait en l'église du Sacré-Cœur de Sturgeon Falls, Yolande, fille d'Oscar Rivet et de Blanche Robert, qui lui a donné deux enfants: Nathalie et Pierre-Éric.

Tassé, Claude

Le 20 janvier 1938, naissait Claude, fils de Zénon Tassé et de Blanche Lortie. Il fut baptisé à l'église du Sacré-Cœur de Bourget.



Claude Tassé

Après avoir complété ses cours primaire et secondaire à Bourget, il étudia à l'Université d'Ottawa dont il obtint un Baccalauréat en Commerce avec spécialisation en comptabilité (C.G.A.). Il est membre de la Corporation professionnelle des Comptables Généraux Agréés du Canada.

Avant de prendre sa retraite, Claude a occupé différents postes au sein de la Fonction publique du Canada, plus particulièrement à la Division de l'impôt de Revenu Canada. Il travaille présentement à temps partiel comme conseiller en fiscalité.

Claude a épousé en l'église St-Maurice d'Ottawa, le 27 mai 1967, Rita, fille de Louis Marion et d'Alice Duchesne. Cette jeune femme le quitta après six ans de vie conjugale, mourant le 7 mai 1973.

Le 30 août 1980, Claude a convolé en deuxièmes noces avec Lorraine, fille d'Adonias Brisson et de Gratia Trépanier.

Tassé, Eugène

Né à Bourget, Ontario, le 2 décembre 1925, il est le cadet d'une famille de 12 enfants. Son père, Philippe Tassé était un homme d'affaires bien connu à Bourget et sa mère, née Valérie Lamarre, se dévoua sans compter pour sa nombreuse famille.

Sa formation académique lui vient de l'école primaire de Bourget, du Collège Commercial des Clercs de St-Viateur à Embrun et de l'Université d'Ottawa.



Eugène Tassé

Enrôlé dans l'Armée Canadienne en 1945, il y suivit les cours d'administration fournis par le COTC (Canadian Officer Training Corps).

Monsieur Tassé évolue dans deux secteurs des affaires: l'épicerie et l'immeuble. Il a fondé la section outaouaise de l'Association des Détaillants en Alimentation (ADA) et la Régionale des Laurentides. Il était président provincial de ce groupe. Il était vice-président provincial de l'Association des Marchands Détaillants. Il est directeur de Guaranty Trust à Hull.

Président de la conférence Saint-Vincent-de-Paul, président de cette association au niveau diocésain, fondateur du Conseil Particulier de Gatineau, président fondateur du Comptoir Saint-Vincent-de-Paul, il a également fondé le Centre d'Accueil.

Il a été marguillier responsable de la souscription et de la construction du Centre



Paul Tassé

Communautaire de la paroisse St-Pierre Châtel à Hull.

En 1981, président de la Campagne de Centraide pour l'ouest québécois.

Élu directeur au Conseil d'Administration chez Épicier-Unis Métro Richelieu Incorporé pour 1981-1982.

Président de la Commission de Formation Professionnelle de l'Outaouais.

Monsieur Tassé a beaucoup voyagé: l'Europe, l'Afrique, l'Amérique.

Depuis le 15 novembre 1948, il est l'époux de Paulette Juneau de Hull. Ils sont les parents de Jean, Lise, Claire, Denis, Marie, Lucie, Luc, Marc et Julie.

Tassé, Paul

Joseph, Jean, Philippe, Paul est né le premier mai 1935 du mariage de Zénon Tassé avec Blanche Lortie. Il a été baptisé en l'église du Sacré-Cœur de Bourget.

Lorsqu'il eut complété son cours primaire à l'école du Sacré-Cœur de Bourget, il fit le niveau secondaire à l'Université d'Ottawa. Cette institution lui décerna dans la suite un Baccalauréat ès Arts et un baccalauréat en Philosophie. Plus tard, il obtint une Maîtrise en Sciences Sociales de l'Université de Montréal.

Il occupe maintenant un poste de travailleur social et réside à Hull, mais on le retrouve très souvent et en toutes saisons au chalet sous le bois qu'il s'est fabriqué dans la deuxième concession de Bourget.

À un endroit comme à l'autre, il n'est jamais seul car il a une intéressante famille, ayant eu la sagesse de prendre femme. Son épouse Suzanne est fille d'Hubert Huard et d'Yvette Carrière. Leur mariage a été béni en l'église Notre-Dame de Hull, le 27 mai 1961. Sur le chemin de la vie, ils sont désormais accompagnés de trois enfants: Yves, Louis et Julie.

Dans le passé, Paul s'est occupé activement de votre centre récréatif; il a aussi été responsable des loisirs en 1958-1960.

On le dit poète à ses heures.

Tassé, Philippe

Né le 27 juillet 1879, probablement à St-Canut, d'après certains de ses enfants, mais plutôt à St-Pascal-Baylon, selon d'autres, Philippe était le fils de François Tassé et d'Onésime Labrèche.

Très jeune, lorsqu'il devint orphelin, il commença à travailler pour sa pension à l'âge de neuf ans, à Clarence-Creek. Ensuite, il fut



Philippe Tassé

apprenti forgeron à Sarsfield. Il était jeune homme lorsqu'il vint s'établir à The Brook. La première forge où il a pratiqué son métier se trouvait sur le site occupé maintenant par le Marché Richelieu (4. rue Champlain-nord). Plus tard, il emménagea dans la maison occupée aujourd'hui par la famille André Rousselet au 10. rue Laval-est, et exploita une forge dans la boutique d'à côté.

Avec le temps, il succéda à son beau-père, Cyprien Lamarre comme directeur de funérailles. Il fut agent de machines agricoles pour la Cie Massey Harris. On l'a aussi déjà élu conseiller pour le village de Bourget.

Grâce à une énergie persévérante, cet orphelin pauvre, qui n'avait pas eu l'avantage d'apprendre à lire et à écrire, réussit très bien dans la vie. Pour aller passer son examen écrit d'emboureur, à Toronto, il lui fallut se faire accompagner d'une ancienne institutrice, M^{me} Marie-Louise Auger. Malgré le handicap de son manque d'instruction, il a connu le succès. Il en vint à rouler en grosse voiture; il fut même très bien connu comme prêteur d'argent et, parmi ses clients, se rencontraient des gens beaucoup plus lettrés que lui.

Philippe, lors d'un premier mariage, à The Brook le 7 juillet 1902, a épousé Valérie, fille de Cyprien Lamarre et d'Émilie Lavoie qui lui a donné sept enfants, soit cinq garçons et deux filles.

Devenu veuf en 1936, il se remaria dix ans plus tard, soit le 13 juillet 1946, à Cécile, fille d'Auguste Hurtubise et d'Exorée Éthier.

La mort mit fin à ses jours le 30 décembre 1961.



Tassé, Valérie

À The Brook, en 1884, naissait Valérie dont les parents étaient Cyprien Lamarre et Émélie Lavoie.



Valérie Tassé

Elle se maria en l'église du Sacré-Cœur de notre paroisse, le 7 juillet 1902, avec Philippe, fils de François Tassé et d'Onésime Labrèche, de qui elle a eu sept enfants: Zénon (époux de Blanche Lortie), Ovila (époux de Berthe Phillion), Aimé (époux de Lucienne Phillion), Lionel (époux d'Alice Boisvenue), Estelle (M^{me} Gérard Boileau), Bernadette (M^{me} Brad Longdo) et Eugène (époux de Paulette Juneau). Elle a aussi perdu trois enfants en bas âge, dont un couple de jumeaux.

En retraçant sa généalogie, Brad Longdo, époux de Bernadette, s'est rendu compte que son nom de famille s'est déformé avec le temps



Roger Tassé

pour évoluer amériçainement de Langlois à Longdo.

Valérie Lamarre-Tassé est décédée le 19 mars 1936.

Tassé, Roger

À Zénon Tassé et son épouse, Blanche Lortie, naissait, le 3 mai 1936, un bébé agité à qui ils donnèrent le nom de Roger. Actif, il l'est resté au moins jusqu'au centenaire de sa paroisse, et il le restera très longtemps encore, espérons-le!

Sa carrière dynamique a commencé, comme celle de tous les Bourgetains, sur les bancs de l'école primaire du village. Il fit ensuite son secondaire à l'Université d'Ottawa puis s'est permis de décrocher, à l'autre bout du pays, un baccalauréat (comptable professionnel) de l'Université de la Colombie-Britannique. Aujourd'hui, il peut donc ajouter à son nom: B. Com. et C.G.A. Cette dernière qualification de Comptable général agréé en fait donc un expert en comptabilité.

De 1957 à 1981, Roger Tassé a occupé plusieurs postes de gestionnaire senior dans l'industrie privée et au sein de quelques ministères du gouvernement du Canada. Dans les années «soixante», il a fait un séjour de deux ans en Afrique Centrale à titre d'administrateur-trésorier de l'Université Nationale du Ruanda créée à l'époque par l'Agence Canadienne de développement international (A.C.D.I.). Depuis 1981, il s'occupe de la gestion d'entreprises immobilières personnelles et agit comme conseiller en gestion dans le domaine international.

Présentement, Roger est à réaliser de grandes choses au niveau local. Au nom de tous les Bourgetains, merci et bonne chance Roger!

Ce «petit gars de chez-nous» a demeuré à Bourget de 1936 à 1949, et y est revenu en 1981 avec, semble-t-il, l'intention d'y rester toujours.

Sur le chemin de la vie, il a rencontré une demoiselle Colette, fille d'Émile Lepage et d'Albina Benoit à laquelle il a uni sa destinée, le 14 octobre 1957, en l'église St-Jacques d'Embrun. Depuis le «grand jour», deux enfants sont venus charmer leur existence: il s'agit de Daniel et de Christine.

Tassé, Zénon

Philippe Tassé et Valérie Lamarre étaient mariés depuis près de deux ans lorsque Zénon vint cimenter leur union le 8 mai 1904. On le fit baptiser à l'église de Bourget.

Il commença son cours primaire à l'école du village mais ne s'y attarda pas très longtemps



Zénon Tassé

car il était décidé à suivre tôt un cours pratique de forgeron à la boutique de son père qui était déjà passé maître dans son métier.

Les pénibles labeurs de l'apprentissage ne découragèrent pas Zénon et il put bientôt succéder à son «paternel» qui se consacra à d'autres affaires. Rares sont les occupations aussi dures que celle du forgeron, surtout quand vient le temps de ferrer des poids lourds à mauvais caractère. Et combien longues étaient les heures de travail, surtout en été, quand il fallait commencer à trimer vers six heures du matin jusqu'à minuit. Le gai carillon de l'enclume accueillait alors les voisins dès leur réveil matinal et les accompagnait encore quand ils sombraient dans leur sommeil, tard en soirée. À un certain temps, le travail éreintant de la pose de quatre fers lui rapportait soixante cents, et ça prenait une heure pour la compléter.

Zénon a fait ronronner la forge pendant quarante-six ans. Il a aussi été agent de machines agricoles et directeur de funérailles. Les chevaux de course et autres, ainsi que les beaux attelages ont été la passion qui a accaparé ses loisirs.

Si affairé qu'il ait été, Zénon n'a pas tourné le dos à la gent féminine; au contraire, il prit le temps de choisir puis invita sa voisine, Blanche, à le suivre à l'église pour fonder une famille. La cérémonie nuptiale se déroula le 24 juin 1930. La mariée était fille d'Aimé Lortie et d'Alphonsine Beauchamp. Sept enfants forment leur progéniture.

Zénon a déjà été marguillier et conseiller du village. Il a toujours résidé sur la rue Laval-est.

Tassé, Blanche

Le présent siècle n'était pas avancé lorsque Blanche vit le jour à The Brook; pour être plus



Blanche Tassé

précis, disons que c'était le 4 mars 1903. Ses parents avaient noms Aimé Lortie et Alphonsine Beauchamp.

Blanche a fréquenté les écoles primaires de Clarence-Creek et de Bourget. Dans la suite, elle enseigna, pendant quatre ans à Casselman et deux ans à Lemieux. Elle se rappelle bien que les commissaires de son école lui avaient défendu d'accueillir les inspecteurs anglais chargés de voir à l'application du Règlement XVII. Avant de se marier, elle a aussi été commis de magasin.

Au cours des ans, Blanche s'est impliquée dans la vie paroissiale, surtout comme membre de la Congrégation des Enfants de Marie, dont elle a déjà été vice-présidente, et celle des Dames de Ste-Anne dont elle était secrétaire depuis très longtemps au moment de sa dissolution.



Joseph Tessier

Il y a plus d'un demi-siècle déjà, elle accepta d'être courtisée par un voisin. Ce prétendant ne tarda pas à obtenir sa main et ils s'épousèrent, en l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 24 juin 1930. Depuis cette cérémonie, elle partage les bons comme les mauvais jours avec Zénon, fils de Philippe Tassé et de Valérie Lamarre. Ils ont encore sept enfants vivants, mais, au début de leur vie à deux, après les avoir béni d'un couple de jumeaux, le Ciel les éprouva douloureusement en venant les cueillir peu de temps après.

La peinture est le passe-temps favori de dame Blanche. Ses pinceaux préfèrent, à tout autre genre, la réalisation de paysages.

Tessier, Joseph

C'est en pleine campagne bourgetaine, le 9 octobre 1897, que naquit Joseph, fils de Joseph Tessier (père) et de Rosanna Paul. On le surnomma bientôt «Bidou» pour le différencier de son père. Presque tout le monde le connaît aussi sous le nom de Josephat.

Joseph fréquenta l'école primaire. Plus tard, le 23 août 1921, il épousa Léonora, fille d'Isidore Bisson et de Georgiana Leroux. Leur mariage a donné sept enfants.

Ce Bourgetain est fier de mériter le titre d'agriculteur-défricheur. Il peut en dire long sur les éreintants labeurs du défrichement, de la préparation des terres neuves et de leur culture.

Au cours de sa carrière, Bidou a travaillé sur les chemins de fer, aux chantiers, comme drapeur, et même à une usine de munitions durant la guerre.

Aujourd'hui, Joseph Tessier mène une vie beaucoup plus paisible car il est retraité au village où il passe la belle saison à entretenir un vaste jardin. Ses autres loisirs, il les consacre beaucoup à la lecture de journaux; il ne cache pas qu'il est un ardent nationaliste.

Rappelons que Joseph, Josephat ou Bidou, selon le cas, était filleul du pionnier Clément Paul.

Tessier, Léonora

Née le 17 mai 1899, Marguerite-Léonora, fille d'Isidore Bisson et de Georgiana Leroux, a été baptisée à Bourget.

Lors de la fondation de la paroisse St-Joseph de Lemieux (1901), sa famille s'est trouvée dans les limites de ce nouveau territoire religieux; c'est donc là qu'elle a épousé, le 23 août 1921, Joseph (Bidou), fils de Joseph Tessier (père) et de Rosanna Paul. Sept enfants sont nés de ce mariage.

Léonora Bisson-Tessier a sans cesse été une femme de grande énergie et elle l'est encore



Léonoro Tessier

aujourd'hui. Redevenue Bourgetaine à son mariage, elle a continuellement épaulé son mari, l'aidant sans relâche aux travaux de la ferme et le remplaçant même lorsqu'il allait travailler à l'extérieur.

Le couple Tessier coule maintenant une paisible retraite dans une confortable maisonnette située un peu au nord de la voie ferrée qui traverse le village.

Therrien, Jean-Pierre

Fils de Napoléon Therriou et d'Egléphir Mainville, Jean-Pierre naquit à Curran le 5 mai 1939.

Après avoir complété son cours primaire à Curran, il poursuivit ses études à l'École Secondaire de Plantagenet.

En l'église Sacré-Cœur de Bourget, le 3 août 1964, il a épousé Yolaude, fille de Raoul Chaloux et de Florence Corbeil qui lui a donné deux filles.

Il est Bourgetain depuis 1963. Débousseleur de son métier, il y gagne expertement sa vie et celle de sa famille.

Jean-Pierre fait partie du Club de motoneige Étoile-du-Nord dont il a été l'un des directeurs pendant six ans. Il a aussi déjà été membre du comité du Centre Communautaire de Bourget.

C'est un gai luron qui aime à chanter, à faire de la musique et à conter des histoires.

Therrien, Yolande

Yolande a été baptisée en l'église St-Joseph de Lemieux, paroisse où elle est née le 27 septembre 1940, du mariage de Raoul Chaloux et de Florence Corbeil.



Jean-Pierre et Yolande Therrien

Après avoir terminé sa dixième année d'études à Bourget, elle suivit un cours de secrétariat au collège.

Mariée en notre paroisse, le 3 août 1964, à Jean-Pierre, fils de Napoléon Therrien et d'Églépbir Mainville, elle est la maman de deux filles: Cbantal et Manon.

Yolande a été Bourgetaise de 1941 à 1960, et l'est redevenue définitivement depuis 1964. Pendant quatre ans, elle a été membre du Comité des «Jeannettes» et des «Guides». Elle aime beaucoup le camping et la motoneige; le Club Étoile-du-Nord la compte parmi ses membres.

Valiquette, Bernard

Le 6 mai 1940, en la paroisse St-Charles de Vanier, venait au monde, Bernard, fils d'Hector Valiquette et de Thérèse Marier.



Bernard Valiquette

Une fois son cours primaire terminé, il fit ses études secondaires à l'école La Salle d'Ottawa.

Le 28 novembre 1959, il épousait Gisèle, fille d'Hubert Lefebvre et d'Aline Schnupp. La bénédiction nuptiale leur fut donnée en l'église St-Charles de Vanier (connue autrefois sous le nom de St-Charles de Clarkstown). Deux enfants sont nés de leur mariage: un fils et une fille.

Installé à Bourget depuis une douzaine d'années et mécanicien de profession, Bernard exploite le garage B. Valiquette Ltée dans la troisième concession.

En janvier 1976, il a été élu président du Centre Récréatif de Bourget et est demeuré à ce poste pendant cinq ans. Il a été l'un des membres fondateurs du Club Optimiste de Bourget dont il a occupé la présidence durant quatre ans. Il a été un an conseiller pour le Comité municipal des Loisirs (C.M.L.), aussi membre actif de la Canadian Parks and Recreation Society (fédérale) pour une période de quatre ans. Enfin, il a fait partie de l'Ontario Municipal Recreation Association pendant cinq ans.

Depuis qu'il est des nôtres, Bernard a été débordant d'activité en faveur de nos organisations; espérons que la santé lui permettra de continuer encore longtemps à ce rythme.

Valiquette, Gisèle

Dans la paroisse Notre-Dame-de-Lourdes de Vanier, le 18 mai 1941, naissait Gisèle, fille d'Hubert Lefebvre et d'Aline Schnupp.

Après son cours primaire, elle a continué ses études à l'École Secondaire d'Eastview puis au Collège Commercial Larocque.

En l'église St-Charles de Vanier, le 28 novembre 1959, Gisèle épousait Bernard, fils d'Hector Valiquette et de Thérèse Marier. Ils sont les parents de deux enfants: Marc et Lucie (M^{me} Étienne Grnulx).

Les Valiquette sont des Bourgetains de cœur et de fait depuis mai 1973. Ils aiment le rythme de notre milieu paroissial et en vivent pleinement. Gisèle a été secrétaire du Centre Récréatif de Bourget pendant sept ans. Elle a été la première femme à en devenir présidente, poste qu'elle occupe depuis deux ans. Elle a fait ses premières armes en ce domaine lorsqu'elle a été chargée de la surveillance des travaux de construction du centre communautaire en 1975.

Gisèle Valiquette est la petite fille d'un ancien Bourgetain, Eugène Schnupp.



Gisèle Valiquette

Viau, Arthur

Fils d'Ernest Viau et de Catherine Bougie, Arthur est né à St-Timothée (Québec), le premier mai 1890. Autrefois, ce quantième était le jour des grands déménagements.

Après deux ans d'apprentissage chez M. Delphis Martin d'Alexandria, il vint s'établir à The Brook où il ouvrit un salon de barbier à son compte; il avait alors dix-huit ans.

Quatre ans plus tard, soit le 23 septembre 1912, Arthur épousait Marie, fille de Joseph Labelle et de Philomène Sicard qui lui donna quatorze enfants, soit neuf garçons et cinq filles, dont un couple de jumeaux: Fernand et Fernande.

Les Viau ont resté plusieurs années en face de l'église, là où réside aujourd'hui Raymond Saumure, soit au numéro 15 de la rue Champplain-nord. Puis, ils se construisirent, au nu-



Arthur et Marie Viau

méro 7 de la même rue, un édifice beaucoup plus imposant qui, maintenant, contient plusieurs logis.

Après avoir «tondu» les têtes des Bourgetains et de leurs voisins pendant cinquante-six ans, Arthur prit sa retraite et céda son commerce à son fils Léo. Ce dernier, pour sa part, a été dans le métier pendant quarante-deux ans, soit comme assistant de son père, soit à son propre compte. Laurette, fille d'Arthur a aussi fait les cheveux de la clientèle pendant de nombreuses années.

Arthur était un type très affable, remarquable pour son rire sonore dont l'éclat n'était dépassé que par celui de son fils Léo. Il était fervent catholique et assistait à la messe chaque jour. Il aimait bien jouer aux cartes.

Ce père de famille et chrétien exemplaire mourut le 11 août 1970.

Viau, Marie

Cette Brookoise est née le 23 septembre 1889 du mariage de Joseph Labelle et de Philomène Sicard.

En l'église Sacré-Cœur de Bourget, le 23 septembre 1912, soit le jour de son vingt-troisième anniversaire de naissance, elle épousait Arthur, fils d'Ernest Viau et de Catherine Bougie, de qui elle eut quatorze enfants: René (époux de Germaine Godère); Léo; Noël (époux de Cécile Caron); Laurette; Carmel (époux de Félicienne Bougie); Jeannette; Edgar (décédé à quatre mois); Dolorès (M^{me} Guy Landriault); Fernand; Fernande (M^{me} Jean Gauthier); Rita; Jean dit Jeannot (époux de Michèle Koenig); Ernest (époux de Fleurette Charbonneau) et Marcel, dit La Tite (époux de Claudette de Repentigny).

Madame Marie, affectueusement appelée la Mère Marie par tout son entourage, était des plus accueillante. Chez elle, la table était toujours mise et les arrivants pouvaient y manger à n'importe quelle heure. Elle faisait preuve d'une patience d'ange; en plus de voir à l'éducation de sa nombreuse famille, elle devait faire observer une discipline raisonnable à la nombreuse jeunesse qui fréquentait le salon de barbier et la salle de billard des Viau. Encore aujourd'hui, quand les anciens rappellent le souvenir d'Arthur et de la Mère Marie, ils s'empressent de dire: «Ça, c'était du bon monde dépareillé!»

Marie Labelle-Viau mourut moins d'un an après son époux, soit le 21 juin 1971.



Alice Villeneuve

Villeneuve, Alice

Née à The Brook, le 23 septembre 1907, Alice était la fille de Joseph Denault et de Léonie Ménard.

Elle fréquenta l'école primaire du village jusqu'à la septième année. Certains de ses meilleurs souvenirs se rattachent à l'église de Bourget où elle fut baptisée, a fait sa première communion et sa communion solennelle, puis fut confirmée.

Le 18 juin 1934, elle épousait, en l'église Nativité de Cornwall, Albert, fils de Calixte Villeneuve et d'Agnès Hurtubise qui lui a donné quatre enfants: Gérald (époux de Lila McCann), Gilles (époux d'Agnès Struthers) et Micheline (épouse de Maurice Cayer); une petite fille est décédée en bas âge.

Alice, qui demeure à Cornwall depuis 1928, est restée profondément attachée à sa paroisse natale.

Wolfe, Stanislas

Stanislas vit le jour à Clarence Creek le 8 mars 1899. Il était fils de Joseph Wolfe et de Tarsile Franche.



Stanislas Wolfe

Il avait acquis, depuis peu, la ferme occupée aujourd'hui par Jean-Louis Marcil, lorsqu'il conduisit Eva à l'église St-Pascal-Baylon pour l'y épouser. La mariée était fille de François Galand et d'Hermina Cagné. Leur mariage, qui fut béni le 13 mai 1929, donna six enfants, soit trois garçons et trois filles, tous nés à Bourget.

Après avoir cultivé la terre pendant plusieurs années, les Wolfe vinrent résider au village dans la maison qui occupait le site de celle de M. Rosaire Bernard, aujourd'hui. En 1960, ils allèrent s'établir à Ottawa.

Cet ancien citoyen de Bourget a laissé le souvenir d'un honnête homme et d'un excellent travailleur. Il a été, durant de nombreuses années, commissaire de l'école du «Trois». Il faisait partie de la Ligue du Sacré-Cœur et des Chevaliers de Colomb. Il se renseignait bien sur la politique par la lecture des journaux. Ses amis gardent un agréable souvenir de son patois coloré: «Arc-en-ciel». C'était un passionné pour les cartes.

Stanislas est décédé à Ottawa le 5 mai 1971.

Wolfe, Eva

Née à Clarence Creek, le 25 avril 1906, Eva était fille de François Galand et d'Hermina Gagné.



Eva Wolfe

En l'église St-Pascal-Baylon, le 13 mai 1929, elle prenait pour époux, Stanislas, fils de Joseph Wolfe et de Tarsile Franche, qui l'aima résider sur la ferme qu'il possédait depuis peu à Bourget. Leur mariage fut béni par la naissance de six enfants: Marcel (prêtre du diocèse de Gatineau-Hull), Carmen (Sœur de la Charité d'Ottawa) Jeannine (M^{me} Gerry Therien), Thérèse (M^{me} Jean-Guy Séguin), Raymond (époux de Raymonde Barbarie) et Charles. Tous sont nés sur la ferme du «Trois» à Bourget, à l'exception du dernier qui a vu le jour au village.

Veuve depuis 1971, Eva demeurait à Ottawa avec son fils cadet, Charles, qui était son bâton de vieillesse, lorsqu'elle décéda le 7 novembre 1984.

Yelle, Albert

Albert est né à The Brook en 1907. Ses parents, Zotique Yelle et Léonie Poupert le firent



Albert Yelle

baptiser en l'église du Sacré-Cœur. Il a fait ses études primaires à l'école de St-Félix. En même temps, il s'est familiarisé avec l'agriculture auprès de son père.

Le 4 juillet 1940, il épousait Anita, fille de Léon Lavigne et de Georgiana Guindon, qui lui donna quatre enfants.

Il débuta sur le marché du travail dans l'industrie américaine alors qu'il fut employé par la Union Carbide Company.

Devenu cuisinier de profession, Albert fut au service des Chemins de fer Pacifique Canadien pendant plusieurs années.

Pratiquement aux débuts de la Forêt Larose, il y obtint un emploi et resta trente ans à manœuvrer des machines. À l'occasion, il assistait son beau-frère, Donat Paul, comme barman à l'Hôtel Royal de Bourget.



Anita Yelle

Albert Yelle est devenu veuf en 1979; il est allé rejoindre Anita dans l'éternité, le 27 novembre 1984.

Yelle, Anita

Née en 1904, Anita était la fille de Léon Lavigne et de Georgiana Guindon. Ses parents la firent baptiser en l'église du Sacré-Cœur de The Brook. Elle fit ses études primaires et, au même temps, se prépara à la lutte pour la vie en apprenant à travailler auprès de ses parents qui ne lésinaient pas à l'ouvrage.

Avant son mariage, Anita fut employée pendant quelque temps comme bonne dans une maison privée.

En notre église paroissiale, le 4 juillet 1940, elle prenait pour époux, Albert, fils de Zotique Yelle et de Léonie Poupert. Ils ont eu quatre enfants: Odette, Caroll, Jean-Denis et Michel. Leur mère les a toujours encouragés à s'instruire et ils sont tous devenus instituteurs.

Anita Lavigne-Yelle est décédée après une longue maladie le 18 décembre 1979.

Yelle, Arthur

Fils de Bénonie Yelle et de Clara Deneault, Arthur est né à Bourget le 16 mars 1912. Une fois ses études terminées à l'école primaire de la septième concession, il aida ses parents sur la ferme.



Arthur Yelle

Le 31 août 1941, il conduisit Léontine à l'église St-Joseph de Wrightville (Québec) pour l'y épouser. La mariée était fille d'Arsidas Gratton et d'Eugénie Bertrand. Le prêtre officiant était notre ancien curé, M. le chanoine L. C. Raymond.

Après leur mariage, le jeune couple revint sur la ferme paternelle où il resta jusqu'en 1948. Quittant alors leur exploitation agricole, les Yelle vinrent s'installer au village. Arthur travailla dès lors à Ottawa: en été, comme menuisier et, en hiver, comme mécanicien de machines fixes pour la Fonction Publique du Canada.

Le 13 septembre 1962, il fut terrassé par un infarctus. Il laissait à sa veuve onze jeunes orphelins: Jacques, Gaëtan, Serge, Ghislaine, Colette, Françoise, Lise, Guy, Jean, Pierre et Sylvie.

Arthur a déjà été marguillier de notre paroisse. C'était un passionné du billard et des cartes.

Yelle, Léontine

À St-Pascal-Baylon, sur la ferme de ses parents, Arsidas Gratton et Eugénie Bertrand, Léontine vit le jour le 22 novembre 1917.

Après avoir terminé ses études à «l'école primaire des Houle» de Curran, elle resta avec ses parents pour assister sa mère à la maison et son père aux travaux agricoles. À l'âge de vingt ans, elle alla travailler à Ottawa où elle vaqua, jusqu'à son mariage, aux soins des malades de l'Hôpital St-Vincent.

En l'église St-Joseph de Wrightville, le 31 août 1941, elle épousait Arthur, fils de Bénonie Yelle et de Clara Deneault dont elle eut onze enfants, soit six garçons et cinq filles.

Après la mort prématurée de son époux, en 1962, elle continua à se débattre courageusement et son dévouement sans limites lui permit de mener à bonne fin l'éducation de tous ses enfants. Présentement, son groupe familial, enfants, gendres, brus et petits-enfants, forme,



Léontine Yelle

avec elle, une communauté de trente-cinq membres où chacun l'entoure d'attentions et d'affection bien méritées.

Léontine fait partie du cercle local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes ainsi que du Cluh d'Âge d'Or. Elle trouve agréable de faire passer le temps en tricotant et en jouant aux cartes.

Yelle, Carol

Par son père, Albert Yelle, Carol descend d'une des plus anciennes familles de Bourget. Sa mère, née Anita Lavigne, lui donna naissance le 21 mai 1944.



Carol Yelle

Il fit ses études élémentaires à l'école de son village, de 1950 à 1959, et ses études secondaires à l'école privée de Bourget, de 1959 à 1961. Il obtient ensuite un brevet d'enseignement à l'École Normale de l'Université d'Ottawa, en 1962. Dans la suite, la même institution lui décerne un baccalauréat ès arts (B.A.) en 1969, puis une maîtrise en éducation (M.Ed.) avec concentration en administration scolaire, en 1972. En juillet de la même année, il reçoit, du Ministère de l'Éducation de l'Ontario, un certificat de directeur d'école. Présentement, Carol poursuit ses études à l'Université d'Ottawa en vue d'obtenir un baccalauréat en éducation (B.Ed.) avec spécialité en éducation de l'enfance en difficulté.

Après avoir été enseignant à l'école Brébeuf d'Ottawa, de septembre 1962 à juin 1970, il a été directeur-substitut à cette même école, de septembre 1966 à juin 1970. En septembre suivant, il devenait directeur de l'école élémentaire de St-Isidore de Prescott, poste qu'il a occupé jusqu'en 1984, alors qu'il a été chargé des mêmes responsabilités à l'école Ste-Trinité de Rockland.

Carol a été membre du Conseil paroissial de pastorale pendant plusieurs années, dont trois ans à titre de président.

Il se dévoue comme bénévole au sein de l'Association du Hockey mineur du Canton de Clarence. Il fait aussi du bénévolat en faveur des organisations du Centre récréatif de Bourget.

Malgré sa carrière surchargée, Carol sait ménager de la place à une intéressante vocation parentale qu'il débute, le 21 août 1965, en épousant, à Clarence-Creek, Monique, fille de Roland Wolfe et de Lucia Chabot. Leur mariage a été béni par la venue de quatre enfants.

Yelle, Monique

À Roland Wolfe et Lucia Chabot, naissait, le 4 novembre 1944, une future Bourgetaine qu'ils firent baptiser, sous le nom de Monique, à leur église paroissiale de Clarence-Creek.

Après avoir fait, de 1950 à 1959, le cours élémentaire réglementaire à l'école de son village, Monique vint poursuivre ses études à l'École secondaire privée de Bourget (1959-1961). Elle se forma comme enseignante à l'Université d'Ottawa (1961-1962) puis, en 1981, elle décrochait, à cette dernière institution, un baccalauréat ès arts.

De 1965 à 1967, elle enseigne à l'école Notre-Dame-du-Cap de Cumberland et, de 1967 à 1969, à celle de St-Joseph d'Orléans. Elle occupe maintenant un poste au Conseil des écoles catholiques de Prescott et Russell depuis 1976.

Répondant à la «grande demande» d'un ancien copain du secondaire, Monique lui disait un «oui» solennel, en l'église Ste-Félicité de Clarence-Creek, le 21 août 1965. Depuis ce



Monique Yelle

jour-là, M^{me} Caroll Yelle a adopté Bourget et l'a enrichi de quatre enfants, soit deux garçons et deux filles: Yves, Carole-Anne, Josée et Stéphane.

Monique Yelle est une bénévole zélée au sein des organisations paroissiales de Bourget, en faveur du Club de patinage artistique du Canton de Clarence et aussi au profit de la Société canadienne du cancer dans les comtés de Carleton, Prescott et Russell.

Yelle, Jacques

En l'église du Sacré-Cœur de Bourget, le 15 juin 1942, était fait chrétien, Jacques, fils d'Arthur Yelle et de Léontine Gratton.



Jacques Yelle

Il compléta la onzième année du cours secondaire de l'Ontario puis, après études spéciales, il obtint un diplôme de «Chartered Cartographer» de l'Ontario Institute of Chartered Cartographers.

Jacques travaille à la Fonction Publique du Canada à titre de surveillant cartographe (géologie) pour Énergie, Mines et Ressources Canada.

En l'église St-Léon-le-Grand de Treadwell, le 19 septembre 1964, il épousait Lyse Y., fille de Lorenzo Bercier et de Brunette Fredette. Trois enfants sont nés de ce mariage, soit deux filles et un garçon. Jacques a passé toute sa vie à Bourget à l'exception des quatre années qui ont suivi son mariage (1964-1968).

Demeurant dans la septième concession, tout près du Chemin de Russell, Jacques aime jardiner et s'occuper d'agriculture dans ses loisirs. Lui et son épouse mentionnent comme passe-temps: la marche modérée, le ski-de-fonds, le ping-pong, les activités familiales, les jeux de cartes et la télévision. En outre, notre cartographe aime la lecture.



Lyse Y. Yelle

Yelle, Lyse Y.

Lyse Y. est née le 13 février 1944 et a été baptisée en l'église St-Paul de Plantagenet. Ses parents étaient Lorenzo Bercier et Brunette Fredette.

Après avoir complété la onzième année du niveau secondaire de l'Ontario, elle fit un cours d'un au Collège commercial Bilingue Laroque où elle obtint le diplôme de secrétaire.

En son église paroissiale de St-Léon-le-Grand de Treadwell, le 19 septembre 1964, elle a épousé Jacques, fils d'Arthur Yelle et de Léontine Gratton. Leur mariage a été béni par la naissance de trois enfants: Chantal, Sylvain et Sophie.

Lyse Y. est Bourgetaine depuis 1968. Elle partage les passe-temps de son époux et, en plus, fait du tricot et du macramé.



Jean-Denis Yelle

Yelle, Jean-Denis

À Bourget, le 20 décembre 1942, naissait Jean-Denis, fils d'Albert Yelle et d'Anita Lavigne.

Après son certificat de douzième année obtenu à l'école secondaire privée de Bourget, il fit son école normale à Ottawa. Ensuite, il obtint un Baccalauréal ès Arts et une maîtrise en éducation de l'Université d'Ottawa.

Sa feuille de route comme enseignant se lit ainsi: Harty, Ontario: 1961-1962: école Ste-Félicité de Clarence-Creek: 1962-1969: directeur de l'école St-Mathieu de Hammond: 1969-1972; directeur de l'école St-Victor d'Alfred: depuis 1972.

Le 7 août 1971, Jean-Denis épousait, à Hammond, Lucie, fille de Conrad Lalonde et de Gertrude Guindon. Trois garçons partagent maintenant leur vie.

Les concitoyens et les confrères d'enseignement de Jean-Denis lui ont manifesté leur confiance en le chargeant, à l'occasion, des responsabilités suivantes: président du Centre récréatif de Bourget; président de l'Association des enseignants franco-ontariens de Prescott-Russell et président du Conseil des directeurs d'école de Prescott-Russell.

Yelle, Lucie

Fille de Conrad Lalonde et de Gertrude Guindon, Lucie est née à Hammond le 7 août 1950.



Lucie Yelle

Suite à son cours primaire, fait à Hammond, elle s'enrôla au secondaire du Couvent du Sacré-Cœur à Ottawa, puis continua ses

études, pour devenir enseignante, à l'École Normale de la Capitale nationale.

Elle a été institutrice à Hammond, de 1969 à 1974, et est maintenant suppléante dans les écoles de Prescott-Russell.

Celui que Lucie a épousé était, non seulement un confrère enseignant, mais aussi le directeur de son école. En effet, le 7 août 1971, Jean-Denis, fils d'Albert Yelle et d'Anita Lavigne, la conduisait à l'autel en l'église St-Mathieu de Hammond. Aujourd'hui, ils sont les heureux parents de trois enfants: Éric, Martin et Marc.

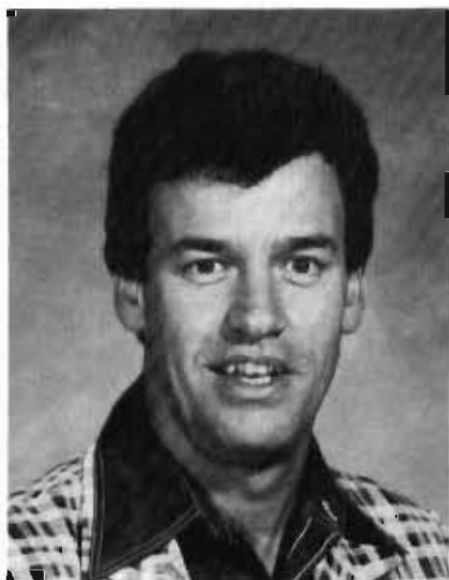
Yelle, Michel

Michel, le plus jeune des fils d'Albert Yelle et d'Anita Lavigne est né à Bourget le 20 juillet 1947.

Il étudia à l'école séparée du village jusqu'à la dixième année puis fit sa onzième à l'école secondaire privée de Bourget; ensuite, il accomplit sa douzième à l'école secondaire de Casselman. Dans les années qui suivirent, l'Université d'Ottawa lui décerna un Baccalauréat ès Arts général.

Depuis qu'il a commencé sa carrière d'enseignant au Conseil des écoles catholiques de Prescott-Russell, il a été, pendant trois ans, professeur à plein temps d'éducation physique, faisant la rotation entre une demi-douzaine d'écoles de la région. Puis, il fut professeur de français à Clarence-Creek pendant huit ans. L'an dernier, il a été prêté au Ministère de l'Éducation qui l'a utilisé comme conseiller en français pour l'est de l'Ontario. Cette année, il est revenu à Clarence-Creek où il enseigne en sixième année.

Le 21 décembre 1974, Michel épousait, à Carlsbad Springs, Christiane, fille de Rémi



Michel Yelle

Desforges et de Gaëtane Dupont. Ils ont eu trois enfants de leur mariage.

Michel est conseiller du village de Bourget depuis 1978. Ses loisirs, par ordre de préférence, semblent être le hockey, le base-ball, le fast-ball et le golf... il n'a pas été professeur d'éducation physique sans raison.

Yelle, Christiane

Originaire de Carlsbad Springs, Christiane y est née, le 3 janvier 1951, du mariage de Rémi Desforges et de Gaëtane Dupont.

Elle a accompli le cycle des études primaires, secondaires et normales pour aboutir au statut d'enseignante.



Christiane Yelle

Christiane a débuté sa carrière comme institutrice en enseignant pendant un an au Témiscamingue. Ensuite, elle enseigne durant huit ans, d'abord à plein temps, puis aux dernières années, à temps partiel, pour le Conseil des écoles catholiques de Carleton.

Depuis trois ans, elle est prise à plein temps chez elle par ses tâches de maman et de maîtresse de maison. Ce sont les serments échangés, le 21 décembre 1974, avec Michel Yelle, en l'église St-Laurent de Carlsbad qui l'ont amenée à cette situation stable. Les trois enfants que le Ciel leur a donnés se nomment Michel, Dominique et Annie.

En épousant le fils d'Albert Yelle et d'Anita Lavigne, Christiane a opté pour la «citoyenneté» bourgetaine.

Zuercher, Ernestine

C'est de la lointaine Floride que nous parvient une dernière voix, encore fidèle au passé, pour nous rappeler ses origines bourgetaines.



Ernestine Zuercher

L'une des personnes natives les plus anciennes de notre patelin, Ernestine a vu le jour à The Brook, le 18 janvier 1892, ce qui l'amène à quatre-vingt-treize ans en notre année du centenaire. Ses parents étaient Ferdinand Martel et Marguerite Richer.

M. le cnr L. C. Raymond bénit son mariage à Carl Jacques Zuercher, le 16 janvier 1912, en notre église du Sacré-Cœur. Des trois enfants issus de ce mariage, Marguerite, Raymond et Béatrice, seul cette dernière vit encore.

Après son cours primaire à Bourget, Ernestine alla poursuivre ses études à Ottawa dans un pensionnat tenu par les Sœurs Grises de la Croix. Ayant obtenu un diplôme d'enseignement de Toronto, elle fut institutrice, d'abord à l'école du «Trois», puis à celle de Cheney. À l'école n° 21 de la troisième concession, Ernestine enseignait aux enfants les plus avancés tandis que Joséphine Chénier (M^{me} Joseph Hector Boudreau) était en charge des plus jeunes.

Ayant passé les vingt-et-une premières années de sa vie à The Brook-Bourget, Ernestine suivit ensuite son époux à Caledonia Springs puis à Montréal; de là, ils séjournèrent à Charlottetown pendant quelques années avant d'émigrer aux États-Unis au début des années «vingt».

En quittant Bourget, les Zuercher cédèrent leur ferme au frère d'Ernestine, Napoléon Martel.

On se souvient que Carl Zuercher a déjà été gérant de la Cie Russell Lithia, première entreprise d'embouteillage d'eau minérale à Bourget.

Madame Zuercher, qui réside à St-Petersburg, Floride, reste une alerte nonagénaire qui écrit encore admirablement bien pour son âge.

Miettes du passé

Anecdotes et Récits à saveur ancienne

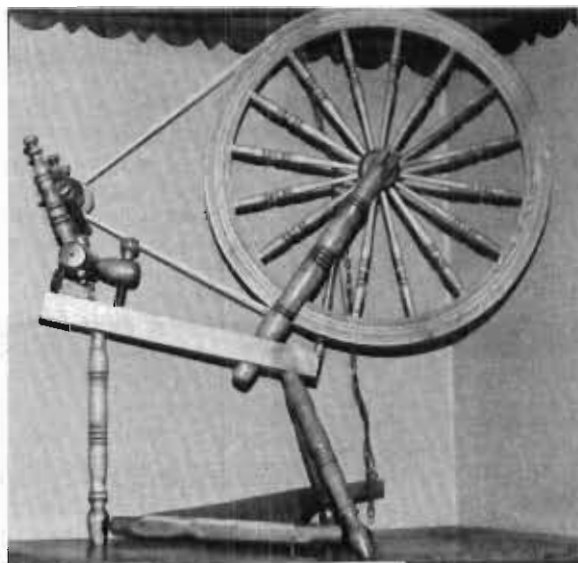
Voici les dernières paroles que contenait le mandement d'adieu de M^r Bourget: «Mes enfants, gardez le dépôt sacré des traditions, souvenez-vous de mes labeurs.»

Comme celle de son patron, le charitable évêque de la métropole canadienne, nous voudrions ici que la voix de la paroisse puisse vous faire une invitation semblable: «Gardez nos vieilles coutumes, cultivez la mémoire des aïeux, imitez leurs vertus et continuez leur mission.»

L'Histoire est le meilleur facteur de la tradition. Peut-être verrons-nous un jour l'un des fils de Bourget tremper sa plume dans l'encre d'or de la vénération pour écrire la petite histoire de notre paroisse? En attendant cette réalisation, perpétuez l'humble épopée de notre passé, colligez souvenirs et anecdotes; tout ce que vous savez du bon vieux temps, racontez-le à vos enfants afin qu'ils se fassent, après vous, les porteurs du souvenir; ainsi ils faciliteront la conservation des traditions et collaboreront plus tard à la rédaction de l'histoire de notre petite patrie, humble paroisse dans la grande patrie canadienne.

Nous avons ramassé, dans le présent chapitre, quelques récits, esquisses et notes, glanés ici ou là dans la vie bourgetaise d'hier et celle d'aujourd'hui. Le temps et l'espace ont limité l'étendue de nos «rapaillages» mais nous souhaitons que notre exemple incitera tous les paroissiens, anciens et nouveaux, à continuer cette recollection qui, nous l'espérons, saura vous être agréable.

Répondant à des demandes instantes, nous avons repris presque toute la matière qui se trouvait sous ce titre dans Bourget Diamantaire, complétant parfois les textes d'alors par des éléments nouveaux. Pour éviter que se répète, comme pour Bourget Diamantaire, l'erreur d'attribuer à quelqu'un d'autre les «miettes» contenues dans les pages suivantes, nous avons décidé d'identifier chacune d'elles par une signature qui est, soit le nom de l'auteur, soit un pseudonyme. Quand des chiffres précèdent cette signature, cela signifie que l'article en question a paru d'abord ou a été complété, selon le cas, dans l'albmn du cinquantenaire (50), dans Bourget Diamantaire



(Photo: Ch.-A. H.)

Les rouets de notre pays,
Ont su garder dans leur mémoire
De très amusantes histoires,
Qu'ils redisent aux tout petits!
Albert Larrieu

(60), dans la présente publication (100), ou dans l'année indiquée. L'absence de chiffres est un indice d'inédits.

Nous n'avons pas établi d'ordre précis pour présenter ces «Miettes»; nous nous sommes

permis de procéder presque «à-tout-venant» pour faciliter la mise en pages.

Bonne lecture!

(60-100) Antal

Souvenirs d'un Ancien*

Combien j'ai douce souvenance
Des jours heureux de notre enfance!
(Chateaubriand).

C'est vers vous, mes chers co-paroissiens d'autrefois, que se reporte ma pensée au moment où se préparent les fêtes solennelles du cinquantième anniversaire de fondation de la paroisse de Bourget.

Cinquante ans, c'est peu dans l'histoire d'une institution stable comme une paroisse canadienne-française. Pour nous, pauvres humains, c'est toute une vie. Et quelle vie, quand ce fut la nôtre!

*Nous nous sommes permis, et avec plaisir, de rééditer ces remembrances que le R. P. Ubald Langlois, o.m.i., avait écrites en 1935 pour préfacier l'Album-Souvenir du cinquantenaire. Ce faisant, nous associons son souvenir à nos célébrations tout en donnant le privilège à nos anciens et nouveaux paroissiens de pèleriner agréablement avec lui dans le passé bourgetain.

Bourget s'appelait alors «The Brook». Oui, c'est bien de notre cher vieux «Brook» qu'il convient de nous entretenir un peu, ne serait-ce que pour raviver, sous la cendre, la flamme de nos plus doux souvenirs, et nous n'avons pas tant vieilli.

En ce temps-là, le Brook n'avait pas encore d'histoire, nous semblait-il; c'est nous qui en écrivions les premières pages.

Pourtant, un soir de 1900, petit «nouveau» au Collège de Montréal, j'essayais mes patins neufs, de vrais patins ceux-là, et vissés aux semelles, et si supérieurs aux patins à ressorts avec lesquels j'avais fait mon apprentissage sur les petits miroirs de glace qui dormaient entre les mottes gelées au fond des fossés du Brook. Plein d'admiration, je regardais évoluer avec une grâce sans pareille et une aisance d'artiste

l'un de nos professeurs, M. l'abbé Guindon, p. s. s. Historien, littérateur, poète, inventeur d'une turbine à vapeur qui fit la fortune d'un escroc, peintre émérite, M. Guindon, à qui les élèves parlaient peu parce qu'il était sourd, faisait au milieu de nous figure de personnage presque légendaire auréolé de ses nombreux talents et cachant ses yeux profonds de méditatif sous les rebords d'un vaste chapeau de feutre mou.

Il s'approcha de moi en me disant: «Et vous, mon petit, d'où venez-vous?»

— «Du Brook, Monsieur; de The Brook, Ontario».

— «De The Brook! Mais je connais bien votre pays, pour avoir travaillé à l'arpentage de toute cette région».

Et il se mit à parler avec enthousiasme de cette jolie plaine que l'œil ravi découvre toute aujourd'hui entre les petits bosquets qui la découpent, mais qui alors poussaient drus comme du blé les plus beaux arbres de la forêt canadienne. Il en connaissait tous les replis et jusqu'aux moindres ruisseaux. Il appelait de leurs noms les tribus indiennes qui jadis avaient habité les bords de la Nation et du Brook, et qui avaient fait leur repaire des bois de la Bandrée (Boundary) mystérieuse. Je m'imagine que, même à cette époque lointaine, les Indiens devaient aimer à fréquenter, tout comme nous enfants, les rives boueuses du réservoir considérable que ne pouvait manquer d'être le Lac, tout frétilant de barbottes longues comme ça, mais savoureuses comme nulle part au monde.

Il fallait l'entendre parler de l'abondance du gibier qui peuplait cette terre bénie, véritable paradis du chasseur: des ours que l'on rencontrait à chaque pas et des chevreuils qui se laissaient tuer à coup de bâtons. — «Mon petit, conclut-il, vous habitez un coin merveilleux, et, quand le bois aura disparu, le sol fécond fera vivre dans l'aisance les habitants qui l'aimeront assez pour le travailler de tout leur cœur».

Ce bois si touffu dont les souches agrippées à la terre depuis des siècles semblaient devoir défier tous les efforts, nous l'avons vu fondre sous nos yeux. En ont-ils fait des abattis nos vigoureux pionniers qui maniaient la hache avec tant de force et de précision! Surtout quelles dévastations sur le passage des feux de forêts! Qui de nous ne se rappelle ces étendus sans fin de troncs d'arbres calcinés couchés sur un linceul de cendres épaisses, ces nuits terrifiantes éclairées par l'incendie immense et ces jours sans soleil où le ciel pleuvait du feu. Partout c'était la consternation; on ne recevait que des nouvelles sinistres; incapables d'arrêter les progrès du fléau, les colons fuyaient abandonnant leurs fermes et leurs troupeaux; à peine les habitants parvenaient-ils à échapper à la fournaise, ne devant parfois leur salut

qu'au merveilleux instinct de leurs chevaux à se guider dans la fumée qui brûlait les yeux et rendait l'air irrespirable. Le village du Brook, protégé par le défrichement, était devenu un camp de refuge.

Ce fut la fin de la forêt et la fin du gibier. Il ne resta plus de tout cela que le souvenir de la futaie épaisse et sombre au fond de nos prunelles d'enfants, et dans le tympan de nos oreilles l'appel plaintif et prolongé du «hound» suivant la piste du chevreuil.

À cette époque où la forêt employait tant de bras et la terre commençait à produire, quelle animation, certains soirs, au village, «au coin» comme on disait! Quelles assemblées bruyantes et joyeuses, le samedi par exemple, et comme il en coulait parfois de ce malheureux «whisky» blanc contre lequel fulminait avec tant d'énergie M. le curé Larose. S'il a fallu que les feux de forêt fissent leur part pour ouvrir rapidement les terres et pour faire fleurir, comme par enchantement, les fermes d'où Bourget tire sa richesse en même temps que les nombreuses écoles où s'instruisent les générations montantes, il a fallu aussi que le bon Dieu s'en mêlât, du fond de son tabernacle et par le ministère de nos admirables curés, pour ranger ces rudes défricheurs et unir ces descendants des Normands chicaniers dans la grande famille d'aujourd'hui. Venant de paroisses différentes et la tête faisant de temps à autre un peu mal au cœur, par ailleurs si bon et si généreux, de nos pionniers, il faut avouer que le travail de fusionnement des idées et d'assouplissement des caractères, ne s'est pas fait tout seul. Mais la foi était vive et les mœurs simples.

Évidemment, le bon Dieu avait choisi nos curés tout exprès pour la besogne de miséricorde qu'il leur confiait. M. Talbot, lui, n'eut pas le temps de laisser sa marque. Avec M. Constantineau, si actif et si ardent, ce furent les premiers coups de ciseaux qui taillent dans le vif des âmes frustrées et rudes pour en dégager la figure du Christ au sein d'une vie intensément chrétienne. L'église, la belle église matérielle, remplaça vite la chapelle temporaire; l'édifice spirituel monta moins rapidement au gré de l'apôtre et ce ne fut pas toujours sans résistance. Les dix années de pastorat de M. Larose ne furent pas de trop avec sa voix terrible, sa prédication sévère, sa doctrine quelque peu janséniste, sa vie rigide et les mortifications auxquelles il soumettait ses nièces, pour briser cette résistance et faire triompher la grâce sur la nature. J'en appelle à vous qui y avez passé: Ah! ce n'était pas une petite entreprise dans ce temps-là que de marcher au catéchisme et de se préparer à la première communion. Quand j'y songe, j'en ai encore le frisson dans le dos, car le juge était inexorable et il ne fallait pas compter avancer par charité. J'ai aussi la certitude que personne n'a oublié la grande mission prêchée alors par deux éloquents Jésuites: le P. Prince, que tant de pa-



R. P. Ubald Langlois, O.M.I.

roisses ont entendu dans la suite, et le P. Pichon qui avait été le si estimé directeur de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Je vois encore les oriflames aux vibrantes inscriptions dont ils avaient décoré les murs dénudés de notre église et les larmes que leur chaude parole avait tirées de tous les yeux.

Maintenant, le terrain était prêt pour l'œuvre de douceur et de bonté qu'y accomplit Son Excellence M^{re} F.-X. Brunet de sainte mémoire, et l'heure était venue où la paroisse allait prendre un essor prodigieux dans le champ de toutes les activités matérielles, agricoles, nationales et spirituelles, sous la poussée du magnifique réalisateur que fut M. le curé Raymond.

Vous qui avez eu la patience de m'accompagner jusqu'ici à travers notre passé si riche de souvenirs toujours chers, parcourez avec un reconnaissant amour ces modestes pages où la piété filiale a voulu recueillir comme dans un écriin les grandes dates de notre histoire paroissiale, consigner quelques-uns des principaux gestes de nos fondateurs et sauver de l'oubli les noms des tout premiers qui firent la conquête de ce coin de pays ontarien au profit de la foi catholique et de l'influence française. Comme moi, sans aucun doute, vous aimeriez dresser la liste complète des anciens si méritants dont les noms et les traits sont gravés à jamais dans le coin le plus fidèle de votre cœur. De peur que votre mémoire ne vienne à vous trahir, allez souvent, sur les mille et quelques tombes où la mort en votre cimetièrre a enseveli les artisans du passé, allez relire avec émotion les noms dont vous avez tant raison d'être fiers et recevoir les enseignements de leur vie d'honnêtes serviteurs de Dieu et de la patrie.

Puissent-ils vous garder, vous et vos enfants et les enfants de vos enfants, toujours fidèles au

Dieu qu'ils ont aimé plus qu'eux-mêmes, au sol qu'ils ont fécondé de leurs sueurs, aux traditions sacrées dont ils vous ont légué le dépôt pour le transmettre intact à ceux qui viendront après vous!!

Pour moi, que l'obéissance religieuse a conduit sous d'autres cieux, je puis dire avec le

poète Louis Mercier:

«Je n'en garde pas moins dans le sang de mes veines,
Dans mon cœur délivré des ambitions vaines,
Et jusque dans la moelle intime de mes os,
Un indomptable amour pour cette terre amie
Que tous ceux de chez nous ont aimée et servie

Avant de prendre en elle un suprême repos.
... Oui, mon âme d'Oblat reste sœur de la vôtre;
Le souffle de nos morts y revient palpiter.
Et, sans doute, ce sont les lointaines pensées
Silencieusement dans leur être amassées
Dont mon âme déborde et qui la font chanter.»

(50) U. LANGLOIS, o.m.i.

Pris dans l'évolution du chant sacré à Bourget

On m'a demandé de raconter les souvenirs que j'ai gardés de l'évolution du chant d'église à Bourget, et je m'acquitte de cette tâche en comptant sur l'indulgence de chacun à l'égard de mon texte comme à celui de mes appréciations.

En vous disant que je fais partie du chœur de chant de ma paroisse depuis 1919, vous réaliserez, comme moi, que je ne suis plus jeune. À ce moment là, c'était le maître de poste de Bourget, M. Adélarde Ménard, qui était également maître-chantre. Il avait succédé à son Oncle, M. Joseph Ménard, dans l'occupation de ces deux «maîtrises».

Quand je commençai à «monter au jubé», le plain-chant en latin était généralisé dans le diocèse et il semble bien qu'il avait eu «droit de cité» chez nous depuis la fondation de la paroisse (en 1885). Le plain-chant était donc l'harmonie vocale utilisée aux grand-messes sur semaine, les dimanches et les jours de fête, de même qu'aux vêpres. Chaque chantre s'évertuait, avec plus ou moins de succès, à suivre les notes et la mesure dans un gros bouquin

appelé «Paroissien Romain». Il y avait alternance de soli et d'un chœur, de sorte que chacun avait occasionnellement le privilège, comme «Maître Corbeau» de la fable, de faire valoir sa «belle voix» en solo pour l'Asperges, le Kyrie, le Gloria, le Credo, le Sanctus ou l'Agnus Dei jusqu'à ce que le retentissant «Ite Missa Est» de l'officiant mette un terme à nos «époumonnements».

Les cantiques chantés aux messes basses avaient des airs contemporains dont le rythme était rapidement appris et apprécié par les fidèles. Parmi les nombreux recueils dont nous disposions alors, le plus populaire était certainement celui qui s'appelait «Trois cent cantiques».

Un jour, vers 1925, nous arriva un jeune médecin, le docteur Anatole Bohémier. Il avait fait ses études classiques à St-Boniface (Manitoba) et avait acquis un goût profond pour le chant grégorien en fréquentant souvent le monastère des pères trappistes au village voisin de Saint-Norbert. Le grégorien est toujours chanté en chœur.

Le nouveau médecin de la paroisse dut utiliser beaucoup de diplomatie, de tact et de doigté pour ne pas froisser la susceptibilité des doyens de la chorale et faire adopter le grégorien où excellent tant de monastères célèbres.

Plus tard, je me souviens que notre curé, l'abbé Calixte Landry, possesseur d'une superbe voix, se permettait quelque chose qui n'était peut-être pas d'une parfaite orthodoxie liturgique mais qui nous émouvait grandement. Accompagné par sa Sœur, Alexina, qui touchait artistiquement l'orgue, il chantait parfois aux messes du dimanche un «Pater Noster» à mélodie tellement prenante qu'on ne pouvait s'empêcher d'en être profondément remué. Il arrivait même à notre talentueuse organiste d'accompagner en sourdine la préface éloquentement chantée par son frère; Mon Dieu que c'était beau!

Je me rappelle aussi que, pendant une partie des «années quarante», le fameux cantique «Minuit Chrétien» fut banni de nos temples en raison de ses origines que l'on disait «pas trop catholique». Son retour fut agréable à tous car



(Photo: Ch.-A. H.)

les fidèles, qui y trouvent de saines émotions à l'égard de l'Enfant-Dieu, ne se formalisent pas de sa source.

Depuis près d'un quart de siècle, l'évolution liturgique a commencé à mettre au rancart le latin de nos chants religieux pour le remplacer par la langue vernaculaire de chaque communauté. Ce fut l'arrêt de mort du grégorien dans notre paroisse.

Le fait que je sois encore chantre à mon église paroissiale prouve que je ne suis pas trop réfractaire aux changements qu'a subi notre chant sacré en ces dernières années. Même, j'aime beaucoup certains de nos nouveaux chants. Toutefois, j'apprécierais bien que les gens de ma génération aient occasionnellement la satisfaction de pouvoir participer à une bonne vieille messe en grégorien. Pour ce faire, il ne devrait pas être nécessaire de devenir dissident à la manière d'un M^{re} Lefebvre. D'ailleurs, ça pourrait offrir à nos jeunes l'occasion de comprendre ce que leurs aînés estiment avoir perdu.

(1981) Ernest Hurtubise



Une section de nos tuyaux d'orgue

(Photo: Ch.-A. H.)



Le mystère de la vieille chapelle

Courtney C. J. Bond est reconnu comme historien de la capitale nationale. Dans un de ses livres «Le Pays de l'Outaouais», il nous conduit dans les environs de ce qui fut jadis «Bytown» et, au cours de son itinéraire, il nous signale les principaux points d'intérêt en offrant quelques renseignements sur chacun d'eux.

Arrivé à Sarsfield, voici une partie de ce qu'il nous en dit: «La paroisse de ce village, qu'on appelait autrefois Daugh's (ou Daoust) Corners, fut fondée en 1867 lorsqu'on y établit la vieille chapelle qui était autrefois à The Brook (Bourget)».

Or, la première et unique chapelle de The Brook n'a été construite qu'en 1885, et cet édifice, qui avec le temps a changé de vocation, est encore dans le village de Bourget.

Il est donc évident que monsieur Bond fait erreur, et cela vient sans doute de confusions contenues dans le texte des rapports de M^r Guigues, évêque d'Ottawa, qui ont donné lieu à des méprises lorsque le R.P. Alexis de Barbezieux, capucin, a rédigé son «Histoire de la Province Ecclésiastique d'Ottawa» publiée en 1897.

Afin de rétablir l'exactitude des faits, nous nous permettons ici de refaire l'historique des chapelles suivantes: Cumberland, Sarsfield (Bear Brook), Clarence-Creek et The Brook (Bourget). Les deux premiers centres se trou-

vent dans le canton de Cumberland et les autres dans celui de Clarence. Nous apporterons aussi quelques précisions au sujet de la région désignée sous le nom de «The Lake» (Le Lac) par les premiers cartographes du canton de Clarence. Enfin, nous indiquerons quel a été le véritable destin de la vieille chapelle de The Brook.

Chapelle de Cumberland

Le village de Cumberland fut jadis le centre religieux des catholiques du comté de Russell et l'une des plus anciennes missions du diocèse. Une première chapelle y a été construite en 1848. Ce petit local servant au culte était situé en campagne, à trois milles au sud du village et ne satisfaisait pas les gens.

Vers 1857, se rendant aux demandes de la population régionale, M^r Guigues a décidé de faire des souscriptions pour la construction de trois chapelles: une à Clarence-Creek, une deuxième à Bear Brook et la troisième au village de Cumberland. La première construite fut celle de Clarence-Creek dont la bénédiction eut lieu en mai 1858.

À Cumberland, en 1862, fut bénie une chapelle placée sous le vocable de St-Antoine de Padoue mais, en 1866, elle fut détruite par un incendie et son curé s'installa alors à Clarence-Creek pour y construire un nouveau temple



M^r Bruno Guigues, O.M.I., évêque de Bytown-Ottawa (1848-1874) — En son temps, il n'a jamais été question de chapelle à The Brook, mais on disait parfois la chapelle du Brook pour désigner celle de Bear Brook qui fut ensuite déménagée à Sarsfield.

plus grand afin de répondre aux besoins accrus de cette paroisse.

Chapelle de Clarence-Creek

Nous avons signalé la bénédiction d'une première chapelle à cet endroit en 1858 mais la paroisse Ste-Félicité n'a été érigée canonique-

① donne' à St. Hugues du Brook, ce vingt-quatrième jour de juin mil huit cent soixante-seize —
+ J. Thomas Ev. d' Ottawa

② Sarsfield ce vingt-troisième jour de juin mil huit cent soixante-huit —
+ J. Thomas Ev. d' Ottawa

Ci-dessus, photocopies des actes de visites épiscopales faites à Sarsfield, par M^r J. Thomas Duhamel, en 1876 et 1878. Au n° 1, Monseigneur écrit: donné à St-Hugues du Brook (24 juin 1876). Au n° 2, il a commencé à écrire: St-Hugues du Brook, mais il a corrigé le mot «du» pour en faire un «de», puis a rayé le mot Brook, écrivant aussitôt après «Sarsfield», ce qui donne St-Hugues de Sarsfield (20 juin 1878). M^r Duhamel a donc été sujet aux mêmes confusions que son prédécesseur.

ment qu'en 1865. Pourtant, d'après Barbezieux, les registres paroissiaux de Ste-Félicité remontent à 1855.

La première église fut bénie par M^{re} Guigues le 15 décembre 1868.

Cette paroisse comptait déjà trois cent cinquante familles en 1873, ce qui faisait écrire à M^{re} Guigues: «Il serait bien temps d'agrandir l'église et de terminer les travaux intérieurs». Mais, on attendra jusqu'au 18 août 1891 pour la bénédiction d'une nouvelle église en pierre qui passait alors pour l'une des plus belles du diocèse.

Signalons en passant que, lors de la bénédiction du beau temple de Clarence-Creek, en 1891, les paroissiens eurent la délicate pensée de compléter la joie de leur archevêque en lui annonçant que toutes les écoles publiques de la paroisse, au nombre d'une dizaine, venaient d'être transformées, à la fois, en écoles séparées.

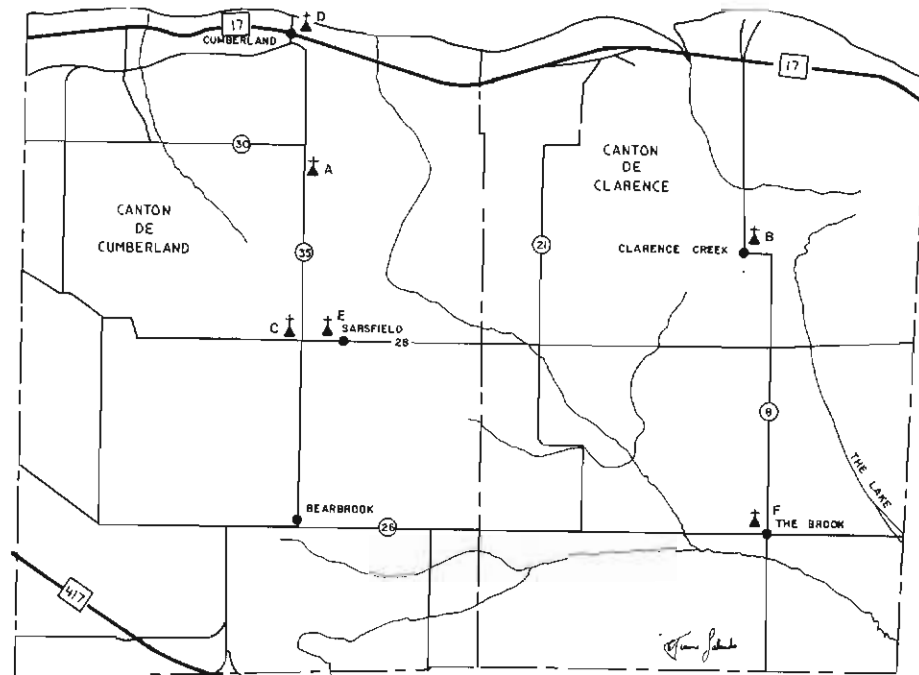
Chapelle de Bear Brook

Dans ses rapports, M^{re} Guigues désigne souvent Bear Brook tout simplement par le mot «Brook». Barbezieux mentionne qu'à l'époque de l'incendie de la chapelle de Cumberland (1866), celle du Brook [Bear Brook] était située sur le lot numéro dix de la cinquième concession. Tout comme M^{re} Guigues, Barbezieux l'appelle tantôt chapelle du Brook, tantôt chapelle de Bear Brook, mais, localisée à l'endroit clairement déterminé du lot dix de la cinquième concession, dans le canton de Cumberland, elle ne pouvait absolument pas se trouver à l'ancien The Brook connu aujourd'hui sous le nom de Bourget, et dont la première chapelle, construite seulement en 1885, se trouvait sur le lot 20 de la quatrième concession du canton de Clarence.

Mais pourquoi lui donnait-on le nom de chapelle de Bear Brook? Parce que, semble-t-il, elle était bâtie près du chemin qui séparait les quatrième et cinquième concessions de Cumberland, connu alors sous le nom de Bear Brook Road. Aujourd'hui, c'est le chemin Dunning, mais on y trouve le hameau qui a nom Bear Brook près de l'endroit où il croise la route 26, appelée aussi Chemin de Russell.

L'endroit logique pour bâtir cette chapelle sur le lot n° 10 de la cinquième concession serait la hauteur où Albert Bélanger décida beaucoup plus tard de construire sa fromagerie «Greenwood.»

L'année suivant l'incendie de la chapelle de Cumberland (1867), celle de Bear Brook fut transportée au village de Sarsfield sur le site où est présentement érigée l'église St-Hugues. Ce déménagement la rapprochait de Cumberland car, selon Barbezieux, «à la suite de l'incendie de la chapelle St-Antoine de Padoue, la mis-



Carte des premières chapelles des cantons de Cumberland et de Clarence. A- Première chapelle de Cumberland (1848). B- Chapelle de Clarence-Creek (1858). C- Chapelle de Bear Brook (1859?). D- Deuxième chapelle de Cumberland (1862). E- Chapelle de Bear Brook déménagée à Sarsfield (1867). F- Chapelle de The Brook-Bourget (1885). La chapelle «B» aurait dû être indiquée sur le côté ouest de la route 8, et la chapelle «F» sur le côté est de la même route.

(Dessin: E. P. L.)

sion de Cumberland fut définitivement abandonnée et remplacée par celle de Sarsfield». Il s'agissait donc d'un déplacement de moins d'un mille. Que la chapelle de Bear Brook ait été démolie ou transportée «debout», c'était là une opération beaucoup plus rentable que ne pouvait l'être le transport d'une bâtisse à partir de The Brook (Bourget) par des routes imposibles.

En 1882, l'évêque d'Ottawa donna l'ordre de faire une allonge à la chapelle de Sarsfield. Enfin, le 22 décembre 1895, avait lieu la bénédiction d'un vaste temple en pierre sur la petite colline où l'ancienne église dominait déjà le pays d'alentour.

Chapelle de The Brook

Parlant de The Brook, le père Alexis de Barbezieux écrit: «La première fois que l'histoire o fait mention de cette mission fut le 14 juillet 1876, lorsque les gens de la partie sud du canton (de Clarence) demandèrent à fonder une paroisse séparée». Par conséquent, chaque fois que l'on parlait de la chapelle du Brook, avant cette date, il s'agissait toujours de la chapelle de Bear Brook et non d'une chapelle inexistante à The Brook.

Monseigneur, trouvant prématurée la demande des «Brookois», les renvoya à deux ans. Le 9 juillet 1878, voyant qu'ils insistaient encore, il leur promit d'envoyer un délégué pour faire le choix d'un emplacement favorable s'ils

réunissaient par souscription la somme nécessaire pour bâtir un édifice approprié au culte. On prit du temps à s'entendre sur le site ou à atteindre l'objectif fixé, de sorte que The Brook resta attaché à Clarence-Creek jusqu'au 22 juillet 1885, date de l'arrivée de notre premier curé, M. Talbot. Il y célébra la messe pour la première fois dans la chapelle neuve, en la fête de Ste-Anne, quatre jours plus tard.

Pour répondre aux besoins, une église remplaça bientôt la chapelle. À l'automne 1889, avait donc lieu la bénédiction du premier vrai temple de The Brook. C'était un édifice en brique.

Région de The Lake (Le Lac)

Les premiers cartographes du canton de Clarence donnaient aux terrains inondables à la tête du bassin du Cobb's Lake, le nom de «The Lake».

À la page 346 de son premier volume, Barbezieux prétend qu'un chemin direct du «Lac» à Bear Brook mettrait les catholiques les plus éloignés de cette région à seulement six milles de la chapelle. Il fait magistralement erreur: d'abord parce que cette distance est celle du «Lac» à The Brook (elle serait d'une vingtaine de milles pour Bear Brook), ensuite parce qu'il n'y avait pas à ce temps là (1860) de chapelle à The Brook. Évidemment M^{re} Guigues et le Père Barbezieux ont commis des erreurs monumentales en confondant The Brook avec Bear Brook pour faire des rapprochements impossibles.

Véritable destin de la vieille chapelle

Au sujet de The Brook, le Père Alexis de Barbezieux écrit: «Lorsque la nouvelle église fut ouverte au culte, l'ancienne chapelle fut convertie en école séparée». Elle servit à cette fin durant une période indéterminée (un à quatre ans). Ensuite, on l'utilisa comme salle paroissiale à l'occasion, ce qui veut dire très rarement.

Pour remplacer son magasin détruit par le feu, le 20 septembre 1902, Edmond Langlois acheta aussitôt l'ancienne chapelle et la déménagea pour l'installer sur le solage de l'édifice incendié. L'ouverture du nouveau local commercial eut lieu le 15 décembre de la même année.

La bâtisse de la vieille chapelle était un peu plus large que le solage de l'ancien magasin. Au cours des années «quarante» le soussigné fit des formes et coula du béton pour épaissir le solage jusqu'au bord extérieur des murs en vue de rendre l'édifice plus chaud.

EN 1955, alors que l'on faisait une ouverture dans le mur au coin nord-est de la vieille chapelle afin d'établir une communication avec un nouveau rajout où se trouveraient désormais les escaliers, un des travailleurs, Jean-Louis Marcil, trouva, entre les montants, l'extrémité d'un banc d'église faite avec un mardrier de deux pouces en beau pin «clair» de nœuds et plané à la main.

Au début de 1977, au cours de la transformation de la bâtisse en salle funéraire, on ouvrit une fenêtre au coin sud-est du même mur et on y trouva l'agenouilloir d'un banc d'église, évidence que le propriétaire conserve précieusement.

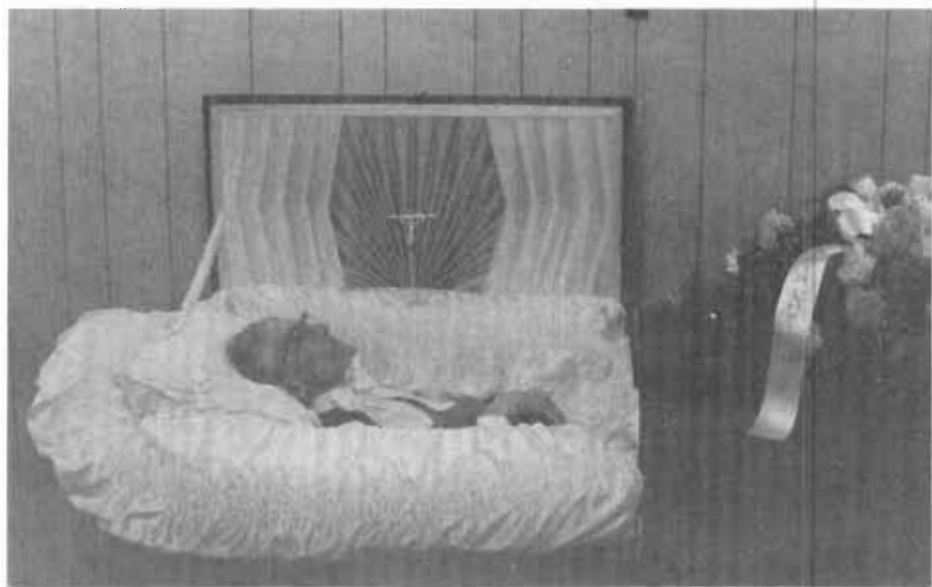
Il se peut que d'autres reliques semblables se trouvent encore dans les murs car on ne les isolait pas en ce temps là. Lorsque, en 1902, les ouvriers finirent les ouvertures des fenêtres en vue d'installer des tablettes pour la marchandise sur toute la longueur des murs, de chaque côté de la chapelle, il est donc possible qu'ils se soient amusés à jeter beaucoup de choses inutiles ou qu'ils jugeaient encombrantes, entre les montants d'une épaisseur de cinq pouces, mais on, ne s'obstinera pas à éventrer les murs de l'édifice pour le vérifier.

Après tout ce que nous venons d'en dire, il est très évident que la vieille chapelle de The Brook n'a jamais été déménagée à Sarsfield mais qu'elle est encore à Bourget; elle y a été d'abord transformée en magasin général puis, dans la suite, en salon funéraire, la Salle Pax.

Antonin Lolonde

→
Celle qui sonne depuis 1886

(Photo: Ch.-A. H.)



Curieuse coïncidence — Lors de son décès en octobre 1984, M^{me} Cyprienne Langlois, qui y a été baptisée en janvier 1889, fut exposée dans la «vieille chapelle» devenue la salle funéraire «Pox». Cette propriété est restée en possession de la famille Langlois-Lalonde depuis qu'elle a été achetée en 1902 pour devenir le magasin du père de Cyprienne.

(Gracieuseté: F. C. L.)

(Photo: C. E. L.)

Le premier bedeau de Bourget

Les bedeaux de Bourget! On pourrait en écrire bien long là-dessus. Quel enfant de chœur n'a pas été quelque peu bedeau un jour ou l'autre. C'est à qui aiderait à la parure de l'église, à la préparation des cérémonies; mais le plus grand privilège est de creuser les fosses et de les remplir. Quand il s'agit de sonner la cloche, on ne se fait pas prier et bien souvent on y met tant d'ardeur que l'annonceuse chavire là-haut dans son clocher.

Oui, il y aurait bien des choses à écrire là-dessus, mais pour aujourd'hui nous ne parlerons que des vrais bedeaux de notre paroisse, ceux qui ont porté officiellement ce titre.



Les bedeaux de Bourget n'ont jamais été aussi fortunés que leurs confrères de la ville. Pour eux, pas de beau costume doré et pas de place spéciale dans les processions. D'un autre côté, il n'y a pas seulement que la préparation des cérémonies et l'entretien de l'église qui aient été de leur ressort. Il leur fallait être menuisier, charpentier, peintre, jardinier et chantre. C'est donc dire que le bedeau a tenu une assez grande place dans l'histoire de notre paroisse.

Parmi les titulaires de la «bedocherie», nous voudrions évoquer d'une manière particulière la figure du premier bedeau de Bourget: M. Cyprien Lamarre. Le vieux Lamarre, comme nous l'appelions tous, fut bedeau pendant trente ans, et ceux qui l'ont connu ne l'oublieront pas de sitôt. À un certain temps, il disait avoir sonné les cloches du baptême pour la moitié des paroissiens de Bourget et il était loin d'avoir tort. Bon menuisier, il a laissé bien des souvenirs de son travail à l'église: les confessionnaux, les colonnes, le catafalque géant que la paroisse avait il y a quelques années.

M. Lamarre a eu une vie bien remplie qui pourrait fournir matière à bien des histoires amusantes. Entre autres, il lui arriva de sonner l'Angelus du matin à minuit et demie. Premier chantre de Bourget, il a chanté aux messes de semaine pendant une cinquantaine d'années. Il était absolument assidu et ponctuel pour cela, mais il retournait chez lui lorsqu'il constatait qu'une messe basse remplaçait la messe chantée.

Plusieurs bedeaux se sont succédés depuis M. Lamarre, mais aucun n'a encore égalé le record de notre premier bedeau.

(60) Pol



Que c'était beau! — Voici le magnifique aspect qu'offrait le chœur de notre église, entre les années 1921 et 1965, grâce à la splendeur du marbre et du simili-marbre artistiquement ouvragés de ses autels, de sa chaire et de sa balustrade.

À cette vue, les jeunes comprendront mieux les regrets profonds et les souvenirs nostalgiques ressentis par un grand nombre de personnes âgées, suite à la disparition frustrante de ces éléments de beauté auxquels ils étaient profondément attachés.

Après la grande rénovation de 1921, les paroissiens répétaient que le maître-autel était un don de M. le curé Raymond et qu'il lui aurait coûté alors le gros montant de cinq mille dollars. En argent d'aujourd'hui, cela voudrait probablement dire plus d'une cinquantaine de mille dollars... pourtant, en 1965, on l'a démolit et porté au dépotoir avec l'étrange excuse d'un renouveau quelconque dont, heureusement, n'ont pas été affligés Ste-Marie-Majeure et quantité d'autres temples «marbrés» moins «dans l'vent» que le nôtre.

Les enfants de chœur d'autrefois

Que c'était beau à l'église lorsque le chœur, aux grands-messes du dimanche et des jours de fête, était peuplé d'une cinquantaine d'enfants vêtus de soutanes noires et de surplis blancs.

Il fallait avoir bonne réputation et bonne conduite alors pour obtenir le privilège de devenir «Chevaliers de l'autel». Pour le rester, il fallait faire preuve de ponctualité et d'assiduité, surtout rester sage durant les offices. Mais cela en valait la peine.

Juste avant que commence la messe, on voyait surgir, de chaque côté de l'autel, une file d'enfants de chœur, les mains jointes dans une attitude de pieuse révérence. Se dirigeant directement vers la balustrade, ils la longeaient puis, après avoir rencontré leurs copains de l'autre file, ils se tournaient vers l'autel et s'y acheminaient. Arrivés au bas, les enfants s'y prosternaient deux par deux en faisant une génuflexion, après quoi ils se relevaient et se saluaient; puis, chacun de son côté allait prendre place dans les transepts pour occuper un des bancs en gradins qu'on leur réservait.

Il était très méritoire de rester sage et tranquille pendant les offices, surtout lorsque les sermons étaient quelque peu longs... mais il y avait des compensations.

D'abord, à tour de rôle, on pouvait servir la messe, être acolyte ou thuriféraire. Ça donnait une certaine satisfaction de porter les chandeliers, transporter le missel, offrir et verser les burettes, présenter le manipule lors du lavabo, sonner le carillon au Sanctus et à l'Agnus Dei, surtout encenser l'officiant et le peuple à l'offertoire. C'était quelque chose encore que d'être chargé de transporter le bénitier à anse et de présenter le gaupillon au prêtre pour l'Asperges.

Le thuriféraire éprouvait toujours un certain plaisir à prolonger son stage dans la sacristie pour embraser au maximum le cube de charbon de bois qui, dans l'encensoir, produirait ainsi une abondante et odoriférante fumée.

Aux jours de grandes fêtes, le carillon était remplacé par un timbre, genre xylophone, à tons profonds. Certains servants de messe le frappaient à toute éreinte, espérant ainsi se faire entendre jusqu'aux «tréfonds» du temple, mais souvent ils manquaient la cible et heurtaient plutôt la base en bois, ce qui ne donnait qu'un bruit sourd et décevant. D'autres, au lieu de monter et descendre les notes en gamme, frappaient les lames de métal en désordre pour créer une harmonie parfois assez agréable.

On se sentait une certaine importance aussi lorsque l'on était chargé d'accompagner l'officiant en tenant la patène à manche lors de la distribution de la communion; c'était à qui effleurerait le plus près possible le menton des fidèles sans y toucher.

Mais la charge la plus convoitée était peut-être celle d'actionner la claquette pour signaler aux gens que le moment était venu de s'asseoir, s'agenouiller ou se mettre debout. Comme on changeait de positions à maintes reprises autrefois, il fallait claquer fréquemment. Souvent le claqueur cherchait à produire le plus gros bruit possible afin de surprendre et faire sauter ses voisins, au point qu'il lui arrivait d'échapper son machin à bruiteur qui faisait alors un saut dans les airs.

Aux chants du Gloria et du Credo, il fallait savoir présenter et recevoir la barrette à temps et comme il faut; on devait aussi savoir se lever et saluer l'autel puis l'officiant chaque fois que les chants mentionnaient les noms de Dieu et du Christ.



Une demi-douzaine à la fois (1921) — Six frères Lalonde, enfants de chœur en même temps. À l'avant: Gabriel, Pierre, Bernard. À l'arrière: Jean-Lucien, Antonin, Rabert.

(GracieuSeté: A.-M. L.)

Aux trois derniers jours de la semaine sainte, «alors que les cloches étaient parties à Rome», la crécelle remplaçait le carillon et le timbre aux cérémonies, de même que le bourdon du clocher pour annoncer les offices; on peut s'imaginer si celui qui en était chargé s'en donnait à cœur joie en faisant craquer ce moulinet.

La semaine sainte était certes mouvementée pour les enfants de chœur. Le jour des rameaux, il fallait sortir dehors en procession avec le curé, et une fois la porte refermée, il commençait un long colloque chanté avec le chœur resté à l'intérieur près de l'orgue. Parfois, il faisait tellement froid qu'avant de sortir, M. le curé Raymond nous avertissait: «N'oubliez pas d'apporter vos casquettes, les enfants!»

Le vendredi saint, il y avait le déchaussement pour la vénération de la croix. Malheur alors à celui qui avait fait des nœuds aux lacets de ses bottines car il ne parvenait pas à se mettre sur ses bas à temps pour suivre les autres: honte surtout à celui qui avait des bas troués car il était alors exposé aux quolibets de ses voisins.

Arrivé au samedi saint, pendant que les fidèles s'inquiétaient de ce qui se tramait à l'arrière de l'église, les enfants de chœur privilégiés s'initiaient aux mystères de la «fabrication» de l'eau bénite et de la bénédiction des fonts baptismaux.



Procession de la Fête-Dieu (1918) — Les enfants de chœur entourent le dais.

(Collection: Antonin Lalonde)

Lors des processions, on se sentait important d'avoir à précéder le cortège en portant la croix ou à entourer le dais en portant les falots que l'on appelait pompeusement des flambeaux. Mais le hic du rôle de l'enfant de chœur était d'être invité, comme servant, à endosser une des soutanes rouges avec un magnifique surplis en dentelle aux grandes solennités.

Enfin, ceux qui servaient sur semaine recevaient une rémunération; en effet, M. le curé leur versait dix cents par messe servie pour les récompenser de leur assistance.

Dans certains cas, c'était tout un problème pour les mamans que d'habiller leurs enfants pour le chœur. Il fallait leur procurer ou leur coudre une bonne soutane (en serge ou en satin?) et un surplis de dentelle à plis passablement compliqués. Certaines familles avaient jusqu'à une demi-douzaine d'enfants de chœur à la fois. Dans ce cas, le nouveau qui entrait au chœur héritait de la soutane du dernier qui l'avait précédé, et ainsi de suite, de sorte que l'aîné avait souvent le privilège d'être habillé en neuf et le dernier habituellement le désavantage de porter un habit élimé.

Celui qui était seul de sa famille à faire partie du chœur voyait souvent le bas de sa soutane s'éloigner de terre, à mesure qu'il grandissait puis, venait un jour où, fatigué d'entendre ses copains lui dire narquoisement: «L'eau est haute, hein?», il obtenait la permission de prendre sa retraite.

Ah! jennes d'aujourd'hui, vous ne savez pas ce que la disparition des enfants de chœur vous fait manquer.

Antal



(Photo Ch.-A. H.)

Sous le Signe de la Croix

Le Canada français, comme la vieille France, a jalonné son sol de croix de chemin. Nos pères ont apporté du vieux Québec cette tradition de mettre leur paroisse, leur rang et même leur ferme sous la protection du Signe de la Rédemption; mais ce qui a surtout stimulé la floraison des croix en sol ontarien, c'est le mouvement des croix de Cartier lancé à l'occasion du quatrième centenaire de la première érection de l'emblème de notre Sauveur, en sol canadien, par Jacques Cartier, découvreur de la Nouvelle France.

La croix nous rappelle donc non seulement la naissance du christianisme mais aussi celle de notre patrie.

Chacune de nos croix a son histoire. Au coin du village, près de la voie ferrée fut érigée, en 1914, une croix de mission à la suite d'une retraite prêchée par des RR. Pères Oblats, dont l'un était le R.P. Guertin. Cette croix dut être rénovée à quelques reprises.

En 1944, grâce à la générosité des paroissiens, une magnifique croix permanente, en simili granit blanc, remplaçait définitivement

la croix primitive renversée une couple d'années plus tôt par un ouragan. Ce monument fut béni solennellement la même année à la fin d'une retraite prêchée par des RR. PP. Rédemptoristes.

Nous avons encore d'autres croix de chemin ainsi que des croix de Cartier. On doit l'érection de ces dernières à l'initiative des sections juvéniles, stimulées par le travail apostolique de «l'oncle Jean».*

Puisse Bourget ne connaître toujours que le bonheur de la paix à l'ombre de ses croix!

(60-100 Antal)

*L'Oncle Jean (Victor Barrette) a longtemps fait un admirable apostolat auprès des jeunes surtout comme directeur d'une page des enfants dans notre quotidien «Le Droit» et comme animateur des sections juvéniles de la Société St-Jean-Baptiste.

«Marcher au catéchisme»

Autrefois, il fallait être ferré en religion avant qu'on vous reconnaisse comme catholique adulte digne de ce nom.

Vous aviez beau avoir reçu le baptême, avoir passé souventes fois par le confessionnal et avoir fait votre première («petite») communion, il vous fallait en plus, vers l'âge de dix ans, suivre un cours intense de principes religieux et être admis à la communion solennelle avant de recevoir la confirmation de votre titre de chrétien.

Cette formation religieuse spéciale consis-

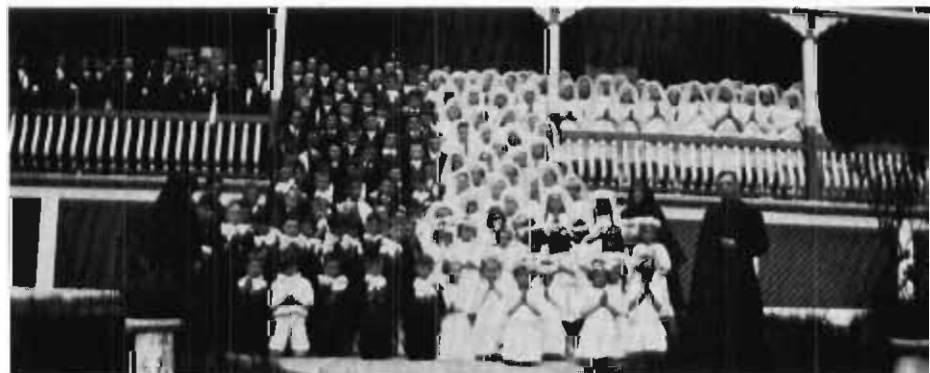
lait à suivre des cours de catéchisme à cœur de journée pendant un mois; les leçons en étaient dispensées par le curé. Pour obtenir son certificat, on devait être ponctuel, assidu et studieux, surtout répondre de façon satisfaisante à l'examen oral. Les cours se donnaient à l'église ou à la salle paroissiale et on disait de celui qui y participait qu'il «marchait au catéchisme».

Longtemps après, les très anciens rappelaient, presque en tremblant encore, la sévérité proverbiale de M. le curé Larose qui n'hésitait pas pour faire marcher certaines «têtes dures» au catéchisme pendant trois années de suite. C'est probablement ce qui, dans la suite, avait accoutumé les aînés à alarmer leurs cadets en leur prédisant toutes sortes d'avatars, de problèmes et de difficultés lorsqu'ils marcheraient au catéchisme. Aussi, nombreux étaient ceux qui, après la solennelle cérémonie, ne pouvaient s'empêcher d'exprimer leur soulagement par un «Ouf! j'ai enfin fait ma «grand-communion!»

Lors de la grande rénovation de l'église, en 1920-1921, la «marche au catéchisme» fut suspendue et elle ne reprit qu'en 1922 avec un nombre record d'environ cent-cinquante postulants. Moins sévère que le curé Larose, M. Raymond n'en était pas moins soucieux de bien préparer les enfants du temps à mener une excellente vie chrétienne grâce à une préparation convenable.

... Comme c'est déjà loin notre «marche au catéchisme»!

Antal



Nombre record de «grands-communians» (1922).

(Collection Conrad Lortie)

Les mésaventures d'une statue

Lors de la grande rénovation de l'église, en 1921, il avait été décidé de faire du maître-autel un magnifique trône en marbre et simili-marbre. Un trône sans roi, ça ne se conçoit pas; aussi, M. le curé Raymond obtint, de M^{me} Lorenza Sirois-Bourque, le don d'une admirable statue du Sacré-Cœur pour l'y placer. On disait, dans le temps, que cette splendide effigie avait coûté la fabuleuse somme de cinq cents dollars; aujourd'hui, ce serait l'équivalent de plus de cinq milles dollars.

Vraiment, c'était un superbe chef-d'œuvre de la statuature de l'époque. Où que l'on se trouvait dans l'église, chacun avait l'impression que c'était le sien et non celui d'un autre que cherchait le regard du Christ. Si Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance, il a dû y apporter quelques perfectionnements quand il a engendré son fils bien-aimé, l'homme-Dieu, le Christ. Ainsi, le parachevement immatériel de la statue du «roi» de la paroisse laissait réellement l'impression d'un «plus qu'homme». Dès votre entrée dans notre temple, vous vous sentiez attiré par ce regard qui cherchait le vôtre. Aussi de quel enthousiasme son effigie gonflait-elle nos voix et nos cœurs lorsque nous l'acclamions aux jours de grandes fêtes: «Christus vincit. Christus regnat. Christus imperat!»

Mais notre merveilleux Sacré-Cœur a été descendu de son socle royal même avant que soit démolie le superbe maître-autel qui lui servait de trône et qui a été envoyé au dépôt.

L'incident suivant s'est passé environ une quarantaine d'années après qu'on l'eut introduit sur son grandiose piedestal.

D'après certains géologues, une bonne partie de Bourget «flotte» sur un «lac» souterrain. Quand les trains passaient (il n'en circule pratiquement plus) sur notre voie ferrée, surtout la nuit, un fort ébranlement du sol et des bâtisses nous en prévenaient longtemps avant qu'ils n'arrivent au village. Les bras de notre Sacré-Cœur n'avaient pas été coulés d'une seule pièce avec son corps mais à leur extrémité se trouvait une cheville qui s'emboîtait dans une cavité creusée dans l'épaule, le tout étant si parfaitement ajusté que rien n'y paraissait.

Or, les vibrations causées par les trains et les camions mastodontes circulant dans la rue voisine, avaient peu à peu fait sortir la cheville de sa mortaise.

Ce matin là, au moment où M. le curé allait sortir de la sacristie et passer sous la statue avec deux servants de messe, un terrible crash se produisit; c'était le bras gauche de la statue qui venait de s'écraser au sol et peu s'en fallut que ce fut sur la tête du pasteur et de ses enfants de chœur.



Notre malheureux Sacré-Cœur

(Photo: C. E. L.)

Pauvre curé, il a dû penser beaucoup plus à la suppression de la daigereuse statue qu'à la transsubstantiation durant l'office divin. En tout cas, aussitôt la messe terminée, le grand impulsif qu'il était donnait ordre au bedeau de trouver de l'aide pour descendre messire Jésus et le faire disparaître sans délai.

Des ligueurs du Sacré-Cœur, prévenus de sa décision, implorèrent le sacristain de leur remettre la statue descendue (comme Joseph d'Arimathie avait demandé le corps du Christ après sa descente de la croix), ce qui ne fut pas difficile à obtenir. Puis, s'étant concertés, ils décidèrent de faire réparer à leur frais le bras brisé et en même temps repeindre à neuf notre beau Sacré-Cœur auquel on n'avait pas fait de grande toilette depuis son arrivée à Bourget.

En ce temps-là, un excellent statuare, dont le nom était quelque chose comme Carlo Petrucci ou Petrucio Carli, avait un atelier sur la rue Dalhousie à Ottawa. Laurent Lefebvre accepta d'y conduire la statue. Quelque temps plus tard, ayant été prévenu que le travail était terminé, les ligueurs obtinrent de Paul Gauthier qu'il la rapporte de la ville.

Un avant-midi, donc, Paul arrivait pour débarquer la statue chez un paroissien qui s'était offert à l'héberger en attendant qu'un autre curé lui permette de réintégrer l'église. Dès son camion placé, on enlève les toiles et on repousse la paille qui protègent le Sacré-Cœur. Aussitôt, ce sont des «Ah!» d'étonnement et d'admiration à la vue du superbe travail exécuté par le statuare. Ce Christ fait de matière inerte paraît vivant et plus beau que jamais. Il semble même vous pénétrer de son regard pour dire: «Que vous ai-je fait? — Pourquoi ne me

ramenez-vous pas dans mon temple?» Comme suffoqués d'émotion, on ne sait que faire, on trouve rien à dire si ce n'est: «Comme il est beau!»

Enfin, l'un d'entre nous se ressaisit et dit: «Il faut que M. le curé voit ça!» Puis, sans attendre les commentaires des autres, il part à la course. Quelque temps plus tard, il revient accompagné du pasteur qui, la pipe au bec comme toujours, est suivi de son inséparable toutou, «Tippy». M. le curé n'a pas été prévenu de la raison pour laquelle sa présence est sollicitée.

Aussitôt arrivé, oubliant d'en fumer, il s'absorbe longuement à contempler le personnage couché dans le camion puis, semblant revenir à la réalité, il demande: «Qu'allez-vous en faire?» — «Le loger ici en attendant qu'un autre curé l'accepte à l'église!» Il reste pensif un long moment et finit par dire: «Amenez-le à l'église, nous allons l'installer dans le chœur». Le soir même, notre Sacré-Cœur montait sur un socle que des bénévoles lui avaient construit.

Mais les aventures de notre statue n'étaient pas terminées. Lors des grandes rénovations de 1965, on le mit pratiquement à la porte au rez de chaussée du clocher sud.

Certain jour, un hurluberlu drogué invite des jeunes à le suivre à l'église où il leur donnera une démonstration de sa force. Arrivé en face de notre statue, il la saisit presque à bras-le-corps et, d'un effort surhumain, la soulève, mais épuisé par la violence déployée, il la laisse retomber aussitôt sur son support; toutefois, avant de reprendre son aplomb, elle oscille et frappe le mur où ses mains s'effritent.

Cet incident est survenu, il y a quelques an-

nées déjà, mais au moment où nous écrivons ces lignes, certains ont pris l'initiative de faire réparer les dommages; des fidèles manifestent même le désir que l'on construise bientôt, pour installer leur statue, une large et solide corniche à console sur le mur au dessus de l'écran en contreplaqué qui s'élève derrière l'estrade où le prêtre et ses assistants s'assoient au cours des offices religieux.

En reconnaissance de faveurs obtenues, de

nombreux croyants publient présentement à pleines pages dans les journaux des images du Christ avec oraison. Le retour de notre statue, à sa place d'honneur dans le chœur, pourrait être notre manière à nous de remercier le patron titulaire de la paroisse, à l'occasion du centenaire, et de lui dire de façon symbolique: «Que le Sacré-Cœur de Jésus soit loué, adoré et glorifié à travers le monde pour des siècles et des siècles. Amen.

Antal

Future sainte à Bourget

Premier épisode (1890-1900)

Il a toujours été su que le curé Larose rêvait, sinon de fonder une congrégation religieuse féminine à The Brook, au moins d'y établir la filiale d'une communauté déjà existante.

Quand le troisième curé de notre paroisse construisit le presbytère, il en fit dresser les plans pour qu'il fut prêt à servir de couvent, une fois fini; il avait indéniablement un air monastique: ainsi, la large galerie qui en faisait le tour pouvait faire office de préau, et les chambrettes de l'étage, alignées comme des cellules de chaque côté d'un long couloir, ont toujours semblé attendre des religieuses.

Monsieur Larose était d'un ascétisme rigoureux pour lui-même et d'une sévérité qui le faisait craindre pour les autres.

Or, cet excellent prêtre gardait avec lui cinq orphelins: un neveu et quatre nièces. Ledit neveu s'appelait Félix et rêvait plutôt de liberté que de claustration: aussi, prenait-il souvent la clé des champs. Aussitôt qu'il s'en apercevait, le brave oncle sortait sur la véranda et, de sa voix de stentor, lançait de retentissants «Félix» que l'écho répercutait à toutes les extrémités du village et qui avaient tôt fait de ramener la brebis égarée à son bercail.

Si M. Larose nourrissait aucun espoir de vo-



Sœur de madame Paquette, M^{lle} Marie-Thérèse Baudrias a longtemps été ménagère pour M. le curé L. C. Raymond. (Gracieuseté: F.C.L.)

cation religieuse pour son neveu, par contre, il rêvait de robes de bure et de vœux sacrés pour ses nièces. On dit que la plus jeune était très jolie; elle aurait sans doute fait une délicieuse nonnette.

Deuxième épisode

Le 18 octobre 1959, le révérend père Azarie Ménard, O.M.I., vice-postulateur de la cause de béatification d'Esther Blondin (Mère Marie-Anne) écrivait à un familier de Bourget: «... Le Père Lemieux me disait une chose que je veux contrôler... Il s'agit de Marie-Esther Blondin, dit Sureau, devenue Mère Marie-Anne, fondatrice des Sœurs de Ste-Anne, Lachine. Ladite demoiselle aurait songé à aller faire partie de la communauté que votre curé Larose voulait fonder dans son presbytère-monastère. Est-ce exact?... Ou bien a-t-il été question qu'elle envoie de ses filles «au Brook?»

Le familier de Bourget n'a cependant rien pu retracer à ce sujet.

Troisième épisode

À un certain temps où les journaux parlaient de béatification pour Mère Marie-Anne, une dame Paquette de Windsor, bienfaitrice de la Procure des Missions de Grouard et sœur de M^{lle} Thérèse Boudrias qui fut longtemps ménagère de M. le curé Raymond, écrivait à M^{lle} Cyprienne Langlois lui disant que cette Esther Blondin était celle sur qui le curé Larose avait compté pour fonder une congrégation à Bourget.

Épilogue (réalité)

Marie-Esther Blondin naquit en 1809 et mourut en 1890. M. Larose a été curé de The Brook de 1890 à 1900. Il se peut qu'il ait désiré faire venir des «filles» de Mère Marie-Anne chez nous, mais certainement pas la fondatrice qui, à ce temps là, était déjà passée à l'histoire. Nous ne pouvons pas nous imaginer comment une telle rumeur a pu naître et se propager.

Mère Marie-Anne est donc en bonne voie d'accéder à la canonisation, mais elle ne sera jamais la première sainte de Bourget. Aussi, mesdames et mesdemoiselles de chez nous,



Notre lampe du sanctuaire

(Photo: C. E. L.)

puisqu'il semble n'y avoir en vue encore aucune candidate sérieuse pour ce titre, la voie est libre et chacune de vous n'a qu'à exceller en zèle et en vertus pour mériter l'honneur d'être la première Bourgetaine à monter sur les autels.

Antal



Le révérend Père Azarie Ménard, vice-postulateur de la cause de béatification de Mère Marie-Anne, aimait, dans sa jeunesse, venir passer une partie de ses vacances au «Braok» pour taquiner les barbates du lac Cobb. (Gracieuseté: F.C.L.)

Le curé Raymond, un grand patriote

Tous les Franco-ontariens dignes de ce nom savent ce qu'est l'Association canadienne-française de l'Ontario (ACFO), mais nombreux sont ceux qui ignorent qu'elle a été fondée en 1910 sous le nom d'Association canadienne-française d'Éducation de l'Ontario.

Ce n'était pas un organisme fanatique, car il se serait alors livré à des attaques intolérantes pour brimer les autres groupes de leurs justes droits; au contraire, il s'agissait simplement et franchement d'un mouvement patriotique consacré uniquement à la défense des droits légitimes des Canadiens-français de l'Ontario.

Bourget peut s'enorgueillir d'avoir eu un curé très patriote, qui après avoir été l'un des fondateurs de l'Association d'Éducation a même été l'un de ses présidents; il s'agit de l'abbé Léon-Calixte Raymond à qui notre journal «Le Droit» est, pour une bonne part, redevable de son existence. Il fut aussi un farouche ennemi du Règlement XVII.

Afin que ne se perde pas la mémoire d'un pasteur et compatriote aussi digne de notre reconnaissance, nous évoquons brièvement ici



(Photo: Ch.-A. H.)

quelques faits qui lui méritent notre vive admiration. Les citations en italiques qui suivent proviennent donc du dix-huitième volume de l'Histoire de la Province de Québec, ouvrage parfaitement documenté de Robert Rumilly.

* * *

Lors d'une réunion, en 1913, un petit groupe d'intrépides résolut de fonder un journal. Presque tous optaient pour un hebdomadaire à cause du manque de fonds, mais le curé Raymond, vigoureux et combatif, parla pour lui: «Il faut nous battre tous les jours, à toute heure de chaque jour; il faut un quotidien!» Les intrépides fondateurs constituèrent alors un Syndicat d'œuvres sociales et se cotisèrent pour publier le premier numéro du Droit, le 27 mars 1913. Le journal imprimé, c'est le personnel qui se cotisa à son tour pour payer les frais d'expédition. (p. 57).

* * *

Dans la suite, l'abbé Raymond, l'abbé Hudon, d'autres encore, versèrent toutes leurs économies. ... L'abbé Raymond sollicita d'abord la souscription de M^{re} Gauthier, archevêque d'Ottawa, qui le reçut fraîchement. — On se rappelle que le chef spirituel de l'archidiocèse était fils d'Irlandaise et qu'il s'est montré moins que sympathique à la cause des Franco-Ontariens (pp. 58 et 59).

À la mémoire d'un bienfaiteur

Nous possédons très peu de renseignements concernant François Dumas qui a donné son terrain à la Fabrique lors de la fondation de la paroisse.

On sait cependant qu'il était le fils de Michel Dumas et de Sophie Desgroseillers. Son frère, Onésime (époux de Flora Charette) était le père d'Ernest et le grand-père d'Yvonne (M^{me} Gaston Hurtubise). François Dumas avait aussi une sœur, Mélina, qui épousa François Touchette, en 1882.

En retour du terrain qu'il avait donné à la Fabrique, François n'avait demandé qu'un lot au cimetière pour lui et les siens. Sur son monument, on peut lire qu'ont été inhumés là: son père, Michel, décédé le 2 août 1896 à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans et sa mère Sophie Desgroseillers (sans autres détails). De même, François y repose après décès, le 27 septembre 1915, à l'âge de soixante-quatre ans et six mois, ainsi que son épouse, Cordélia Deniger (sans autres détails).

Puisse la générosité de François Dumas lui avoir mérité le bonheur éternel, à lui ainsi qu'à tous ses proches. R.I.P.



M. le curé L. C. Raymond

Au printemps (1913), Lomer Gouin (premier ministre du Québec) fit un voyage en Europe. Il promit son aide à l'abbé Raymond, curé de Bourget, qui voyageait sur le même bateau et qui lui exposa la situation des écoles franco-ontariennes. (p. 74).

* * *

Le Droit vivait au jour le jour, mais il vivait. Des curés comme l'abbé Hudon, l'abbé Raymond et le père Guertin lui envoyaient des dons. (p. 136).

* * *

Les Franco-Ontariens entraient en pleine lutte, non seulement contre les persécuteurs anglais, mais contre les Irlandais catholiques, disciples de M^{re} Fallon. Deux prêtres, l'abbé Léon-Calixte Raymond, curé de Bourget, et l'abbé Onésime Lalonde, vicaire à la Basilique d'Ottawa, firent le voyage à Québec pour demander l'aide de M^{re} Bégin. Le bon archevêque les encouragea, tout en les mettant en garde: «Résistez Priez Parlez, Criez, mais agissez toujours en bons catholiques.» (p. 165).

* * *

Ces prêtres (des Irlandais) demandèrent à M^{re} Gauthier d'user de représailles en éloignant le curé Raymond, de Bourget, propagandiste du Droit. (p. 222).

Signalons que M^{re} Michael Fallon, O.M.I., Évêque de London (Ont.) qui dirigea la lutte des Irlandais catholiques contre les Franco-Ontariens eut, avant de mourir, l'heur de se repentir au sujet des injustices qu'il avait commises contre les nôtres dans l'affaire du Règlement XVII. Que Dieu lui soit donc miséricordieux et que son âme repose en paix! Qu'il soit surtout généreux envers ceux qui, comme le curé Raymond, ont dû tant se dépenser pour combattre les injustices dont l'on accablait la communauté franco-ontarienne!

Paroisse Sacré-Cœur de Bourget

La générosité des fidèles

Les Bourgetains ne sont certainement pas mesquins. On n'a qu'à considérer leurs généreuses contributions à la fabrique du Sacré-Cœur pour s'en convaincre.

En 1885, ils construisaient une chapelle, aussi logeable dans le temps que le sont encore maintes églises de campagne. Quatre ans plus tard, ils érigeaient une grande église de cent-dix pieds de longueur sur cinquante-neuf de largeur, surmontée d'un élégant clocher. Au cours des vingt-cinq années qui suivirent, ils parachevèrent l'intérieur qui devint très imposant comme on peut en juger par la photo du vingt-cinquième anniversaire de la paroisse.

Notre fabrique fut dotée d'un grand et confortable presbytère en 1895. Il y eut aussi, en 1918, construction d'une belle salle paroissiale. Puis, en 1920-1921, M. le curé Raymond entreprit une rénovation monumentale de l'église dont les frais s'élevèrent à environ cent mille dollars. L'ancien clocher disparut et on en érigea deux nouveaux; on bâtit aussi deux vastes transepts; on installa un système de chauffage à la vapeur avec fournaies au charbon; on s'enrichit alors des grandes orgues; on fit l'acquisition de magnifiques vitraux; on remplaça les anciens autels, les halustes de la sainte-table, la chaire et le chemin de croix par d'imposants chefs-d'œuvre en marbre et en simili-marbre; le chœur fut repeuplé de nouvelles statues, etc.

Dans la suite, il y eut électrification de l'église et du presbytère.

Enfin, en 1965, une nouvelle fièvre de rénovation fit disparaître tout le marbre de 1921 et, ce qu'on en remplaça fut de bois.

En tous temps, il fallut en outre voir à l'entretien et aux réparations. Évaluez tout cela en espèces sonnantes et vous en arriverez à un total de plusieurs centaines de mille dollars.

Nous nous plaçons ici à honorer la générosité des paroissiens et amis de Bourget qui ont permis toutes ces réalisations sans que la fabrique devienne irrémédiablement endettée. La photo ci-jointe d'un tableau d'honneur fait connaître les noms gravés dans le marbre de certaines de ces personnes. Nous y ajoutons la liste des donateurs de vitraux. Mais, en plus de ceux-là, il se trouve un grand nombre d'autres fidèles qui, dans l'anonymat, ont fait leur juste part, donnant parfois davantage que ceux dont les noms sont connus.

L'hommage de notre reconnaissance va à tous et nous prions la Providence de leur rendre, en bénéfices terrestres et en bonheur éternel, la glorification que leurs contributions ont apporté au Dieu des Chrétiens par l'érection et l'embellissement de son temple.

Antal



Vitrail de St-Charles Boromé

(Photo: Ch.-A. H.)

Vitraux et leurs donateurs

Saint Léon le Grand — Cercle St-Léon de l'A.C.J.C.

Saint Curé d'Ars — Curé Léon Raymond

Saint Pierre — Cyprien Lamarre

Saint Jacques — Napoléon Lalonde

Saint François-Xavier — Famille Arthur Gagné

Saint Jean-Baptiste — Arthur Lalonde

Saint Isidore le laboureur — Alphonse Chénier

Sainte Marguerite-Marie — Enfants de l'école

Saint Patrick — Charles Murphy

Saint Jean, évangéliste — Napoléon Longtin

Saint Charles Borromée — Charles Bohémier

Saint Paul — Philippe Tassé

Saint Matthieu — Alfred Lavoie

Sainte Jeanne d'Arc — Abbé A. Constantin

Constantineau

Sainte Thérèse — Joseph Morin

Sainte Cécile — Alfred Goulet



Vitrail de Ste-Marguerite-Marie

(Photo: C. E. L.)

Dettes écrasantes

Lors du «crash» de la bourse, en novembre 1929, la dette de notre paroisse était d'environ \$119,000. C'était un fardeau écrasant pour la fabrique comme pour son nouveau curé, M. l'abbé Landry. Il réussit cependant à prendre des arrangements avec nos créanciers et, tant qu'il resta à Bourget, il sut garder la dette au même niveau sans jamais l'accroître malgré la désespérante période de la grande dépression.

M. le curé Lapointe arriva à la fin de la crise (1940) et, avec les paroissiens, il s'attela immédiatement à la lourde tâche de faire baisser la dette. Grâce à la collaboration de tous et surtout à l'intervention de la Providence, nos dûs baissèrent rapidement. Ainsi, alors que nous devions \$118,775. en 1941, ce montant s'était affaïssé à \$83,747. en 1946, puis encore à \$78,597. en 1947.

Le montant de notre dette a continuellement diminué dans la suite, de sorte que nos finances sont maintenant «manœuvrables» grâce à la Providence et à la générosité des paroissiens. — «Deo Gratias!»



Lors du vingt-cinquième anniversaire de la paroisse (en 1910), les fidèles offrirent à leur curé ce magnifique astensoir en plus d'une lampe du sanctuaire, d'un ciboire et d'un calice.

(Photo: Ch.-A. H.)



Tableau de généreux donateurs

(Photo: Ch.-A. H.)

Gros et petits pécheurs

Foudre pénitentielle

Cette fois là, comme à tous les samedis soirs, le père Phonse apportait son lait à la fromagerie. Après une longue attente dans la file des voitures d'habitants, à son tour, il avait livré son produit puis, ayant attaché son cheval dans l'arrière-cour du magasin général, il s'était introduit dans le bâtiment commercial pour y laisser sa liste de commissions. Pendant qu'on remplirait sa commande, il irait, non à la disco comme les jeunes d'aujourd'hui, mais à confesse comme il le faisait fidèlement à toutes les fins de semaine.

Environ une heure plus tard, il rentra au magasin en riant aux éclats, dominé par une hilarité incontrôlable.

«Qu'y a-t-il donc, père Phonse, lui demandait-on, qu'est-ce qui se passe?»

Et notre gai luron d'expliquer entre deux pouffées de rire: «Bâtisse de régiboire noir (c'était là son juron des grandes émotions), quand je me suis accusé au prêtre d'avoir tempêté, il m'a demandé s'il y avait eu des éclairs et du tonnerre?...»

Innocence ricaneuse

L'incident qui suit ne s'est pas produit à Bourget mais comme celui qui l'a subi est souvent venu passer ses vacances à The Brook dans sa jeunesse, et que nous le mentionnons déjà dans une autre anecdote, nous nous permettons de raconter ici sa délicieuse aventure.

Le R.P. Azarie Ménard, O.M.I., cousin de M^{er} Ubald Langlois, a déjà fait du ministère à la paroisse St-Roch de Québec. Après la première communion et à chaque semaine, pendant un certain temps, les institutrices y ramenaient les nouveaux communiantes à confesse pour les «entraîner» à se bien confesser et à le faire

régulièrement. Les confesseurs étaient avertis de bien veiller à ne pas leur laisser prendre de mauvais plis.

Ce jour là, le père Ménard, qui avait déjà entendu les «horribles crimes» de plusieurs des bambins, ouvrit à nouveau la grille, mais rien ne se produisit. Il se retourna donc pour savoir ce qui arrivait et vit un petit bout d'homme dont les yeux pétillants de malice illuminaient une face épanouie de satisfaction... mais il était muet comme une carpe. Le confesseur l'incita alors à dire ses péchés. La réponse fut spontanée: «Je n'en ai pas: ça te bourre hein?»

Antol



Clocher vu de l'autre clocher

(Photo: Ch.-A. H.)

La balade des confessionnaux

Voyant aujourd'hui les confessionnaux pratiquement désaffectés qui gisent sous le jubé au fond de l'église, les jeunes doivent s'imaginer qu'ils ont toujours été là. Pourtant, avant d'arriver à cet endroit, ils ont déménagé deux fois.

Quand j'étais petit gars, les deux confessionnaux étaient aux antipodes de l'emplacement où ils se trouvent aujourd'hui, soit au fin fond de la sacristie, et je vous assure qu'ils servaient beaucoup alors. Pourtant, le monde ne devait pas être plus pécheur dans ma jeunesse que dans le présent.

La veille de Noël, par exemple, deux prêtres s'y enfermaient vers neuf heures de l'avant midi pour n'en sortir définitivement qu'une demi-heure avant la messe de minuit. Au cours de la journée, ils faisaient deux pauses d'un quart d'heure, une au milieu de l'avant-midi, et l'autre au cours de l'après-midi, ainsi que deux autres d'une heure pour dîner et souper. Le reste du temps, ils encaissaient patiemment et courageusement les petits et gros péchés des Bourgetains.

À tous les dimanches matins, les fidèles commençaient à arriver à la sacristie vers six heures et demi pour se confesser avant la communion de sept heures; puis, la kyrielle des accusations reprenait jusqu'à la messe de

huit heures; parfois même, le curé devait retarder l'office religieux d'un quart d'heure ou même plus afin d'accueillir jusqu'au dernier pénitent; pendant ce temps là, les dévots retournés à l'église commettaient des péchés d'impatience à cause du retard.

Un beau jour, M. le curé Paquette décida de transplanter les confessionnaux ailleurs; il en fit placer un dans chaque transept aux coins touchant la nef. Ça brisait toute la belle perspective architecturale en croix latine que formaient jusqu'alors la nef et le chœur avec les transepts de notre église. Nos «cabanons à péchés» n'y semblaient pas plus à leur place que l'auraient été des toilettes dans un salon.

En 1965, lors de la dernière grande rénovation de l'église paroissiale, cette erreur architecturale fut corrigée alors que l'on repoussa les confessionnaux sous le jubé.

On ne peut s'empêcher de constater qu'à chaque déménagement de nos confessionnaux, leur utilisation a grandement diminué. Les tenants de l'absolution collective doivent se dire avec espoir que leur installation près des grandes portes de sortie est peut-être un présage de ce qui les attend définitivement.

Antal



Confessionnaux sous le jubé

(Photo Ch.-A. H.)

Chauffe qui peut!

D'après les anciens, notre église n'a pas toujours été dotée de l'excellent système de chauffage qu'elle possède aujourd'hui.

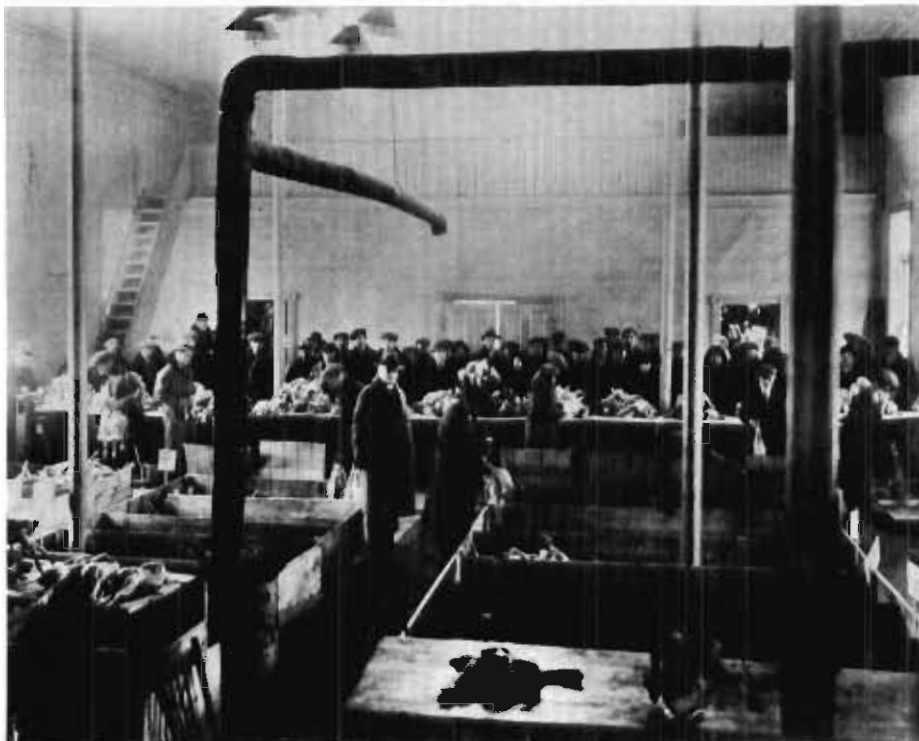
Après sa construction, en 1889, elle était chauffée par deux longues fournaies à bois, du genre que l'on appelait «box-stove» ou «buck-stove», mais que les gens du temps avaient pittoresquement baptisées «truies». Des longueurs interminables de tuyaux de poêle s'élevaient vers le plafond puis se dirigeaient à la cheminée qui était accrochée au mur sud de l'église.

Quand il faisait très froid, on bourrait ces fournaies d'érable dur au point qu'après avoir rougi, elles devenaient chauffées à blanc. Les fidèles qui les entouraient rôtièrent tandis que ceux du pourtour, le long des murs, gelaient comme des «pommes de route». Il paraît cependant qu'on était plus confortables aux bancs du jubé, ce qui les a longtemps rendus populaires.

Ce fut beaucoup plus tard que le système fut amélioré. Il nous est impossible d'en dater l'évolution; nous savons cependant que notre système à vapeur, chauffé au charbon, a été installé en 1921. Il n'y a pas tellement d'années que l'on a remplacé le charbon, comme carburant, par le mazout.

La salle paroissiale fut toujours chauffée, elle aussi, par deux «truies», et les conditions n'y étaient pas plus confortables qu'à l'église. Ce n'est qu'au début des années soixante, lorsqu'elle changea de vocation pour loger l'école secondaire, qu'on y installa un système à air chaud utilisant le mazout.

Antal



Salle paroissiale (1934) — Lors d'un cartel de volailles, on peut voir une fournaie tortue à l'avant tandis qu'à l'arrière, le «box-stove» a été démonté afin que l'atmosphère ne soit pas trop chaude pour la chair de volaille. À remarquer les tuyaux de poêle qui violent la perspective de la salle comme ils le faisaient autrefois dans l'église. Au centre, on peut reconnaître M. Alfred Goulet, député, portant chapeau.

(Collection: Antonin Lalonde)



Our English Speaking Brethren

Christ continuously warned his followers that he was not bringing salvation only to his Jewish compatriots but that his love was a gift offered also to all the other nations: Samaritans, Gentiles, etc. Everyone can worship God as he likes but he cannot claim to be a real Christian if he is unrighteous toward his fellow-beings, whatever their nationality. The law of Christ is brief and uncomplicated: "Love each other!"

Alas, various Christian groups have for a long time turned a deaf ear to the main command of the Messiah, and it was rather recently that oecumenism began to bring back to order those who thought they were glorifying Christ when forcing others to accept their beliefs and forms of worship, while fighting those who were not professing their religion.

Our parish is mostly composed of French speaking Canadians, but its territory is also inhabited by many English speaking citizens, most of them protestants.

We remember, when we were young, how heart warming it was to come back home after midnight mass and be able to say that such and such protestants had joined our religious community to render homage to Christ the child. Unfortunately, at that time, our priests were forbidding us to attend protestant services even for the funeral of friends, and sometimes we found that very bitter to accept. But discipline in that field has gradually become more flexible and now we can join our friends of other denominations especially in their trials, a time when they are more in need of consolation as brought by true testimonies of sympathy.

Besides, the Catholic hierarchy is setting an example by participating to oecumenical services, even at the episcopate level. May the Chority of Christ continue to improve the understanding needed for communication between Christians of various denominations.

Bourget has always counted English speaking parishioners in its ranks. To those who would be inclined to forget it, let us recall the souvenir of the McCauleys, the Simpsons, the Gagnons, the Primeaus, etc. Some of them were far better practising faithfuls than many of our French speaking co-parishioners. They have been full-fledged members of our parochial community and, during the course of these celebrations, we are pleased to associate their memory to that of the other pioneers because they themselves deserve a share of the glitter generated by our centenary.

Margaret, daughter of Hugh McCouley, magistrate and postmaster of Ettyville. Called Maggy by all her friends, she converted to catholicism when she married Joseph Gagnon. She was a very pious woman who punctually attended all the church services. Many Bourget citizens remember her daughter Ruby, who like her mother was very devout, and also her three youngest sons, Raymond, Gerard and Lawrence who were their classmates. Those of the Gagnons named here who are dead were buried in our cemetery.

(Gracieuseté: F. C. L.)



Nos frères de langue anglaise

Le Christ a continuellement averti ceux qui le suivaient qu'il n'était pas venu uniquement pour assurer le salut de ses compatriotes juifs, mais que sa dilection il l'offrait aussi à toutes les nations: Samaritains, gentils, etc. Chacun peut vénérer Dieu à sa façon, mais on ne saurait être un vrai chrétien si l'on est injuste envers son prochain, de quelque nationalité qu'il soit. La loi du Christ est brève mais précise: «Aimez-vous les uns, les autres!»

Hélas, divers groupes de chrétiens ont longtemps fait la sourde oreille au principal commandement du Messie, et ça ne fait pas longtemps que l'œcuménisme a commencé à ramener à l'ordre ceux qui croyaient glorifier le Christ en imposant leurs croyances et leur culte aux autres, en combattant même ceux qui ne professaient pas leur foi.

Notre paroisse est à très forte proportion canadienne française, mais son territoire est aussi occupé par un bon nombre de citoyens de langue anglaise à grande prédominance des protestants.

Nous nous rappelons, quand nous étions jeunes, combien il nous faisait chaud au cœur de pouvoir dire, au retour de la messe de minuit, que tels et tels protestants étaient venus se joindre à nous pour rendre hommage au Christ naissant. Malheureusement, dans ce temps-là, nos pasteurs nous défendaient d'assister aux offices protestants, même lors de funérailles d'amis, ce que nous trouvions parfois cruel. Mais, petit à petit, la discipline en ce domaine s'est assouplie et, aujourd'hui, nous pouvons nous associer à nos amis d'autres dénominations, surtout dans l'épreuve, au moment où ils ont le plus besoin d'être réconfortés par de véritables témoignages de sympathie.

D'ailleurs, la hiérarchie catholique donne l'exemple en participant à des cérémonies ou services œcuméniques, même au niveau épiscopal.

Puisse la charité du Christ continuer à améliorer la compréhension qui s'impose dans les relations entre les chrétiens de diverses dénominations!

Bourget a toujours compté des catholiques de langue anglaise. À ceux qui seraient tentés de l'oublier, rappelons le souvenir des McCauley, des Simpson, des Gagnon, des Primeau, etc. Certains d'entre eux étaient de bien meilleurs pratiquants que beaucoup de nos coparochiens de langue française. Ils ont été membres à part entière de notre communauté paroissiale et, à l'occasion de nos célébrations, il nous plaît d'associer leur mémoire à celle des autres anciens car eux aussi ont mérité leur part de l'éclat qu'engendre le centenaire.



M. Isaïe David et le cardinal Léger.

Un clocher... deux clochers

Avant 1921, l'église de Bourget n'avait qu'un clocher, mais à la fin de sa restauration, cette année-là, elle en affichait fièrement deux. Beaucoup de gens, qui voient la photo de l'ancien temple avec son unique campanile, s'imaginent que la vieille église a déjà brûlé et que celle où se célèbre la liturgie depuis soixante-quatre ans en est une nouvelle. Ce n'est pourtant pas ce qui est arrivé.

Lors des grands travaux de 1921, le vieux clocher fut démolì et on en construisit deux, un de chaque côté de la façade. En même temps, on érigea les deux transepts.

On racontait jadis que M. le curé Raymond avait eu l'idée de ces deux clochers et transepts eu visitant une église semblable au cours d'un voyage en France.

Détrompez-vous donc: si nous avons deux clochers aujourd'hui, ce n'est pas parce qu'un incendie aurait détruit la première église de The Brook-Bourget; c'est plutôt dû à une fantaisie de notre ancien pasteur M. le curé L. C. Raymond qui l'a voulu ainsi.

Antal



Les cent ans d'un ancien Bourgetain

Quand Isaïe David arriva à The Brook pour s'y établir, il venait de Ste-Agathe où il est né le 2 février 1861. Il se souvenait même du légendaire curé Labelle, le «Roi du Nord». Il s'installa sur une terre dans la troisième concession, qu'il cultiva avec application, et y éleva sa famille.

Lorsqu'il fut devenu veuf et que ses enfants eurent tous quitté le foyer paternel, Isaïe David jugea qu'à soixante-dix ans on pouvait prendre sa retraite; il se retira donc, à Montréal, chez sa fille, Clarisse (M^{me} Osias Labelle). Tous les étés, cependant, il revenait faire son tour à Bourget, visitant chacun de ses amis et voisins, y causant de culture et d'élevage comme s'il n'avait jamais cessé d'être producteur agricole, et y trouvait encore un plaisir qui le faisait rayonner. Très dur d'oreille, il s'efforçait de surmonter ce handicap pour avoir la joie de communiquer avec les autres.

Or, quand on a une bonne santé et qu'on laisse les ans s'empiler les uns sur les autres, vient un jour où on en a accumulé cent. Le 2 février 1961, entouré de quatre générations, le patriarche Isaïe David célébrait donc, joyeuse-

ment en famille, son centième anniversaire de naissance. Mais le clou de la journée fut la venue du cardinal Paul-Émile Léger lui apportant une bénédiction papale de Jean XXIII.

À ce temps-là, la descendance d'Isaïe David se composait de neuf enfants, quarante-neuf petits enfants et vingt-neuf arrière-petits-enfants.

Ce centenaire menait une vie normale, mangeant trois fois par jour, dormant beaucoup, lisant les journaux et s'intéressant aux choses d'actualité. Il ne «buvait» pas et ne fumait pas; les seuls vices que lui connaissait sa famille étaient de tenir mordicus à faire lui-même son lit et à raccommo-der ses chaussettes.

Le pèlerinage terrestre de ce vénérable vieillard prit fin à l'âge de cent-deux ans.



L'église de Bourget avant la grande rénovation de 1921.



Prophétie de M^{re} Guigues

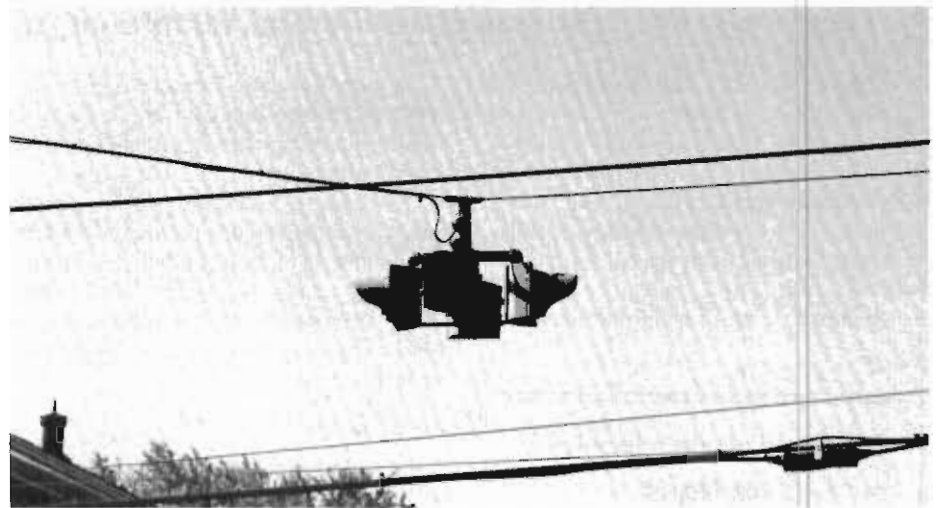
Dans un article publié dans «Le Droit», en octobre 1919, voici ce qu'on écrit au sujet de la paroisse de Clarence-Creek.

«De nouveaux colons arrivaient tous les jours, ce qui avec l'accroissement naturel de la race canadienne-française, rendit la petite chapelle trop étroite. Il fallut donc l'agrandir ou bâtir en ueuf. Ceci se passait vers l'année 1870. Afin de donner satisfaction à la partie nord et à la partie sud de la nouvelle paroisse, il fut proposé par la partie sud de reculer le site jusqu'au centre, c'est-à-dire jusqu'au lot dix entre la cinquième et la sixième coucession, tandis que la partie nord tenait fortement au premier site. Alors, une difficulté s'éleva à propos de la localisation finale de ce site. Les colons s'en rapportèrent à l'évêque, M^{re} J.-E. Guigues. Monseigneur visita les deux sites et vint donner sa décision. Les paroles graves et remplies de sagesse avec lesquelles Sa Grandeur décida la question en litige restèrent gravées dans la mémoire et le cœur de tous ceux qui les entendirent: «Je me vois obligé, dit-il, de garder l'ancien site, et voilà les raisons: Voyez-vous là-bas, au-delà de ces grands arbres majestueux, eh bien, là avant longtemps, l'épi doré flottera au vent avec plus d'éclat que celui de la partie nord, et alors Dieu demandera de vous un nouveau temple.»

En effet, la prophétie s'accomplit à la lettre — puisque le 26 juillet 1885, s'ouvrait au culte la chapelle temporaire de The Brook.

Les communications

Vers 1860, la paroisse n'offrait que des moyens de communication fort rudimentaires pour ne pas dire pratiquement nuls. Les chemins de terre n'étaient que des tracés à travers la forêt et les terrains encore peu défrichés. La route n'était souvent qu'un casse-cou. Imaginez la misère de nos pauvres colons pour se rendre à Pendleton où se trouvait un magasin de provisions des plus nécessaires. Le bois de commerce si abondant alors, et que les colons coupaient à travers les travaux de leurs fermes, était expédié par le Bear Brook, la Nation, l'Outaouais et le lac des Deux-Montagnes jusqu'à Montréal. Le bois franc, ils le brûlaient pour en faire de la cendre, qu'ils vendaient à Vankleek Hill où se trouvait une espèce de fabrique de savon! Quelle misère ces pauvres colons enduraient pour transporter les produits de leurs fermes à travers les fondrières. Le foin, le grain et les autres denrées étaient expédiés à Ottawa par des routes encore rudimentaires, ou par eau, de Clarence Point! Ah! les pauvres pionniers de ces temps de misère ne songeaient pas que leurs descendants rouleraient l'automobile sur des routes de gravier, de macadam,



Feu de signalisation invitant à la prudence au coin des rues Chomplain et Laval.

(Photo Ch.-A. H.)

d'asphalte! Remercions le bon Dieu de n'avoir pas vécu en cet âge de fer.

La poste, quand le temps était beau, venait deux fois par semaine du village de Clarence-Creek. Un bureau de poste fut ouvert à The Brook le premier mai 1880.

Vers 1880, les marchands étaient encore obligés d'aller chercher leurs marchandises à Thurso, puis plus tard, grande amélioration, ce fut à South Indian (aujourd'hui Limoges), à douze milles de notre village que l'on alla pour le factage par chemin de fer.

La ligne téléphonique relia vers 1888 le village de Bourget à Rockland: ce fut déjà un beau progrès. Pendant un demi siècle, notre municipalité eut même sa propre entreprise (privée), la Clarence Telephone Co. Depuis environ un quart de siècle elle a cependant été vendue à Bell Canada qui nous a doté de la signalisation automatique en 1969.

En 1897, la Compagnie du Pacifique Canadien nous apparut comme l'aurore des temps nouveaux; en 1898, sur la ligne achevée, les trains circulaient tous les jours, d'Ottawa à Montréal, avec une régularité exemplaire. La joie était grande à la vue d'un si beau progrès qui mettait enfin Bourget au premier rang des paroisses les plus anciennes des alentours. Notre patelin était même servi par son propre poste télégraphique.

On se vantait fièrement, alors d'avoir pris les «gros chars» pour la première fois et, en revenant d'Ottawa, on épaulait davantage ses auditeurs en leur racontant les merveilleuses randonnées faites en «p'tits chars» (tramways) à travers la ville.

Mais les «p'tits chars» sont maintenant disparus de la capitale nationale et notre dernier agent du Pacifique Canadien, Maurice Robillard, a acheté l'ancienne gare pour s'en faire une résidence. Les trains n'arrêtent plus pour prendre des voyageurs. Pour se déplacer, il faut

désormais utiliser autobus et autres voitures automobiles: heureusement que des voies modernes, les principales en bitume, permettent un transport facile entre Bourget et tous les centres du district.

Rappelons qu'au cours de la deuxième décennie du présent siècle, il suffisait du vrombissement des premiers avions à s'aventurer dans notre ciel bourgetain pour faire sortir à l'heure des repas. Aujourd'hui, des nôtres qui sont devenus pilotes-aviateurs viennent frôler les toits de nos résidences sans que nous y portions attention. Ajoutons que nous avons, aux portes de Bourget, un aéroport (Pendleton) qui a été très actif durant la dernière guerre et qui attire beaucoup de planeurs maintenant.

Les bicyclettes, les motocyclettes et les tricyles tous terrains (three wheelers) se comptent présentement par centaines en notre milieu. Nos gens ont même leur chalet sur roues (camper) qu'ils déménagent d'un terrain de camping à l'autre au gré de leurs caprices.

Signalons enfin que l'électrification de la paroisse a commencé en 1937, ce qui a grandement amélioré les communications par ondes hertziennes. À la radio à batteries a succédé celle à l'électricité, puis, comme ailleurs, la télévision a fait la conquête d'une large part des loisirs bourgetains. Rares sont les foyers où l'on ne voit pas d'antennes juchées sur les toits ou dominant d'impressionnantes tours; on commence déjà à compter plusieurs antennes paraboliques.

Journaux et périodiques de toutes sortes envahissent continuellement notre milieu; nous disposons même d'une bibliothèque qui promet beaucoup.

Il est évident que nous sommes réellement parvenus à l'ère des communications. Après les temps héroïques, Bourget bénéficie enfin du progrès.

(50-60-100) Collab

Raccourci que le Ciel semble ne pas vouloir

Les humains sont des êtres sociables qui ont toujours cherché à améliorer leurs moyens de communication. Aux débuts de la Nouvelle-France, le fleuve St-Laurent était la grande voie pour communiquer et les premiers colons s'y établirent sur des fermes taillées en bandes étroites, au bord de la rive, afin d'être plus près les uns des autres, ce qui facilitait les rapports, les échanges, la transmission des nouvelles, etc.

En parlant de derniers voyages

Il y a une quarantaine d'années, un vieil Anglais protestant mourut sur les limites de Bourget. On se trouvait justement à l'époque de la crue des eaux et le lac se comportait avec un débordement d'activités très prononcées.

Il y avait encore tellement de neige dans le coin d'Ettyville qu'on dut transporter la bière dans un traîneau (sleigh) jusqu'au bord d'une langue d'eau qui coupait la route vers Bourget. Rendu là, on hissa le défunt sur un wagon de ferme et un conducteur habile eut la charge de traverser la dépouille mortelle par le chemin submergé. Des femmes qui accompagnaient le cortège s'évanouirent tellement elles s'effrayèrent des vagues qui les entouraient: leur voiture faisait l'effet d'une embarcation disjointe. Une fois la bande d'eau traversée, on put enfin déménager les restes mortels à bord d'un corbillard, mais ô ironie du sort, chemin faisant, la voiture fut retardé par deux crevaisons.

Tous ceux qui participèrent à ces funérailles mouvementées ne pouvaient pas s'imaginer que déjà l'on avait dû procéder à des enterrements dans des circonstances encore beaucoup plus pénibles. En effet, en un reportage paru dans Le Droit, il y a environ deux tiers de siècle, et intitulé «Beau développement d'une paroisse canadienne», parmi les notes historiques qu'on y publie sur Bourget, on peut lire ce qui suit: «Le premier du Brook a être inhumé à Curran fut un nommé Plante venant de St-Thimothée et âgé de quarante-cinq ans. Il mourut dans le mois de mars. Impossible de conduire le corps en traîneau ou en voiture car il n'y avait aucun chemin».

Il n'y avait non plus aucun bois scié; on fut donc obligé d'abattre un arbre, d'un bout en faire un cercueil, et de l'autre un canot au moyen duquel on conduisit le cadavre à la chapelle de Curran. Le trajet prit douze heures à se faire, ce qui donne une idée de la misère des premiers colons.»

C'est le cas de dire que, pour certaines gens, le dernier voyage n'est pas des plus faciles.

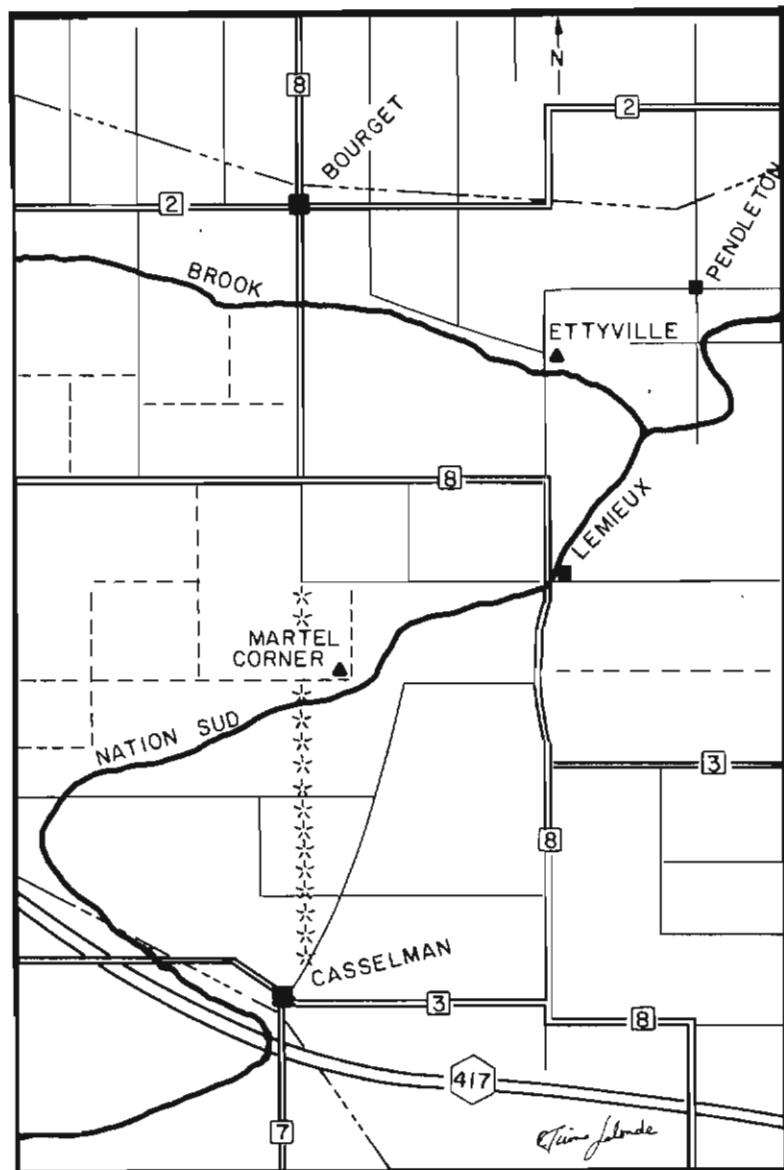
Nos pionniers ont été comme ceux de partout ailleurs; ils ont toujours travaillé à tracer et à améliorer des routes pour communiquer plus facilement entre eux et, quand ils le pouvaient, ils cherchaient à aller au plus court. Avec le temps, les améliorations ont consisté à faire des chemins en rondins (corderoi), en gravier, en macadam puis en asphalte. Ponts et pontons ont enjambé les cours d'eau et on a même eu recours à des traversiers, par exemple sur la rivière Nation.

Nous voulons tout particulièrement parler ici d'une de ces traverses où un chaland permettait de transporter, d'une rive à l'autre, piétons, véhicules, etc., au Coin Martel (Martel Corners) sur la rivière Nation-sud. Connue parfois sous le nom de «Pit Bray» parce qu'il aboutissait sur sa ferme, ce bateau passeur permet-

tait de raccourcir d'une demi-douzaine de milles la distance d'environ quinze milles qu'il fallait parcourir autrement pour se rendre de Bourget à Casselman en passant par Lemieux.

Le bac sur lequel embarquaient les personnes et les choses à traverser avançait à force de bras en tirant sur un câble tendu au dessus de la rivière. Une série de fatalités subies par ce traversier lui firent une mauvaise réputation avant qu'il ne disparaisse définitivement.

En 1931, M^{lle} Marguerite Landry, institutrice enseignant sur la rive nord de la Nation, se rendait chercher des passagers sur la rive sud lorsque, après avoir embarqué sur le chaland, sa voiture continua à avancer et plongea au bout de l'embarcation. Cette jeune personne était la fille de Philorum Landry de Clarence-Creek. Son corps ne fut remonté du fond de



★ ★ ★ ★ ★

COMMUNICATION RÊVÉE EN VAIN



M. l'abbé Eustache Charlebois — Paroissien de Curran, Eustache était bien connu des gens de Bourget qui le voyaient très souvent à leur église. Il trouvait fort commode d'assister à nos offices lorsqu'il faisait la navette entre son foyer (à la frontière de Bourget) et le Grand Séminaire d'Ottawa où il se préparait à la prêtrise.

Ce jeune prêtre s'est noyé à Gogama (Ont.), le 11 août 1944, à l'âge de vingt-huit ans; c'est au retour de ses funérailles (en la fête de l'Assomption) que survint la triple noyade des Lafleur dont il est question dans notre récit.

l'eau que le lendemain. Le repêchage fut fait, dit-on, par un ancien Bourgetain, Lorenzo, fils de Napoléon Lefebvre.

Plusieurs années plus tard, soit le 15 août 1944, une voiture emprunta ce raccourci pour se rendre à Casselman. Curieuse coïncidence, ses occupants revenaient de Curran où ils avaient assisté aux funérailles de l'abbé Eustache Charlebois, noyé quelques jours plus tôt à Gogama (Ont.). À cause de freins défectueux ou pour une autre raison, l'automobile n'arrêta pas mais se précipita dans l'onde avec quatre personnes à bord. Le conducteur fut le seul à s'en tirer; les trois autres passagers, tous paroissiens de Sarsfield, ne purent être ranimés lorsqu'on les repêcha.

Enfin, en la fête de la Toussaint (1949), Pierre (Pit) Bray revenant de communier à Lemieux avec sa belle sœur, M^{lle} Masse, à son tour, passa tout droit au bout du chaland et fit le fatal plongeon. Seul, Léo Leroux, un jeune homme qui les accompagnait, réussit à s'en sortir; les deux autres se noyèrent.

Ce fut la fin de la traverse. Mais les gens des deux bords continuèrent à rêver d'un pont qui améliorerait leurs communications.

Quelques années plus tard, leur espoir semblait sur le point de se réaliser car, paraît-il, des matériaux pour la construction d'un bon pont étaient rendus sur le bord de la Nation et les travaux devaient commencer incessamment.

Quand l'heure n'est pas arrivée!

Cette année là, janvier était exceptionnellement doux. C'était le jour des Rois 1946: on se trouvait donc encore «dans le temps des fêtes». M. et M^{me} Joseph Amyot, avec quatre de leurs enfants avaient décidé d'aller rendre visite à la famille Rosaire Dubé de l'autre côté de la Nation.

Malgré la pluie, la famille partit joyeusement en sleigh tirée par une paire de chevaux. Elle traversa sur la glace couverte d'eau à Martel Corner et parvint sans incident chez les Dubé.

Après avoir prolongé la veillée, on décida de repartir; la nuit était très sombre. Rosaire insista pour que les partants emportent son fanal.

Les jeunes, qui étaient fatigués, somnolaient, laissant leur père guider l'attelage. Mais, arrivés sur la berge de la Nation, l'un d'eux, qui venait de s'éveiller dit: «Arrêtez le père, pas-

sez-moi le fanal, je vais aller voir s'il y a beaucoup d'eau sur la glace». Descendant la pente abrupte où il aurait été impossible de s'arrêter une fois qu'on s'y serait engagé, il réalisa, en arrivant sur le bord de la rivière, qu'une crue subite avait fait lever la glace qui descendait le courant.

Il s'en était fallu de peu pour que la funeste traverse de Martel Corner engloutisse six nouvelles victimes.

Fatigués, mais heureux d'avoir évité la noyade, les Amyot firent le détour dans la sloche par le pont de Lemieux.

Quand elle conte cela, M^{me} Amyot commente: «On l'a échappé belle, mais faut croire que notre henre n'était pas encore arrivée!»

Antal

Malheureusement; une mésaventure serait survenue entre les deux «maires» Landry, Gérard, du Canton de Clarence, et Arthur, de la Municipalité de Cambridge, qui ne s'entendaient pas sur l'endroit où le pont devait franchir la rivière. Pendant qu'ils faisaient durer leur désaccord, le comité des chemins, dit-on, vint chercher les matériaux et alla bâtir un pont ailleurs.

Comme les deux chèvres de la fable de La Fontaine, et pour le même motif (un pont), nos deux maires (dans ce temps-là, on ne les appelait pas des préfets), en s'entêtant, ont fait couler à pic le projet de nos rêves.

Nouvel espoir en 1971. Le préfet de Cambridge, M. Ernest Brisson, qui était dans les bonnes grâces du gouvernement provincial, confiait à ses amis que, très prochainement, le ministre de la voirie annoncerait la construction du pont tant désiré. Cette fois-là, c'est un cataclysme qui vint ruiner le projet; en effet, quelques jours plus tard, soit dans la nuit du dimanche au lundi 16 et 17 mai, un important glissement de terrain, près de l'endroit en question, emporta la rive et bloqua la Nation sur une longueur de près de deux milles. Au cours des semaines qui suivirent, les ingénieurs de la voirie provinciale déclarèrent que le site du Coin Martel s'avérait trop risqué pour y construire le pont, et le Ministère décida plutôt d'en installer un nouveau à Lemieux.

C'est pour ça que Casselman et Bourget, qui pourraient n'être qu'à neuf milles de distance l'un de l'autre, en restent encore éloignés d'une quinzaine. Le Ciel semble ne pas vouloir d'un rapprochement qui serait peut-être néfaste à l'un ou à l'autre endroit.

Antal



Pourquoi Martel Corners?

On sait que Ferdinand Martel, époux de Georgine Benson, portait le même prénom que son père, un de nos pionniers, dont l'épouse s'appelait Marguerite Richer.

Né à The Brook, Ferdinand Martel, fils, était établi sur le bord de la Nation où il exploitait une fromagerie. Quelques voisins installés aux alentours donnaient presque l'air d'un hameau aux environs.

Un jour, on eut l'idée qu'il serait commode d'avoir les services d'un bureau de poste pour la petite agglomération. Dans le temps, le Ministère ne se faisait pas prier pour acquiescer à de telles demandes, et les Martel qui devaient s'en charger suggérèrent de lui donner le nom de Martel Corners.

Étrange manie, on croyait autrefois que tout ce qui était officiel devait porter un nom anglais et comme, dans le cas présent, les requérants n'étaient pas ferrés dans la langue de Shakespeare, au lieu de recommander Martel's Corner, ils optèrent pour Martel Corners, nom qui fut accepté et que l'on retrouve encore sur les cartes routières et autres même si le hameau et son bureau de poste sont disparus.

Antal

Laveuses et corderoi

Ceux qui ont voyagé au temps des chemins de gravier se rappellent l'atroce supplice que faisaient subir aux voitures automobiles et à leurs passagers, les «laveuses», ces séries interminables de trous brusques, dénivellations rapides ou inégalités incessantes qui chancraient nos routes dites carrossables, parfois même quelques heures à peine après que la niveleuse de la voirie municipale les avait aplanies. Impossible alors de trouver la vitesse exacte à laquelle il fallait rouler pour éviter les secousses désordonnées que subissait votre véhicule et ses occupants.

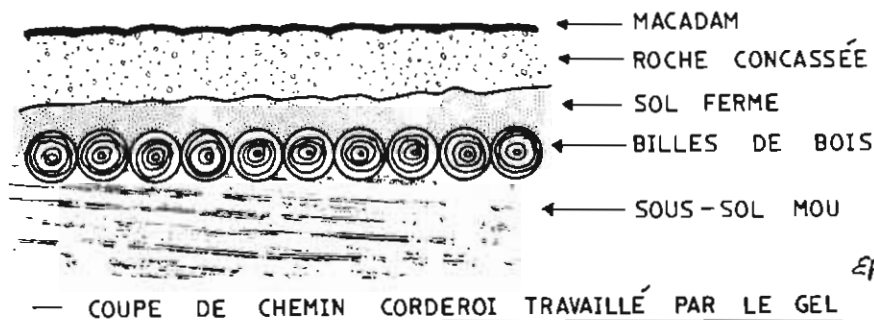
Le grand mal des automobiles, à cette époque là, était celui des lames de ressort brisées. Pour réparer ces dommages, il en coûtait souvent plus d'une centaine de dollars par année à ceux qui voyageaient quotidiennement en ville, ce qui, dans le temps constituait un très gros montant.

Mais ces laveuses étaient déjà celles de l'ère du progrès, au temps des chemins améliorés avec du gravier. Plus loin, dans le passé, cependant, il y eut d'autres sortes de laveuses, celles que l'on devait aux billes de bois disposées transversalement sur le parcours des routes tracées dans les tourbières et qui, après s'y être enfoncées, avaient été recouvertes d'une terre plus solide, mais que le gel soulevait à tous les printemps pour faire cahoter les voitures.

Nos concitoyens anglais appelaient ça des chemins de «corduroy»; en français, le corderoi est un velours côtelé mais les côtelettes de ces chemins étaient loin de créer l'impression d'un velours.

Dans son Dictionnaire Général de la Langue française au Canada, Bélisle nous apprend qu'un chemin en corderoi est un mauvais chemin, en planche à laver, ou garni transversalement de rondins, de fascines, de troncs d'arbres, pour le rendre praticable. Harrap traduit corduroy par chemin formé de troncs d'arbre, chemins de rondins ou route fascinée. Enfin, le Vocabulaire Général d'Hector Caron nous dit que ça se traduit aussi par chemin paillé, chemin de longerons, chemin de pontage et, en Acadie, par chemin de rillons.

Quel que soit le nom auquel ils auraient eu droit, on rencontrait de ces chemins en corderoi lorsqu'on venait de St-Pascal par le «quinze» avant de tourner au «trois»; également sur le chemin de Curran-Bourget, à partir du «lac» jusqu'en bas de la «Côte à Bidou Labelle»; en outre, le long du bois de Hugh McAuley et ailleurs. On en a souffert aussi sur le chemin de Clarence-Creek, dans la baissière entre la côte de Venance Lemery et celle des Lepage, cela même jusqu'à il n'y a pas très longtemps. En effet, au printemps, même le macadam y offrait une surface côtelée et ce



n'est que lorsqu'on a relevé le chemin avec une forte couche de sable, pour le couvrir ensuite de pierre et d'asphalte chaud, que ce mauvais souvenir du passé a disparu.

Le progrès a donc éliminé presque toutes les laveuses de nos routes comme il a d'ailleurs

emporté celles qu'utilisaient nos grands-mères pour faire leur lessive, car c'est de l'appellation donnée aux planches à frotter de l'ancien temps (ces bonnes vieilles laveuses) que provenait le terme attribué aux routes raboteuses de jadis.

Antal

Comment Louis-d'Or faillit se rendre à Montréal

Mademoiselle Cyprienne Langlois résidait à Bourget depuis quelque temps lorsque, à l'automne de 1956, sentant probablement s'alourdir le poids des ans, elle décida d'aller finir ses jours à Montréal où elle retrouverait une nombreuse parentée et beaucoup d'anciens amis.

Avant de s'en aller, elle voulut se départir de tous les vêtements et autres effets qu'elle avait en mains pour les missions; comme il s'agissait d'une tâche considérable, elle obtint l'aide de Louis d'Or pour déplacer et ficeler les lourds colis.

Quand tout fut expédié par fret aux missions du nord de l'Alberta, le jour venu, il fallut charger le ménage et les effets personnels de demoiselle Cyprienne dans le petit camion d'une demi-tonne de son neveu ce qui finit par constituer une charge assez considérable dont le faite dépassait passablement les échelettes.

Un peu après le dîner ce jour-là, le camion se mit donc en branle avec à bord, en plus du ménage, trois passagers qui, étant tous de type plutôt maigrichon, n'encombraient pas trop la cabine. Il s'agissait de M^{lle} Langlois, de son neveu, le chauffeur, et de Louis d'Or qui, comme récompense pour son bénévolat, allait à Montréal pour la première fois de sa vie et aiderait à installer le ménage, lorsque rendu à destination. On comprend combien cette alerte jeunesse de soixante-quinze ans était heureuse de l'aubaine qui lui était offerte.

La première partie du trajet se déroule sans anicroches. Pour occuper le temps, la voyageuse égrenne quelques dizaines de chapelet auxquelles répondent ses compagnons.

Peu avant d'arriver à Ville Lasalle le conducteur remarque que des passagers de deux ou

trois voitures qui viennent de le dépasser semblent lui signaler avec excitation qu'il se passe quelque chose d'anormal à l'arrière de son camion. Jetant un coup d'œil dans son rétroviseur, il constate que des flammes et de la fumée se dégagent de sa charge. Immédiatement, il se range aux côtés de la route en invitant ses compagnons à évacuer prestement le véhicule. En un rien de temps la police arrive et, sur ses talons, les pompiers qu'elle a alertés. Ceux-ci ont tôt fait d'inonder le ménage et d'étouffer le feu. Les gens de la sûreté émettent l'idée que l'incendie pourrait avoir été allumé par un mégot lancé d'une voiture ayant dépassé le camion.

On laisse alors sur le côté du chemin tous les débris calcinés, ne rechargeant que quelques rares effets qui sont encore utilisables: coutellerie, etc. M^{lle} Langlois déclare philosophiquement que le bon Dieu lui envoie cette épreuve pour la détacher davantage des biens de ce monde. Comme il n'y a plus rien qui vaille à transporter à Montréal, elle décide de continuer seule en autobus et de laisser ses deux compagnons retourner immédiatement à Bourget car l'heure de pointe est déjà arrivée pour la circulation automobile.

Notre infortuné Louis d'Or est donc très déçu car il vient de rater son premier voyage à Montréal. Même s'il doit mourir à quatre-vingt-treize ans (en 1974) il n'aura jamais eu l'occasion de visiter la métropole du pays au moins une fois. Mais, maintenant, du haut du paradis où l'on voit tout en se déplaçant à volonté et plus rapidement qu'un éclair, Montréal ne doit plus avoir de secrets pour Louis d'Or.

Antal

The Brook — Belval — Bourget

Il faut bien l'admettre. le premier nom de notre paroisse n'était guère significatif. The Brook, que l'on pourrait traduire par «Le Ruisseau», a dû être choisi par un arpenteur mal pourvu d'imagination, à moins que nos premiers colons se soient amusés à baptiser ainsi leur nouveau pays en s'inspirant du nom de l'humble rivière qui traverse la paroisse: le Bear Brook.

Quoi qu'il en soit, ce nom peu seyant ne plaisait pas au grand patriote qu'était M. le curé Raymond; aussi, peu après son arrivée, il réunit ses paroissiens et essaya de les convaincre qu'il serait de bonne mise d'échanger le vieux nom de The Brook pour l'élégante appellation de «Belval». Quelques anciens s'objectèrent: ils s'étaient attachés au nom de The Brook, peut-être d'abord, à cause du souvenir ému qu'ils gardaient de leur pénible installation sur son sol, et probablement aussi, parce qu'ils croyaient pouvoir trop difficilement briser avec l'habitude qu'ils avaient prise de désigner ainsi leur petite paroisse.

Afin de ne pas diviser ses paroissiens, M. Raymond retira son projet; mais en 1910, il fit personnellement toutes les démarches nécessaires pour changer le vieux nom de The Brook et le fit remplacer par celui de Bourget.

Le Ministère canadien des Postes procéda donc au changement officiel des noms le premier juillet 1910.

Pourquoi Bourget? Parce que M. le curé Raymond voulait honorer par son geste la mémoire de S. E. M^{gr} Ignace Bourget, saint évêque de Montréal, décédé en 1885, année de l'érection paroissiale du Sacré-Cœur de The Brook.

Et c'est ainsi que le vieux The Brook de nos pionniers devint en 1910 le Cher Bourget qui vous tient tant au cœur aujourd'hui, mais qui au début du vingtième siècle faillit se faire baptiser «Belval».

(60) Antal



Bourget, Mon Pays, Mes Amours

Le nom de Bourget doit être doué d'un magnétisme puissant qui accapare les pensées et les désirs de ceux qui y ont déjà vécu. Revoir le clocher qui les a vus naître est le vœu presque unanime de tous les anciens. Oui, ce sol où nous vivons semble posséder un aimant mystérieux, un attrait irrésistible qui commande le mal du pays et la soif du retour chez tous ses transplantés.



Notre patelin tient son nom de M^{gr} Ignace Bourget, archevêque de Montréal, décédé en juin 1885.

Si vous rencontrez des anciens à l'étranger, le seul nom de la paroisse aimée les plonge dans la nostalgie, leur mouille les paupières et émeut leur cœur, y suscitant un impérieux besoin de revenir au coin natal.

Presque tous les fils de Bourget, que la Providence a conduits ailleurs, s'accordent pour affirmer: «J'en suis parti mais c'est là que je voudrais vivre, aimer et mourir».

Deux éminents anciens ont bien décrit ce sentiment de patriotisme paroissial qui semble être partagé par tous ceux qui nous ont quittés pour vivre sous d'autres cieux; nous nous plaignons à les citer.

Dans le sermon qu'il donnait lors de la célébration des noces d'or de Bourget, M. Constau-

tiveau, ancien curé, disait: «Je suis resté, mes frères, profondément attaché à votre paroisse. à votre église, à cette terre même de Bourget où me ramènent souvent des affections qui me tiennent au cœur. Je suis toujours par la pensée au milieu de vous, car c'est ici que je viendrai bientôt, j'espère, dormir mon dernier sommeil avec vous dans votre cimetière... Je me plais à vous dire que je ne vous reviens pas aujourd'hui sans une émotion profonde: tant de liens m'attachent à vous!... Soyez remerciés de m'avoir convié à l'honneur — ce sera la dernière fois sans doute — de vous rompre aujourd'hui encore le pain de la parole de Dieu. C'est de tout mon cœur de vieux prêtre que je vous apporte, selon la phrase célèbre d'un grand orateur sacré: «Les restes d'une voix qui tombe

et d'une ardeur qui s'éteint!» C'est pour moi, veuillez le croire, comme une joie suprême».

Un autre ancien, M^r Ubald Langlois, o.m.i., écrivait aussi à l'occasion des mêmes fêtes: «Vous le savez. Bourget m'est resté extrêmement cher au cœur. Rien n'est si beau que son pays, a dit le poète. À Bourget, Dieu plaça mon bercean, et, si j'avais le choix, c'est au milieu des braves gens qui m'ont vu grandir, à l'ombre du clocher de ma première communion et dans les bras de la bonne terre de chez-nous que j'aimerais dormir mon dernier sommeil».

Ces citations se passent de commentaires, nous nous contentons de les résumer éloquemment avec tous ceux qui partagent l'affection que nous portons à notre petite patrie: «Bourget, mon pays, mes amours!»

(60) Antal



THE BROOK-BOURGET

Autour d'un changement de nom

On sait que l'on doit, à M. le curé Léon C. Raymond, le changement de nom de The Brook en celui de Bourget.

En mars 1910, quand notre pasteur partit faire un voyage en Europe, il était assuré que grâce à ses démarches, la nouvelle appellation officielle entrerait en vigueur l'année même. Toutefois, quand il arriva de son pèlerinage outremer, ce lui fut une agréable surprise de réaliser que la dénomination sollicitée s'était opérée sans heurt quelques jours plus tôt, soit le premier juillet de ladite année 1910. Si M. Raymond eut été ici à cette date là, il l'aurait certainement fêtée grandiosement.

Notons que le dernier Brookois à voir le jour sur notre territoire a été Joseph Léon, fils de Drummond Tessier (dit Lavigne) et de Célina Martin, qui est né le 27 juin 1910. Il était le frère de M^{me} Albert Rondeau.

La première Bourgetaine fut Reine Dolorosa, fille de Téléphore Boulerice et de Joséphine Poupart qui naquit le 4 juillet 1910, probablement dans la septième concession.

... et depuis, la génération des Brookois(es) disparaît rapidement, tandis que celle des Bourgetain(e)s va en s'accroissant.

Pendant l'absence de M. Raymond, c'est l'abbé J.-O. Allard qui le remplaçait; c'est donc lui qui, pendant cette période, a signé tous les actes inscrits au registre paroissial.

Antal

Rencontre-moi à la gare!

Durant la deuxième guerre mondiale, il fallait disposer d'un permis prioritaire pour avoir le droit d'acheter une voiture automobile, et ce n'était pas tout le monde qui pouvait en obtenir. Il fallait aussi se procurer ses faibles approvisionnements d'essence avec des coupons de rationnement, ce qui ne permettait pas d'utiliser son véhicule trop libéralement.

Ces problèmes eurent pour effet d'accroître le transport par train. La plupart des travailleurs en ville s'y cherchaient une chambre ou un quelconque logement pour ne revenir à Bourget, par train, qu'en fin de semaine.



Le 19 juin 1941, avant de partir par le train pour son voyage de noces, Thérèse Lavoie-Gagnier avait donné son bouquet de mariée à Lucille, sœur du conjoint, Elias. On remarquera la plate-forme qui s'étendait sur une longue distance de chaque côté de la gare.

Dans ce temps-là...

Vraiment, dans ce temps là, ça ne se passait pas comme maintenant. Ainsi, de nos jours, on voit des bambins d'une dizaine d'années qui traînent dans la rue même à minuit, tandis qu'autrefois, on prenait les moyens pour s'assurer qu'ils restent sagement à la maison aux heures indues. En fait foi le règlement suivant de notre village:

«Proposé par Alfred Auger, secondé par Évangéliste Polvin, que le constable soit autorisé d'arrêter les enfants de moins de seize ans, après huit heures le soir, et qu'une amende d'un dollar soit imposée.» — Adopté le 30 mars 1917.

Une importante proportion de nos concitoyens travaillaient alors à Ottawa; aussi, le dimanche soir, lorsque tous ces gens là retournaient en ville et que leurs parents et amis les reconduisaient à la gare, on y voyait souvent, par beau temps, de deux à trois cents personnes qui attendaient l'arrivée du convoi. Les rires, les interpellations fusaient de toutes parts. On se hélait avec bonne humeur, on se saluait de loin. La salle d'attente débordait et la plate-forme d'embarquement ne suffisait pas à offrir pied à tous les arrivants.

La gare et son voisinage immédiats répandaient un bourdonnement qui s'apparentait presque à un grondement tellement tous et chacun étaient obligés de parler fort pour se faire comprendre. Tout ça dans une atmosphère de gaieté et de bonne camaraderie que l'on ne peut se rappeler sans être ému.

Combien d'amours nouvelles ont vu le jour suite à l'invitation magique: «Rencontre-moi à la gare dimanche soir!» — Combien de mariages ont été carillonnés parce que l'un des deux époux devait prendre le train pour aller commencer sa semaine de travail en ville et qu'en ce faisant il a rencontré sa future moitié à la gare de Bourget.

Mais la guerre est finie depuis longtemps. Maintenant, on compte deux ou trois automobiles, et même davantage, à chaque foyer; l'essence abonde et on semble se ficher royalement de son coût. Le nombre des trains, lui a diminué graduellement; à présent, il n'en passe plus qu'occasionnellement. On a fermé et vendu la gare; on a démolie une bonne partie du débarcadère et on parle même d'enlever la voie ferrée.

Hélas, il semble qu'avant longtemps les enfants ne pourront plus aller voir passer les «gros chars» comme nous le faisons jadis et agiter la main vers les passagers qui, en nous répondant, nous faisaient connaître des frissons de contentement.

Drôle de progrès que celui qui fait disparaître une utilité nous ayant si bien servis et qui nous enlève un mode de voyage dont les agréments nous laissent des souvenirs qu'il suffit d'évoquer pour en ressentir encore beaucoup de chaleur au cœur.

La nuit prochaine, puissiez-vous jouir d'un sommeil heureux pour retourner en rêve à quelquel quarante ans en arrière, redevenir jeune et, dans un délicieux songe, comme jadis murmurer avec expectative à l'oreille de l'être que vous aimiez: «Rencontre-moi à la gare dimanche soir!»

Antal

Le «Pacifique» sauve les apparences — Dieu sauve le roi!

Étrange faculté que la mémoire. Ainsi, parmi des frères et sœurs devenus vieux et qui dans leur jeunesse ont vécu les mêmes événements, certains ne se les rappelleront plus ou bien chacun ne pourra pas les évoquer avec la même intensité de détails.

Récemment, un de mes cadets me faisait une visite avant son départ pour la Floride. En causant de choses du passé, il a évoqué un fait dont j'ai vaguement souvenir mais que lui se rappelle de façon très précise. Mais laissons le donc parler.

En 1939, George VI, roi d'Angleterre, visitait le Canada avec la reine mère, Elisabeth. C'était l'année où commença la guerre contre les païens nazis, et sa Majesté venait peut-être stimuler l'ardeur guerrière de ses sujets canadiens.

Or l'itinéraire du voyage comportait un arrêt d'une nuit à l'hôtel anciennement chic de Caledonia Springs; d'ailleurs, ce n'était pas la première fois qu'un membre de la famille royale visitait ce centre de villégiature jadis fort réputé.

Le monarque et sa suite voyageaient par train. Pour créer une bonne impression, la Compagnie des Chemins de fer Pacifique Canadien avait décidé auparavant de faire la toilette des gares qui se trouvaient sur le passage du convoi royal. Mais, comme la grande dépression n'était pas encore résorbée, afin de ménager, ladite compagnie ne fit rafraîchir que les murs extérieurs exposés à la vue des passagers allant vers l'ouest car les éminents visiteurs se



Sa majesté, George VI, et la reine-mère, Elisabeth.



La gare de Bourget comme elle apparaît aujourd'hui (1984). Elle était telle quelle, il y a une cinquantaine d'années, à l'exception de la plate forme qui était plus large et qui n'avait pas de garde-fou, car elle servait d'embarcadère; en outre, elle se prolongeait sur une longue distance de chaque côté de la gare. On voit ici les deux faces de la bâtisse que le Pacifique Canadien avait fait «rafraîchir» pour le passage des visiteurs royaux. (Photo. Ch.-A. H.)

dirigeaient vers Ottawa. On avait donc peinturé à neuf les côtés est et nord du «dépôt» de Bourget, laissant aux deux autres leur apparence terne indiquant un besoin criant de peinture fraîche. Mais qu'importe, si le bon roi George daignait jeter les yeux sur notre humble station, les apparences au moins seraient sauvées.

À l'heure indiquée pour le passage du train royal, jeunes et badauds de tous les âges se pressaient sur le bord de la voie ferrée afin d'entrevoir leur souverain avec sa suite et admirer les plus beaux wagons du Pacifique Canadien mis à leur disposition. Soudain, le train surgit en trombe, tout étincelant d'avoir été parfaitement fourbi pour l'occasion. À peine était-il paru à l'horizon qu'il avait déjà dépassé nos gens et, dans le tourbillon de son sillage, il arrachait de leurs lèvres les premiers mots du «Dieu sauve le roi» que l'on s'appropriait à chanter; aussitôt entonné, il s'éteignait dans leur désappointement.

Sur la passerelle arrière du dernier wagon, personne! Le personnage qu'on s'attendait d'y voir n'y était pas. Il sirotait peut-être une consommation à l'intérieur à moins qu'il n'ait été en train d'y faire un grand slam.

Il n'a même pas mis le nez à la fenêtre pour jeter les yeux sur la belle toilette que le malheureux Pacifique Canadien avait faite à grand

frais à notre gare pour «sauver les apparences». Pauvre prince, il n'a jamais prêté l'oreille au chaleureux «Dieu sauve le roi» avec lequel les bons Bourgetains avaient tenté de le saluer. Il est passé mais on ne l'a pas vu... il ne nous a même pas entendus!

Antal

Damnée politique!

Lors d'une campagne électorale, le docteur Moïse Gendron qui était un conservateur très actif (il a même déjà été candidat fédéral pour ce parti) rencontra Ernest Bouvier qui ne cachait pas sa fidèle allégeance au parti libéral. Notre médecin l'interpelle: «Tu vas voter de notre côté à ce coup-ci?»

Mais Ernest de lui répondre: «Je n'ai jamais voté «Tory», je ne suis certainement pas pour commencer maintenant!»

Et «Le Doc» de reprendre d'un ton taquin: «Tu n'as pas peur? Le rouge est la couleur de l'enfer; être «Whig» comme tu l'es, c'est risquer de se damner!»

Mais, sans sourciller, Ernest lui répond: «Allez donc! Je n'ai pas à craindre l'enfer puisque je n'ai jamais commis le péché mortel de voter bleu!»

Antal

Les Bouquets

Une belle vieille coutume disparue de par chez-nous, c'est celle des «Bouquets».

Quand The Brook était encore jeune, les distractions étaient rares et on y suppléait en multipliant les occasions de se rencontrer. Tous les motifs étaient bons pour organiser une veillée. Si on ne trouvait pas d'autre excuse, on portait un «Bouquet».

Deux ou trois citoyens en veine de s'amuser faisaient la tournée et invitaient les amis à se rendre, certain soir, chez M^{me} «Une Telle» pour lui présenter un «Bouquet». La dame en question, discrètement avertie, se préparait alors à recevoir le «Bouquet»... et les amis.

Au soir dit, on se rendait donc ensemble, quasi en procession, chez M^{me} «Une Telle», puis en chantant et en tirant du fusil on envahissait le devant de la maison; madame paraissait alors sur le perron, et on lui offrait un bouquet dans lequel était glissé une enveloppe contenant les contributions des invités; ensuite, aux acclamations renouvelées des visiteurs, madame faisait une révérence et invitait tout le monde à entrer pour une veillée.

«Arranger» des «Bouquets», ça ne se faisait pas toujours sans incidents. C'est ainsi qu'une certaine fois, un trésorier infidèle fut surpris à l'hôtel, par ses coorganisateurs, alors qu'il était en train de cuver un vin acheté avec les fonds destinés au «Bouquet». Ce qu'il en résulta, je vous le laisse à deviner...

De nos jours, il n'est plus question d'offrir des bouquets pour s'assurer une bonne veillée entre amis à domicile. Plutôt que de se rincer la lurette avec un délicieux vin-maison ou de la bagosse de fabrication clandestine, on préfère fréquenter les grills et les grandes salles publi-

ques où se consomment, dans une foule anonyme, des boissons recommandées par une forte réclame; hélas! au lieu du charmant «zing-zing» des anciens violoneux, on doit y subir l'assourdissant rock des discos.

(60-100) Antal



La belle vie de médecin

La profession médicale a toujours été entourée d'un certain prestige qui faisait imaginer aux gens que la vie de messieurs les docteurs était très enviable. Pourtant, celle de nos médecins de campagne n'était pas continuellement des plus roses. Nous nous permettons ici de reproduire partie d'une lettre qu'un de nos anciens docteurs écrivait en un langage pittoresque à son fils Louis.

Bourget, 11 avril 1934

C'est au tour de la neige à disparaître, et il n'en reste presque plus. Par méchants chemins, je visite les constipés aux hémorroïdes florissantes qui se plaisent à me dire, comme Maurice, que la prospérité est rendue au coin de la rue.

Hier, à minuit, appel de Sarsfield pour un petit qui avait hâte de venir voir le Canada. N'ayant pas de bottes, il trouvait que l'eau était haute depuis son départ de la Californie. Je l'ai tiré d'embarras en recommandant à sa mère de le vêtir plus chaudement.

Donc, malgré les risques et encouragé uniquement par des promesses quant à la paye, je pars, pour répondre à cet appel, avec le père du petit lulin qui (selon un télégramme annonçant son mauvais état de santé) devait débarquer du rapide à mon arrivée. J'oublie de te dire que c'est à pieds, tantôt au sec, tantôt à l'eau selon les trous, que je rencontre les «hommes de section» du C.P.R. de Bourget qui m'attendaient à la «crossing», comme on dit, pour me conduire en «hand car» (wagonnet à bras) jusqu'à la traverse de Hammond.

Là, j'ai sauté dans un berlot pour parcourir bien lentement la distance de quatre milles de routes défoncées. Heureusement que le bambin m'a serré la main à mon arrivée, me disant que j'avais pris plus de temps qu'il ne lui en avait fallu pour venir de Los Angeles.

Au retour, j'ai pu refaire le trajet à temps pour prendre les «gros chars» à Hammond vers neuf heures de l'avant-midi. À Bourget, on m'attendait avec un taxi. J'étais en retard pour mon déjeuner. Ta mère avait «caché» le sirop d'érable mais, après recherches attentives, deux grillades de cochon mort depuis le matin se sont présentées sans cérémonies...

(Docteur) Joseph Ayotte

Du bon poulet!

Un certain colonel Saunders nous vante souvent, à la radio et à la télévision, l'excellente qualité de son produit: «Du bon poulet!» Il n'a cependant pas été le premier à exceller en ce domaine car, dans son temps, il y a peut-être trois quarts de siècle de cela, la «Mère Marie» aurait pu elle aussi vanter autant les oiseaux de sa basse-cour.

Mais, qui était donc la mère Marie? C'était une perle de femme, l'épouse du figaro de notre patelin. Pendant qu'Arthur tondait des bourgeois de tous les âges dans sa boutique de barbier, la mère Marie, sans jamais élever le ton, savait maintenir l'ordre et la discipline parmi la nombreuse jeunesse qui passait son temps à jouer au billard dans la pièce d'à côté.

Plusieurs de ces gais lurons étaient quelque peu malins à leur heure. Un jour, l'un d'eux, Narcisse le rusé lui demanda:

«La mère Marie, si demain soir je vous apportais une couple de volailles de chez nous, accepteriez-vous de nous les fricoter? Mes amis et moi, on les croquerait avec vous et Arthur une fois la boutique fermée.»

«Peut-être que oui, mais à deux conditions: D'abord, vous les plumerez vous-mêmes; ensuite, vous allez me promettre d'être très sages dorénavant.»

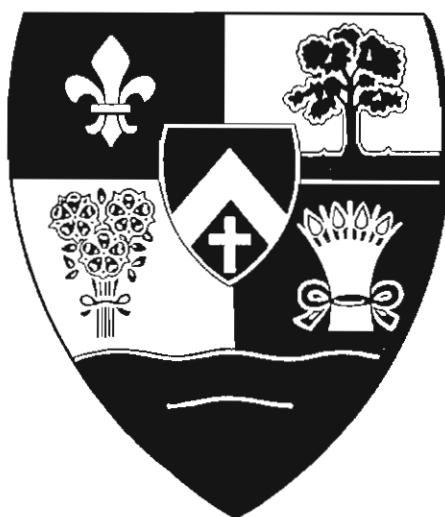
«Entendu la mère Marie pour la deuxième condition, mais quant à l'autre vous ne refusez pas cinquante cents pour les déshabiller et les échicoter vous-même?»

Comme cinquante cents étaient bons à gagner pour un tel boulot quand la coupe de cheveux ne rapportait que quinze cents, la patronne de l'établissement accepta la proposition.

Le lendemain soir, à l'heure convenue, notre espiègle arrivait avec deux oiseaux encore tout chauds. La mère Marie se mettait aussitôt à la tâche et, dès la fermeture de la boutique, tout le monde se trouvait à table devant des assiettes enfêchées de poulet cuit à point et merveilleusement assaisonné. Le plat principal était relevé d'une délicieuse purée de pommes de terre avec marinades-maison et du bon pain frais couvert de vrai beurre. Bref, c'était un réel banquet!

Le lendemain matin, en ouvrant son poulailler, la patronne constatait l'absence non motivée de deux de ses volatiles. Alors, cette pauvre mère Marie comprit, à son grand désespoir, la provenance du «bon poulet» qu'elle avait savouré avec tant d'appétit la veille au soir... et dire qu'elle avait accepté d'en faire la plumaison elle-même!

Antal



Pour perpétuer le souvenir de l'ancienne coutume des bouquets dont il est question ici, les héraldistes Drouin ont fait figurer un bouquet de roses dans le troisième quartier du blason de Bourget.



Où est le lac?

Il y a quelques années, une voiture s'amène chez un de nos cultivateurs de l'est de la paroisse et l'un des passagers s'enquiert: «Où donc est le lac?» — «Quel lac?» lui demande-t-on? — «Celui que j'ai vu près d'ici en passant par train au temps de la fonte des neiges et des inondations.» — «Ah!»

Ce «Ah!» en dit beaucoup. En effet, aux limites orientales de la paroisse, nous avons le privilège d'avoir parfois un lac, mais pas toujours un lac, et les citadins qui s'en remplissent la vue en passant par train sont déçus, quelques semaines plus tard, lorsqu'ils viennent dans l'espoir d'y camper.

Au tout début de la colonisation, alors que l'on n'avait pas encore procédé à l'assainissement de nos terrains bas, ceux-ci étaient couverts presque tout le temps d'une nappe d'eau plus ou moins profonde qui donnait l'illusion d'un lac. Aussi, lorsque l'on procéda à l'arpentage de ce territoire, en dressant la carte, on donna le nom de lac à ce qui n'est qu'un gros ruisseau presque stagnant lors des sécheresses, mais qui s'étend souvent sur une superficie d'environ trois milles carrés aux crues du printemps.

Pour respecter l'habitude qu'en avaient pris les habitants de la région, le cartographe coiffa même du nom de «The Lake» la partie nord inondable qui se trouve dans la paroisse de St-Pascal. De fait, quand j'étais jeune, presque tous les gens allaient toujours au «Lac» quand ils se rendaient à ce qui est St-Pascal aujourd'hui. Même, après la fondation de la paroisse St-Pascal-de-Baylon, en 1908, on allait encore à l'église du «Lac», à une veillée, à un mariage ou à un enterrement au «Lac», etc., etc.

Mais d'où vient le nom de Cobb qui est attaché à ce cours d'eau? Nous avons déjà oui dire que l'ingénieur qui avait été chargé de faire la première carte de cette partie de notre territoire s'était permis d'immortaliser son nom en l'accrochant officiellement à cette particularité géographique. C'est donc à lui que nous devons de l'appeler Lac Cobb en français et Cobb's Lake en langue seconde.

La plupart des gens ne s'en formalisent pas; ce qui les intéresse davantage c'est que sous l'onde de notre lac frétille d'appétissantes barbotes en très grand nombre.

À bon entendeur, salut!... et bonne pêche!

Antal



Notre lac Cobb, à peine plus gros qu'un ruisseau en été, mais de vastes proportions à la crue du printemps.

(Photo Ch.-A. H.)

«C'est comme ça que je les arrange!»

Les agents d'assurance ont toujours été convaincus qu'ils étaient des bienfaiteurs de l'humanité. Par contre, beaucoup de gens voient en eux des achalants qui cherchent surtout à réaliser des commissions. C'est sans doute à cette opinion là que nous devons la vieille rengaine suivante qui se chante sur un air de gigue:

«Ah! les agents d'assurance,
C'est comme ça que j'les arrange;
Quand j'les vois arriver,
J'barre la porte
Pi j'vas m'cacher!»

Le premier agent d'assurance-vie de Bourget, dit-on, s'appelait Orphyr Miron. Comme de raison, il était pionnier en ce domaine et le travail de «défrichement» était assez ardu. Il espérait toujours qu'en décrochant quelques assurés leur exemple en entraînerait d'autres à faire comme eux.

Ainsi, il se mit dans la tête d'assurer Trefflé; ce citoyen, qui ne lui paraissait pas jouir d'une santé trop florissante, lui semblait même offrir des prédispositions pour la «consommation». Il lui fit donc valoir qu'il devait profiter de ce que sa compagnie, pour s'implanter en territoire nouveau, acceptait les candidats sans examen médical et que ce serait sage de sa part d'en profiter pour protéger sa famille en cas de décès prématuré. Mais Trefflé ne voulait entendre parler de rien.

Un jour, Orphyr rencontre Trefflé au magasin général; il essaye encore de le convaincre, mais sans succès. Alors l'agent s'adresse au

marchand: «Arthur, dis-lui donc qu'il fait une grave erreur en ne profitant pas d'une occasion aussi avantageuse!» ... et le marchand d'affirmer que, dans son opinion, Trefflé serait bien avisé de ne pas laisser passer une telle aubaine sans en profiter. Mais ce dernier de leur répondre: «Puisque ça vous semble si bon, profitez-en vous autres: assurez-moi!»

Une fois Trefflé parti, le marchand et l'agent se disent qu'après tout l'idée du «prospect» n'est peut-être pas si bête en somme. À une rencontre ultérieure, ils s'entendent donc pour assurer Trefflé à trois: l'assuré, le marchand et l'agent paieront chacun le tiers de la prime, et en cas de décès, ils disposeront chacun du tiers des bénéfices que versera la compagnie d'assurance.

Puis les années se succédèrent et passèrent. Comme le roseau de la fable, sous les vents de la vie, Trefflé «pliait» mais ne «rompait pas». Un jour, en 1927, Arthur mourait subitement, emporté par une angine de poitrine; quelques années plus tard, Orphyr à son tour allait rejoindre certains de ses assurés dans l'au-delà; mais Trefflé, lui, prolongea ses jours jusqu'en 1949.

En rencontrant ses anciens copains dans l'éternité, d'un ton moqueur, il doit leur avoir turluté:

«Ah! les gens de l'assurance,
C'est comme ça que je les dérange;
Quand y m'voient arriver,
Y ouvrent la porte pi m'font rentrer!»

Antal

Les Quêteux de Par Chez-Nous

«Quand nous quêtons une obole,
Les habitants donnent toujours».
— Albert Larrieux.

Le monde des mendiants possède des figures très pittoresques et le jour où disparaîtra le dernier quêteux, nos gens perdront une occasion de faire directement la charité dans des circonstances souvent marquées d'un cachet agréable.

La générosité et l'hospitalité des Canadiens français ont toujours été signalées par les visiteurs étrangers. Ces deux coutumes vertueuses ont sans doute encouragé les professionnels de la quête car chez-nous, chaque génération a connu ses «quêteux du métier».

... Oui nous en connaissons tous des «Rouletabosse» plus ou moins pitoyables qui frappent à notre porte et s'assoient à notre table ou font ouvrir notre bourse pour recevoir la part de Dieu. Quelquefois notre charité soulage de vrais malheureux éprouvés par la misère et le besoin; mais plus souvent, c'est un habitué de la quête qui vous salue avec la formule consacrée par l'usage: «Voulez-vous, s'il vous plaît, me faire la charité pour l'amour du Bon Dieu»? Personne peut résister à cette invitation; les cordons de la bourse se délient, le quêteux vous remercie à n'en plus finir puis il vous apprend les dernières nouvelles. etc...

Afin de vous prouver leur reconnaissance, ces pauvres diables peuvent tout faire (excepté travailler) pour vous être agréables. Il y en a qui possèdent des recettes pour guérir tous les maux; souvent même, ils ont des idées et des patentes capables de réaliser beaucoup d'argent, semble-t-il, et pourtant ils se contentent d'en mendier.

Les quêteuses sont plus rares que leurs congénères masculins. Presque toujours âgées, infirmes ou toquées, elles arrivent néanmoins à temps pour vous conseiller un cataplasme «d'herbe à lion» pour votre rhumatisme ou des massages au jus de patates râpées pour votre exzéma, et que sais-je encore: à les en croire, c'est toujours plus efficace que les lotions et les sinapismes prescrits par les «gros docteurs».

Les anciens de The Brook mentionnent souvent un quêteux original du bon vieux temps. On le désignait du nom de «Zing Piroque». Pourquoi? Personne ne le sait. Quand il passait, les enfants avaient le don de le faire enrager en faisant siffler un long ZZZZZZZing! qui le mettait hors de lui-même. L'été, il faisait la tournée avec sa charrette et l'hiver avec son traîneau, vendant des chaises empaillées et recueillant la monnaie et les dons en nature que nos généreux grands-parents lui remettaient. Doué d'un appétit frisant la voracité, il avait l'habitude de faire une levée importante dans le menu de ses hôtes. Il colportait les histoires les plus abracadabrantes. Aujourd'hui il est disparu: sans doute, quête-t-il encore aux cieux près de nos excellents aïeux.

Un quêteux de marque, c'était celui qu'on avait baptisé «Bissonnette La Cenne» parce qu'il ne voulait pas recevoir d'autre monnaie que des belles «cennes noires» (cents). On dit qu'il tirait un traîneau, l'été comme l'hiver jusqu'au jour où il ne revint pas d'une dernière tournée.

Nous avons souvenance d'avoir vu dans notre tendre enfance, celui que l'on appelait «Ti-loup la Patte de Bois». Moitié quêteux, moitié colporteur, Ti-loup avait une «vieille jument grise n'ayant pas l'air d'un fier cour-

sier» et il la conduisait directement aux portes pour ne pas fatiguer sa patte de bois à descendre et à remonter sa «rigue à lait».

On en rencontre tout de même des types peu ordinaires chez ces messieurs de la mendicité. Il y a quelques années, il en était un qui se faisait inviter à la table de ceux qui voulaient bien l'y recevoir, mais qui n'acceptait jamais de partager leur thé: il apportait lui-même ses feuilles qu'il infusait à son goût puis dégustait le tout en connaisseur.

Certain autre mendiant était doué d'une facilité de parole extraordinaire qui empêchait ses hôtes de placer un mot à travers son verbiage surabondant: évidemment, il connaissait tous les députés et les ministres du pays et si ça allait si mal c'est qu'on ne voulait pas suivre ses conseils... Pauvre Pays!

Un quêteux qu'on a invité à dîner se montre très surpris qu'on ne le reconnaisse pas, et il précise: «c'est la troisième année de suite que je viens manger ici!»

Un jour un mendiant entre au magasin; il parle ni le français ni l'anglais, mais sa main tendue, son attitude humble et son ton quémandeur nous convainquent qu'il veut la charité. Il est grand, il a la barbe et les cheveux abondants, noirs et bouclés; son regard est profond et triste; on ne peut s'empêcher aussitôt de lui trouver une ressemblance avec certain Christ de notre imagerie religieuse. Il accepte, en murmurant quelques mots, l'humble aumône qui lui est faite et va pour sortir et continuer sa pérégrination à travers la tempête de neige lourdement chargée d'eau. On s'aperçoit alors que sa culotte est toute déchirée et détrempée. Vite rappelé, il est conduit à l'écart où on lui fait signe de mettre une paire de pantalons neufs et secs qu'on lui présente. Quelques instants plus tard, au grand ahurissement de tous, le quêteux passe la porte ayant mis son vêtement neuf par dessus ses autres nippes, puis il s'enfonce dans le brouillard et la giboulée sans plus de commentaires.

La vie des quêteux n'est pas toujours drôle. Ils sont souvent exposés au jeûne forcé et à ne pas trouver le gîte dont ils ont besoin. C'est ainsi que l'on découvrit un jour le corps de Valérie la mendicante, morte de froid dans une grange des environs.

Soyons toujours charitables pour nos mendiants, ne serait-ce que par pitié, car ce n'est pas à toutes les heures qu'ils peuvent joyeusement s'écrier avec Larrieux:

«Quoiqu'on chante et qu'on dise,
Quêteux: c'est un très bon métier!
Nous n'avons pas de chemise
Mais nous vivons en vrais rentiers!»



Au cours d'un *parti de sucre* (vers 1925) à la cabane à sucre de Patrick Schnupp, les invités transportent un tonneau de sève sur un traîneau «ad hoc». De gauche à droite: Alice et Albert Laroche, Estelle Lalonde et Paul-Émile Schnupp (sur le dos du cheval) et Léon Schnupp à l'avant.

(GracieuSeté: A.-M. L.)

Une équipe du tonnerre

Longtemps, le vieux tempérament de «ménéageux», que l'on nous accuse d'avoir hérité de nos ancêtres normands, a influé même sur la conduite des administrateurs de nos organismes publics, y compris ceux de nos commissions scolaires. Une dépense était toujours une dépense et on se croyait obligé de la comprimer à tous prix, même si en fouillant ses aboutissements on aurait pu se rendre compte qu'elle serait mille fois justifiée par ses résultats.

Quelques années après la fin de la grande dépression, la Providence permit que l'on élise, à l'administration de la commission scolaire du village, quelques hommes de discernement qui ont constitué ce que l'on pourrait appeler une «équipe du tonnerre» à laquelle nous devons une remarquable «révolution tranquille», deux expressions qui ont été appliquées au gouvernement québécois de Jean Lesage mais que nous nous permettons d'emprunter ici pour la circonstance.

Cette équipe était constituée de Messieurs Philippe Lefebvre, Robert S. Lalonde et Donat Goulet, assistés par le secrétaire trésorier, Ubald Parent et, dans l'ombre, par l'épouse de ce dernier, née Jeanne Ménard, qui avait beaucoup appris dans le domaine de l'administration de la chose publique en travaillant pendant de nombreuses années, avec son père d'abord, et ensuite avec son époux.

Au lieu de continuer à faire comme dans le passé, attendre que l'inspecteur des écoles insiste longtemps pour obtenir des améliorations et des innovations demandées ou encouragées par le Ministère de l'Éducation, l'équipe surnommée s'empressait d'étudier les circulaires officielles du «Département» dès leur arrivée; elle les disséquait et trouvait rapidement comment on pourrait réaliser d'importantes améliorations à l'école et au programme d'études sans qu'il en coûte cher. Après avoir préparé un projet d'action, l'équipe le présentait à la «Patente» qui en discutait, l'approuvait tel que soumis ou suggérait des changements, puis se chargeait de préparer l'opinion publique à le bien accueillir.

La première grande réalisation de cette «révolution tranquille» fut la construction de l'aile ouest de l'école qui fut inaugurée en 1945. Elle contenait, entre autres «éléments révolutionnaires», une classe de travaux manuels et d'agriculture, une salle d'arts domestiques et un jardin d'enfants.

Cette réalisation innovatrice attira immédiatement l'attention sur Bourget. Bientôt, l'Association d'Éducation eut fait connaître l'initiative bourgetaine dans tous les milieux scolaires franco-ontariens. On vint de partout: de la région immédiate, du centre, de l'ouest et



Notre équipe du tonnerre: Ubald Parent, secr.-trés., puis les trois commissaires: Donat L. Goulet, Philippe Lefebvre et Robert S. Lalonde

surtout du nord de la province, visiter la réalisation audacieuse de l'école du Sacré-Cœur de Bourget et, chaque fois, on s'en retournait inspiré pour faire aussi bien et peut-être mieux.

Un jour, en décembre 1951, on reçut même la visite d'un éminent pédagogue européen, le Dr Francisco Piva, ministre de l'Éducation en Italie, venu étudier sur place les différentes méthodes scolaires et les mœurs canadiennes-françaises; il était à la recherche d'idées nouvelles pour améliorer l'instruction publique dans son pays.

Ce sont les membres de la commission scolaire de 1945 qui ont jeté les bases de la «Consolidation» des écoles de Bourget. Mais, cette «équipe du tonnerre» a passé; elle a été

remplacée par d'autres commissaires qui se sont inspirés de ses méthodes et de ses accomplissements. En dépit de leur excellent travail, certain jour, il y a une vingtaine d'années de cela, la centralisation des écoles à l'échelle des comtés unis de Prescott et Russell les a fait disparaître; du coup on rognait considérablement les ailes à l'initiative locale bourgetaine dans le domaine scolaire.

Nous tenons cependant à ce que ces lignes gardent à la mémoire des générations à venir le souvenir de ceux qui se sont dévoués pour nos écoles, particulièrement celui du groupe que nous nous permettons d'appeler «équipe du tonnerre».

Antal

Roman d'Octogénaires

Voulez-vous connaître une histoire vraie et plus étrange qu'une fiction?... voici ce que nous extrayons d'un fait rapporté en 1934 dans un quotidien d'Ottawa, *The Citizen*. Ce récit, une vraie romance, pourrait trouver place dans un volume de contes de fées.

«... L'amour vient encore de remporter un triomphe sur l'âge et il s'agit d'amour à première vue, d'un coup de foudre qui a terminé heureusement une rencontre fortuite, faite, il y a à peine une semaine, entre deux personnes dont les âges donnent un total de cent soixante années.

«Les cloches du mariage ont annoncé l'heureux dénouement de cette idylle âgée de six jours seulement pendant lesquels les nouveaux époux ne se sont rencontrés que deux fois.

«Apparemment, le sieur Cupidon n'a pas éprouvé de difficultés à diriger ses traits car quatre heures après sa première rencontre, il y avait déjà demandé officielle en mariage, d'une

part, et acceptation empressée, d'autre part. Les deux amoureux auraient voulu hâter davantage les épousailles mais les formalités à remplir les en ont empêchés.

«Après la cérémonie, qui eut lieu à la Cathédrale, les jeunes mariés, âgés chacun de quatre-vingts ans, assistèrent à une réception à Ottawa, puis ils firent leur voyage de noces en automobile, laissant la capitale pour se rendre à Bourget dans la maisonnette du marié, M. Joseph Houle, où ils couleront leur lune de miel.»

... Et ils vécurent... un temps... mais n'eurent pas de nombreux enfants!

Le Devoir, quotidien de Montréal, par la plume du Grincheux, commentait ainsi cet événement peu banal. «On signale, d'Ottawa, le mariage d'un veuf de quatre-vingts ans, père de treize enfants, avec une veuve du même âge, mère de cinq enfants. Amour, Amour, quand tu nous tiens...»

Pêche et Pêcheurs

Pour certains tempéraments, il n'y a rien de plus passionnant que la pêche. Là où vous trouvez de l'eau, vous rencontrez des pêcheurs; cependant les plus méritants ne sont pas ceux qui tendent leurs amorces dans les lacs immenses et les rivières majestueuses, mais plutôt ceux qui, comme chez-nous, vont se faire une rude compétition sur les eaux d'un diminutif lac Cobb et sur les bords d'un Bear Brook à peine coulant. Les indiens ont sans doute été les premiers à taquiner les habitants de nos petits cours d'eau, et si carpes, perchades, barbottes, brochets et anguilles se félicitaient de voir des blancs civilisés remplacer les sauvages, l'arrivée des premiers colons de The Brook a dû les faire déchanter. En effet, les pionniers de notre paroisse ont fait de la pêche une occupation pratique plutôt qu'un sport récréatif, ce qui ne veut pas dire qu'autrefois on ne trouvait pas de plaisir à pêcher; loin de là! Chaque génération a eu ses adeptes de la ligne.

Pour sa part, un certain petit gars, avant de devenir grand pêcheur d'âmes dans les missions de l'Ouest canadien, était un fervent pêcheur de poisson à la fin du dix-neuvième siècle. Une vacance sans pêche, une semaine sans poissons, c'était un congé mal tourné pour cet habitué du lac Cobb: alors qu'il n'était que novice dans son art, il devait faire la compétition à de vieux profs de l'hameçon qui ont dû l'épater au récit de leurs exploits, comme nous l'avons tous été nous-mêmes par les aventures mirobolantes de nos as contemporains de la pêche.

Qui a connu une figure plus originale que celle du «père» Noé Martin? Vétérinaire à l'occasion et violoneux à ses heures, il était surtout pêcheur... par passion! Que de pêches fantastiques il avait à son crédit! Une fois, il avait même dû se cacher derrière un arbre pour appâter, ça mordait trop! Quand les poissons eurent appris à le connaître, il sut enduire ses hameçons d'huile de charme pour leurrer de nouvelles victimes; enfin, il vécut assez vieux pour bénéficier d'une grande découverte de notre siècle: il «trempe» sa ligne dans le radium et s'assura une prise à tout coup... Croyez-le ou ne le croyez pas, c'est une histoire de pêcheur!

M. Martin a emporté dans sa tombe le secret du fameux «Trou» inépuisable où ça mordait toujours. Maintenant, il fait probablement au ciel des pêches miraculeuses, qu'il a grandement hâte de nous raconter le jour où nous irons tendre notre ligne près de la sienne sur les ondes éternelles.

Une fois le vieux Martin mort, plusieurs autres pêcheurs ont pris la relève. Pour apprendre à pêcher, on pouvait venir à Bourget y rencontrer, par exemple, Médé Bougie, Tifin Labrosse ou le «père» Aimé Lortie. Ils tenaient



Photo prise du coin des rues Champlain et Laval vers 1965.

(Collection: Marcel Sabourin)

certes trop à leurs trucs secrets pour en donner la recette à n'importe qui, mais ils auraient pu cependant en conter de bonnes: par exemple, vous confesser qu'une certaine fois, l'un d'eux, sans résultats avantageux, changea de bout de chaloupe avec un pêcheur inexpérimenté moins bredouille que lui. En poussant plus loin les

confidences, on aurait pu apprendre que l'un de ces experts fut à certain jour obligé d'acheter le poisson qu'il n'avait pas pris afin de ne pas revenir chez lui les mains vides. Pour une bonne fois, c'aurait été des histoires de pêche vraies.

(60-100) Antal

De saint Paul au «père Môse»

Saint Paul fut un grand pêcheur et un terrible persécuteur des chrétiens. Il lui fallut être terrassé par Dieu sur le chemin de Damas et «perdre la vue pour voir» jusqu'à quel point il était pervers et s'en repentir.

Or, malgré la surabondance des dons que Paul reçut lors de sa conversion, il souffrait excessivement d'être encore soumis à de cruelles tentations et s'en plaignait à peu près en ces termes! «Ah! qui me délivrera de ce corps de chair? Ah! qui me libérera de l'aiguillon qui l'accable?»

Nombreux sont les chrétiens qui subissent le même supplice des tentations, mais rares sont ceux qui l'expriment aussi éloquemment que Paul, l'Apôtre des gentils.

Pourtant un ancien citoyen de Bourget, le «vieux Môse», déjà avancé dans la quatre-vingtaine, ne put s'empêcher un jour de récriminer pathétiquement à ce sujet. Débutant sa doléance par son patois favori, il s'exclama: «Méchant servent! j' me demande bin pourquoi l'bon Dieu ne nous en enlève pas l'envie quand il nous en ôte la capacité!»

Antal

Brailler en vache

Autrefois, les éleveurs de bovins laitiers laissaient téter les veaux à leur gré pendant une longue période de temps après leur naissance puis, un bon jour, ils décidaient de sevrer le petit animal en le séparant de sa mère. Il fallait alors subir les incessants mugissements de la vache, inquiète du non-rison qu'on lui avait ravi. C'est de là qu'est venue l'expression «brailler en vache».

Il y a bien longtemps de cela, un couple sans enfants vivait non loin d'une des frontières de la paroisse. On dit que monsieur et madame échangeaient continuellement beaucoup plus d'injures que de compliments.

Certain jour d'hiver où notre homme était allé au bois et tardait à en revenir, madame, outrée, et préparant toutes sortes d'invectives pour accueillir le retardataire, décidait de ne plus l'attendre. À peine était-elle à table, que quelqu'un arrive pour lui annoncer que Jos ne reviendra pas, qu'il est mort subitement.

Et elle de répliquer: «C'est donc ça qu'il n'arrivait pas? Eh bien! attendez que j'aie fini de souper et, si vous n'avez jamais vu une femme brailler en vache, vous allez en voir une drette icitte!»

Antal

Quelques Records

Presque tout le monde a un faible pour les records: sur ce point chacun est un peu américain. On veut trouver chez soi quelque chose qui n'existe pas ailleurs et on aime à affirmer que dans son patelin il y a mieux que chez le voisin. Ce n'est pourtant pas cette manie qui nous pousse à souligner certains faits peu ordinaires qui se sont passés dans les limites de notre paroisse; nous les signalons sans forfanterie, croyant qu'ils pourront vous intéresser ou au moins vous amuser.

Phénomène de Longévité:

Les journaux se plaisent à citer des records individuels de vieillesse: ils pourraient cependant trouver à Bourget matière encore plus intéressante: un record familial de longévité chez les Lagrois.

En 1945, lors du soixantenaire de la paroisse, quatre frères Lagrois vivaient encore dans la septième concession: c'était: Édouard, âgé de quatre-vingt-huit ans, Joseph, de quatre-vingt-six ans, Napoléon, de soixante-douze ans et Auguste, de soixante-neuf. Une sœur, M^{me} Marie Beaulne, âgée de quatre-vingt-douze ans, demeurait à Cornwall; Louis, âgé de soixante-dix-huit ans restait au Yukon et Oscar, de Washington, É.-U., avait soixante-treize ans. Parmi les défunts de cette famille, on comptait Hyacinthe, décédée en 1944 à l'âge de quatre-vingt-treize ans, Ludger, décédé à soixante-six ans et Martin fils, décédé en 1911 à soixante et un ans. Toute cette jeunesse d'âge respectable était issue de Martin Lagrois père, décédé à l'âge de cent un ans et huit mois.

Marié cinq fois sans divorce:

Au printemps de 1945 s'éteignait le «père» Louis Brunet, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans et six mois. Cupidon ne le ménagea pas dans sa vie sentimentale car cinq fois il convola en juste noces. Sa cinquième femme le précéda même dans la tombe puisque à sa mort, il était veuf depuis environ cinq ans. Durant son dernier veuvage, les malins le taquinaient en lui disant que s'il ne reprenait pas le chemin des amoureux, c'était dans le but d'économiser pour son enterrement.

Marié deux fois dans la quatre-vingtaine:

L'un des hommes les plus paisibles de Bourget, le bon vieux Julien Potvin, subit un regain de vitalité amoureuse quand il eut atteint le cap de la quatre-vingtaine. En effet, après un long premier veuvage, à quatre-vingts ans, il épouse une dame Pierre Sicard, veuve et octogénaire elle aussi. Cette pauvre vieille «jeune mariée» mourut subitement dans l'église, quelques mois plus tard, pendant les exercices du mois de Marie.

Après l'avoir pleuré quelque temps, M. Potvin conta fleurette à une autre veuve, septuagénaire celle-là, et qu'il conduisit bientôt à l'autel: cette troisième femme, veuve Isidore Leduc, dût après quelque temps escorter à sa dernière demeure celui qui était aussi son troisième époux.

Occupations héréditaires:

On voit souvent des maisons se signaler pendant plusieurs générations dans l'exercice d'une même profession, mais l'on voit plus rarement des familles occuper de père en fils les mêmes positions surtout quand il s'agit de fonctions à caractère public.

Pourtant à Bourget, ça s'est vu!

En 1885, M. Joseph Ménard était nommé maître de poste de The Brook. Après avoir consciencieusement rempli cet office pendant plusieurs années, ce fut son fils adoptif, M. Adélard Ménard qui continua ses fonctions. Après la mort de son époux, Adélard, M^{me} Clémentine Ménard obtint le même contrat du ministère des postes. Cette position, soumise ailleurs à tant de changements lors des chambardements politiques, est donc restée aux mains de la famille Ménard pendant soixante-six ans, c'est dire que seul un service parfait et une courtoisie impeccable ont permis la réalisation de ce qui peut être un record au ministère des postes.

La famille Ménard se distingue encore semblablement dans le domaine municipal; en effet, depuis 1878, Joseph, Gédéon et Adélard Ménard se sont succédés au poste de greffier du canton de Clarence. Adélard a ensuite été remplacé, en 1931, par son gendre, Uhald Parent, époux de Jeanne Ménard, qui est aussi devenu trésorier de la municipalité. Ce dernier a quitté ses fonctions à l'hôtel de ville à la fin de décembre 1971. Le poste de greffier a donc été confié pendant quatre-vingt-treize ans à des membres de la famille Ménard; la confiance des contribuables du canton de Clarence a été bien placée et ils n'ont toujours eu qu'à se féliciter de leur travail.

Nous pouvons aussi citer le fait qu'un ancien magasin de Bourget a longtemps été la propriété de la même famille. En 1881, M. J. Edmond Langlois ouvrait son magasin général à The Brook. Plus tard, son gendre, Arthur Lalonde, le remplaça et, en 1927, à la mort de son époux, c'est M^{me} Ubaldine Lalonde, fille du fondateur qui l'a exploité. Antonin, fils de cette dernière, a pris l'entreprise familiale en main après la mort de sa mère (1947) jusqu'au printemps 1959, alors qu'il l'a clôturé. C'est dire que le commerce fondé par Edmond Langlois est resté aux mains des siens pendant soixante-dix-huit ans.

(60-100) Antal



M^{me} Clémentine Ménard (née Lobrosse) qui a contribué au record des Ménard en étant maîtresse de poste pendant une vingtaine d'années.
(Gracieuseté F.C.L.)

La Police de Bourget

Nous ne saurions dire en quelle année Bourget est devenu un village policé. Mais nous savons qu'il doit y avoir déjà longtemps de cela, car les annales policières du village renferment déjà beaucoup de matière...!

Le seul mot de police évoque d'ordinaire une idée de sévérité, de dureté. La police, c'est ni plus ni moins que la justice, et la justice, c'est froid, c'est inexorable! Mais, vous n'êtes pas venus à Bourget? Ici, la police est aussi douce qu'elle est dure ailleurs. Elle se couche de bonne heure le soir, elle n'importune personne et seuls les commissaires du village en entendent parler. C'est ainsi que les gens n'ont probablement jamais connu nos anciens chefs de police comme MM. Steve Clark et Cyprien Lamarre. Il en est autrement de M. Amédée Bougie; son uniforme le faisait connaître de tous, et surtout de ceux qui attendaient la distribution du courrier le soir, à la porte du bureau de poste. Mais par exemple, nous serions bien surpris si les gens connaissaient le titulaire actuel de notre farouche administration. Si la curiosité les prend de le savoir, nous leur conseillons de s'adresser aux commissaires du village ou à M. Félix Lemery. Mais ce serait de la pure curiosité! D'ailleurs, pourquoi irait-on importuner notre constable? Il n'est là que pour toucher son salaire, soit, cinq dollars par jour,.... pardon, j'ai fait erreur, c'est cinq dollars par an!...

(60) Pol

La conscription

À l'approche du premier grand conflit mondial, l'opposition officielle au Parlement canadien fit une lutte systématique aux mesures de guerre préconisées par le gouvernement Borden pour appuyer la cause des alliés. Quand le parti au pouvoir décida d'étendre sa collaboration jusqu'à imposer la conscription, les esprits s'échauffèrent et la lutte devint violente. Sous la conduite de Laurier, les libéraux s'opposèrent au recrutement obligatoire des jeunes pour les envoyer combattre outremer. Les Canadiens-français, qui n'étaient pas gens d'humeur belliqueuse, appuyèrent d'autant plus l'opposition qu'elle était dirigée par un des leurs. Mais la majorité l'emporta et un enregistrement national rapidement décrété permit bientôt à l'armée d'appeler aux armes les recrues dont elle avait besoin.

Avec son appel, le conscrit recevait un billet pour se rendre au camp le plus rapproché. Les jeunes de Bourget devaient se présenter au parc Lansdowne (Ottawa) où se déroulait l'examen décisif qui en ferait des soldats ou des «exemptés».

Les recrues qui ne répondaient pas à l'appel étaient considérées déserteurs au même titre que ceux qui avaient fui les rangs de leur régiment.

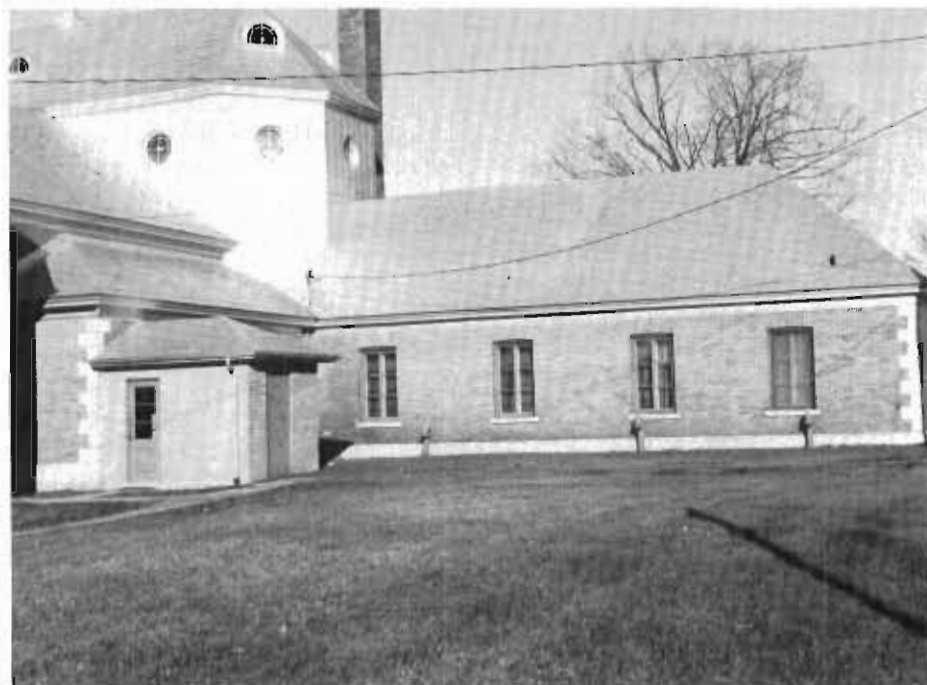
La population était généralement opposée au service militaire et sympathisait avec les déserteurs. Tous étaient d'avis qu'en conscience nul n'était obligé d'aller combattre en sol étranger pour une cause qui moralement n'était pas sienne ni celle de son pays.

Les mesures coercitives devinrent de plus en plus sévères. On organisa la chasse aux déserteurs et il y eut même des émeutes au Québec.

Les objecteurs ont été nombreux même à Bourget. À un certain moment, un bon groupe de conscrits profita des billets reçus lors de l'appel pour faire le voyage à Ottawa; pourtant, aucun ne se présenta à l'examen et tous revinrent au point de départ.

Voici, nous dit-on, les noms de quelques-uns de nos jeunes qui refusèrent de se présenter au parc Lansdowne: Moïse Bougie, Albert Délisle, Eugène Lamarre, Donat Laroche, Albert et Omer Lefebvre, Venance Lemery, Damase Parent, Eugène et Léon Potvin, Josaphat Tessier, etc.

Les déserteurs employaient tous les moyens possibles pour ne pas se faire attraper. Ils étaient traqués par des détectives qui, eux aussi, ne ménageaient pas leurs trucs afin de les retrouver et de les arrêter. Pour ne pas se faire prendre, certaines recrues voyagèrent au loin sous de fausses identités: il y en eut même qui allèrent faire les récoltes dans l'Ouest. Ceux qui restaient dans leur milieu se cachaient à toutes sortes d'endroits: cabanes à sucre, ca-



Arrière de l'église — Le prolongement à droite est l'ancienne sacristie, devenue maintenant le local du Club d'Âge d'Or.

(Photo Ch.-A. H.)

veaux, granges abandonnées, etc. Certaines remises à bois en ont hébergé plusieurs entre les cordées disposées pour leur créer une cachette convenable. Après la guerre, la remise à bois d'Évangéliste Potvin s'était faite toute une réputation à cet égard.

Le jeune homme marié, qui du fait se trouvait exempté du service militaire, restait à l'abri de son certificat de mariage et protégeait parfois un frère en le laissant utiliser son baptistaire comme s'il eut été le sien. De fausses cartes d'enregistrement ont aussi sécurisé pendant un certain temps les recrues qui faisaient l'école buissonnière.

Toutefois, il arrivait que des déserteurs soient pris et ramenés au camp. Là, ils devaient s'acquitter d'une amende de deux cent cinquante dollars puis faire du «cling» (géologie) pendant trois mois.

On raconte qu'André Lefebvre, voulant empêcher les «flics» de prendre son gars, Albert, tira un coup de fusil pour effrayer la meute qui le poursuivait. Il en coûta, rapporte-t-on, une amende de cinq cents dollars au père pour avoir voulu garder son fils en liberté.

Nous n'avons jamais oublié ce que l'on contait dans le temps au sujet d'une dame Larose de paroisse voisine. Elle avait, semble-t-il, plusieurs garçons «en âge» que les détectives chassaient continuellement. Un jour, la police militaire arriva à la maison alors que les jeunes dormaient en haut. Le poêle se trouvait près de l'escalier. Au moment où les intrus voulurent monter, la maman en furie retira le couvercle d'un énorme chaudron où bouillait un mé-

lange riche en «caustique», puis elle les menaça, s'ils persistaient à vouloir se rendre à l'étagage, de leur en lancer en pleine figure avec sa micouenne. Devant l'air décidé de maman Larose, les chasseurs de conscrits durent reculer.

Après quatre ans de guerre, la paix revint mais l'armée, qui avait le bras long et la volonté de représailles persistante, s'acharna encore joliment longtemps à poursuivre les déserteurs qui lui avaient glissé entre les mains durant la période de conflit.

C'est au parti de Laurier que profita le plus la conscription. En effet, il gagna les élections pendant des années et des années grâce surtout à l'appui solide des Canadiens-français à qui l'on n'avait qu'à rappeler l'ignominieuse conscription pour qu'ils votent en bloc en faveur de la formation qui s'était identifiée à l'anti-conscriptionnisme.

Curieux retour des choses, lors de la deuxième guerre mondiale, lorsque King, l'héritier de Sir Wilfrid, se trouva dans la même situation que le chef conservateur de 1914, il conduisit le pays au même terme en y meltant seulement un peu plus de formes: au lieu d'établir l'odieuse conscription, il imposa une mesure semblable: le service militaire obligatoire qui n'avait pas acquis la mauvaise renommée du recrutement à la Borden.

Remarquons en concluant que nos anciens déserteurs ont dignement fait leur chemin dans la vie. Nullement des traîtres à leur pays, ils ont bien servi notre patrie, chacun dans la sphère où il s'est orienté. *Antal*

Les trois Marcel

Grâce à des notes qui nous ont été fournies par M. l'abbé Charles-Henri Bélanger, juge du Tribunal Ecclésiastique d'Ottawa, nous évoquons ici le souvenir d'une branche des Bélanger qui semblait déjà solidement ancrée au sol bourgetain mais qui en est disparue aujourd'hui.

Le premier de ces Bélanger ayant nom Marcel (appelons-le Marcel I) est venu s'établir à The Brook bien avant la fondation de la paroisse. Le 23 février 1846, il avait épousé Esther Déziel-Labrèche à St-Augustin (Québec). Ce «premier du nom» est décédé avant 1872 et son épouse l'a suivi dans la tombe, le 24 novembre 1878, à l'âge de cinquante trois ans.

Le deuxième fils du précédent, Marcel II, avait, le 29 octobre 1879, marié à Clarence-Creek, Marie-Antoinette, fille de Pierre Schnupp (Schnoppe) et de Vitaline Simon; le 14 janvier 1895, il convolait en secondes noces avec Mathilde, fille de Jean-Baptiste Auger et de Philomène Potvin. Marcel II a été hôtelier en face de la gare du Pacifique-Canadien à Bour-

get, soit dans la bâtisse qui se trouve encore en décrépitude à cet endroit.

Le quatrième fils du précédent fut Marcel III qui semble être mort jeune; mais son frère aîné, Sylvio, nous est bien connu car il a été fromager dans notre région; il était aussi le père d'Albert Bélanger, ancien fromager de la Coopérative Laitière de Bourget, et ex-représentant de Prescott-Russell à la législature ontarienne.

L'abbé Charles-Henri Bélanger, lui, est l'arrière petit-fils de Marcel I dont le troisième fils, Maxime, avait épousé Anaïs Villeneuve. Le deuxième fils de ce couple, Alonzo-Mastaï Bélanger, ayant marié Blanche Pelletier, en eut comme premier fils, Charles-Henri, prêtre et juge du Tribunal Ecclésiastique d'Ottawa, qui se montre fier de son ascendance bourgetaine.

Antal

Guérisseurs et guérisseuses

Nous avons déjà mentionné, en parlant de quêteux, certains remèdes souverains que nous offraient plusieurs de nos mendiants.

Ici, nous voulons nous limiter à des gens vraiment de chez nous qui, à l'occasion, faisaient office de guérisseurs et cela sans supercheries.

La première personne qui me vient à l'idée est «Mémère Landry» que les gens venaient implorer, de plusieurs lieues à la ronde, afin d'en obtenir un onguent incroyablement efficace pour la guérison du rifle et de l'eczéma chez les enfants. Il lui suffisait de voir ces pauvres petits boutonnés, galeux ou exanthémateux pour être prise de pitié et se laisser attendrir. Elle allait chez la fermière la plus rapprochée, lui commandait du beurre frais non salé puis, selon une formule secrète transmise par ses ancêtres, elle fabriquait une pommade donnant des résultats infaillibles.

Madame Landry refusait de se faire payer, mais elle recommandait: «Si vous voulez que ça fasse effet, faites chanter une grand-messe!» Chose étonnante, ça réussissait car sa réputation se répandait et on venait de plus en plus loin pour obtenir de son merveilleux onguent.

Ma belle-mère, elle, n'avait pas sa pareille pour arrêter le sang, acheter les verrues et supprimer le «feu». On venait la supplier d'arrêter l'hémorragie d'un être cher et, paraît-il, grâce à une invocation spéciale, aussitôt demandé, aussitôt obtenu.

Quand quelqu'un arrivait en lui montrant

Tinesse en vitesse

Ernest David, fils, surnommé «Tinesse», et un ancien de Bourget, vivait alors dans une ville du nord de l'Ontario. Un jour, en se rendant au poste de radiodiffusion qui en a fait la vedette d'un programme qui dure d'onze heures à midi, il se permet de faire de la vitesse parce qu'en retard

Un agent de police l'intercepte aussitôt, mais Tinesse le supplie: «De grâce, laissez-moi partir, vous m'arrêterez une autre fois; je suis déjà en retard pour mon programme de radio.»

«Comment t'appelles-tu? lui demande le représentant de la loi.

«Ernest David», répond-t-il.

Ah, c'est toi Ernest David! Dans ce cas là, continue ton chemin et dépêche toi car ma femme doit déjà être aux écoutes et elle m'en voudra à mort si elle apprend que, par ma faute, tu n'es pas en ondes à l'heure convenue.»

Merci! Merci! monsieur l'agent.

Bien!... mais qu'on ne t'y reprenne plus, n'est-ce pas?

Antal



Monument de Mary Schnupp

Monument de la première épouse de Marcel Bélanger II. — On remarquera l'erreur d'orthographe du nom «Schnupp». Dans le temps, les gens commandaient leur pierre tombale de l'artisan le plus rapproché qui, pour The Brook, était alors de langue anglaise. Les inscriptions en français contenaient souvent de graves erreurs; parfois le texte était bilingue et, en certains cas, il était totalement anglais pour des familles canadiennes-françaises dont l'analphabétisme ne se révoltait pas d'un tel traitement.

(Photo: Ch.-A. H.)

ses mains verruqueuses, elle prenait une pièce d'un cent et la lui donnait, puis lui recommandait: «Va dans le champ et lance ta cenne dans ton dos sans regarder où elle tombe; ne la cherche pas mais vas-t-en chez toi et, dans moins d'un mois d'ici, tu n'auras plus de verrues.» Merveilleux remède que la confiance car, paraît-il, cela se passait toujours tel qu'elle l'avait promis.

Pour ce qui était des brûlures, c'était encore plus simple: on n'avait qu'à penser à elle en disant une prière, et la douleur du «feu» disparaissait comme enchantement.

Un des oncles de mon épouse faisait aussi un onguent à formule mystérieuse, connue de lui seul, qui faisait disparaître les cors au pied pour toujours.

Qui n'a pas entendu parler des ramancheux et des rebouteux. Je n'en ai jamais connu dans notre paroisse mai j'ai souvent entendu mentionner des gens qui avaient de tels dons et que des Bourgetains allaient consulter à Orléans, Lemieux, Cornwall, etc., pour en obtenir des résultats «miraculeux», disait-on. Là encore, la confiance et l'autosuggestion devaient jouer un grand rôle.

Mais les personnes dotées d'un don se font de plus en plus rares. Il est vrai qu'avec les petites familles d'aujourd'hui, les septièmes deviennent presque introuvables.

Antal

Nos bureaux de poste

Que serait notre vie sans bureaux de poste. Les communications, les nouvelles ont toujours été une nécessité pour les êtres humains, et la bonne vieille «malle» reste encore le moyen le plus pratique pour échanger des renseignements entre êtres chers comme dans le commerce.

Le premier bureau de poste de The Brook ouvrit le premier mai 1880, et M. Stanilas Chénier en fut le «titulaire». Il résigna le 2 septembre 1885. Trois mois plus tard, soit le premier décembre 1885, Joseph Ménard était officiellement nommé maître de poste: ayant résigné le 7 juillet 1911, M. Joseph Adélaré Ménard, son fils adoptif, lui succéda dès le lendemain puis, en raison de sa mort, cessa de l'être le premier janvier 1932. Son épouse, Clémentine, prit alors la relève et ne résigna que le 31 janvier 1951. Le 9 avril suivant, M^{me} Edna Goulet entra en fonctions jusqu'à sa résignation, le 28 décembre 1952. Son successeur fut Émilien Auger dont la nomination devint officielle le premier février 1953. En raison de son mauvais état de santé, son épouse, Edna, fut nommée adjointe pour ensuite occuper officiellement la charge le 23 août 1968. Depuis 1973, après son remariage, elle a rempli ses fonctions sous le nom d'Edna Gagnon. Enfin, la nomination de M^{me} Danielle Lepage prit effet le 13 septembre 1978, et elle est encore «an poste».

Nos bureaux de poste n'ont pas toujours été confortables comme celui que nous possédons présentement. Le ministère des Postes classait celui de 1966 dans la classe 2; en 1972, la classification montait d'un cran (3) et, depuis 1974, l'édifice nouveau entre dans la classe 4.

«Aller à la malle» — était autrefois un privilège pour les jeunes. Le courrier arrivait soir et matin à des heures précises que tout le monde connaissait. Aussitôt les sacs déchargés, on fermait les portes du bureau de poste, et immédiatement commençaient à s'attrouper à l'extérieur, d'abord des jeunes, puis des adultes. Il y avait du trépignement, des cris, de la bousculade et parfois même échange de taloches. À certains temps, le conseil du village déléguait une police pour le maintien de l'ordre.

Une fois le courrier classé, la porte ouvrait et tous se ruaient par l'ouverture au risque de renverser la maîtresse de poste. Puis, chacun se tirait pour essayer de passer au guichet avant les autres: «Je suis arrivé avant toi!» — Pendant cetemps, la préposée devait faire preuve d'une patience extraordinaire pour endurer tout ce désordre sans mot dire: sinon sans «maudire».

Jadis, on pouvait compter sur les doigts de la main les gens qui avaient un casier postal avec clé.

Chose étonnante, dans ce temps-là, une



Bureau de poste de Bourget

(Photo Ch -A H)

Cercueils en verre

La plus grande fraude-fumisterie qui ait fait l'objet de sollicitations de porte en porte en notre milieu est bien celle de la vente d'actions pour un projet de manufacture de cercueils en verre.

L'affaire s'est passée, il y a une soixantaine d'années et l'on dit que beaucoup de gens s'y sont fait attraper, même des curés. D'ailleurs, nous nous rappelons fort bien qu'un de nos anciens pasteurs nous a déjà fait voir un modèle à échelle réduite d'un de ces fameux cercueils transparents qui servait à séduire les acheteurs possibles d'actions.

Toutefois, on enterre encore les gens dans des cercueils de bois et de métal; plus récemment, on a même commencé à en vendre en carton sur la côte du Pacifique. Mais rien ne laisse présager l'utilisation prochaine de cercueils «pleine-vision» en verre.

Antal

lettre mise à la poste à Ottawa arrivait à Bourget le lendemain. Aujourd'hui, vous attendez quelque chose de pressant et cela vous arrive dix à quinze jours après la date d'oblitération au point de départ... et l'on appelle ça courrier de première classe. Dire qu'autrefois, l'affranchissement ne coûtait que deux cents, tandis qu'aujourd'hui le timbre correspondant est de trente deux cents. Plus ça monte moins c'est efficace!

Il y a déjà eu deux autres bureaux de poste dans les limites de la paroisse, mais nous n'y revenons pas ici car il en est déjà question dans ce même chapitre sous les titres: «La légende de St-Félix» et «La ville d'Etly».

Antal

Le Collège St-Léon

Les parents exemplaires d'aujourd'hui n'ont peut-être pas tous été des enfants sages dans leur jeunesse. Nous en connaissons qui, maintenant, usent d'une discipline sévère pour dompter leur marmaille mais qui autrefois faisaient le désespoir de leurs institutrices. Quelques-uns des élèves de l'ancien Collège St-Léon pourraient vous en dire plus long que nous sur ce sujet.

Qu'était ce Collège St-Léon?

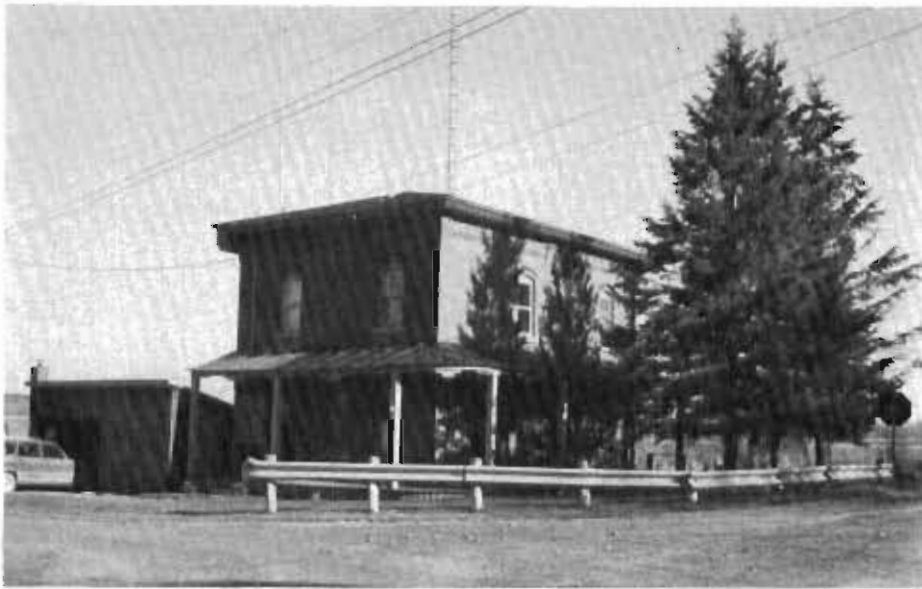
Vers la fin du premier quart du présent siècle, un souffle d'indiscipline semblait agiter la jeunesse scolaire masculine, surtout celle de douze ans et plus. Les maîtresses étaient au désespoir de ne pouvoir contrôler leurs «grands». On dut convoquer les commissaires, conférer avec M. le Curé et les notables de la place, puis, après de longues délibérations, on décida de grouper toutes les têtes fortes et turbulentes dans une seule classe sous la direction d'une férule autoritaire et masculine.

Le premier geste de cette grouillante jeunesse fut de baptiser sa nouvelle classe: comme il s'agissait d'une innovation, on décida de la coiffer du titre de Collège que l'on nomma St-Léon en l'honneur de M. le curé Raymond.

Aujourd'hui, grâce peut-être à la rigide surveillance à laquelle on les a soumis dans leur Collège St-Léon, la plupart de ces jeunes ont fait honorablement leur chemin dans la vie et quelques-uns ont même réglé, avantageusement semble-t-il, leurs comptes avec St-Pierre.

À tous ces anciens galopins, maintenant assagis, nous souhaitons de tenir un jour, dans le beau paradis du Bon Dieu, un conventum éternel des anciens du Collège St-Léon.

(60) Antal



L'ancienne maison de Téléphore Villemoire et de Rouul Bélanger, où se trouvait autrefois le bureau de poste de St-Félix, à la croisée des chemins de la septième concession et des Bélanger

(Photo. Ch.-A. H.)

La légende de St-Félix

Tous les anciens se rappellent bien de St-Félix, nom donné aux environs de la croisée du chemin des Bélanger et de la route qui sépare les sixième et septième concessions. Sur un des coins, on y trouvait une fromagerie; sur un autre, l'école séparée n° 18, et sur le troisième, un bureau de poste qui, baptisé St-Félix, a donné son nom au voisinage.

Mais, d'où St-Félix tient-il son nom? Nous avons eu beau le demander à beaucoup de gens, personne n'a été en mesure de nous l'apprendre. Quelqu'un a suggéré: «On a peut-être voulu honorer par là un ancien curé?»

Aucun de nos pasteurs, depuis les débuts, ne portait le prénom de Félix. Celui qui s'en approchait le plus était le futur Monseigneur F. X. Brunet. Mais comment aurait-on pu faire évoluer F.-X. en Félix?

Dans le temps, il y avait beaucoup d'illettrés et d'analphabètes; les journaux étaient pratiquement inexistantes à The Brook et la mode des hulletins paroissiaux n'avait pas encore vu le jour. Rares étaient les fidèles qui avaient déjà vu le prénom écrit de leur prêtre. Les gens n'utilisaient jamais le long prénom du curé François-Xavier Brunet, mais l'appelaient toujours affectueusement l'abbé F.-X. Brunet.

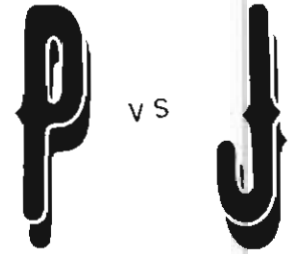
Le prénom de Félix était assez répandu dans le temps; nous avions par exemple Félix Cardinal, Félix Sauvé et Félix Plante, peut-être d'autres aussi; on avait même connu Félix, le neveu du curé Larose. Les gens qui étaient accoutumés de les entendre nommer ont peut-être trompés par la consonnance de F.-X. qui aurait rapidement évolué en Félix; on en serait même venu à croire que M. le curé Brunet portait vraiment le prénom en question.

Quand, en 1909, M. Alphonse Géliveau, fromager, obtint d'établir un bureau de poste dans sa demeure, il lui a fallu, pour le désigner, qu'il recommande un nom au Ministère. M. Brunet n'était plus curé de The Brook, depuis 1904, mais on ne l'avait pas oublié. Son prestige avait même augmenté car, devenu secrétaire de l'archevêque d'Ottawa, la population était émerveillée de le voir aux côtés de ce dignitaire lors des visites pastorales. Imaginez-vous donc, l'ancien petit curé du Brook qui côtoyait un prélat de cette importance. Aussi, croyant honorer l'ancien pasteur de la paroisse, on aurait proposé le nom de St-Félix ce qui fut accepté pour désigner le nouveau bureau de poste.

Voilà la légende! Nous laissons à quelqu'un de plus futé que nous le soin de trouver la «vraie vérité».

Signalons pour la postérité, que le bureau de poste de St-Félix a été ouvert le 15 septembre 1909 et qu'Alphonse Géliveau, fromager, en a été le maître de poste jusqu'au 12 décembre 1910. À son tour, Téléphore Villemoire, ayant fait l'acquisition de la fromagerie, devint à la date second maître de poste de l'endroit, et il le resta jusqu'au 31 janvier 1928 alors qu'on le ferma et que le courrier rural commença à être distribué par un postillon. Le premier à occuper cette charge a été Isaïe Labrosse. Il paraît que les propriétaires de la maison où était installé le bureau de poste exploitaient aussi un petit comptoir de dépannage.

Le bureau de poste de St-Félix est disparu depuis plus de cinquante ans, mais le nom en est resté accroché à ses anciens parages.



Les Pierrots et les Jacots

On l'a déjà dit, nous sommes descendants de Normands, et souvent têtus comme eux, s'il faut en croire ceux qui les critiquent.

Quand se présente la possibilité de faire une amélioration qui pourrait bénéficier à tout un groupe, il est remarquable qu'il s'en trouve toujours plusieurs pour combattre le projet... par esprit d'économie, dit-on! Ça se voit encore aujourd'hui comme ça se voyait autrefois.

La question des écoles séparées a souvent été la cause de mésententes et de chicanes chez nos gens. Quand, à la fin du dix-neuvième siècle, M. le curé Constantineau en aborda le problème avec ses paroissiens, il y en eut qui prirent immédiatement la peur et combattirent ce mouvement; quelques têtes chaudes se montèrent et firent même de la cabale pour déloger le curé du bureau des commissaires. M. Constantineau, qui n'y allait pas par quatre chemins, défendit énergiquement la bonne cause et il s'ensuivit la formation de deux clans dont les adhérents furent baptisés les Pierrots d'un côté et les Jacots de l'autre.

Les curés qui suivirent M. Constantineau, connurent des problèmes semblables dans le même domaine. On se souvient encore des démêlés de M. Raymond avec celui que les gens se plaisaient à appeler le «Bon Gueux de la Sept». Comme tous les autres récalcitrants, il oublia son animosité et finit par se rapprocher du prêtre.

En 1897, le Rév. P. Alexis de Barbezieux, capucin, écrivait de The Brook: «La foi y est vive; malheureusement, l'esprit de division qui y règne depuis quelques années, ternit la réputation de cette paroisse».

Aujourd'hui, The Brook a changé son nom pour celui de Bourget, et la mentalité des paroissiens subit aussi une évolution: l'esprit d'opposition systématique des anciens est en train de disparaître chez les jeunes générations; espérons donc qu'il se perdra à jamais et que toujours maintenant, la population de Bourget ne se laissera guider que par la raison et non par des passions d'où qu'elles viennent.

Puisse la période des Pierrots et des Jacots ne plus réapparaître! Pour un bel avenir, la paroisse n'a besoin que de Bourgetains unis!

La ville d'Etty

Chevauchant les limites de deux municipalités (Clarence et Plantagenet-Nord), Ettyville est l'un des plus anciens «quartiers» de The Brook. Rares sont ceux qui savent d'où vient le nom de ce hameau, pourtant, il a une origine charmante.

Jadis, deux fois la semaine, Hugh McCauley, un pionnier de l'endroit, allait chercher son courrier et celui de ses amis à Pendleton. En revenant, il distribuait lettres et colis aux destinataires qui étaient sur son parcours, puis les autres venaient chercher ce qui leur était adressé à sa maison.

À la longue, il finit par trouver cette tâche ardue et demanda un bureau de poste au ministre concerné. Il réussit à l'obtenir, mais il fallut suggérer un nom pour le désigner.

Hugh avait une fille de vingt-six ans qui lui était très chère. Elle s'appelait Henrietta, mais on l'appelait toujours «Etty». Probablement qu'en la cajolant, lorsque petite enfant, on la caressait en l'appelant «Henrietta, Elta, Etty, Etty!» Cette terminaison devait avoir le don de la faire sourire si bien qu'on en vint à attirer son attention en l'appelant Etty tout court pour susciter ses risettes plus rapidement. Le surnom d'Etty lui resta donc au point que des gens

nous ont soutenu que c'était son vrai nom; mais la parenté s'est hâtée de rétablir la vérité.

Lorsqu'on lui demanda de suggérer un nom pour son bureau de poste, Hugh McCauley procéda donc comme un toponymiste expert: il posa le mot «ville» à la suite du surnom de sa fille et il créa Ettyville qu'il proposa aux autorités. L'appellation recommandée fut acceptée et, en plus de désigner le bureau de poste qui servit ce hameau pendant de nombreuses années, il a depuis lors été utilisé par la municipalité pour dénommer le secteur de volation environnant.

Le bureau de poste d'Ettyville était installé dans la maison où Clarence, le fils de Hugh, faillit périr dans un incendie, il y a quelques années. Signalons qu'il a été ouvert le premier avril 1903. Hugh McCauley ayant résigné comme maître de poste le 25 juillet 1925, le bureau fut fermé le 30 septembre suivant alors que commença la distribution du courrier par postillon.

Hugh était le père de Garnet, de Clarence et de Margaret (M^{me} Joseph Gagnon). Les Gagnon ont longtemps demeuré dans une maison qui était sur le site de celle où réside présentement M^{me} André Poupard, au 13 Laval-est.



Mais, qu'est devenue Etty? Dans le petit cimetière de Glenburne, près de l'aéroport de Pendleton, on trouve la pierre tombale dont la photographie illustre cette anecdote. Elle empêchera d'oublier qu'Henrietta, l'ancienne petite Etty, a épousé James Wylie et qu'elle est décédée le 9 février 1967. Malgré cela, on finira peut-être par perdre son souvenir, mais sa ville, son Ettyville, survivra.

Antal

À la recherche d'un «Klondike»

Ils ne sont pas rares les animaux raisonnables de nature bien humaine qui nonrissent le désir de s'enrichir rapidement. Sans le sol qui fail prospérer lentement, nombreux sont ceux qui espèrent trouver des trésors pouvant les rendre millionnaires du jour au lendemain.

Dans le domaine de la prospection, Bourget a connu des espoirs, des fausses alarmes et des déceptions, mais jamais de ruées sur des filons prometteurs.

Les veines d'or sont l'attrait irrésistible des chercheurs de mines; on a donc cherché de l'or dans Bourget, et on y a fait deux découvertes: dans la carrière de M. Alfred Lavoie, on a trouvé un minéral aux reflets fauves comme ceux du roi des métaux, mais il ne s'agissait que de pyrite que les Anglais ont baptisé d'un nom décevant qui lui convient bien: «Fool's Gold» (l'or des fous). Dans la carrière de M. Louis L. Gagnier, on prétend avoir rencontré une mince veine de quartz, mais, hélas, il n'était pas aurifère.

On a déjà trouvé une veine d'acre «Chez Jarry» près des puits de l'aqueduc, mais son exploitation n'aurait pas été rentable. Il en a été de même pour le filon de minéral colorant semblable qu'Émile Chénier trouva sur sa ferme, au fond de la «Sept», il y a une quarantaine d'années.

On se répétait autrefois que les sous-sols contenant de l'eau minérale et du gaz indiquaient la présence de pétrole. Comme l'eau salée et le gaz abondent dans notre territoire, à défaut d'or solide ou d'autre minéral précieux, on a donc cherché du pétrole, cet or noir liquide qui enrichit les pays et leur fait gagner les gnerres. Mais là encore, il n'y eut que déceptions: les puits creusés n'ont donné que du gaz et des eaux minérales. Même effectués par des intéressés d'Ottawa, certains forages près de la croisée (au nord-ouest) de la voie ferrée et du chemin séparant les troisième et quatrième concessions ne laissèrent sortir que de l'eau sulfureuse et du gaz. Autour de 1950, la compagnie Imperial Oil, alertée à ce sujet, remercia les informateurs mais n'a pas encore commencé à forer. Il faut savoir faire flèche de tout bois et tirer le meilleur parti possible des handicaps que l'on rencontre: ayant jadis creusé un puits d'où il ne sortait que du gaz, M. Hormidas Schnupp barnacha le désappointant fluide et s'en servit comme éclairant et carburant.

Les vieux résidents du village racontaient qu'un jour, alors que l'on creusait un puits au coin «chez Laroche» (aujourd'hui la ferme avicole Gadouas), un imprudent fit jaillir le feu d'une allumette et il s'ensuivit une explosion de gaz qui terrifia le propriétaire, alors malade

au lit et couché tout près de là, au point qu'il faillit en mourir de peur. On laissa un tuyau à l'endroit du creusage et on l'enterra. Naguère, on constatait encore la présence de ce tube en métal qui dépassait le sol de quelques ponces.

Malgré toutes les déceptions de nos anciens faut-il désespérer des richesses de notre sol et de son sous-sol? Certes non! Comme le conseilait le vieillard de la fable de Lafontaine:

«Travaillons, prenons de la peine,
C'est le fond qui manque le moins.»

(60-100) Antal



Notre voie ferrée: menacée de disparaître?

(Photo: G. O. L.)

La grippe espagnole

Un mal qui répand la terreur
Faisait aux Bourgetains la guerre
(d'après La Fontaine)

La grippe, ou influenza, mal épidémique qu'il faut semble-t-il subir au moins une fois par hiver, constitue une épreuve plus ou moins désagréable. D'intensité et de durée variables, selon les individus et les années, on en sent toujours l'arrivée avec beaucoup d'appréhension et la fin avec grand soulagement. Plus ou moins pernicieuse, selon le virus qui la cause, on a parfois ajouté à son nom de grippe un qualificatif pour indiquer ses origines; ainsi, nous avons connu naguère la grippe asiatique, la grippe de Hong Kong, etc.

Mais l'influenza qui, plus que toute autre nous a laissé une triste mémoire fut celle généralement appelée «grippe espagnole». Faisant son apparition à la fin de la première grande guerre mondiale, elle accumula ses fatalités surtout aux derniers mois de 1918 et aux premiers de 1919. Se déclarant brusquement, elle ne causait pas toujours la mort mais, quand cela se produisait, ça se faisait en peu de temps. Les cadavres noircissaient et se décomposaient rapidement. Ses ravages se firent sentir principalement dans les grandes villes où l'on ferma pendant un certain temps églises, écoles et théâtres. Comme nous l'avons signalé, ses manifestations étaient rapides et violentes. Souvent les victimes mouraient quelques heures à peine après avoir été atteintes. On installait des hôpitaux dans les écoles et salles publiques; des fourgons et autres voitures d'occasion passaient un couple de fois par jour pour ramasser les cadavres dans les établissements publics ainsi qu'aux maisons privées pour les conduire directement au cimetière, sans même arrêter aux églises.

Non épargnées, les campagnes se sont aussi tragiquement ressenties de cette affreuse épidémie. Bourget, comme les autres centres ruraux eut sa part de «frappés» et de décès.

Les commis de magasin étaient obligés de porter des masques avec morceau de camphre; ils ne laissaient pas entrer les clients dont le foyer comptait un malade. Malgré le froid, ces «pauvres-eux» étaient obligés d'attendre à l'extérieur que l'on eut défriché leur liste pour en remplir la commande.

Afin d'éviter la contagion, le docteur avait conseillé à mon père, qui était marchand, de manger beaucoup d'oignons ou de «lever souvent le cul d'un flacon de brandy». Comme l'auteur de mes jours était abstinent, il s'en tenait à la première ordonnance, gardant toujours un beau gros bulbe près de la caisse dont il croquait une bouchée chaque fois qu'il allait faire la monnaie d'une facture. Toute notre

famille suivait le régime préventif à l'oignon prescrit par le médecin. Dieu merci, nous avons été épargnés.

Nous les petits gars, il nous fallait aller livrer les commandes reçues par téléphone: en arrivant à la maison «placardée», même par grands froids, on ne nous ouvrait pas la porte, mais la fenêtre, et nous y passions la marchandise à la maisonnée en quarantaine.

Tous nos petits voisins étaient touchés par cette peste qui, selon son nom aurait originé en Espagne. Quand il y avait un décès à Bourget, le corps était apporté presque aussitôt sur le perron de l'église. Le curé téléphonait pour que des jeunes de ma famille aillent l'assister. Le surplis presque entièrement caché sous un gros gilet et la tête couverte d'une tuque, nous accompagnions notre pasteur au portail qui s'entrouvrait à peine pour nous laisser sortir. Sans permettre à la dépouille du défunt d'entrer, le prêtre disait rapidement les prières de l'absoute, bénissait et aspergeait le cercueil puis nous nous dépêchions à rentrer dans le temple pendant que le croquemort conduisait son client au cimetière.

Nous avons gardé souvenance de cas bien pénibles survenus au cours de cette épidémie. Ainsi, le 18 octobre 1918, on enterrait Rose Alma Primeau, jeune fille de dix-neuf ans qui, pleine de vie le dimanche précédent, avait été publiée par ses épousailles que l'épidémie avait tragiquement remplacées par des funérailles. La famille Empey (dans la septième concession) vit disparaître en peu de temps deux de ses membres. Un peu plus loin, trois des «grands» de Pierre Lortie (deux garçons et une fille) moururent en quelques jours. Le premier janvier 1919, Patrick Schnupp perdait brusquement sa jeune épouse, née Cécile Auger, qu'il devait conduire en terre quelques heures plus tard. Quel pénible jour de l'an pour cette famille!

Le docteur Auguste Bourque persistait à répondre, nuit et jour, aux appels de grands malades et mourants. Dès qu'il revenait chez lui, un engagé remplaçait son attelage fatigué par un autre «frais» puis, sans se reposer, le médecin repartait aussitôt par des chemins impossibles. Le surmenage le conduisit lui-même à la tombe, le 17 mars 1919.

L'hiver suivant (1919-1920), le virus, cause de la grippe espagnole, devait avoir évolué mais si son effet était moins foudroyant, le nombre de ses victimes fut plus élevé, au moins à Bourget. Le tableau de statistiques paroissiales ci-joint en donne une idée.



Le docteur Auguste Bourque, victime de son dévouement. (gracieuseté: F. C. L.)

La grippe espagnole à Bourget

	Baptêmes	Mortalités	Mariages
1918	53	29	6
1919	50	28	14
1920	56	38	9

On a gardé un bien mauvais et triste souvenir de la fameuse grippe espagnole. Si, avec toutes les découvertes modernes, sérums, vaccins, antibiotiques, drogues aux effets quasi-magiques, etc., on se croit à l'abri de nouvelles épreuves semblables, il ne faudrait pas oublier que, pendant que nous découvrons de nouveaux moyens de combattre les maladies, les infiniment petits qui les causent, eux, développent des aptitudes imprévues pour annihiler l'effet de nos découvertes si bien qu'un jour nous pourrions nous trouver aux prises avec une contagion encore plus funeste que celle dont nous venons d'évoquer le souvenir.

Antal

Nos médecins

Au meilleur de notre connaissance, voici la liste des médecins de Bourget dans l'ordre où ils ont pratiqué leur art chez nous.

D^r Auguste Bourque
D^r Damien St-Pierre
D^r Théorel
D^r Charles Bohémier
D^r Anatole Bohémier
D^r Jos Ayotte
D^r Moïse Gendron
D^r Van Verren Thripp
D^r Schmelka
D^r Maxime E. McKinnen
D^r Michel Dalpé-Charron.

Bourget a déjà joui aussi des services de deux dentistes: un docteur Charlebois, de Lemieux, qui pratiquait à l'hôtel, et un docteur McLaughlin dont les bureaux étaient chez Joseph Lauzon.

Petit digestif naturel

Autrefois, les loisirs de la jeunesse n'étaient pas organisés et variés comme ils le sont maintenant. La journée du dimanche et les soirées offraient beaucoup de temps mort que l'on occupait tant bien que mal. La marche et les randonnées dans la nature constituaient pratiquement les seules activités auxquelles on pouvait se livrer à l'extérieur du foyer.

Le moindre but justifiait les promenades en groupe ou la déambulation à deux, surtout celle des amoureux.

Notre source d'eau salée était l'une des destinations les plus populaires de ces sorties à temps perdu. Vous étiez pratiquement assuré qu'en descendant la grand rue vers le sud, vous trouveriez, avant d'arriver au Brook, des figures bien connues qui vous auraient précédé à la fontaine d'eau minérale où nuit et jour et en tous temps de l'année, coulait par un vieux tuyau galvanisé un filet d'eau limpide et froide à saveur saline.

Chacun alors se rafraîchissait lentement d'un verre ou deux de cette boisson naturelle, pourvu qu'il ait eu la prévoyance d'apporter un contenant; sinon, il ouvrait la bouche à la sortie du tuyau et, s'éclaboussait la figure, en avalant quelques gorgées.



La cabane de l'eau salée a été défoncée à maintes reprises avant de disparaître définitivement. N'allez pas croire que les vandales, cette fois-ci, sont: Paul Dagenais de Hull, J.-Claude Cousineau et Royal Richer de Baurget.



Source d'eau minérale — Même en hiver, Stéphane, fils de Maurice Lortie et Suzanne Drouin, se plaît à aller s'approvisionner en «eau salée».

(Photo: Ch.-A. H.)

Des gens allaient régulièrement remplir une cruche de ce liquide intarissable pour s'en verser un verre après les repas, prétendant que c'était un digestif incomparable.

Dans le passé, nos fabricants d'eaux ga-

zeuses en embouteillaient, y ajoutant du gaz carbonique pour la rendre pétillante et répondre à la demande d'une honne clientèle. Comme le débit de la source était lent, ils étaient obligés de placer un baril à la sortie du tuyau et d'aller en chercher au besoin lorsque ce contenant était rempli. Pour préserver la propreté de ce «jus des dieux», on protégeait la barrique par une cabane fermant à cadenas. Un tuyau recevant l'excédent du baril plein passait à travers une ouverture dans le mur et tout le monde pouvait s'y alimenter. Mais, les vandales s'acharnaient à briser le cadenas, à défoncer la porte et même à démolir la cabane qui n'est plus qu'un souvenir du passé maintenant que l'on n'embouteille plus d'eau minérale.

Jadis, le tuyau se trouvait du côté ouest du chemin; depuis plusieurs années, cependant, il est du côté est mais, viendra peut-être un jour où la rouille l'aura coupé... qui alors le remplacera? S'il disparaît à jamais, nous perdrons certainement quelque chose d'original et de riche en souvenirs. Avant que cela se produise, vite, allez boire à satiété de notre merveilleuse eau salée; nous vous garantissons qu'elle ne vous fera pas perdre la boule... mais, vous purgera peut-être un peu.

Antal

Ceux dont on se rappelle

Nos anciens forgerans: — Théodule «Pal» Lalonde, Pit Charette, Donat Beauchamp, Philippe Tassé, Jean-Baptiste F. Lortie, Pierre Hurtubise, Léon Potvin, Eugène Séguin, Zénon Tossé, Ubald Marcil, Arthur Lavigne.

Nos anciens soudeurs: — Léon Potvin, Ubald Marcil, Théodore Charbonneau, André Lortie, André Jérôme.

La prohibition

La prohibition, interdiction des boissons alcooliques, a existé aux États-Unis de 1919 à 1933. Vers ce temps-là, se rendant à la demande des tempéraments, notre gouvernement décida, comme l'ont fait nos voisins du sud, d'imposer la prohibition dans les limites de l'Ontario. Ce fut un rude coup pour nos «canayens» qui aimaient à marquer tous les événements en les mouillant d'un bon coup de petit blanc: noyer leurs peines, célébrer leurs joies, confirmer les contrats, solenniser les ententes, saluer la visite, se réchauffer, se rafraîchir, etc., etc.

Nos campagnes ne virent pas alors surgir des saloons, ces débits clandestins qui pullulaient chez les Américains, mais elles connurent bientôt des vendeurs de boisson frelatée (bootleggers) et des distillateurs illégitimes (moonshiners). L'alcool produit par ces messieurs était désigné sous le nom de bagosse (moonshine). Nous n'avons cependant pas connu chez nous de mafia cherchant à contrôler le trafic des boissons alcooliques, comme cela s'est fait chez nos amis d'outre-frontière.

La consommation du vin et des autres produits éthyliques semblait si naturelle et était tellement ancrée dans les habitudes de nos gens que l'opinion générale a rarement considérée comme une honte le fait d'avoir à payer une amende ou d'être condamné à la prison pour la fabrication et la vente illégales d'alcools.

L'Ontario a une frontière commune avec le Québec. Comme «la belle province» n'était pas au régime sec, il existait une contrebande considérable de boissons québécoises pour approvisionner les assoiffés ontariens. Nombreux aussi étaient ceux qui allaient «faire le plein» à Hull ou à d'autres endroits, le long de la «Grand'Rivière» puis revenaient chez eux sans avoir à déclarer ce qu'ils rapportaient dans leur panse.

Nous avons parlé de vendeurs de boissons frelatées. Ils cachaient si bien leurs stocks qu'ils pouvaient souvent opérer pendant de longues périodes sans se faire attraper par les détectives.

On raconte qu'un vendeur en fredaine vil arriver la police alors qu'il venait de transvider astucieusement son stock de bagosse dans des bouteilles d'une caisse vide d'eaux gazeuses. Laissant tomber son gilet sur la caisse en question, il va ouvrir la porte aux visiteurs importuns. Ces messieurs de la loi lui annoncent qu'ils viennent faire une perquisition pour de l'alcool. Il leur répond qu'il n'en a pas et qu'ils n'ont qu'à chercher pour se rendre compte qu'il dit vrai. Pendant que les agents fouillent partout, il fume tranquillement sa pipe en restant paisiblement assis sur l'objet du délit que

les enquêteurs n'ont pas l'idée de rechercher à un endroit aussi apparent. Ils doivent donc bientôt s'en retourner bredouille.

Si les vendeurs étaient rusés, leurs clients ne l'étaient pas moins. On rapporte qu'un certain biberon, retors mais sans argent, qui voulait se procurer de quoi boire, se rendit chez un bootlegger avec une cruche d'un gallon à demi pleine d'eau. Il déclare au pourvoyeur illégitime qu'il veut faire une veillée et qu'il s'est rendu chez un tel pour se procurer du fort mais que celui-ci n'en avait qu'une demi-cruche; il voudrait donc en avoir encore autant pour ne pas en manquer. Le vendeur s'empresse de compléter le gallon, mais son client lui annonce aussitôt: «Je n'ai pas d'argent, je te paierai ça dans quinze jours.» Mais, l'autre de protester: «On ne fait pas de crédit dans un commerce de ce genre-là!» — «Alors, il n'y a rien à faire, reprends ton demi-gallon.» Ainsi, le fin renard eut un demi-gallon de whisky «baptisé» sans déboursier une seule «cenne».

Malgré la prohibition, il était possible de se procurer légalement des boissons alcooliques mais uniquement aux magasins de la régie des liqueurs et seulement contre une ordonnance de médecin. Certains de ceux-ci trafiquaient même sans scrupules ces petits bouts de papier convoités qui se «liquidaient» au comptoir des alcools à Embrun.

Il semble que la distribution des alcools clandestins se pratiquait passablement comme celles des drogues aujourd'hui. Il y avait les importateurs ou contrebandiers qui se fai-



Vieille grange en décrépitude dans la région du lac. Les «bootleggers» appréciaient grandement de telles ruines pour y cacher leurs stocks de bagosse. (Photo: G. O. L.)

saient connaître aux distributeurs (pushers) qui eux alimentaient les détaillants. Rares, d'ailleurs, étaient les hôteliers qui ne vendaient pas d'alcools en à-côté (on the slide).

À l'abolition de la prohibition (vers 1928), on commença par permettre la vente d'une bière légère, dite «quatre-quatre», en raison de son pourcentage en alcool (4.4%). Puis, petit à petit, le régime s'est fait moins sévère pour devenir ce qu'il est aujourd'hui.

Notre grand-père Noé serait certainement plus heureux du présent régime qu'il ne l'aurait été de celui de la prohibition.

Antal



Arrière de l'école tel qu'aperçu de la cour de récréation.

(Photo: G. E. L.)

Le monument du vieux «Tenaum»

Quand j'étais petit gars, j'ai souvent entendu parler du vieux «Tenaum». mais c'est bien plus tard seulement que j'ai su que son vrai nom était Francis ou François. Même à entendre prononcer son surnom, j'ai toujours cru qu'on l'appelait «Ti-n-homme» parce qu'il aurait été de petite taille mais, en fouillant les registres paroissiaux, j'ai trouvé qu'à l'occasion d'une célébration quelconque, il avait signé «Tenaum».

C'est de Ti-Poléon Longtin que je tiens l'anecdote de son monument qui m'a été contée il y a au moins une trentaine d'années de cela.

Tenaum, semble-t-il, était une cible habituelle des taquineries de ses voisins et amis. Comme les autres cultivateurs, il apportait son lait à la fromagerie du village où, en attendant qu'on le pèse, il lui fallait faire avancer lentement sa voiture dans la longue file des patrons résignés à cet interminable exercice de patience. Dans l'attente de leur tour, les «habitants» se hélaient d'une voiture à l'autre et se communiquaient les dernières nouvelles.

Un jour, le sujet de conversation dans l'enlourage de Francis était l'installation d'un nou-

veau et beau monument dans le cimetière. Certains se mirent à le taquiner: «Toi, mon pauvre Tenaum, quand tu mourras, il n'y aura personne pour te regretter; tu n'auras même pas une planche de bois pour indiquer l'endroit où tu seras enterré.» Mais, lui de répondre: «Rira bien qui rira le dernier, mes beaux finfins; on vous aura tous oubliés depuis longtemps déjà qu'on se rappellera encore de moi.»

Puis... au grand ahurissement de tout le monde, un beau jour, on vit une équipe de la ville installer, à la tête du lot de Tenaum, une belle colonne de granit rouge qui, dès lors, était le plus beau monument de notre cimetière et qui l'est peut-être encore. On s'est souvent demandé par quel prodige Tenaum avait réussi à accumuler suffisamment d'économies pour se permettre un tel luxe, se payant en même temps la tête de ceux qui s'amusaient à ses dépens.

Tenaum, qui est décédé à l'âge de quatre-vingt un ans a cherché à immortaliser sa mémoire comme l'est son âme. Vous tous qui lisez ces lignes, quand vous passerez près de sa pierre tombale, faites-lui, s'il vous plaît, l'au-



mône d'une pieuse prière car il doit s'être irrémédiablement «cassé» pour s'enorgueillir d'un tel mausolée.

Antol

Le vieux Venne

Quand j'étais en bas âge, les gens avaient la manie d'appeler «le vieux» ou «la vieille» beaucoup de personnes qui n'avaient même pas atteint la cinquantaine. Il est vrai que, dans ce temps là, on se dépêchait à s'acconter en vieux dès qu'on était marié. C'est donc ainsi que, d'aussi loin que je puisse m'en souvenir, on désignait M. Étienne Leduc: «le vieux Venne». Pourquoi Venne? Parce que les An-



M. Étienne Leduc

glais prononçaient Steven quand ils le nommaient dans leur langue (Stephen) et que ceux qui ne connaissaient pas la langue de Shakespeare ne saisissaient que la finale qu'ils en étaient venus à franciser.

Monsieur Leduc a déjà été conseiller du village à l'époque où l'on commençait à remplacer le bois des trottoirs par du ciment. Soucieux à sa manière de veiller aux intérêts des contribuables, en contrôlant le malaxage, il ménagea tellement la poudre grise qu'en peu d'années le béton était tout effrité. Aussi, lorsque les gens devaient s'en servir, ils vilipendaient «les maudits trottoirs du vieux Venne».

Ce digne citoyen a donné deux religieuses à la communauté des Sœurs Grises de la Croix: Sœur St-Léonce (Clara) et Sœur St-Longin (Mélina). Une autre fille, Marie-Luce, fut son bâton de vieillesse; d'une jovialité extraordinaire, elle était l'inséparable amie de Clémentine Longlin.

Au temps où les premiers avions se mirent à sillonner le ciel de Bourget, en se rencontrant, les gens discutaient à savoir qui les auraient vus le plus raser le sol. Une fois, après le passage d'un aéroplane, certain prétendait: «Il est descendu si bas que les arbres autour de la maison en branlaient.» Un autre ajoutait: «On distinguait si bien le pilote que, si ç'avait été une connaissance j'aurais pu dire qui il était.» Imperturbable, Marie-Luce renchérit: «C'est rien ça! moi, j'étais dans le jardin et l'aviateur est descendu tellement bas pour m'envoyer la

main que je lui ai lancé un concombre et il l'a attrapé au vol!»

On ne peut oublier que l'épouse d'Étienne Leduc fut victime d'un pénible accident dont les enfants ont perpétué le souvenir par une cruelle rengaine dont plusieurs se souviennent encore. On serait porté à croire que les deux derniers vers ont été intervertis mais les nombreuses personnes, qui m'ont déclaré ne pas l'avoir oubliée, se rappellent comme moi, qu'on les chantait dans l'ordre indiqué.

«La femme de Venne
S'est brûlé la bedaine,
En faisant du savon,
Su' l' bord de son chaudron»

Antol



Autre vieille grange.

(Photo: G. O. L.)

La grande dépression

Quand on leur parle de la grande dépression, les jeunes d'aujourd'hui se disent que nos récits sont incroyables et que les chiffres que nous citons sont impossibles; pourtant, ceux qui ont vécu la dizaine d'années de la grande crise économique savent qu'il n'y a pas d'exagération dans leurs dires.

Au début de novembre 1929, le retentissant «crash» de la bourse de New-York entraînait à sa suite toutes les autres institutions financières semblables à travers le monde. Du jour au lendemain, les prix commencèrent une dégringolade vertigineuse qui résulta en banqueroutes partout. Beaucoup de gens riches hier se trouvaient ruinés aujourd'hui et désespérés vis-à-vis demain. En quelques semaines, des familles, auparavant à l'aise, faisaient connaissance avec la misère. Le chômage devenait une plaie généralisée et, pour ne pas laisser mourir les gens de faim, nos gouvernements furent obligés de verser des allocations (secours au chômage) à ceux qui ne pouvaient pas se trouver d'emploi. C'était le fameux «unemployment relief» qui a duré tant que l'assurance chômage et l'assistance sociale n'y ont pas remédié.

Incapables d'accepter leur pénible statut de ruinés, de pauvres, beaucoup d'anciens millionnaires et d'autres gens auparavant riches recoururent au suicide pour ne pas affronter les humiliations et les affres d'une vie de privations et de gêne.

Les gagne-petit du temps gagnèrent encore moins ou rien. On se souvient que de nos journaliers travaillaient à casser de la pierre au marteau dans la carrière municipale moyennant cinquante cents par jour. Ils usaient une paire de mitaines de mule (49¢) par semaine et devaient chercher à subsister avec le restant. Quand vous aviez une demi douzaine d'enfants à table, ce n'était pas gai. Rappelons que ces gens n'étaient pas payés comptant mais «en pitons», soit avec un bon de chômage (relief voucher) échangeable seulement contre des vivres chez les marchands du canton.

Les cultivateurs aux prises avec leurs taxes et n'obtenant que des prix de misère pour leurs produits (vaches et porcs à \$3 la pièce, œufs à 8¢ la douzaine, foin à \$2 la tonne, etc.) perdaient leurs fermes et grossissaient le nombre des sans-travail. Pour se faire un revenu d'appoint, des habitants faisaient du bois de poêle qu'ils vendaient à vil prix. Nous avons connaissance que du tremble «en seize pouces» se soit vendu à 75¢ la corde (4 pieds X 8 pieds) livrée au village, soit à quatre milles de son boisé d'origine. Pour donner une chance aux agriculteurs, le gouvernement fédéral institua la «Loi du concordat» qui permettait de réduire et de recomposer leurs dettes, ce qui

pouvait les remettre d'aplomb mais, parfois, mettait en mauvaise posture leurs créanciers guère mieux avantagés qu'eux.

Ce n'est que vers 1939, à la reprise des dépenses d'armement, lorsque la guerre sembla inévitable, que revint graduellement la prospérité.

Comment vouliez-vous que des jeunes de cette sombre période aient pu se créer un avenir lorsque parvenus à l'âge normal pour s'établir? On les a longtemps désignés sous le nom de la génération de la crise.

Malgré tout, cette jeunesse savait s'amuser sans qu'il en coûte cher. Beaucoup d'entre eux devaient se contenter d'un pauvre «trente sous» pour leurs dépenses de loisirs d'une semaine. Les ligues de sport n'ont jamais été aussi nombreuses dans Bourget que dans ce temps-là. Avec un rien on s'amusait et d'un rien on se satisfaisait.

Lors des rudes travaux d'été, les jeunes travaillaient pour les cultivateurs à raison de cinquante cents par jour puis, en hiver, seulement que pour leur pension.

Quand vous rencontrerez quelqu'un qui a bien réussi dans la vie et qui raconte la misère noire qu'il a vécue durant la grande dépression, ne vous moquez pas de lui comme s'il



Maintenant remplacée par un colvaire permanent, cette ancienne croix se trouvait à la traverse du chemin de fer, au coin des rues Lévis et Champlain. Ici: Pierre Lolonde et son chien «Morquis».

(Gracieuseté: F.C.L.)

était un blagueur, mais saluez-le plutôt, chapeau bien bas, car il a grandement mérité et durement payé l'aisance qu'il connaît maintenant.

Antal

Partir de la patte gauche...

Tout le monde l'appelait le vieux Fayette. Après avoir été de tous les métiers, il était devenu rentier, chose bien raisonnable pour un ancien jeune de plus de quatre-vingts ans.

Sa maison n'était qu'à quelques pas du magasin général et ce commerce, comme c'en était l'habitude dans le temps, ouvrait de cinq heures du matin à onze heures du soir.

Le vieux Fayette arrivait tôt après le déjeuner et s'assoit toujours sur la même chaise qu'il avait évidemment adoptée. Prenant alors une verge à mesurer les tissus, il la tournait dans ses mains et s'en frappait les paumes à cœur de journée. Il regagnait son foyer pour le dîner mais revenait aussitôt après pour n'y retourner qu'au souper.

On comprend qu'il en avait des choses à conter quand on sait qu'il avait été cultivateur, menuisier, peintre, bedeau, croque-mort, etc. Aussi, chacun se plaisait à le faire jaser.

Un jour d'été, alors que tout le monde devait être au champ et que l'achalandage était presque nul, une voisine d'en face, femme sur le retour de l'âge, quitte le magasin n'y laissant que le personnel et, bien entendu, le vieux Fayette. Dès qu'elle est assez éloignée, voilà

notre bonhomme s'empressant de dire à la demoiselle d'âge respectable qui vient de la servir:

«As-tu remarqué? elle est partie de la patte gauche!»

«Qu'est-ce que ça peut bien faire? Elle a le droit de partir de la patte qui lui convient: droite ou gauche, c'est de son affaire à elle, ça ne nous regarde pas, nous autres!»

«Tu ne comprends pas! Normalement, tout le monde, en commençant à marcher part de la patte droite mais, à la minute qu'une femme devient «en famille», elle part de la patte gauche.»

«Oh! vous m'en apprenez là!»

La voisine d'en face, bientôt informée de la remarque du bonhomme Fayette, s'exclame: «Le vieux bougre se croit bien fin, tu pourras l'avertir que j'ai fini d'élever ma famille!»

Quelques semaines plus tard, cette cliente de l'autre côté de la rue confiait au commis qui l'avait prévenue: «Tu sais, le vieux reloué de créatures avait raison: je suis enceinte!»

Antal

La consommation

«La consommation, cossé-ça?» demanderont bientôt les gens qui auront cessé d'en entendre parler.

Nous, les moins jeunes qui avons vécu alors qu'elle faisait tant de ravages, en gardons un bien vilain souvenir.

Nom populaire de la tuberculose pulmonaire, elle était probablement la maladie la plus redoutée à long terme. En effet, si terribles qu'aient été la diphtérie, le croup et même la grippe espagnole, en notre pays, la consommation a probablement laissé dans son sillage plus de fatalités que les trois autres contagions ensemble.

Les personnes atteintes étaient difficilement curables. Obligées de se soumettre à un repos complet, elles languissaient pendant de longs mois, s'étiolaient, toussaient de plus en plus, commençaient à cracher le sang puis subissaient des hémorragies pulmonaires dont la dernière était toujours fatale.

Certaines familles semblaient plus prédisposées que d'autres aux atteintes de ce mal. Généralement, celles qui en étaient frappées la considéraient comme une maladie honteuse tellement elle était crainte par tous. Ainsi un père de famille pouvait très bien dire à son fils: «Hé, mon gars, la petite Marie est peut-être bien jolie et très gentille, mais de grâce, laisse-la tomber au plus tôt car les Leblanc sont pourris de consommation!»

Pour combattre le mal, limiter la contagion et essayer de guérir ceux qui en étaient affligés, on trouvait des sanatoriums partout à travers le pays. Il s'agissait d'hôpitaux spécialisés pour le traitement des tuberculeux. Ils étaient toujours pleins et souvent des patients devaient attendre leur tour pour s'y faire traiter. Certains réussissaient à en guérir, dont quelques-uns avec un poumon en moins, mais le taux de mortalité a longtemps été très élevé.

Enfin, la science découvrit un remède merveilleux contre le bacille de Koch, cause de la phtisie tuberculeuse. Un à un, les sanatoriums ont été fermés et consacrés à d'autres fins. Ceux de Cornwall et d'Ottawa n'ont pas encore été oubliés mais le seront bientôt quand la génération de la tuberculose aura disparu.

Aujourd'hui, vous pouvez tousser sans qu'on vous regarde de travers; autrefois, dès que vous le faisiez, on vous dévisageait avec inquiétude et le regard que l'on vous portait semblait se demander: «Est-il atteint de tuberculose, celui-là aussi?»

Au souvenir des affres qu'a causé la tuberculose pulmonaire, nous nous prenons à souhaiter qu'une percée scientifique semblable à celle qui a vaincu la consommation se produise bientôt pour contrôler également le cancer.

Antal

Les petits «Rex»

Jadis, les jeunes avaient rarement de l'argent de poche et, quand cela se produisait, ils en disposaient de très peu. De fait, durant la grande crise économique, il fallait souvent qu'un unique «trente sous» dure toute la semaine. Les restaurants, alors, ne faisaient pas des affaires d'or.

Petit à petit, cependant, l'économie en vint à se dégoûter, surtout aux approches de la guerre; puis la jeunesse aux goussets mieux garnis put fréquenter davantage les vendeurs de sucreries, de friandises et d'eaux gazeuses.

Alors, les restaurateurs se mirent à rivaliser d'ingéniosité pour attirer la clientèle. Pour s'en rapprocher, ils s'appliquèrent à installer, sur le bord des trottoirs, des cabanes grandes comme la main où ils étalaient de la marchandise que les passants ne pouvaient s'empêcher de voir. Ces espèces de cases avaient habituellement un toit plat légèrement incliné à l'arrière: elles étaient généralement placardées d'affiches en tôle aux couleurs voyantes. Au début, le tabac à rouleuses de marque «Rex» était à peu près le produit le plus annoncé de cette façon; aussi, ce ne fut pas long que ces cabanes reçurent le nom de «Rex».

On allait au petit Rex, on se rencontrait au Rex, on se donnait rendez-vous au Rex. Chaque centre en avait un ou deux et parfois on se répétait qu'un tanant de beau Rex venait d'ouvrir dans tel ou tel village.

On a continué à les appeler des petits Rex même lorsque les tôles d'autres marques de tabac, de chocolats, de «liqueurs douces» ou de cigarettes ont tapissé leurs murs.

Même s'il n'en coûtait qu'une quinzaine de cents pour se faire tondre chez un barbier d'expérience, ce n'est pas tout le monde qui pouvait se le permettre on qui voulait s'accorder ce luxe. Alors, comme la mode des cheveux tombant sur les épaules n'était pas admissible dans mon jeune temps, ceux qui ne voulaient pas se rendre chez notre figaro devaient recourir à une tonte à domicile pour avoir l'air raisonnablement propres.

Ainsi, la maman se déclarait barbier: aujourd'hui, avec le «woman's lib», elle aurait été barbière. Madame Mère faisait donc des coupes en bol. Utilisant des récipients de différentes grandeurs, selon qu'elle jouait dans la tête du papa ou celles de ses enfants, elle renversait ces contenants à la manière d'un chapeau sur le chef d'un chacun puis, avec la tondeuse à mouton, elle faisait disparaître tout le chevelu qui dépassait sous le rebord.

Lorsque la victime d'une telle opération arrivait à l'école ou à l'église, ses compagnons, avec force coups de coude, se disaient: «As-tu



Roger, en face du «Petit Rex» de son père, Albert Lalonde.

Les petits Rex servaient à indiquer les saisons: «J'ai déménagé mon Rex au fond de sa cour pour l'hiver.» — «Tinessé vient d'ouvrir son Rex pour l'été.»

Mais comme toutes les modes, celle des petits Rex a fait son temps. Cependant elle laisse d'agréables souvenirs à une certaine jeunesse qui n'est plus très jeune.

Antal

Tontes à domicile

vu la belle bolle que Louison s'est fait faire?»

Mais en été, les jeunes chevelures mâles étaient parfois soumises à un traitement encore beaucoup plus «drastique». Dès la fin des classes, papa tournait la manivelle de la tondeuse à mouton tandis que maman, cette fois, laissait tous bols de côté pour couper les cheveux complètement à ras le crane. Le résultat s'appelait une «tête de navet» (luisante comme un navet). C'était d'une pratique incontestable; imaginez-vous si ça facilitait les lavages de tête et, surtout, ça faisait disparaître la corvée du «dépouillage» en prévenant les invasions de poux.

Dire qu'en refoulant l'ennemi, avant l'armistice, les Français infligeaient, pour les humilier, le même traitement aux femmes qui avaient fraternisé avec les Nazis. S'ils croyaient innover, c'est qu'ils ne savaient pas ce qui s'était passé, dans nos campagnes avant les années «vingt» et peut-être même un peu après.

Antal

L'avoine «Don de Dieu»

Il y a près d'un demi siècle de cela, un cultivateur de l'est québécois trouva un jour un pied d'avoine poussé hors champ, à la base d'une vieille souche. Contrairement aux mêmes céréales produites sur sa ferme, le plant découvert était d'une taille et d'un développement comme il n'avait jamais réussi à en obtenir sur son sol pauvre. Il crut aussitôt que la Providence le gratifiait d'une nouvelle variété qui lui donnerait des récoltes merveilleuses et qui lui permettrait de s'enrichir en la propageant.

Bien entendu, il multiplia la semence de ce plant original en la cultivant dans un milieu exceptionnel qui lui fit récolter une descendance aux caractéristiques aussi remarquables que la plante de départ.

À ce qu'il croyait être une variété nouvelle, venue directement du ciel, il donna le nom de «Don de Dieu». La publicité faite à son étonnante découverte la fit rechercher par un grand nombre de producteurs désireux d'en profiter. Avant de pouvoir en produire en quantités commerciales, il accepta d'en vendre de très petits lots mais, comme il n'était pas question d'en livrer au boisseau, il se contenta d'en détailler au grain, ce qui en faisait un achat à coût fabuleux.

À ce stade, notre concitoyen, le colonel Cliche, réussit à s'en procurer un peu. Lui aussi commença par la multiplier en des conditions extrêmement favorables mais, plus tard, quand il en eut assez pour la cultiver en milieu normal, il s'aperçut comme tous les autres d'ailleurs, qu'il s'agissait d'une avoine bien ordinaire sans qualités extraordinaires.

Il n'y eut jamais supercherie à ce sujet, mais simplement méprise. En effet, le plant original avait profité d'un milieu très propice, particulièrement riche en humus, à la base d'une vieille souche partiellement décomposée. C'est tout comme nos pionniers qui, à leur arrivée aux alentours de la «bandrée», ont tiré de magnifiques récoltes de leur sol vierge mais qui, avec des semences semblables, n'en ont récolté que misère un demi siècle plus tard lorsque la fertilité primitive de leur terrain se fut épuisée.

Antal

Les enfants du rabbin

On dit que le juif qui a bâti la première maison sur le site du restaurant «Le Coin du Poulet» était un rabbin nommé Solomon qui avait des enfants et, comme leur père était docteur de la loi, il exigeait que sa progéniture l'observe rigoureusement.

Ces jeunes s'entendaient bien avec les enfants de nos aïeux. Un jour en arrivant à la

Pas même bedeau!

Avant d'être nommé curé de Bourget, M. l'abbé Calixte Landry a eu charge de la paroisse de Hammond pendant huit ans, mais il venait si souvent chez nous qu'il y connaissait déjà beaucoup de gens avant de devenir notre pasteur.

C'était un homme jovial et doué de beaucoup d'entregent. Un peu moqueur, il ne blessait cependant jamais personne. Sa conversation était toujours émaillée de bons mots.

Ce charmant prêtre avait une voiture et l'utilisait souvent pour promener sa mère et sa sœur. Un jour qu'en leur agréable compagnie, il roulait vers Bourget, il aperçut le «père» François Lortie qui débouchait de la «sept» pour descendre au village comme il le faisait presque régulièrement à tous les beaux jours.

Notre concitoyen était déjà dans la quatre-vingtaine et pratiquement aveugle, mais, avec sa canne, il ne craignait pas d'entreprendre la longue marche qui le conduisait de sa ferme jusqu'à son ancien «The Brook».

En arrivant près de lui, monsieur Landry arrêta et l'invita à monter, ce qu'il s'empressa d'accepter. La conversation s'engage, mais sa cécité l'empêchant de voir la soutane de son interlocuteur, le père François se demanda bientôt quel peut bien être cet individu qui semble si bien le connaître et se permet même de l'étriver aussi agréablement.

«Dites-donc, mon petit monsieur, je n'arrive pas à vous replacer: qui êtes-vous donc?»

«Moi, mais je suis tout simplement le curé de Hammond!»

maison d'une de ses amies, la fille du rabbin se mit à bumer avec délices l'arôme de tourtières fraîchement cuites et encore toutes chaudes. en demandant ce qui pouvait sentir si bon? On le lui dit mais, quand elle sut que c'était un met fait de porc, donc de viande impure selon les décrets de sa religion, elle exprima le regret de ne pouvoir y goûter.

Sans malice réelle, mais simplement agaçants, ses jeunes amis la plainquirent d'être privée d'un aussi merveilleux régal. Ne connaissant pas mieux et ne réalisant pas la gravité de leur invitation, ils l'incitèrent même à y goûter au moins un peu. Elle finit par céder, mais c'était si bon qu'elle n'arrêta qu'après en avoir consommé une bonne portion. Avant de partir, elle les supplia: «Ne dites jamais cela à mon père car il me tuerait!»

Le fiston des Solomon connut une aventure semblable mais qui se termina de façon plus violente et moins agréable.



M. l'abbé Calixte Landry, jeune prêtre, qui paraît ici imperturbablement sérieux mais qui n'avait pas son père! comme pince-sans-rire.

«Vous, le curé de Hammond? Bah! allez faire accroire ça à d'autres qu'à moi: vous n'êtes même pas son bedeau!»

Pour convaincre l'incrédule passager de son identité, le curé Landry entrouvrit le haut de sa soutane et lui fit toucher son collet romain.

Antal

Un jour, il se trouvait chez ses petits voisins alors que la mère était à leur préparer des sandwiches au petit lard. Sans penser plus long que son nez, cette dame lui en offrit. Ses compagnons y mordaient à pleines dents et ça semblait si bon qu'il accepta sans hésiter. Immédiatement après, il accourait chez sa mère pour lui raconter qu'il venait de se régaler avec du porc frais. Horrifiée, Mère Rabbin recourut aux grands moyens pour purifier la chair de sa chair: elle le fit coucher «la tête en bas», prit une plume d'oie et lui chatouilla la luelle pour le faire dégobiller comme le faisaient les anciens Romains quand ils ripaillaient.

Que sont devenus les petits Solomon? Nous ne le savons pas. Quoi qu'il en soit, le frère et la sœur n'ont jamais dû oublier leur première consommation de viande impure, et ils doivent avoir toujours envié leurs petits amis de langue française pour qui elle était parfaitement propre et religieusement saine.

Antal

La besogne du bois de chauffage

Rares étaient autrefois ceux qui se chauffaient au charbon; l'huile de chauffage, on ne connaissait pas ça; par contre le bois de poêle et de fournaise, ça on s'en chauffait et on en parlait! Vraiment, c'était un des grands sujets de conversation de l'hiver.

Habituellement, en fin d'automne, le père commençait à se rendre régulièrement au lot à bois, seul ou avec ses grands gars, quand il en avait. Il abattait les arbres morts d'abord, puis d'autres au besoin. Il se trouvait aussi presque toujours quelques arbres tombés par le vent qu'on ébranchait en même temps que les autres.

Dans ce temps-là, on ne connaissait pas les tronçonneuses à moteur; il fallait donc trimer dur à la hache et au godendard.

Après les fêtes, avec la sleigh double trainée par une paire de chevaux de trait, on retournait au boisé pour rapporter le bois en longueur à la maison. La scie ronde alors faisait entendre sa musique pendant une couple de jours lorsqu'on coupait troncs et branches en seize pouces: puis, commençait la longue et pénible tâche du fendage. Ensuite, il fallait corder ce bois dehors ou sous une remise ouverte pour le laisser sécher convenablement; il ne restait plus dès lors qu'à le rentrer à la brassée, en hiver, selon les besoins.

Tout ça, c'était beaucoup plus ardu que le chauffage moderne à l'huile et à l'électricité, mais quel confort incomparable offrait cependant la bonne et pénétrante chaleur des feux de bois. Cette excellente source d'énergie renouvelable!

Antal

L'or dans le jardin

On rencontre souvent chez les gens les plus simples une spontanéité et une finesse d'esprit que leur enverraient beaucoup de personnes très instruites.

Jadis, quand il se trouvait une fromagerie (celle de Gélineau) à la croisée de la septième concession et du Chemin Russell, les producteurs de lait étaient obligés de se placer en file pour livrer leur produit à tour de rôle.

À un certain temps, alors que l'on avait souffert de sécheresse prolongée, les fontaines du ciel s'étaient enfin abondamment ouvertes au cours de la nuit. Déjà le matin suivant, on notait un reverdissement de la nature qu'avait roussie le soleil persistant des nombreux jours précédents.

En attendant leur tour de «passer à la balance», les cultivateurs se félicitaient donc des



Olida Dicaire, prêt à aller chercher un voyage de «bois en longueur» dans son boisé, et son épouse, «Diano» qui tient les guides, juste pour le temps de poser. (GracieuSeté: F C L.)



Ayant déposé les quatre-vingts ans, et la hache à la main, le père Anthime Dicoire pose fièrement devant le tas de bois pour manifester sa fierté d'avoir bien entraîné son fils, Olido. (GracieuSeté: F C L.)

Prédiction d'un grand-père

Ti-Blanc Sicard est issu d'une famille de musiciens. Son père Delphis, ne donnait pas sa place pour «stepper», gigner, danser à deux et faire vibrer la ruine-babines. Mais, c'est à son grand-père, Casimir Martin, qu'il doit surtout

d'avoir développé son goût et son talent pour la musique. C'est lui qui lui apprit à manœuvrer l'archet. Ce bon vieux grand-papa avait même prédit: «Je ne serai plus là pour l'entendre mais mon petit-fils va faire un bon joueur de violon». De fait, Ti-Blanc est devenu un violoniste fort apprécié. Il a fait partie de plusieurs orchestres mais se contente maintenant de jouer pour les groupes d'amis.

bienfaits de la copieuse averse nocturne. L'un d'eux commenta: «Cette pluie là vaut son pesant d'or!» Un de ses voisins répliqua aussitôt: «C'est bien vrai! Regardez, mais regardez donc là: l'or dans le jardin!» Tous, se retournant vers l'endroit qu'il pointait avec insistance, aperçurent en effet Laure (Lortie) qui, malgré l'heure matinale, était déjà en train de sarcler son potager.

Le petit-fils de Casimir Martin se rappelle un «reel» que lui a montré son grand-père lorsqu'il avait dix ans. «C'est une mélodie unique, dit-il, et je ne l'ai jamais oubliée; je la joue toujours avec émotion et fierté car c'est quelque chose de précieux qui me vient d'un aïeul que j'ai beaucoup aimé.»

Antal

Antal

Pages d'album Familial et Paroissial

(Chacune de nos familles constitue une cellule de la grande famille qu'est la paroisse)



Famille de vingt-deux enfants — Eustache Boileau laissait son épouse et vingt-et-un enfants dans le deuil lors de son décès. Un autre enfant était décédé en bas âge. Cette photo a été prise le jour même des funérailles d'Eustache et le photographe y a inséré le portrait du père au sein de la famille éplorée. — À l'avant: Jacques, Edwidge, Juliette, Lina, Réginald, Régina (la veuve) tenant Roger (le bébé), Gertrude, Alice, Blanche, Diana et Grocia. — Au centre: Rose-Anna, Eustoche (le père), Florida et Daro. — À l'arrière: Alphonse, Eustache, Joseph, Mathias, Stanislas, Herménégilde et Raméo. Ces vingt-deux enfants sont issus de trois épouses.
(Gracieuseté: Marthe et Roland Boileau)

Cinq générations de Boileau bourgetains



Eustache
(29 mai 1852)



Alphonse
(28 sept. 1880)



Rolland
(21 juil. 1924)



Charles
(25 août 1951)



Éric
(19 juil. 1976)



Famille de dix-huit enfants — La photo ci-dessus groupe les treize survivants de la famille Arthur O. Lalonde (1965). Ce sont: (à l'avant) Paul-Olivier, Lucienne-Thérèse, Sœur Estelle, s.g.c., Roberte, Marie et Edmond; (à l'arrière) Robert, Gabriel, Antanin, Jean-Lucien, Pierre-Ubald, Bernord et Henri. Médailles à gauche: Arthur-Omer et Ubalde (les parents). Médailles à droite: Lucienne, Rodrigue et Vincent. Toutes les personnes en médailles étoient décédées. En outre, Augustin et Marcelle sont morts peu après leur naissance.

(Gracieuseté: F. C. L.)



Famille Lucien A. Lepage (décembre 1984) — À l'avant: Marcel, Germain, Aline (la maman), Lucien A. (le papa) et Jeannette (M^{me} Léo Clément). À l'arrière: Yvon, Roger, Denis, Rémi, Daniel et Aimé A.

(Gracieuseté. Famille Lucien A. Lepage)





Famille Ernest Gagné (vers 1956) — Rang avant: Colette (Sœur Clémentine, s.c.o.), Cloire, Ernest (le papi), Suzanne, Thérèse (la maman), Pierre. — Rang du milieu: Gertrude, Modeleine, Lise, Jocelyne, Daniel. — Rang arrière: Jeon-Marcel, Jacques-Bernard, Charles-Hubert, Gérard, Denis, Laurent, Paul-André, Michel.

(Gracieuseté: F.C.L.)



Napoléon Martel



Éliza Martel



Famille Napoléon Martel — Assises: Rollande (M^{me} Marçil-Gélinas), Élise (M^{me} Ernest Hurtubise), Hélène (M^{me} David-Aubry), Eva (M^{me} Albert Marçil), Rose (M^{me} Laurent Boudreault) et Jeannine-Rita. Debout: Arthur (époux de Marie Gélinas), Donat (époux de Jeannette Daoust), Jean-Poul (époux de Fabiola Marçil), Gérard (époux de Floroise Dubeau), Marc (époux de Jeanne D'Arc Éthier) et Philippe (époux de Lèda Gagné). En haut, à droite, dans les médaillons: les parents, Napoléon Martel et Éliza Corbeil.

(Gracieuseté: M^{me} Rollande Gélinas)



Famille de treize enfants — Assis: Jocelyne, Roland Boileau et son épouse Yvette Schnapp (les parents), Lucie, Hélène et Sylvain. — Debout: Charles, Luc, Josée, François, Jean-Marie, Michel, Guy et Daniel. Dans le médaillon: Francine. Tous ces Boileau sont encore vivants.

(Gracieuseté: Roland Boileau)



Trois anciens disparus depuis longtemps déjà — Moïse Bourdeau, son beau-frère, Olida Dicaire et Napoléon Gagner. Olida Dicaire est mort en 1959 et les deux autres en 1966. — Notons que cette photo est prise en face de la «cannerie» d'Olida Dicaire qui a fait des conserves sur une assez grande échelle pendant de nombreuses années.

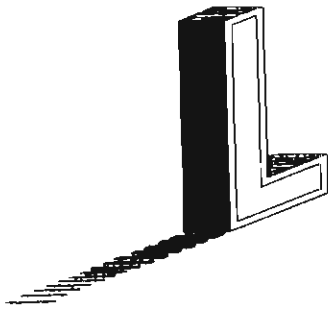
(Gracieuseté: F. C. L.)



Famille Ubald Marcil — Assises: Claudette (M^{me} Gilles Gagné), Rollande (la maman) et Rachel (M^{me} Hubert Martin). — Debout: André, Roger et Jean-Cloude. Médaillon à gauche: Ubald (le papo, décédé).

(Gracieuseté: Rollande M. Gélinas)





Groupe familial Bernard Lefebvre: — À l'arrière: Daniel Boudrias et son épouse Reinelle avec leur fils Maxime; Sylvain, Jocelyne et Christian; Johanne et son époux, Maurice Wolfe, dont les deux enfants, Patrick et Valérie, sont à l'avant avec Bernard et son épouse, Lisette: cette dernière est la fille de Fernand Pilon et de Lucienne St-Onge. (Gracieuseté: Bernard Lefebvre)



Famille Georges Lefebvre (1984) — Rang du bas: Jean-Pierre, Alberta, Georges, Charles. — Rang du milieu: Sœur Morie-Claire, s.c.o., Hélène (M^{me} Gilles Lacroix), Pauline (M^{me} Robert Jolette), Monique (M^{me} Jean-Jacques Laroche). — Rang du haut: Fernand, Bernard, Jacques, Denis.

(Gracieuseté: famille Georges Lefebvre)



Famille Joseph Boileau: — Photo prise en janvier 1980 lors de la célébration du soixante-dizième anniversaire de mariage de M. et M^{me} Boileau. Assis à l'avant: Clairette avec les jubilaires, Marie-Louise et Joseph. Debout: Rose, Georgette, Yvette, Marthe, Gisèle, Jeanne d'Arc et Jean-Claude. Dans le médaillon: Gérard, décédé.

(Gracieuseté: Marthe Boileau)



Famille Michel Gratton: — À l'avant: Serge, Louis et Isabelle. À l'arrière, leurs parents: Michel (fils de Jean Grotton et d'Émilienne Piché) à côté de Liliane (fille de Raymond Lavigne et de Thérèse Leclair).

(Gracieuseté: Michel Gratton)



Famille Jean-Charles Lortie: — Assis à l'avant: Gisèle et Jean-Charles (les parents). Debout à l'arrière: Denise, Lucie, Hélène, Lise, Roger, Raymond et Rachelle.

(Gracieuseté: Famille J.-C. Lortie)





Famille Élias Gagnier (20 août 1977) — Nicole, Line (M^{me} Robert Daoust), Francine (M^{me} Charles-Guy Laroche), Jannine (M^{me} Richard Pigeon), Suzanne (M^{me} René Perron), Élias (le papa), Ginette (M^{me} Guy Lanthier), Thérèse (la maman), Claude (époux de Carmen Brazeau), Roger (époux de Carole Brazeau), Daniel et Ronald.

(Gracieuseté: Élias Gagnier)



Quatre générations de Gagnier (1984): — Simone Potvin-Gagnier, son fils Marcel et son petit-fils Denis tenant dans ses bras son rejeton, Sébastien.

(Gracieuseté: Marcel X. Gagnier)



Famille Marcel X. Gagnier (1984) — Denis, Marcel et Cécile (les parents), puis Sylvain et Louise.

(Gracieuseté: Marcel X. Gagnier)





Famille Albert Marcil (1965) — Photo prise à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de mariage d'Albert Marcil et d'Éva Martel — Assis: Pierrelle (M^{me} Denis Boileau), Denise (M^{me} Mario Lortie), Éva, Nicole, Albert, Serge et Huguelle (M^{me} Edgar Lalonde) — Debout: Joseph-André, Robert, Danielle (M^{me} Denis Auger), l'abbé Gilles et Richard.
 (Gracieuseté: Famille Albert Marcil).



Le docteur Charles Bohémier qui a présidé à la naissance de nombreux Bourgetois ou début des années «vingt».



Famille Jean-Paul Paulin — À l'avant: Marc. — À l'arrière: Julie, Jacqueline (la maman) et Jean-Paul (le papa). Mariés à Bourget, le 10 mai 1969, Jean-Paul est le fils de Célus Paulin et d'Isabelle Bureau, tandis que son épouse, Jacqueline, est la fille d'Arthur Martel et de Marie Gélinos.
 (Gracieuseté: J.-P. Paulin)



Famille Roland Piché (26 mai 1984) — À l'avant: Denise (M^{me} Gérard Chartrand), Lise (M^{me} André Demers), Annette (la maman), Roland (le papa), Hélène (M^{me} Yvon Boileau) et Anne-Marie (M^{me} Gilles Bélanger). — À l'arrière: Léo, Roger, Lucienne et son époux, Yvon Aubin (les derniers moriés de la famille), Gilles et Jean-Noël. — Roland et Annette sont les heureux grands-parents de dix-sept petits-enfants. (Gracieuseté: Roland Piché)



Dans la photo ci-dessous, un ancien de Bourget, Jean-Lucien Lalonde se voit entre son fils, Vincent (Nouveau-Zélandais) et sa fille, Lucienne-Pouline. Dans le médaillon à gauche: Nora, épouse de «Jean-Lou».

(Gracieuseté: Jean-Lucien Lalonde)



Famille Paul Tassé (1984) — Debout: Yves, Suzanne et Paul (les parents), Louis. — À genoux: Julie. (Gracieuseté: Paul Tassé)





Famille J. Edmond Langlois (8 décembre 1899) — A l'avant: Ubald Langlois (futur évêque de Grouard). — Rang du haut: J. Edmond Langlois, Cyprienne, Ubaldine, Eugénie (née Ménard).

(Gracieuseté: F.C.L.)



Le docteur Isaïe Chalifoux lors de sa graduation comme dentiste. Avec sa famille, Isaïe a passé une partie de sa jeunesse à The Brook dans une maison qui se trouvait en face de l'emplacement occupé par la Salle Pax aujourd'hui. Isaïe a toujours pratiqué la dentisterie à Montréal.

(Gracieuseté: F. C. L.)



Famille Arthur Lavigne (1978): — Jean-Pierre (époux de Nicole Bélanger), Ghislaine (M^{me} Carl Griffith), Lise, Florence (la mamon), Arthur (le papa), Guy (époux de Line Forget) et Richard (époux de Lucie Savage). Le couple Lovigne s'est marié à Hammond, le 18 septembre 1939.

(Gracieuseté: Famille Arthur Lavigne)



Tous deux issus de pionniers de The Brook, Albert Poupart et Rozema Martin se sont épousés en notre église paroissiale le 17 juin 1902. Le marié était fils de Rémi Poupart et de Rose-Délimo Lemieux; sa conjointe était fille de Noé Martin et de Marie-Louise Desforges. Lui est décédé en 1945 et elle en 1957.

(Gracieuseté: F.C.L.)



(Ci-dessus) — **Famille Charles-Auguste Hurtubise** — À l'avant: Marcelle, Lise, Pauline (la maman) et Marc. — À l'arrière: Jean-Denis, Rodrigue et Charles-Auguste (le papa).
 (Gracieuseté: Charles-Auguste Hurtubise)

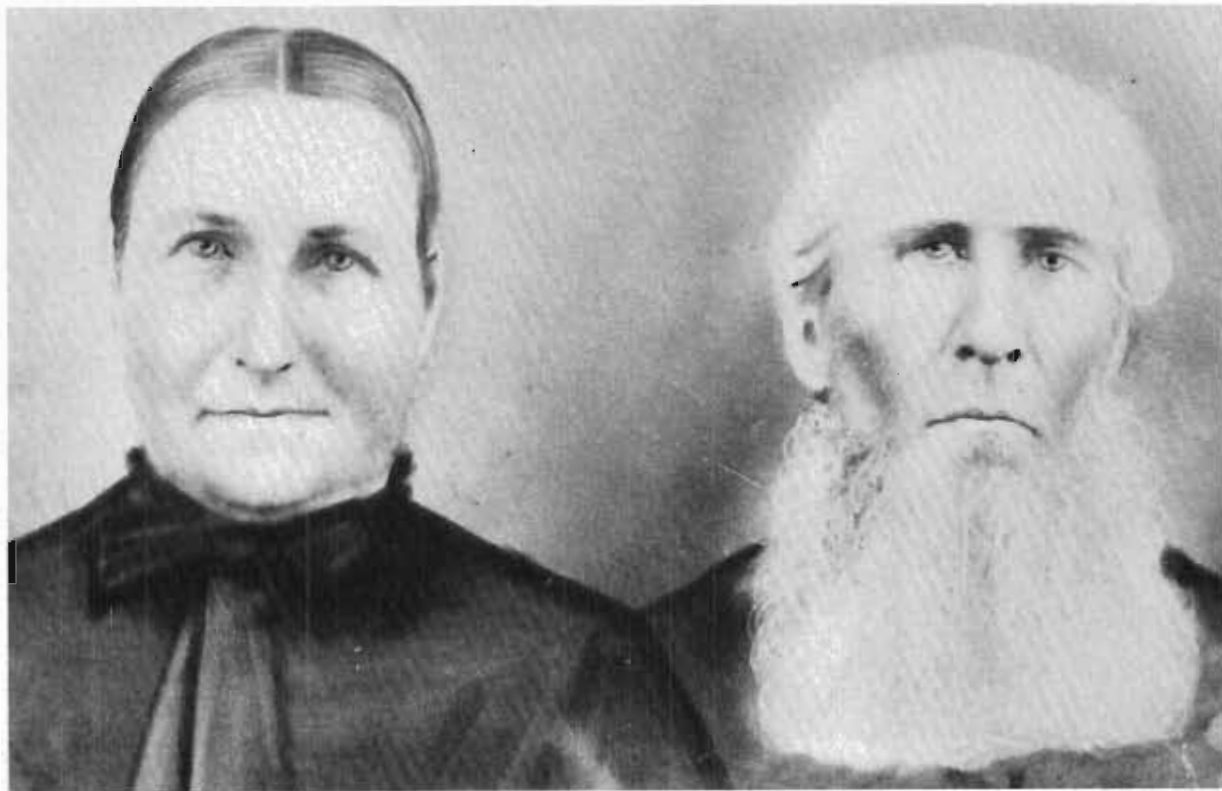
(À droite) — Portrait de noces d'Olida Dicaire et de Marie-Anna Éthier.

(Gracieuseté: F. C. L.)



(Ci-dessous) — **Groupe familial Antonin Lolonde** — Thérèse (la maman), Guillaume, Étienne et son épouse Radka (née Havel), Christian et Antonin (le papa).
 (Gracieuseté: F. C. L.)





Les Chénier se souviennent

de leur ancêtre breton, Bertrand Chesnay, arrivé au pays le 7 août 1656:

de Jean-Baptiste (dit Baptissette) Chénier (le premier du nom a s'installer à The Brook, en 1857) et de son épouse, Céline Lalonde (photo ci-dessus);

des quatre enfants de ce couple qui ont fait souche à Bourget:

- Alphonse, époux de Domithilde Hogue;
- Napoléon (Paul), époux de Rosanna Montreuil;
- Éloïse, épouse de Delphis Lobrosse;
- Délimo, épouse de Victor Lefebvre.

En cette année du centenaire, les Chénier rendent dans hommage à ces vénérés aïeux ainsi qu'à tous les vaillants pionniers de The Brook-Bourget.
(Gracieuseté de Ronaldo Chénier)



Noces d'or: Le 16 octobre 1972, Évangéliste Labelle et son épouse, née Berthe Guindon, célébraient leurs noces d'or dans l'intimité. On les voit ici avec l'ancien curé de Bourget, M. l'abbé Alphonse Lapointe, qui leur fit renouveler les promesses du mariage.

(Gracieuseté: Berthe Labelle)



Joseph Denault et son épouse Léonie Ménard, mariés à The Brook le 19 août 1902.

(Gracieuseté: F. C. L.)



Photo du haut à gauche

Noces de diamant (1929) — Ferdinand Martel, un de nos pionniers, noquit d'Antoine Martel et Marguerite Duchesne à St-Hermas, le 9 décembre 1848. Son épouse, Marguerite Richer naquit à St-Michel, de Baptiste Richer et Marguerite Foutoux, le 7 mars 1851.

Après leur mariage, le 31 août 1869, ils vinrent s'établir à The Brook où ils défrichèrent leur terre, immédiatement à la sortie ouest du village.

De leur mariage naquirent quatorze enfants. Maintenant, une seule, la plus jeune de la famille, M^{me} Ernestine Zuercher, âgée de 93 ans, vit encore à St-Petersburg, en Floride.

Ferdinand mourut le 3 juillet 1933, et Marguerite, le 22 novembre 1930, laissant onze enfants vivants et plus de cent petits-enfants.

(Gracieuseté: Rollande Gélinas)

Photo du haut à droite

Portrait de noces: Napoléon Martel (23 ans) et Éliisa Carheil (18 ans), mariés le 7 janvier 1902.

(Gracieuseté: Famille Napoléon Martel)



Photo du bas

Photo de noces de Joseph Marcil, fils, et de Fabiola Marleau — Le marié était fils de Joseph Marcil, père, et d'Angèle Laflèche, tandis que son épouse était fille de Jules Marleau et de Léocadie Rouleau. La bénédiction nuptiale leur fut donnée à Bourget, le 26 avril 1909.

(Gracieuseté famille Joseph Marcil)



(Photo du haut à gauche)

Les noces d'or de Bénonie Yelle et de son épouse, Clara Denault, furent célébrées à Montréal chez leur fils, Théobald. Lui était né en 1883 et elle, en 1885. Ils s'étaient épousés le 19 septembre 1904 et c'était le premier mariage que bénissait, à Bourget, M. le curé Raymond.

(Gracieuseté: M^{me} Laurette Séguin)

Photo du haut à droite

Cyprienne Langlois à l'âge de six ans (1895) — Impossible à prévoir alors qu'elle vivrait jusqu'à quatre-vingts quinze ans (1984) après avoir vaqué le meilleur de sa vie au service de sa famille, des pauvres que Dieu mètrait sur son chemin et des missionnaires.

(Gracieuseté F. C. L.)

Photo du bas

19 janvier 1904 — Arthur O. Lalonde et Ubaldine Langlais partant pour leur voyage de noces (Destination: Ottawa, Windsor et Montréal). Ce jour là, il faisait un froid sibérien. Le marié, trap faraud pour se protéger par une luque, lui à garder son chopeou melon pour se rendre à la gare. Il se gela les oreilles si dur qu'il lui fallut aller se faire traiter chez un médecin en arrivant à Ottawa.

(Gracieuseté F.C.L.)





Lorsque ces deux filles de Roland Boileau et Yvette Schnupp ont mérité la vedette en deux domaines semblables, elles ont attiré l'attention de l'est ontarien sur notre potelin.



En haut à gauche — En 1948, lors du premier festival des comtés-unis de Prescott et Russell, Josée Boileau, grâce à une personnalité attachante et à une maturité remarquable pour son âge, l'a emporté sur sept concurrentes pour devenir la première reine de Prescott-Russell. Josée est maintenant l'épouse de Gilles Besner de St-Isidore-de-Prescott. (Gracieuseté: Josée Besner)

Deux sœurs qui ont excellé



En bas à gauche — En 1977, Lucie Boileau a été grande lauréate des concours oratoires optimistes aux niveaux local, de zone, régional et provincial pour parvenir ensuite à la finale nationale à Montréal où elle s'est classée deuxième. La cadette de la famille Boileau a décroché, comme chanteuse, des honneurs à de nombreux concours régionaux. Elle est présentement en deuxième année d'un cours en communications à l'Université d'Ottawa. (Gracieuseté: Lucie Boileau)

En bas à droite — En hommage à nos nombreux lauréats des concours de français du passé, nous vous présentons ici, avec l'inspecteur d'école Horace Dubois, deux de ces vainqueurs: Charles-Guy, fils d'Urbain Laroche et de Laurette Raby, ainsi que Patricia, fille d'Émilien Auger et d'Edna Pellerin.





Regards sur notre Passé scolaire



Personnel enseignant (1962-1963) — Assis: Suzanne Gagné, Albert Marcil, Sœur Marcelle de Rome, Rollande Gélinois et Gisèle Legault. — Debout: Pierre Hurtubise, Sœur Rose-Cécile, Jeannine Poupart, Claudette Desjardins, Sœur Marie-Clément, Henriette Hurtubise, Sœur Hélène-Thérèse et William Auger.

(Gracieuseté: F. C. L.)



Dernière Graduation à l'École Secondaire Privée (1964) — Danielle Marcil, Jules Saumure, Lise Lavigne, Roger Piché, Francine Goudreau, Carmel Marcil, Lucille Chartrand, Charles Gélinois, Colette Carrière, Richard Boileau, Lucie Bélanger.

(Collection: Éva Marcil)

(Gracieuseté: F. C. L.)



Huitième année (1947-1948) — Premier rang: Laurette Ménard, Arlette Gendron, Thérèse Lortie, Pierrelle Gagné et Georgette Gauthier. — Deuxième rang: Jeannine Dicaire, Pauline Lalonde, Fleurette St-Pierre, Lucille Leraux et Cécile Lalonde. — Troisième rang: Gilles Lalonde, Jean-Marc Gagné, Jean Gauthier, Paul-Émile Saumure et Arthur Lavoie. — Debout: Paul Tassé, Marcel Éthier, Armand Lalonde, Gilbert Labelle et Sœur Marie-Élisée. (Gracieuseté: Arlette, Fleurette et Pauline)



Deuxième et troisième années (1947-1948) — Premier rang: Lise Gagné, Géline Perron, Louise Legault, Suzanne Goulet et Rachel Deneault. — Deuxième rang: Rachel Ménard, Hélène Gauthier, Micheline Tassé, Suzanne Drouin, Jeannine Paupart, Cécile Gauthier, Fleurette Bernard et Annette Langevin. — Troisième rang: William Auger, Denis Gagné, Henri Rondeau, Kenneth Labrosse, André Rondeau, Raymond Wolfe, et Jacques Perron. — Debout: Hubert Richer, Gilles Gagné, Jean-Denis Parent, Gilbert Beauchomp, Raymond Baudreau, Gilbert Laviolette, Jacques Lefebvre, Elian Paul, Jean-Marcel Sicard, André Marcil et Sœur Ste-Amélie. (Collection Marthe Boileau — Gracieuseté: F. C. L.)



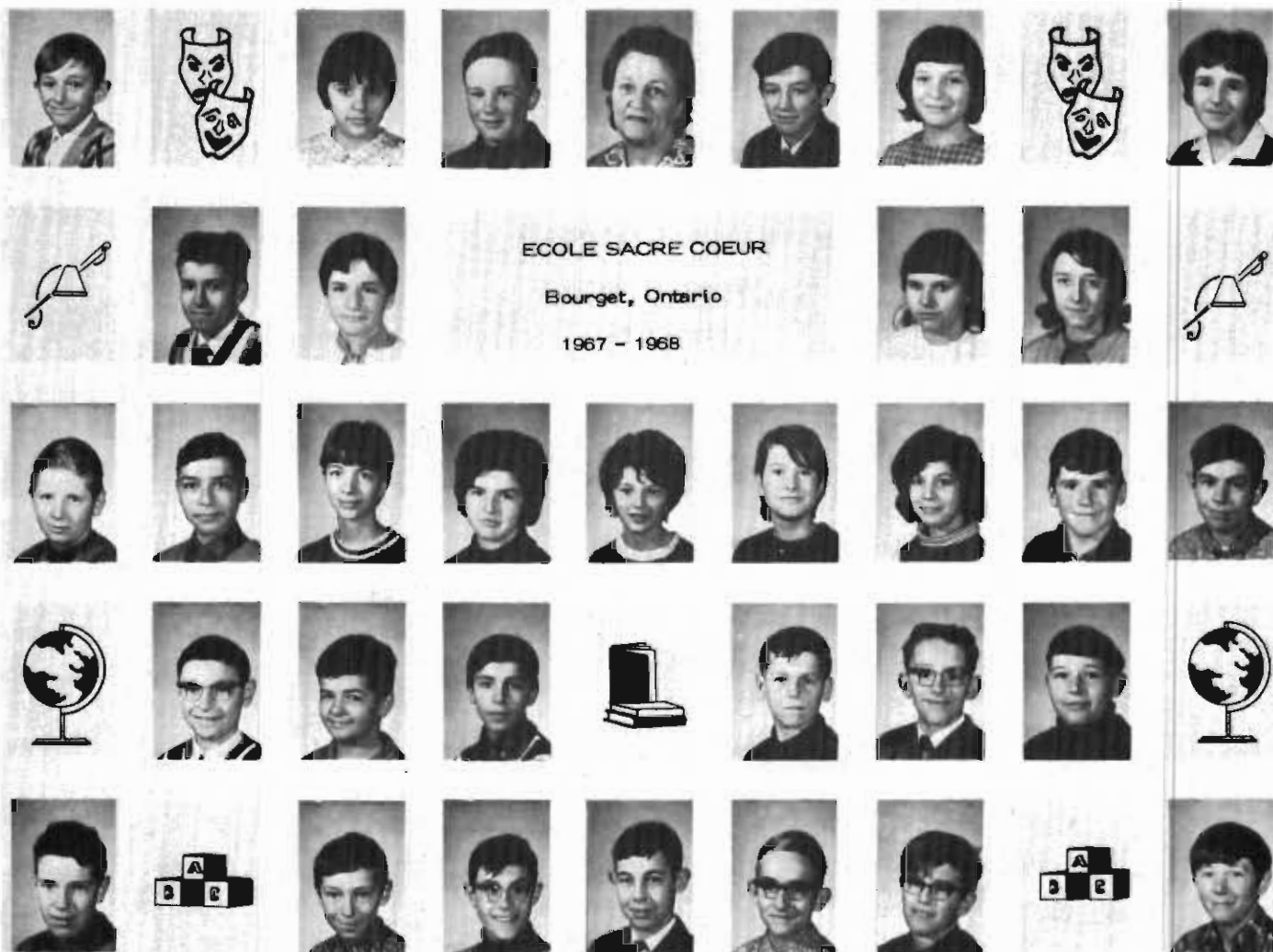
Neuvième année (mai 1957) — Rang avant: Jacques Bélanger, Françoise Legault, Nicole Bouvier, Claudette Marcil, Carole Richer, Suzanne Goudreau, Hélène Gélinas et Denis Éthier. — Rang arrière: Louise Courtemanche, S^r Morie-Gaëtan, Jacqueline St-Jean, René Lortie, Gisèle Castonguay, Denis Yelle, Suzanne Lalonde, Aimé A. Lepage, Claudette Martel, Rachel Marcil, Robert Potvin, Nicole Baileau et Richard Lovigne.

(Collection Rollande Gélinas — Gracieuseté: F. C. L.)



*Écoliers d'autrefais dont beaucoup sont maintenant des anciens Bourgetains - Rang avant: Mance Gendron, Monique Joly, Adèle Gendron, Ghislaine Lavigne, Gisèle Bélanger, Denise Courtemanche, Myriam Perron, Mireille Martel, Pierrette Suard, Claire Langevin et Rollande Martel-Gélinas, institutrice. — Rang du milieu: Pierre Boileau, Gaëtan Yelle, Gérald Côté, Lucille Ménard, Louise Poupert, Mireille Cardinal, Carmen Lalonde, Marcel Richer, Richard Longlin et Guy Houle. — Rang arrière: Donald Lavigne, Robert Lefebvre, Marcel Bélanger, Jean-Guy Crattan, Réjean Pairier, Jean-Guy Bélanger, André Ménard, Rodrigue Lalonde et Richard Marcil. * (Mai 1957)*

(Gracieuseté F.C.L.)



Classe de M^{me} Rollande Gélinas (1967-1968) — Rang du haut: Claude Cuson. Francine Séguin, Jean Yelle, M^{me} Rollande Gélinas (institutrice), Serge Leroux, Ginette Cléroux et Claudette Castonguay. — Deuxième rang: Denis R. Leroux, Diane Labelle, Georgette Chénier et Francine Martel. — Troisième rang: Pierre Hébert, Denis Goyer, Monique Dicaire, Ginette Cardinal, Ginette Gagnier, Michèle Payant, Gisèle Gossé, Claude Castonguay et Alain Schnupp. — Quatrième rang: Paul-André Sicard, Aurèle Bisson, Alain Lortie, Robert Payant, Denis L. Leroux et Roger Lortie. — Rang du bas: Guy Marcil, Marcel Cusson, Jacques Tremblay, Jacques Robillard, Rodrigue Hurtubise, Michel Bisson et Jean-Pierre Lefebvre.

(Gracieuseté: I. C. L.)



Deuxième année (24 juin 1947) — Rang du haut (garçons): Raymond Baudreau, Gilles Gagné, Jacques Lefebvre, Raymond Wolfe, Jacques Perron, Marc Lalonde, André Marcil, Denis Parent, Henri Rondeau. — Rang du bas (filles): Céline Perron (bras fracturé), Louise Legault, Rachel Ménard, Micheline Tassé, Lise Gagné, Rachel Deneault, Cécile Gauthier, Annette Longevin, Jeannine Paupart, Hubert Richer, André Rondeau. — Étaient absents: Suzanne Goulet, Jean-Marcel Sicard, Fleurette Bernard.

(Gracieuseté: F. C. L.)



Classe de M. Guy Talbot (1967-1968) — Rong du haut: Lawrence Nicholson, Denis Cléroux, Pierrette Marcil, Guy Talbot (instituteur), Yvette Côté, André Lauzon et Daniel Bélanger. — Deuxième rang: Pierre Yelle, Lucie Lavoie, Céline Lortie et Jean-Denis Hurtubise. — Troisième rang: Jean-Guy Leraux, Michel Séguin, Christiane Hébert, Guy Boileau, Gisèle Lalonde, Guillaume Lalonde et Sylvain Leroux. — Quatrième rang: Richard Polvin, Suzanne Sauvé, Yvon Lortie, Claude Martel, Suzanne Dicaire et Yvon Laplante. — Rang du bas: Michel Bélanger, Pierre Éthier, Denise Marcil, Germain Lepage, Michel Cardinal, Donald Charbonneau et Pierre Tremblay. (Gracieuseté F. C. L.)



Huitième année (1944-1945) — Rang avant: Lucille Martel, Marcelle Hurtubise et Gisèle Tassé. — Rong du milieu: Marcel Gagné, Jeannette Dubord, Jeannine Gélinas, Annette Chartrand, Rachel Leroux et Jean-Louis Lalonde. — Rang arrière: Bernard Gagné, Jean Lortie, Gilberte Loviolette, Thérèse Hurtubise, Rolande Lavoie, Claire Boileau, Fernand Ménard et Jean-Louis Ménard. (Collection Marthe Boileau — Gracieuseté: F. C. L.)



Classe de M^{me} Maria Bélanger (1967-1968) — Rang du haut: Sylvain Lavoie, Laurent Bélanger, Luc Baileau, M^{me} Maria Bélanger (institutrice), Daniel Amyot, Bernard Lalonde et Étienne Lalande. — Deuxième rang: Roger Auger, Marcelle Hurtubise, Nicole Bériault et Roynald Gossé. — Troisième rang: Marie-Andrée Séguin, Danielle Labelle, Roseline Gauthier, Jean-Luc Godin, Jahanne Robillard, Jean-Noël Bisson, Robert Langevin, Lise Marcil et Alcide Côté. — Quatrième rang: Linda Laplante, Jahanne Lefebvre, Line Gagnier, Pauline Chénier, Nicale Lavigne, Jacques Marcil et Sharon Lehlanc. — Rang du bas: Lorraine Guindon, Jahanne Schnupp, Jacinthe Lortie, Lucie Lortie, Francine Dicaire, Sylvie Schnupp et Diane Leroux.

(Gracieuseté: F. C. L.)



Callisthénie — drill (1946) — À l'avant: Rachel Drouin, Hélène Beauchamp, Laurette Ménard, Paulette Marleau. Rang du milieu: Arlette Gendron, Jeannine David, Jeannine Wolfe, Mireille Léonard. — Rang arrière: Pauline Lalonde, Pierrette Gagné, Fleurette St-Pierre, Gisèle Goulet.

(Gracieuseté: Pauline Hurtubise)

F. C. L.

Le «Fonds Cyprienne Langlois» a été créé pour honorer la mémoire de celle qui a failli être la doyenne du centenaire. En effet, elle aurait eu quatre-vingt-seize ans le 19 janvier 1985 mais lo mort est malheureusement venue la faucher subitement le 21 octobre 1984.

Par ce geste, on a voulu rendre hommage à son inaltérable attachement à Bourget où elle est née ainsi qu'à sa grande générosité en faveur de notre paroisse en plus d'un grand nombre d'autres œuvres.

Ceux qui ont créé le F. C. L. ont voulu qu'il serve à illustrer le plus obondamment possible le livre «Bourget Centenaire».

(L. R.)



ÉCOLE SACRÉ COEUR
 Bourget, Ontario
 1967 - 1968

Classe de M^{lle} Micheline Labelle (1967-1968) — Rang du haut: Raymond Gossé, Yves Drouin, Guylaine Tremblay, M^{lle} Micheline Labelle (institutrice), Diane Lévesque, Sylvain Gauthier et Richard Leblanc. — Deuxième rang: Rhéal Leroux, Sylvie Laroche, Johanne Côté et Pierre Laplante. — Troisième rang: Raymond Lortie, Daniel Boileau, Madeleine Schnupp, Richard Gossé, Lise Labelle, Christian Lefebvre et Daniel Marcil. Quatrième rang: Linda McCouley, Danielle Bussière, Mario Charbonneau, Lyne Hébert, Jocelyn Leroux, Viviane Dicaire et René Beaulne. — Rang du bas: Louise Côté, Francine Gauthier, Christine Charlebois, Ginette Payont, Mireille Éthier, Lise Hurtubise, Jeannine Leroux, Donielle Lavigne et Simone Lavergne.

(Gracuseté: F C.L.)



Photo de l'École du Sacré-Cœur prise vers 1906. — À l'extrême droite: Sœur St-Anselme, première supérieure. Le quatrième de gauche au premier rang est Albert Rondeau



Septième année (1973-1974) — Rang du haut: Daniel Auger, Sylvain Laroche, Claude Lemieux, Rhéal Leroux, Sylvain Gagnier, Benoit Gauthier, Fernand Lalonde, Rachelle Ouellette, Nicole Cognier, Jeannette Côté. — Rang du milieu: Aimé A. Lepage, professeur Raynald Lavigne, Marc Valiquette, Denise Lévesque, Sylvain Lavoie, Linda Meness, Lise Cléroux, André Lavoie, Francine Côté, Denise Gauthier. — Rang du bas: Christian Lalande, Daniel Lepage, Yoland Charbonneau, Jean-Marie Beauchamp, Mario Charbonneau, Danielle Lavigne, Madeleine Schnupp, Simone Lavergne, Raymond Gossé, Sylvie Charbonneau.

(Gracieuseté: F.C.L.)



Classe de cinquième année (1973-1974) — Rang du bas: Chantal Délarne-Sicard, Manon Loroche, Martine Cléroux, Jacynthe Schnupp, Joanne Lavigne, Lucie Bussière, Yves Bisson, Alain Marci, Luc Louzière, Rico Charbonneau. — Rang du milieu: S. Ange-Aimée Paquette, Josée Lortie, Nicole Labelle, Sylvie Lepage, Renée Lortie, Darlene Meness, Luc Marci, Morcel Lévesque, Luc Lavoie, Luc Louiseize, Marc Hurtubise. — Rang du haut: Lucie Valiquette, Carole Vallières, Sylvie Lavigne, Louise Gagnier, Marthe Tauvette, Joanne Leroux, Mario Lavoie, Jean-Pierre Guindon, Philippe Marci, Sylvain Boileau, Denis Leroux, Marcel Ouellette.

(Gracieuseté: F.C.L.)



À gauche: Cette maison, sise au coin sud de la troisième concession, près du point de départ du Chemin Schnupp; serait la plus ancienne de Bourget. Il s'agit de celle qu'habitait Eusebe, l'ancêtre des Lavoie. On la voit ici telle que restaurée par l'un de ses derniers propriétaires.

(Gracieuseté: Donat Lavoie — Photo. Ch.-A. H.)



Rangée ci-dessous — À gauche: École séparée n° 17, autrefois appelée l'école des Délisle — À droite: Ancienne maison d'Ovila Boudreau dans la «Quatre». — Ce sont deux photos de la Collection Fernand Laporte.



Maison de l'aïeul: Construite vers 1907, en brique de la briqueterie de Bourget, la maison que s'était bâtie lui-même, Joseph L. Labelle, appartenait à son fils, Évangéliste, lorsqu'elle fut détruite par un incendie le 16 février 1943.

(Gracieuseté: Berthe Labelle)

Photo prise lors de la démolition de la vieille «maison en pièces» qui se trouvoit jadis sur l'emplacement en face de la Solle Pax. C'était certainement l'une des plus anciennes du village. (Photo: G. O. L.)



Élèves de l'école du «Trois» (1937) — Avant: René Jérôme, Roger Potvin, Marcel Boudreau et Charles-A. Hurtubise. — Arrière: Rachelle Potvin, Madeleine Laroche, Rolande Jérôme, Carmen Wolfe et Rhéa Lefebvre.

(Collection Marthe Boileau — Gracieuseté: F. C. L.)



Hôtel Rouleau (vers 1915) — Dans le temps, Bourget n'avait pas encore de salle paroissiale. Lors des élections, après la grand-messe du dimanche, profitant de «Lo Criée» sur le «perron de l'église», on invitait les fidèles à se rendre au coin, à l'Hôtel Royal (aujourd'hui, «Le Bourgetel») pour entendre des discours politiques. Les gens répondaient nombreux à l'invitation et les orateurs leur adressaient la parole du haut du balcon. Ici on voit trois bogheis de paroissiens pressés qui s'arrêtent un bout de temps afin d'apprécier les talents oratoires d'un des candidats. Même le cheval de l'un d'eux semble intéressé.

(Gracieuseté: F. C. L.)

Photo ci-dessous:

Qu'est-ce que c'est? — Tout simplement l'intérieur de notre ancienne salle paroissiale décorée et fin préparée pour un grand banquet. Cette photo ne date pas d'hier; elle pourrait fort bien avoir été prise vers 1920. À remarquer: 1- le plancher en béton; 2- à droite, près du mur et non loin du plafond, le tuyau noir qui part du «box-stove» à l'arrière et se dirige vers la cheminée à l'avant; 3- le «jubé» à l'arrière, au dessus de l'entrée, et, à gauche, l'escolier étroit qui y conduit; 4- les gazeliers à becs, suspendus au plafond, et ceux qui sont à peine visibles aux murs, car on éclairait au goz de corbure dans ce temps-là, à la salle comme à l'église. Il y a gros à parier que Clémentine Longtin devait être en charge de ce banquet.

(Collection Ange-Emma Longtin)





Notre village

—
1985



Cette photo permet de distinguer les n^{os} 1 à 17
de la rue Laval-est.



Ces trois photos sont de Charles-Auguste Hur-
tubise.



L'école et le couvent vus du haut du clocher.



Le coin des rues Champlain et Laval vu du
haut du clocher. Au premier plan, l'édifice de
la bonque.



Nos Petits Gouvernements

Village policé

En Ontario, les petits gouvernements, ce sont ceux des «villages policés», des cantons et des comtés, confrontés aux importantes institutions politiques que sont les gros gouvernements fédéral et provincial.

Malgré les pressions incessantes tendant à comprimer nos petits gouvernements, ceux qui démocratiquement sont le plus près du peuple, nos villages, en attendant de les perdre irrémédiablement, gardent encore un soupçon de pouvoirs politiques, nos cantons, eux, en conservent davantage même s'ils en ont perdus depuis un demi-siècle, et les comtés sont ceux qui ont été le plus épargnés par la centralisation; ce qu'ils peuvent avoir perdu au profit de la régionalisation ou de la provincialisation, ils l'ont compensé en s'appropriant des juridictions relevant naguère des deux gouvernements de paliers inférieurs.

L'organisation politique pour l'administration des villages dans l'Ontario porte le nom anglais de «Police Village». Chacun traduit cette appellation, à sa manière, par «village police», «village policé» ou «village policier».

Le Comité du livre-souvenir trouvait impensable de réaliser cette publication à l'occasion du centenaire sans traiter du village policé de Bourget qui a joué un rôle très important dans notre vie communautaire. Nous nous excusons, cependant, de ne pouvoir faire une étude historique parfaitement au point de notre petit gouvernement local car les seuls dossiers rudimentaires que nous avons pu consulter ne portent que sur les périodes de 1912 à 1919 et de 1944 à 1958. Il nous a été impossible de fouiller les archives se rapportant à 1919-1943 et 1959 jusqu'à nos jours.

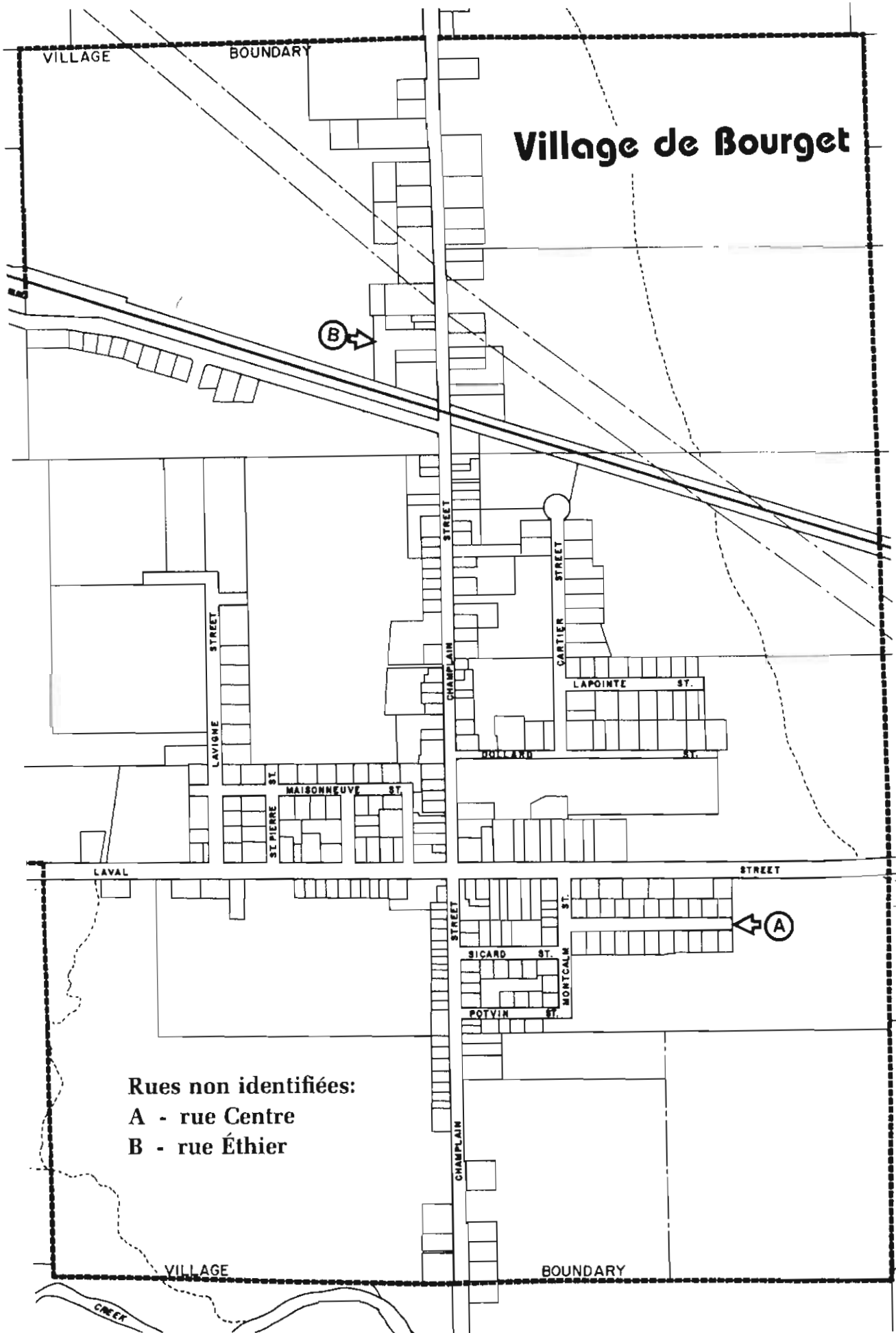
Le conseil de notre village policé a toujours été formé de trois conseillers ou commissaires, élus par ses contribuables et qui désignaient l'un d'eux comme président puis engageaient un secrétaire.

Le règlement n° 1 du village policé de Bourget qui a été adopté au début de 1912, fut signé par Anthime Dicaire, président, et Orphyr Miron, secrétaire. Dans ce temps-là, les trois commissaires recevaient des émoluments d'un dollar par assemblée et le secrétaire se voyait attribuer une rémunération de cinq dollars par année. La pierre pour «foncer» les rues s'achetait alors à la toise et le madrier pour faire les trottoirs aux milles pieds.

Les domaines presque exclusifs auxquels s'est intéressé le conseil du village, au cours de son existence, semblent avoir été les trottoirs, l'aqueduc, les égouts, les rues, la lutte contre les incendies et le dépotoir.



Vue aérienne du centre du village (1984) — Cette photo a été prise par Yves Caissie, notre aviateur-pilote, au cours d'une de ses randonnées au-dessus de notre patelin.



Village de Bourget

Rues non identifiées:
 A - rue Centre
 B - rue Éthier

Trottoirs

Nous conservons encore un vague souvenir des trottoirs de bois et savons, par les procès-verbaux du conseil, qu'il achetait du madrier aux milles pieds pour les construire.

Ce genre de trottoirs devait être difficile à entretenir en bon état; aussi, il n'est pas surprenant de constater que le père d'un aveugle ait, le 15 novembre 1915, réclamé neuf dollars pour son fils aveugle, blessé à un pied à cause du mauvais état de ce service public.

Le 19 janvier 1916, un règlement du Conseil du village propose un emprunt de \$4.000 sur debenture à 6% pour construire des trottoirs en ciment. Le 10 juin suivant, M. Étienne Leduc, commissaire, est engagé à \$2.35 par jour au poste de «forman» pour conduire les travaux de construction de ces trottoirs. On se rappelle que ce citoyen d'une bonnêteté hors de tous soupçons, s'est laissé guider par un esprit d'économie tellement scrupuleux que les trottoirs, insuffisamment riches en «Portland» se sont vite émietlés. Depuis cette première expérience, les trottoirs du temps ont été reconstruits deux ou trois fois.

Aqueduc

Au début tout le monde avait son puits. Nous devons notre premier aqueduc à l'initiative privée. C'est monsieur Évangéliste Potvin qui fut pionnier en ce domaine. Il construisit alors (?), sur le sourceux terrain actuel de l'aqueduc un puits où il fit aboutir des drains pour constituer une provision d'eau suffisante qu'il conduisit, par gravitation, avec des tuyaux en fer galvanisé d'un pouce et de trois quarts de pouce, aux chantepleurs de nos cuisines

Bourget était alors réputé pour la qualité et le



Puits où aboutissent les drains du terrain de l'aqueduc. (Photo Ch.-A. H.)

bon goût de son eau, même si par définition il s'agit d'un liquide insipide.

La première mention de ce service que contiennent les procès-verbaux, est celle d'une recommandation du D^r Auguste Bourque à l'effet que, selon les termes du secrétaire, M. Potvin soit invité à faire analyser l'eau de son «acaduc» à Toronto. Ce test fut parfaitement réussi.

Au début des années «trente», le service était tellement insuffisant que le système fut municipalisé au niveau du village après de chaudes controverses où il entra, de la part des opposants, plus de passion politique que de jugement.

Par la suite, l'histoire de l'aqueduc a continuellement été celle de tentatives de toutes sortes pour améliorer le volume et la pression

de l'eau afin de répondre aux besoins sans cesse croissants de la population.

La construction, au cours des années «trente» d'un gros réservoir près du couvent, dont le principe consistait à profiter des différences de niveaux entre les stocks de nuit et ceux du jour, fut un fiasco à tous les points de vue, surtout à l'égard de la qualité, car il était source de grave pollution.

Dans la suite, sur le terrain de l'aqueduc, le nombre des puits et réservoirs de stockage s'est accru, puis on en est venu à percer des puits profonds. L'électricité parvint au terrain de l'aqueduc en juillet 1949.

Sur les indications d'un sourcier venu des alentours de Montréal, on a même foré, au village (en 1956), un puits de 165 pieds de profondeur qui s'est avéré d'un bon rendement mais dont l'eau était salée.

Ici, nous aurions aimé élaborer davantage sur les développements de l'aqueduc au cours du dernier quart de siècle, mais, comme nous l'avons mentionné plus tôt, on nous a déclaré que le registre des procès-verbaux de cette période était introuvable.

Il semble présentement que l'approvisionnement d'eau soit suffisamment abondant mais à certains temps elle est excessivement chlorurée. En tout cas, on peut croire qu'en prenant les moyens voulus les perspectives de volume soient bonnes car, dit-on, Bourget est littéralement situé au dessus d'un lac souterrain.

Aujourd'hui, l'aqueduc de Bourget compte 340 usagers.

Égoûts

Le problème de la disposition des eaux vannes a continuellement été l'objet de décisions épineuses pour le conseil du village.



Réservoir où l'on accumule des stocks d'eau au terrain des sources.

(Photo: Ch.-A. H.)

Eaux de pluies et eaux d'égoûts domestiques ne peuvent pas stagner sans incommoder les gens. Il est impossible de contenter ceux qui produisent des eaux sales et excrémentielles, ceux qui les reçoivent sur leur terrain et en même temps le «bureau d'hygiène». On a tenté toutes sortes de solutions sans parvenir à un règlement au moins satisfaisant pour tous.

Récemment, le projet d'égoûts sanitaires collectifs comme en ont construit d'autres villages de Prescott-Russell, a été bloqué par la province parce que trop coûteux et, depuis trois ans, on a procédé à l'établissement d'un système subventionné de champs d'épuration privés qui cause beaucoup de maux de tête, qui est loin d'être parfait et qui n'a pas encore apporté de solution au problème des petits lots du centre du village forts producteurs d'eaux usées.

Avec l'âge atomique, nous en viendrons peut-être à l'irradiation des déchets humains pour «sécuriser» la santé publique et l'environnement.

Construction et entretien des rues

Petit à petit, l'asphalte réussit à faire son petit bonhomme de chemin sur nos rues mais, comme il en a fallu des pressions et des interventions pour que chacun obtienne que son devant de porte ne soit pas le dernier à être «noirci» par le progrès.

Protection contre les incendies

Dès juin 1912, le conseil du village ordonnait et statuait que chaque propriétaire devait installer une échelle sur le toit de sa résidence, près de la cheminée principale et une autre pour atteindre le toit. Une pénalité d'un dollar par semaine était prévue pour qui ne se conformerait pas à ce règlement n° 5.



Poste du service des incendies, sur la rue Laval-ouest.

(Photo: Ch.-A. H.)

D'autre part, le règlement n° 6 prescrivait le diamètre des trous où passaient les tuyaux de poêle à travers les murs et les planchers.

Le 17 mai 1915, le village achetait, de la Cie R. S. Bickle de Woodstock, une pompe à deux cylindres de 45 gallons chacun, avec échelles, au coût global de \$600 dont \$300 comptant, et la balance payable à un an avec taux d'intérêt de 7%.

Le premier décembre 1917, il était décidé de poser une «pôle» à la pompe pour qu'on puisse la faire traîner par des chevaux.

Quelques anciens se souviennent aussi d'une pompe à incendie qui ressemblait à une draisienne (hand car). Branchée sur l'aqueduc, elle permettait à deux ou quatre hommes de pomper pour augmenter la pression du jet d'eau dirigé sur le feu.

Comme il ne nous a pas été possible de consulter les procès-verbaux de 1919 à 1944, la première mention de pompiers volontaires que nous avons trouvée est celle du 15 janvier 1945 alors que Zénon Tassé était nommé chef d'une équipe de neuf sapeurs, chacun recevant 50¢ de l'heure lors des incendies, le village se dégageant de toute responsabilité en cas d'accidents.

Le 21 janvier 1946, le conseil achète, de la Corporation des biens de guerre, une pompe à feu «Bickle Seagram», de type à remorque, d'une capacité de 150 gallons à la minute, actionnée par un moteur auto-refroidissant à gazoline de marque Continental; aussi, 1000 pieds de boyaux de 1½" et 2", deux lances, 6 manteaux et 6 paires de bottes.

Le 20 août suivant, les commissaires acquièrent, pour la somme de \$600, le lot et la boutique de menuiserie d'Ubaldo Labelle situés sur le terrain où se trouve maintenant la ruelle qui conduit à la résidence de Gérald Dutrisac. La bâtisse servira dorénavant comme poste d'incendie.

À sa réunion du 20 janvier 1947, le Conseil décide d'organiser des «pratiques pour le feu» afin d'instruire un nombre suffisant de citoyens au fonctionnement de la pompe. Le 12 novembre suivant, on achète des chapeaux en métal et autres accessoires. Deux jours plus tard, on décide d'acheter une remorque pour transporter tout le matériel servant à combattre les incendies. Enfin, le 3 décembre, le conseil décide de construire un compartiment chauffé à la caserne des pompiers pour garder les pompes à la chaleur; on se procure aussi une fournaise à l'huile à cet effet.

Pendant près de deux ans, le conseil chercha par divers moyens à assurer le transport de son matériel jusqu'au site des incendies mais, le 25



Camion présentement au service de la brigade de Bourget.

mars 1948, il décide de régler définitivement le problème en achetant un camion usagé puis, le 19 mars 1949, il procède à l'électrification de son poste en plus d'y construire un plancher en béton.

On décide d'acheter une sirène d'alarme en mars 1950. Le 21 janvier 1952, le salaire des pompiers volontaires monte à 55¢ l'heure. L'achat d'un réservoir de 500 gallons d'eau à installer sur le camion est aussi accepté, puis on invite le secrétaire à faire des démarches en vue de l'achat d'un véritable camion à incendie.

Le 21 mars, Bourget signe une entente avec la municipalité pour assurer la protection de la Zone 2 contre les incendies.

Enfin, le 27 mars 1952, l'autorisation d'émettre des débentures est demandée à la municipalité pour couvrir l'achat d'un véritable camion à incendies au coût de \$7.000.

Le 21 octobre suivant, il y a formation d'une brigade officielle de pompiers volontaires. Le salaire est alors porté à un dollar l'heure, et la rémunération est fixée à deux dollars pour chaque pratique. Deux semaines plus tard, Edgar

Chabot est désigné chef et toute l'équipe signe un engagement d'honneur.

Le 12 février 1953, le conseil décide d'avantager les porupiers en leur assurant une protection de \$2.000 en compensation.

Le 14 février 1967, après l'incendie de la résidence d'Aurèle Gratton, le conseil décida d'accorder une rémunération de deux dollars l'heure aux pompiers.

La construction de l'édifice moderne qui sert maintenant de poste d'incendie et de caserne pour nos pompiers a été commencée à la fin de l'été 1974 pour se terminer au début de 1975.

Le service des incendies, qui a été municipalisé en 1980, est donc maintenant sous la juridiction du conseil municipal. Les sapeurs de Bourget disposent d'un camion à incendie reconditionné qui donne satisfaction.

La brigade des pompiers volontaires

Ici, nous nous permettons d'intercaler un historique de la brigade des pompiers volontaires en remontant à ses origines.

Bourget a toujours compté sur des pompiers

volontaires. Dès les débuts de The Brook, la lutte contre les incendies se faisait par les voisins et les amis qui accouraient avec des seaux et chaudières, se hâtant de faire la navette ou la chaîne humaine entre le puits ou le cours d'eau le plus rapproché pour éteindre le feu, si ses proportions n'étaient pas trop fortes, ou protéger les autres bâtiments si le brasier avait pris trop d'envergure.

Vint un jour de grand progrès (1915) où Bourget eut son premier engin de lutte contre les incendies. C'était une espèce de voitures à deux roues portant deux cylindres d'une capacité d'environ cinquante gallons chacun, on y faisait dissoudre une quantité déterminée de carbonate de soude (soda à pâte) dans l'eau; au moment de l'utilisation, on y introduisait une charge d'acide et la réaction chimique produisait du gaz carbonique dont la pression permettait de lancer la solution sur le feu; l'action combinée de l'eau et du gaz carbonique contribuait à étouffer les flammes. Pendant qu'on arrosait avec le contenu d'un cylindre quel qu'un d'autre voyait à préparer le deuxième cylindre.

En ce temps-là, les conseillers du village



Nos pompiers volontaires — à la sortie de la messe, lors de leur première journée annuelle en 1962. Rang du bas: Jean-Guy Gratton, Alban Langevin, Jean-Charles Lortie, Paul Gauthier, Marcel Gagnier. — Rang du milieu: Paul-André Labelle, Gaston Saumure, Sylvio Laroche, André Perron, Marcel Sicard. — Rang du haut: Gilles Gagné, Clarence Sauvé, Jean-Paul Scott, Gilbert Labelle, Jacques Lefebvre. — À l'arrière: Marcel Lortie et Honoré Côté. — Causant au fond, à gauche on reconnaît: Robert Éthier, René Drouin et Édouard Chartrand.

agissaient ordinairement comme chefs de la brigade et tous les badauds accourus au feu devenaient sapeurs à volonté. On nous dit que les derniers chefs à prendre la responsabilité de «charger» notre «pompe au soda» furent Edouard Chartrand, Ubald Parent, Jean-Charles Lortie, Ernest «Poucet» Célinas et Donat Paul.

Après l'acquisition de notre premier vrai camion à incendie (1952), le premier chef officiel de la brigade à être nommé (1958) fut Paul Gauthier; lui ont succédé, au dire des vétérans: Sylvio Laroche et Paul-André Labelle. Lorsque notre service d'incendie fut municipalisé en 1980, Paul-André devint chef-adjoint pour la municipalité.

Depuis que nous avons un camion à incendie et que la brigade des pompiers volontaires est officiellement désignée, ce groupe s'est donné une vocation de club social. Ses membres ont commencé, entre autres, à organiser une journée annuelle des pompiers qui débutait par une messe solennelle. On marquait aussi cette célébration par une «parade des pompiers» à laquelle participait le camion à incendie: Bourget fut le premier centre de la municipalité à organiser une telle manifestation.

Pendant plusieurs années, nos sapeurs ont aussi organisé des biugos de dindes ou autres, ainsi que des dépouillements d'arbre de Noël pour leurs enfants.

Grâce à l'énergie et au savoir faire de nos pompiers, de nombreuses propriétés ont été «sauvées» dans le passé. Pour taquiner ces fiers serveurs publics, leurs amis les appelaient jadis «Sauveurs de solages» quand ils ne parvenaient pas à maîtriser un incendie et devaient se contenter de le surveiller jusqu'à ce que toute la bâtisse soit consumée.

Rappelons qu'en 1981, Gilbert Labelle a été décoré par la province pour ses trente années de services. Font par ailleurs partie du Club Quart de Siècle de la brigade: Paul-André Labelle, Marcel Cagnier et Marcel Sicard.

Dépotoir

Les procès-verbaux du conseil du village que nous avons pu consulter mentionnent l'utilisation, en différents temps, de deux dépotoirs qui étaient loués à raison de vingt dollars par année: chez Venance Lemery et Albini Parent.

Le 27 avril 1951, le conseil achète, à la sortie nord du village, un terrain d'Albini Parent pour en faire son dépotoir permanent.

Depuis plusieurs années, cependant, notre village se sert du dépotoir municipal installé dans le «Quinze» sur un terrain acheté de Robert Brazeau. On y enfouit les déchets.

La collecte des ordures se fait hebdomadairement au niveau résidentiel, et elle est de fréquence semi-hebdomadaire pour les propriétés commerciales.

Et voilà! Ceci termine notre bref aperçu des activités du village policé dans les domaines qui tombaient sous sa juridiction.

Canton de Clarence

Le territoire de Bourget fait partie du Canton de Clarence, dont le chef-lieu est Clarence-Creek et qui est gouverné par un conseil municipal formé d'un préfet, d'un sous-préfet et de trois conseillers, tous élus par la population en général. Ce système est parfois source d'inconvénients car, par le jeu d'alliances ou pour toutes autres raisons, il est déjà arrivé que les deux plus importants centres, Bourget et Clarence-Creek se retrouvent, chacun leur tour, sans représentant après une élection; la chose s'est produite encore plus souvent pour les deux autres communautés: Hammond et St-



Le conseil municipal du Canton de Clarence est présentement formé de Raymond Bouvier (Hammond) et Jacques Lalonde (St-Pascal) conseillers, Claude Lemay (Clarence-Creek) préfet, Bob Kingsley (Bourget) sous-préfet et Maurice Richer (Clarence-Creek) conseiller.

(Gracieuseté: Municipalité de Clarence)

Pascal. Un système d'élections par quartiers corrigerait cette anomalie.

Le mandat des élus, qui autrefois n'était que d'un an, est passé dans la suite à deux ans puis est maintenant rendu à trois ans.

La voirie municipale, la protection contre les incendies et l'orientation des loisirs comptent parmi les activités cantonales qui touchent le plus notre territoire paroissial. L'urbanisme est aussi un domaine important qui vise à assurer les développements résidentiels et autres de façon ordonnée.

La trésorerie, en plus de prélever des impôts fonciers pour les besoins du conseil municipal, le fait aussi pour les conseils scolaires et de comté.

Comtés-unis de Prescott-Russell

Nous faisons partie du conseil des Comtés-unis de Prescott-Russell, qui est formé de représentants de chacune des municipalités de ce territoire. À venir jusqu'en 1982, notre canton et quelques autres d'importance semblable avaient droit d'y faire siéger leurs préfet et sous-préfet, mais depuis trois ans, on refuse le droit de représentation au sous-préfet. Même si on accorde aux grosses municipalités le même nombre de votes qu'auparavant, il est évident que la perte d'une voix délibérative leur est une source d'injustice.

Si l'on voulait faire des économies dans le domaine de la représentation, il y avait moyen d'y arriver plus démocratiquement soit, par exemple, en acceptant le rapport d'une enquête qui a été faite, quelques années plus tôt,



En regardant vers l'ouest, du haut du clocher. (Photo: Ch.-A. H.)

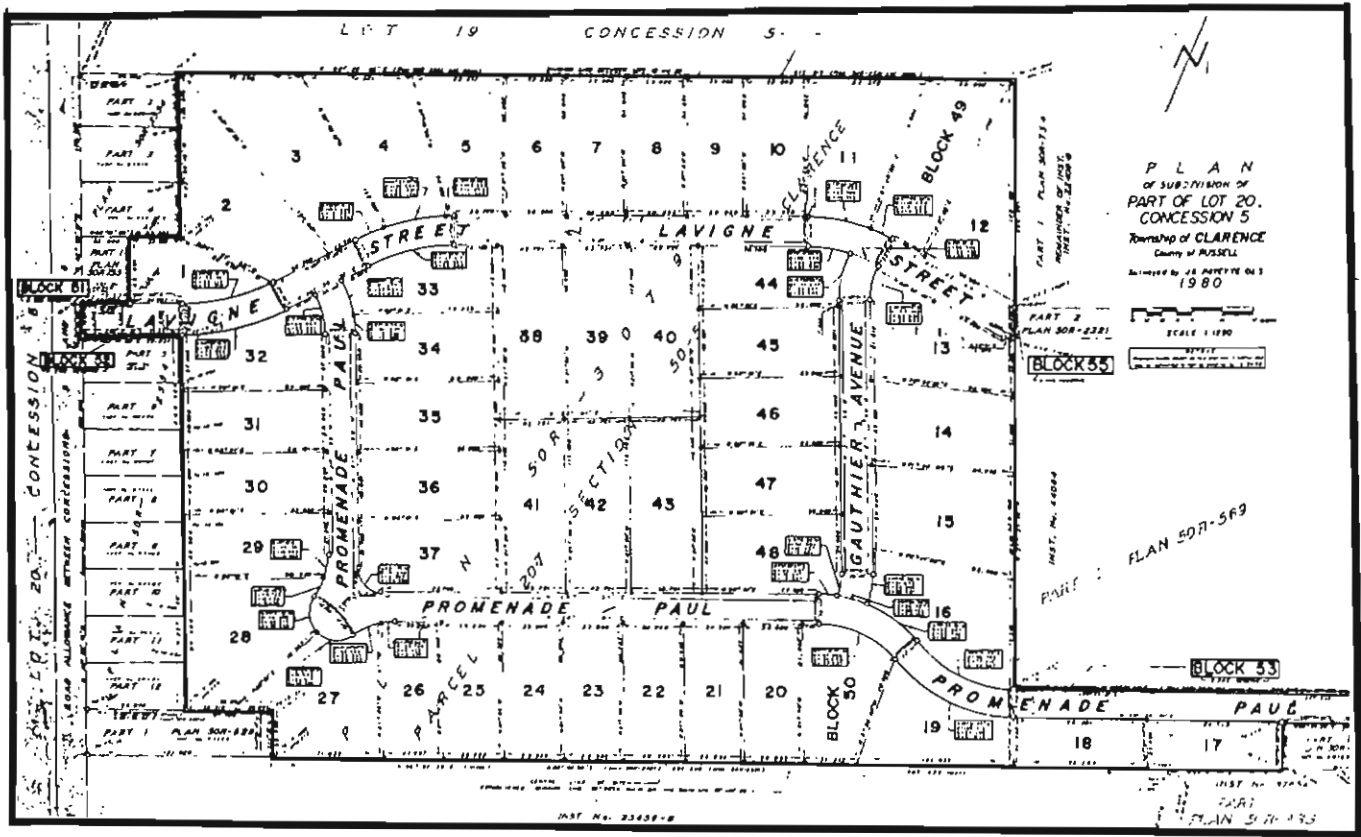
et qui visait à corriger l'injustice criante de toutes petites municipalités, de moins de mille âmes en certains cas, qui ont droit à la même représentation qu'une grosse municipalité comme la nôtre (population de 6,500 personnes).

Comme on le sait, les comtés-unis ont juridiction, entre autres, sur la voirie de comté, certains aspects de l'administration de la justice, des services sociaux, de l'hygiène publique, etc.

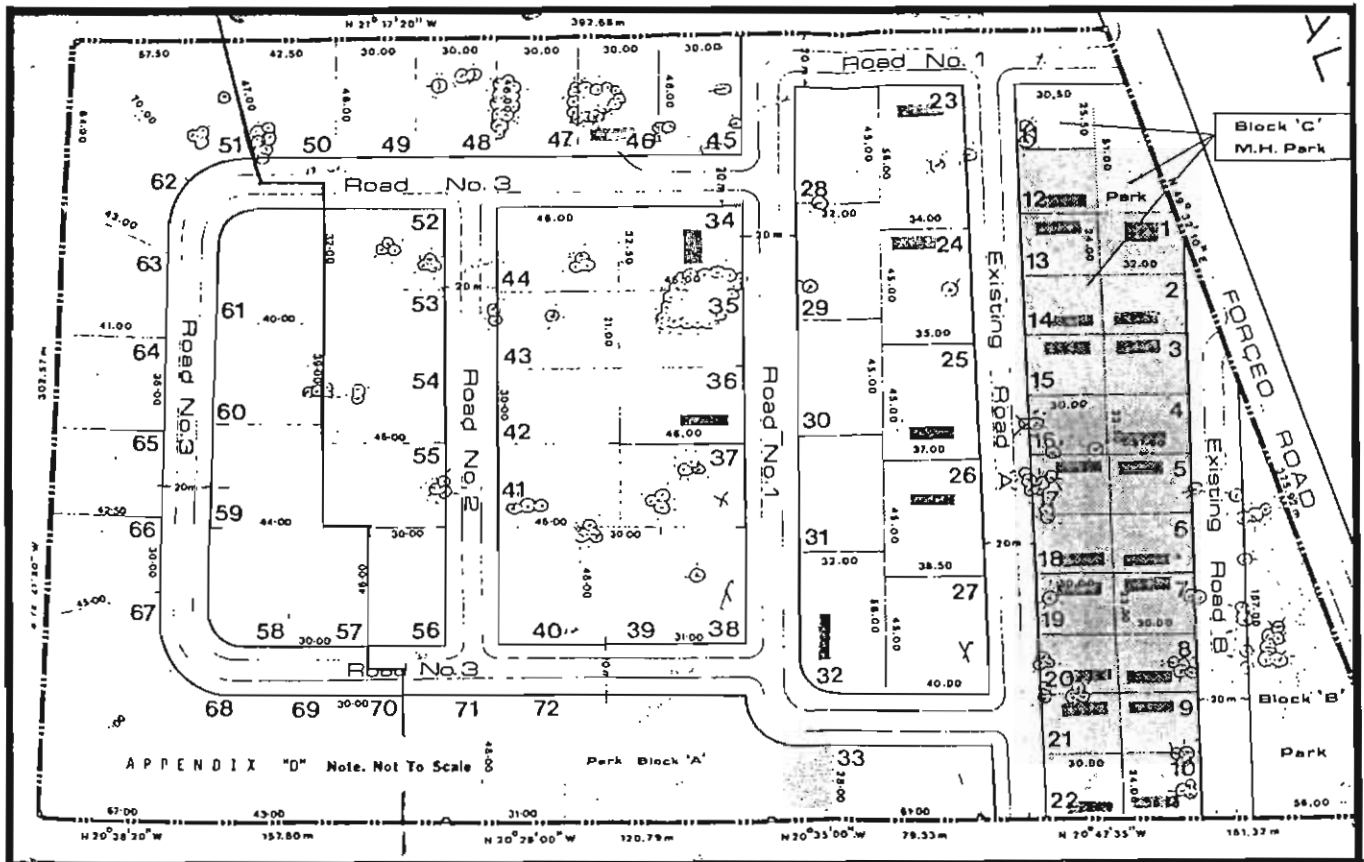
Préfets du Canton de Clarence

1854-1862	William Edwards	* 1918	Napoléon Longtin
1862-1863	John Ramage	1919	Jules Boileau
1863	Alexander McDougall	1920-1922	Wilfrid Ouellette
1864-1867	John Ramage	* 1922-1924	Napoléon Longtin
1867	Isaac Langford	1924-1926	Jules Boileau
1868-1870	John Tytler	1926-1929	Wilfrid Ouellette
1870	George Edwards	* 1929-1931	Napoléon Longtin
1871-1878	John Tytler (démission en février 1878)	1931-1933	James Lapalme
* 1878	Joseph Beaulne (depuis mars 1878)	* 1933-1934	Joseph L. Morin
		* 1934-1937	Anthime Ethier
1879-1887	John Tytler	* 1937-1944	Joseph L. Morin
1887-1889	D ^r A. N. Desrosiers	1944-1946	Gérard G. Landry
* 1889-1891	James Charette	1946-1947	A. Raymond Butler
1891-1893	D ^r A. N. Desrosiers	1947-1956	Gérard G. Landry (résigne le 4 juin 1956)
1893-1897	Magloire Landry	* 1956-1959	Reuë Labrosse (depuis le 3 juillet 1956)
1897-1899	Joseph Martineau	* 1959-1964	René Drouin
1899	Magloire Landry	* 1964-1967	Patrick Schuupp (décédé le 29 octobre 1967)
1900-1902	Jules Boileau	1967	Roger Ouellette (désigné le 6 novembre 1967)
1902	Emery Thivierge	1968	Arthur Lemay (résigne le 9 avril 1968: maladie)
1903	Magloire Landry	1968-1980	Roger Ouellette (désigné le 10 avril 1968)
* 1904	Francis Touchette	* 1980-1982	Jean-Gilles Chartrand
1905-1908	Joseph Martineau	1982-	Claude Lemay
* 1908-1910	Napoléon Longtin		
1910-1912	Onésime Guibord		
* 1912-1914	Napoléon Longtin		
1914-1915	Emery Thivierge (décédé au début de 1915)		
1915-1918	Jules Boileau (à partir du 5 avril)		

N.B. — Pendant le premier siècle d'existence du Canton de Clarence, les contribuables canadiens-français ont généralement traduit le titre de «Reeve» par le mot «Maire» et celui de «Deputy Reeve» par «Pro-Maire». Ce n'est qu'après 1950 que l'on a commencé à admettre et à utiliser de plus en plus les appellations «Préfet» et «Sous-Préfet». Dans le tableau qui suit, au meilleur de notre connaissance, les préfets marqués d'un astérisque étaient des paroissiens de Bourget.



Ci-dessus, plan du lotissement Lepage (Yvon) d'une soixantaine de lots situé à la sortie ouest du village de Bourget.
Ci-dessous, plan du village de maisons mobiles de la Forêt Larose, situé dans les limites de la paroisse, soit au sud du chemin Bélanger à environ un mille avant d'arriver à la limite ouest de Bourget. Le projet, lancé il y a une dizaine d'années, visait la vente de 72 lots. On en a vendu moins d'une quarantaine, puis plusieurs des proprios se sont désistés quand le lotisseur, Burney Earley, a fait faillite et n'a pu offrir les commodités promises. Il n'y reste plus qu'une trentaine d'occupants.



Perturbations écologiques et environnementales du milieu bourgetain

Depuis des siècles, des millénaires même, les forces de la nature avaient façonné le milieu où s'est développé The Brook-Bourget. Les géologues nous disent, qu'aux temps préhistoriques, notre région a déjà été couverte de glaciers qui en ont marqué la surface de leurs stries en s'éloignant pour faire place à la vaste mer Champlain. Couvert d'eau pendant des centaines et des centaines d'années, notre territoire, quand l'onde se fut retirée, s'est lentement garni de verdure et est devenu forêt; c'est dans cet état que l'ont trouvé nos pionniers.

En arrivant à The Brook (Bourget), nos premiers colons apportent avec eux la fièvre du défrichement. L'arbre est l'ennemi et il faut l'abattre. Sous les bois, le passé a accumulé, sur nos sols de toutes catégories, une épaisse couche de feuilles et de troncs morts transformés en humus par le temps: c'est suffisant pour en espérer la légendaire fertilité des terres neuves. Nos pionniers s'attaquent donc à la forêt où qu'elle soit. Que l'érable, le pin ou l'épinette enfoncent leurs racines dans une glaise lourde, une terre franche ou un sable pauvre, peu importe: le bucheron abat tout et partout, impatient qu'il est de se tailler un domaine à travers les hautes cimes ou à même les fourrés sauvages.



Les anciens nous ont déjà raconté comment ils roulaient les arbres géants dans les «cou-lées» où ils les entassaient comme dans une immense fournaise, faisant flamber en quelques jours des récoltes centenaires qui seraient une fortune aujourd'hui.

Puis, c'est le nettoyage de l'abattis, le passage du terrain et, à travers des souches, les premières semailles et les merveilleuses moissons tirées d'un sol vierge, riche en matières organiques et en réserves inexploitées.

Au début, toutes les terres rendent bien; mais bientôt, au fur et à mesure que disparaît l'humus et s'absorbe ou se lave la réserve des éléments assimilables, nos sols se classent: au sud du village, à un mille de la «bandrée» (boundary), le terrain s'élève brusquement pour former un vaste plateau de sable froid qui dut, autrefois aux temps préhistoriques, être la rive d'un immense lac Ottawa. Par contre la majeure partie de la paroisse s'étale dans une plaine émaillée de sols les plus divers où, heureusement, nous trouvons des terres d'excellente qualité qui ont permis d'assurer le développement agricole de Bourget.

Les caprices géologiques sont responsables du fait que les broussailles, la savane et la forêt envahissent à nouveau aujourd'hui maints lots



Photo à gauche: Tour de guet de la Forêt Larose. — Les deux photos de cette page sont de Charles-Auguste Hurtubise.

qui, après un premier élan de production ne faisaient plus vivre leur homme et ont dû être abandonnés. Comme compensation, le drainage a fait du lac «Cobbs» un humble cours d'eau et a permis aux nôtres d'établir sur son vieux lit de vase et de terre noire plusieurs fermes très productives.

Avec les ans, s'est précisé un problème agricole pour chacun de nos cultivateurs. Chez certains, c'est le sol qui s'affirmait naturellement pauvre après la disparition des éléments de sa fécondité primitive: d'autres avaient hérité d'un bon fonds de terre devenu «fatigué» par une exploitation mal équilibrée. Puis aux problèmes de l'affaiblissement de la fertilité, vinrent s'ajouter ceux des difficultés économiques. Pour faire face à toutes ces complications, nos cultivateurs ont continuellement fait preuve d'un esprit d'initiative que nous nous plaisions à signaler ailleurs.

Dans le présent chapitre, nous nous proposons de mentionner les principales perturbations qui ont affecté l'écologie et l'environnement de notre milieu en traitant brièvement des moyens qui ont été pris ou qui sont projetés pour corriger des situations s'avérant parfois désastreuses.

Forêt Larose

Quand l'exploitation agricole eut fait perdre la réserve d'humus du plateau qui se trouve au sud de Bourget, l'érosion du sol devint sérieuse et, en certains endroits, les sables se mirent à poudrer au point qu'on désignait la région sous le nom de «Désert de Bonrget».



Ferdinand Larose qui a fait ses études à l'Institut Agricole d'Oka était Bachelier en sciences agricoles de l'Université de Montréal quand il est devenu agronome officiel des comtés unis de Prescott-Russell. Il a été le grand promoteur de la forêt qui porte son nom. (Photo-1932)



La percée de lumière, au bout de la route, semble une invitation à se plonger dans la nature.

(Photo: Min. des Ressources naturelles — Ont.)

En 1928, Ferdinand Larose, agronome officiel des comtés-unis de Prescott-Russell, gagna le gouvernement provincial et le conseil de comté à l'idée de reboiser les terrains devenus insuffisamment productifs. Nos comtés se chargeaient d'acheter les terres abandonnées ou destinées à l'être et la province prenait à son compte les frais du reboisement et de l'administration jusqu'au jour où le rendement de la forêt serait suffisant pour intéresser les comtés à racheter cette exploitation. L'accord comté-province prendra fin le 30 avril de l'an 2000.

Au début, bon nombre de citoyens ne voyaient pas d'un trop bon œil le zèle avec

lequel la forêt Larose achetait les terrains. On n'attendait pas que les gens soient décidés par la force des choses à se débarrasser de leur ferme, mais on les incitait à le faire prématurément, ce qui résultait en un déséquilibre de l'organisation sociale de notre milieu qui a ébranlé, pendant plusieurs années, la structure économique de la région. Logiquement, on aurait pu s'attendre à l'application d'un programme compensatoire pour aider la communauté bourgetaine à parer les contre-coups, mais il n'en fut jamais question: pour amortir un peu le choc, il n'y eut que les faibles revenus offerts par l'embauche pour le reboisement et l'entretien du domaine forestier.



La «pitoune» sortie sur le bord du chemin est prête à être transportée aux moulins à papier.

(Photo: Min. des Ressources naturelles de l'Ontario)

On ne peut oublier que le redressement écologique par le reboisement nous a coûté plusieurs douzaines de fermes dont la perte de ce qui, aux yeux d'un grand nombre, était le plus beau et le plus vivant des rangs doubles de la paroisse: la partie sud de la «Sept».

On disait naguère de la forêt Larose qu'elle était la plus grande forêt plantée de main d'homme au Canada. Aujourd'hui, son étendue est d'environ onze milles hectares. Depuis 1928, on y a probablement planté au moins dix-neuf millions d'arbres, surtout de l'épinette blanche, du pin blanc et du pin rouge.

Les arbres plantés en 1928 atteindront bientôt ceut pieds de hauteur et plusieurs ont déjà un diamètre d'une vingtaine de pouces.

Le programme de gestion de la forêt vise la



Bureaux de la Forêt Larose



«Moître Orignol» est revenu dans notre forêt

production de bois d'œuvre et de produits dérivés du bois: il veut assurer la conservation de l'environnement et de la faune, protéger les sols contre les inondations et l'érosion, voir à l'aménagement de facilités pour la pratique des loisirs en plein air, à l'augmentation des approvisionnements en eau et à la protection de ces réserves.

Notre domaine forestier est sillonné par plus de 160 kilomètres de chemins et de sentiers. En les parcourant, on peut à l'occasion rencontrer un grand nombre d'espèces animales formant une faune très intéressante, par exemple: des mulots, tamias rayés, écureuils, lièvres, rats musqués, castors, renards, mouffettes, porcs-épics et ratons laveurs. On commence même à y voir des coyottes. Les troupeaux de chevreuils et d'orignaux augmentent au point qu'on permet occasionnellement de les chasser. La forêt sert également de sanctuaire à une cinquantaine d'espèces d'oiseaux dont quel-

ques-unes y vivent à l'année longue, par exemple: des faucons, hiboux, hérons, perdrix, faisans, geais, gros-becs, etc.

Nos forestiers ont creusé plusieurs étangs pour disposer d'approvisionnement d'eau en cas de feux. De leur côté, les barrages construits par les castors en créent souvent d'autres, même des lacs qu'il faut parfois faire disparaître pour protéger les espaces boisés.

Deux des terrains de pique-nique de la forêt Larose se trouvent sur le territoire de la paroisse: «Le Bourget» près de l'aqueduc, et «Le Brook» sur le bord de la route Bourget-Cornwall (n° 8), entre notre village et les bureaux de la forêt.

La production de bois de la forêt est déjà intéressante: elle fournit présentement une bonne partie du bois de chauffage utilisé dans la région. De plus, on en tire à chaque année environ 15,000 mètres cubes de bois industriel. Le rendement devrait s'en accroître continuellement.



Plantation à la main

Cataclysme de la Nation

(Près de Martel Corners)

On se demandera peut-être pourquoi nous évoquons ici le catastrophique phénomène survenu sur la rive sud de la Nation vers minuit et cinq minutes le lundi matin 17 mai 1971. C'est tout simplement parce qu'il venait mettre fin à un vieux rêve des Bourgelains, celui de la construction d'un pont à Martel Corners, situé tout près du glissement de terrain. Ce projet devait être annoncé dans les jours qui suivirent le fâcheux événement.

L'hiver précédent, la neige avait été abondante et le sol n'avait pratiquement pas gelé. La neige fondant lentement, son eau s'était infiltrée à travers la couche superficielle de sable pour aller délayer l'argile du sous-sol; celle-ci, devenue visqueuse, ne put continuer à supporter le poids de la lourde couche superficielle de terre qui l'écrasait. «S'efforant» subitement, la couche de glaise entraîna dans une glissade effrénée quarante acres de terrain qui plongèrent dans la Nation-sud et la bloquèrent jusqu'à une distance d'environ un mille en aval du glissement.

Même s'il était beaucoup plus considérable que celui de St-Jean-Viauney (Lac St-Jean.

Québec) survenu un peu auparavant, le glissement de la Nation-sud n'a pas eu autant de retentissement parce qu'il n'a pas entraîné la destruction de maisons ou autres bâtisses, ni causé la mort de personnes, pas même d'animaux.

Signalons qu'en 1910, un glissement semblable s'était produit vis-à-vis sur la rive nord et qu'il avait englouti une résidence et des bâtiments de ferme, mais son étendue s'était limitée à huit arpents de la ferme de Pierre Bray. Toutefois, il s'en était fallu de peu pour que M^{me} Bray en soit victime.

Le glissement de 1971 a complètement obstrué la rivière où l'on voyait dès lors se dresser des arbres comme en plein champ, et l'eau refoula en amont sur quelques milles pour noyer certains endroits bas.

Après quelques années, la nature avait réussi à créer un nouveau chenal à la Nation-sud, mais cette rivière ne semble pas avoir recouvré encore sa profondeur d'autrefois... et nous avons définitivement fait notre deuil du pont rêvé à Martel Corners.



(Ci-dessus) — Bouleversement incroyable: on dirait que la terre éventrée expose ses entrailles.

(Collection: Pauline Hurtubise)



(Ci-dessous) — La berge effondrée se vautre à l'endroit où se trouvait la rivière auparavant.

(Photo: Min. des Ressources naturelles)



Barrage à Bourget?

Connue en anglais sous le nom de «South Nation River Conservation Authority», la Société d'Aménagement de la Rivière Nation-sud est un organisme officiel qui a pour but de protéger l'écologie et l'environnement du bassin de la Nation-sud, tout en permettant l'utilisation optimale de ses terres agricoles et autres.

Le fait que le Bear Brook et le territoire de Bourget font partie du bassin de la Nation-sud explique pourquoi nous nous intéressons aux activités de ladite Société.

En vue de réduire la superficie des terres inondées aux environs de Plantagenet, en 1948 et 1966, on a publié des études concernant la possibilité de construire un barrage sur le Bear Brook, à Bourget, près de la ferme occupée présentement par Roger Lavoie, soit à 3,300 pieds en aval (à l'est) du pont de la rue Champplain-sud.

Ce projet prévoyait l'acquisition de 1,300 acres de terrain défriché, le déboisement de 20 acres et la construction d'un nouveau chemin sur la digue, avec routes d'accès sur une longueur d'un mille et quart. En outre, il aurait fallu relever 2,7 milles de chemins déjà existants, en plus de construire une levée à talus de 3,200 pieds de long, ne dépassant pas dix pieds de hauteur, afin de protéger le village de Bourget contre les inondations. Les plans comportaient aussi la reconstruction de quatre ponts à travées de 100, 75, 75 et 50 pieds, en plus de leur faire des chemins d'accès. Il aurait aussi fallu construire un ponceau (culvert) nouveau.

Le barrage lui-même aurait été formé d'une levée de terre d'environ cinquante-deux pieds de haut, mesurant au sommet 195 pieds de longueur par 24 pieds de largeur.

Un déversoir, sur la rive nord, obtenu par le creusage d'un canal, aurait abouti à une structure de contrôle; ce contrôle destiné à prévenir les inondations aurait été assuré par quatre vannes (écluses), chacune mesurant onze pieds de haut par dix-huit pieds de large. Quant aux sorties de bas niveau, elles auraient été d'une surface de 7,5 pieds carrés et le contrôle des conduites se serait fait par deux écluses montantes actionnées à partir d'une loge de contrôle installée dans la tour d'alimentation située au-dessus du niveau maximum du réservoir et communiquant par une passerelle avec le sommet du barrage.

L'estimation du coût (1966) pour la construction du barrage et du réservoir du Bear Brook à Bourget s'élevait à \$3,540,000; aujourd'hui, il en coûterait plusieurs fois davantage.

Le projet a été abandonné après que l'on se fut rendu compte que sa réalisation ferait inon-

der deux fois plus de superficie (332 hectares) dans le bassin du Bear Brook qu'il n'en ferait récupérer sur les bords de la Nation-sud (161 hectares).

Malgré les raisons données, il est toujours possible que le projet soit repris dans un avenir quelconque.

Actuellement, le gros projet à l'étude pour la région immédiate est celui d'un barrage sur la Nation-sud, à la hauteur de Lemieux, ce qui nous doterait d'un lac de dimensions respectables dans la zone de l'important glissement de terrain du 17 mai 1971.

Pour un avenir qui semble prochain, la Société d'Aménagement projette la canalisation du Bear Brook sur une longueur d'une quinzaine de milles à partir du point où il se déverse dans la Nation-sud. Cette canalisation comporterait du dragage, du redressement et probablement certains travaux de protection contre l'érosion.

Mentionnons ici que la Société d'Aménagement a fait une étude, en 1981, sur les approvisionnements municipaux en eau du bassin de la Nation-sud, avec projections de la demande future jusqu'en 2001. Le rapport indique que Bourget ne manquera pas d'eau de consommation et qu'au besoin un barrage sur le Bear Brook pourrait répondre à la demande, si les puits individuels et les réserves de la nappe d'eau souterraine devenaient insuffisants. On recommande cependant le forage d'un nouveau puits pour répondre aux exigences des heures de pointe.

* * *

En terminant, constatons que les perturbations écologiques et environnementales qu'a subies le milieu bourgetain depuis l'arrivée de nos pionniers devraient nous inciter à être plus prévoyants pour l'avenir et à nous impliquer davantage dans l'étude des projets qui se font à ce sujet.

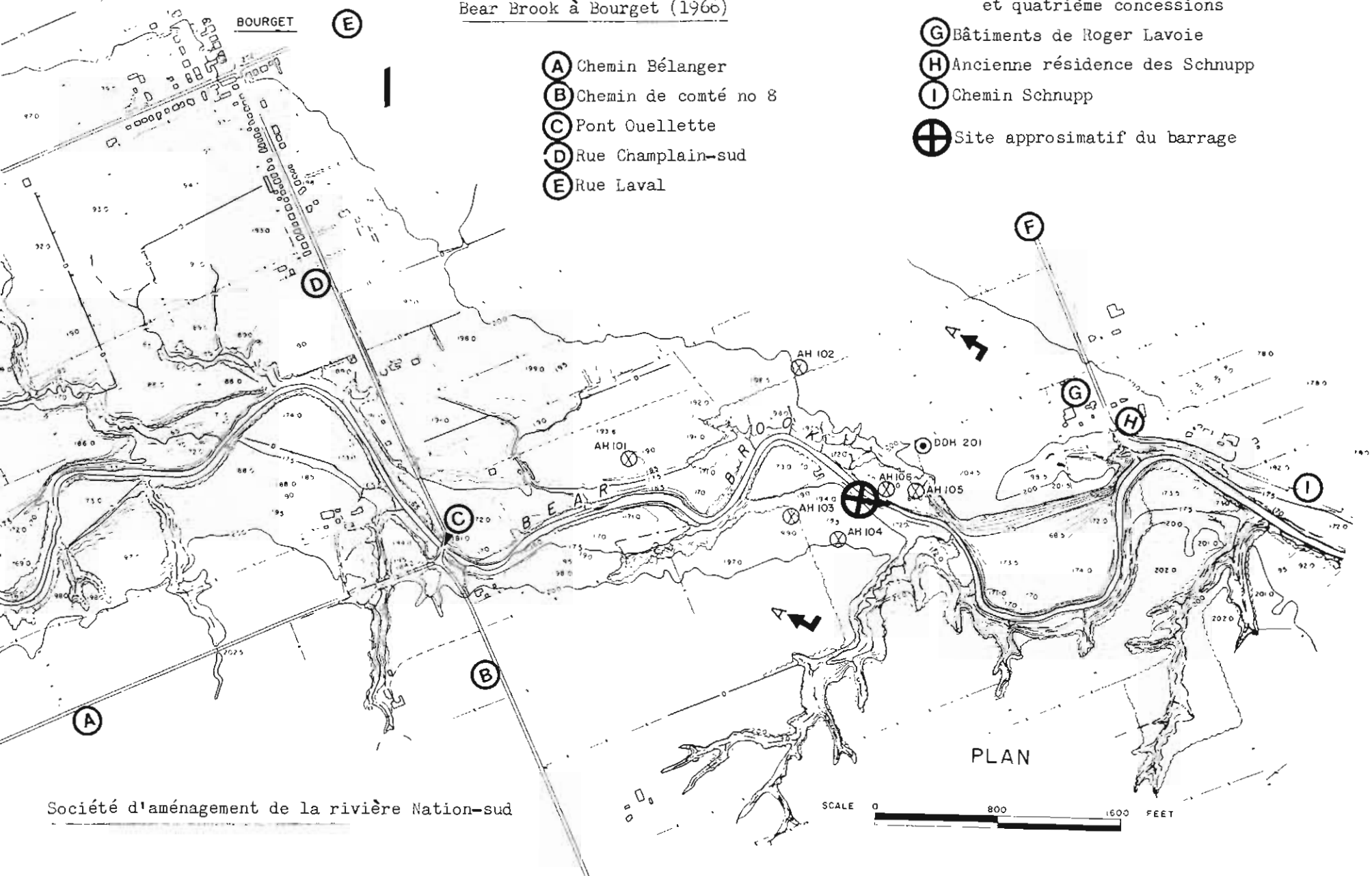


Méfais de l'érosion

Projet de construction d'un barrage sur le
Bear Brook à Bourget (1960)

- (A) Chemin Bélanger
- (B) Chemin de comté no 8
- (C) Pont Ouellette
- (D) Rue Champlain-sud
- (E) Rue Laval

- (F) Chemin séparant les troisième
 et quatrième concessions
- (G) Bâtiments de Roger Lavoie
- (H) Ancienne résidence des Schnupp
- (I) Chemin Schnupp
- (+) Site approximatif du barrage



Société d'aménagement de la rivière Nation-sud

SCALE 0 800 1600 FEET



**En toutes saisons,
la Forêt Larose
offre de magnifiques
possibilités pour
la photographie.**



*En se baladant à travers la forêt Larose, l'été dernier (1984), deux inséparables cousins, Denis et Richard Boileau, ont découvert ce lac, créé par un barrage de castors. Ils y sont retournés avec leur canot et Pierrette, l'épouse de Richard, n'a pu résister au désir d'enregistrer ce beau spectacle sur pellicule. Son œuvre a même été inscrite au concours de photos de la Banque Royale du Canada où elle a obtenu le **Grand Prix** et le premier prix de la «Classe nature en couleurs.»*

[Photo: Pierrette Thivierge-Boileau]

L'initiative Bourgetaine

L'initiative est la qualité de celui qui est disposé à entreprendre, à oser, qui sait prendre les décisions nécessaires et agir spontanément.

Le centenaire de notre paroisse témoigne d'un développement remarquable où l'initiative a joué un rôle prépondérant.

Dans ce chapitre, à l'aide de gracieuses contributions de plusieurs de nos Bourgetains, il nous fait plaisir de présenter un tableau panoramique du développement économique paroissial en évoquant l'histoire de nombreuses tentatives et réalisations qui ont fait de Bourgel un endroit bien pourvu en commodités et où il a toujours été agréable de vivre.

Agriculture

Dès leur arrivée à The Brook, les colons ont tout défriché sans se préoccuper des perspectives de fertilité à long terme de leurs sols. Avec le temps, certaines terres sont devenues insuffisamment productrices et il a fallu les

retourner à la forêt. Les conditions de vie et le changement des exigences d'exploitation, en vue d'assurer la rentabilité des entreprises agricoles, ont aussi amené une consolidation des petites fermes en grandes unités pour lesquelles on peut utiliser des méthodes plus sophistiquées et des machines plus puissantes.

On trouvera ci-après des notes intéressantes sur des entreprises agricoles laitières et spécialisées.

Un beau bien de famille

Autrefois, quand une ferme était léguée de père en fils et qu'elle parvenait à sa deuxième ou troisième génération, chacune y laissant la marque de ses améliorations, on en disait que c'était un «bien de famille». Dans le cas que nous portons à votre attention, il s'agit d'un «beau bien de famille», celui que Pierre Bélanger a passé à son fils, Arthur, qui lui l'a transmis au petit-fils, Marcel.

Si l'aïeul défricheur pouvait contempler le magnifique développement que connaît aujourd'hui le fruit de ses labeurs, il en tressaillerait certainement d'aise.

Quand Marcel prit la relève de son père Arthur, en 1973, la ferme Bélanger occupait une superficie de cent quarante-cinq acres. Aujourd'hui, il en cultive deux cent quatre-vingt.

Son cheptel de cent têtes de bétail comprend quarante-cinq excellentes vaches laitières et il est l'heureux détenteur d'un contingent de deux cent quarante mille litres de lait par année.

Marcel engage un employé à plein temps, toute l'année durant, et deux autres à temps partiel durant les temps forts des travaux de culture.

Cet excellent producteur laitier est l'époux d'Hélène, fille de Régis Parent et de Thérèse Leguerrier.



La ferme Marcel Bélanger, un beau bien de famille



Fraisière Lavoie

Après avoir analysé le marché des fraises en portant une attention particulière à l'offre et à la demande dans notre région, Roger Lavoie sentit qu'il y avait encore de la place pour au moins une bonne fraisière dans notre arrondissement paroissial. Il se mit donc à étudier les secrets de cette production en envisageant les problèmes qu'il pourrait y rencontrer; puis, une fois bien renseigné, il commença à s'organiser pour faire une première plantation au printemps de 1980. Il en tira une récolte initiale en 1981.

Au début, il comptait en faire uniquement une entreprise familiale où il travaillerait en équipe avec son épouse Lorraine et leurs quatre enfants, deux garçons et deux filles; mais il se rendit bientôt compte qu'il lui faudrait adopter une gestion différente car, au cours de cette première expérience, il subit un important gaspillage occasionné par les fruits restant sur le champ.

L'année suivante, il offrit de l'emploi aux étudiants intéressés et, maintenant, il en engage jusqu'à une trentaine.

Le gros de la récolte se fait par les consommateurs eux-mêmes qui viennent cueillir leurs propres fruits, payant un prix fixé au panier. Quand la production bat son plein, il lui vient jusqu'à une centaine de cueilleurs par jour. Les étudiants qu'il engage ramassent pour les gens qui ne veulent pas s'en bâdrer et pour des détaillants qui passent des commandes à la fraisière.

Il faut continuellement surveiller la cueillette, «placer» les gens quand ils arrivent pour qu'il ne se fasse pas de gaspillage et aussi pour les satisfaire en leur offrant des rangs bien garnis.

Les récoltes sont habituellement satisfaisantes même si parfois il manque de pluie. La concurrence est assez vive, ce qui tient les prix à un niveau plutôt bas qui fait l'affaire des clients.

Pour commencer, Roger planta vingt milles

plants, soit environ quatre acres. Il a augmenté par la suite et, aujourd'hui, il en exploite sept acres (environ trente-cinq milles plants).

Le printemps, il lui faut arroser contre les insectes jusqu'à une semaine avant la récolte; puis, à l'automne, il doit préparer sa fraisière pour l'hiver en la protégeant par un bon paillis qu'il faut enlever au printemps suivant; ces opérations exigent beaucoup de travail manuel.

La culture des fraises se fait en rotation. Après trois ou quatre ans, le sol doit être labouré puis, il faut recommencer la plantation à neuf.

Les Lavoie ne produisent pas que des fraises. Leur travail de ferme comprend en outre l'élevage du bœuf de boucherie ainsi que la production de foin et d'avoine. Depuis 1980, ils récoltent aussi deux acres de maïs à grain pour vendre à d'autres cultivateurs.

La ferme de Roger Lavoie est située, sur le bord du «Brook», au point où commence le Chemin Schnupp.



**Ferme
et
Fraisière
Roger
Lavoie**

Un fils qui a su parfaire l'œuvre du père



Ferme Léo Piché



Quand, en 1944, Roland Piché vint s'installer sur une terre abandonnée dans la deuxième concession, il y arrivait avec plus de détermination que de capital, mais il était accompagné d'une vaillante petite femme, Annette, qui lui a aidé à partir de rien pour atteindre le succès.

Il leur fallut défricher, épierrer, construire des bâtiments de ferme, réparer la maison, etc. Vingt-cinq ans plus tard, c'était une belle ferme de cent acres avec étable moderne et un troupeau de quarante têtes dont vingt-cinq bonnes laitières. Roland accepta alors de céder son entreprise agricole prospère à son fils Léo, tandis qu'avec son épouse et leurs huit autres enfants, il allait se construire une maison au village.

En 1969, Léo prenait donc possession de la terre familiale. En plus de l'expérience acquise auprès de son père, il avait suivi des cours en agriculture. Comme son paternel, il était animé d'une énergie qui devait le conduire à la réussite. La collaboratrice qu'il s'est assurée en épousant Lorraine, en 1972, a certainement

contribué à la prospérité de leur exploitation agricole.

La terre des Piché est maintenant devenue un domaine de 352 acres, dont 150 sont dotés de drainage souterrain. Leur troupeau compte 125 bêtes, dont soixante vaches laitières à haute production.

Alors que Roland utilisait un tracteur, son fils et successeur en possède quatre.

Léo et Lorraine sont des gens qui aiment l'ordre. Tout chez eux est bien rangé. Bâtiments, machines et cultures sont parfaitement entretenus. Le jardin de madame est aussi beau que les champs de monsieur. Quand vous vous présentez à la ferme des Piché, fleurs et verdure vous y reçoivent aussi agréablement que les propriétaires.

Du haut de leur poste d'observation, dans l'éternité, les Arthur Gagné, père et fils, doivent se féliciter de voir que leur patrimoine est passé en d'aussi bonnes mains que celles des Piché.

«Cacasserie» prospère

Au coin des rues Champlain-nord et Lévis, en face du calvaire qui a été élevé en bordure de la voie ferrée, se trouve une entreprise avicole qui remonte à plus d'un demi-siècle.



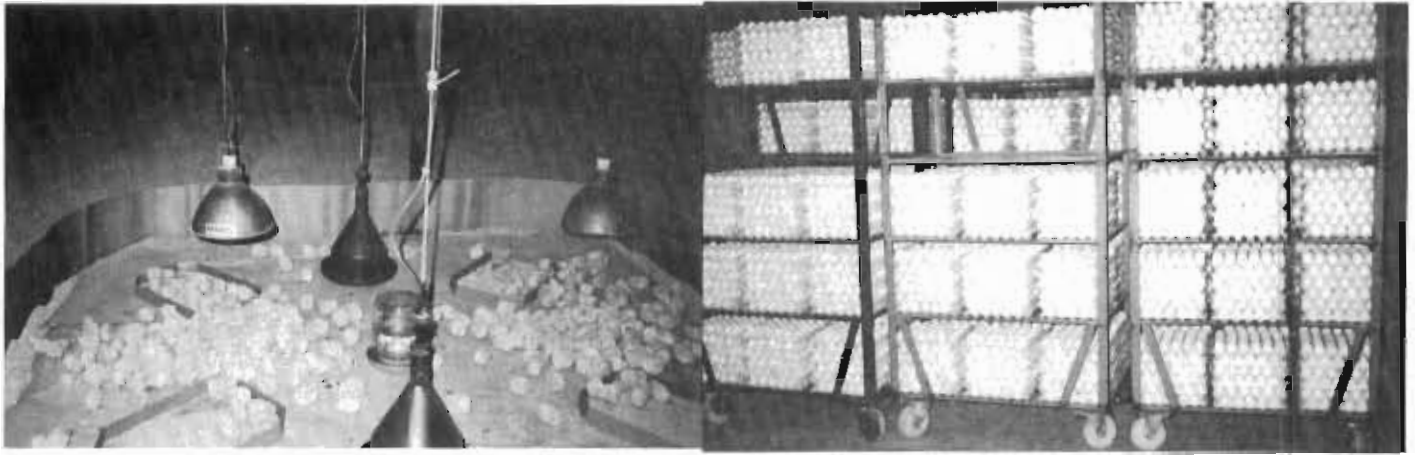
Ferme avicole Gadouas.

En effet, c'est à la fin des années «vingt» qu'Edmond Martel y bâtissait ce qui alors faisait figure d'un gros poulailler: une construction d'environ vingt pieds par trente qui sert aujourd'hui de remise à ripas. On y trouvait aussi, tout près, une petite éleveuse à poussins d'à peu près cent pieds carrés.

Quand Antonin Lalonde se fut porté acquéreur de l'ancienne propriété d'Edmond Martel, en 1934, il y construisit un premier poulailler de quatre-vingt pieds de long par vingt de profondeur, et y garda un millier de pondeuses, ce qui était alors considéré comme une très grosse exploitation. Quelques années plus tard, ayant été obligé d'accepter d'autres responsabilités

La photo de gauche et celle du haut de la page sont de la ferme de Léo Piché.





accaparantes, cet aviculteur s'associa avec son frère, Robert, et ils constituèrent la Ferme Avicole Lalonde. L'ancien poulailler d'Edmond Martel servait alors de poussinière, et plusieurs éleveuses mobiles en treillis, installées sur champs, permettaient d'amener les poulettes à maturité.

Durant les années «quarante», les frères Lalonde aménagèrent un couvoir à production

Tout le temps qu'a existé la Ferme Avicole Lalonde, elle a été exposée aux caprices de la fluctuation des marchés mais, durant les dernières années qu'il en a été le propriétaire, Robert Lalonde s'est fait l'apôtre d'un office du marché pour les œufs. Afin d'aider à sa réalisation, il a parcouru, non seulement notre région de l'Est de l'Ontario, mais s'est aussi souvent déplacé ailleurs dans la province.

Quand Robert Lalonde vendit son exploitation à Raymond Gadouas, le premier octobre 1971, en plus de l'entreprise même, il lui laissait l'assurance de la rentabilité. En effet, c'est grâce en bonne partie au travail de son prédécesseur si les œufs, qui se vendaient vingt-neuf cents la douzaine alors, rapportent plus d'un dollar aujourd'hui. Ils ne sont plus soumis aux caprices désordonnés des intermédiaires, mais ne fluctuent désormais qu'en fonction des variations du coût de production. Les consommateurs qui lisent ces lignes penseront: «Quelles magnifiques omelettes ne ferait-on pas aujourd'hui avec des œufs à une trentaine de cents la douzaine?»

Raymond Gadouas qui était cultivateur à Fournier, vendit donc sa ferme laitière pour devenir aviculteur à Bourget. Sans formation particulière en ce domaine spécialisé, il s'y sentait tellement attiré et y mit tant d'énergie et



En haut à gauche: poussins en éleveuse

En haut à droite: des œufs à pleins chariots

À gauche: À l'heure de la ponte

Ci-dessous: Vue générale de la Ferme Avicole Godouas

annuelle d'environ vingt-cinq mille poussins qui suffisait à leurs besoins, en plus de peupler les éleveuses de la région, tout en répondant aussi aux demandes venant de l'Ontario-nord, du Québec, de la Gaspésie et même du Texas.

Lorsque Robert S. Lalonde devint seul propriétaire de l'entreprise, il abandonna le couvoir puis construisit, par étapes, un vaste poulailler moderne pouvant loger treize mille cinq cents ponduses en cages. Ce bâtiment parfaitement mécanisé assurait l'alimentation automatique des oiseaux et était muni de nombreux contrôles dont ceux de l'éclairage et du maintien des températures optimales. Il s'y trouvait même une vaste chambre réfrigérée pour préserver la qualité des œufs en attendant leur expédition.





Bureau et magasin de la Pépinière Olympic.

Les Chabots, pépiniéristes

Que vous vous dirigiez vers l'est ou vers l'ouest, sur le chemin de Russell, en arrivant à la croisée de la septième concession, des annonces invitantes vous incitent à tourner vers le nord pour y visiter la «Pépinière Olympic» des Chabot.

(Suite de la page précédente)

de volonté, qu'il a fait de son entreprise un remarquable succès, l'améliorant graduellement au point qu'on peut la citer aujourd'hui comme un modèle du genre.

En 1973, il bâtit un grand garage; en 1976, il fit asphalté les ruelles de son terrain et les approches des bâtiments; les bardeaux des constructions les plus anciennes, ayant subi l'outrage des années, il les recouvrit de tôle en 1977. En outre, Raymond a procédé à un aménagement paysager de la propriété qui lui donne un cachet d'ordre et de propreté remarquable. Maintenant que les poulettes s'élèvent en réclusion, il a disposé d'une partie de son excédent de terrain en vendant plusieurs lots où s'élèvent désormais de belles maisons.

Même si les contingents fixés par l'Office de vente des œufs ne permettent pas à Raymond de garder plus d'onze mille deux cents poudeuses, il veille si bien à son entreprise qu'elle jouit d'une extraordinaire prospérité; à preuve: la superbe résidence qu'il vient de se construire sur la rue Lavigne. La réussite de la Ferme Avicole Gadouas est une affaire de famille dans laquelle madame Lucille a eu un grand rôle à jouer.

Si jamais il vous est donné de visiter le poulailler des Gadouas, en avant-midi à l'heure de la ponte, vous serez émerveillés de voir les œufs débouler dans l'auge de cueillette aux sons d'un étonnant cacassage indiquant une activité vraiment industrielle. ... Sûrement, il s'agit là d'une «casserie» prospère!

Cette entreprise a déjà dix années d'existence; mais que de péripéties elle a connues depuis ses débuts. À ce moment-là, Émile et Hélène étaient associés à Jean-Marc Gagné mais, peu d'années après, ils achetaient les intérêts de leur partenaire pour devenir tous les deux associés à part entière.

Aux fins d'installer convenablement l'entreprise, on fit l'acquisition d'un terrain de dix acres appartenant à Guy Houle. Celui-ci l'avait acheté de Roch Bouvier qui, lui-même, le possédait par transmission directe, de père en fils, depuis son arrière grand-père Étienne. La propriété de Roch est donc aux mains des Bouvier depuis plus de cent ans maintenant.

En 1976, Émile mit ses talents de mennisier à contribution pour construire le magasin qui

sert encore aujourd'hui au commerce saisonnier d'avril à novembre.

L'expérience s'acquiert et ne s'achète pas. On doit donc travailler ferme, franchir les obstacles et surmonter les revers; il faut alors savoir faire face aux problèmes financiers et moraux, parer aussi les mésaventures que ne ménage pas Mère Nature. Ce n'est pas toujours facile les affaires!

Mais, au début de chaque année, le moindre rayon de soleil et la première lueur d'espoir suffisent à faire reprendre force et courage pour une nouvelle saison de production, si bien que la pépinière en est rendue à sa dixième année d'existence; c'est dire que la chance n'a pas trop trahi les Chabot.

Aux débuts, la plantation fut toute une expérience: parfois réussie mais, en d'autres temps,



Première commande rapportée dans la remorque de la pépinière.



Émile affine même des plants dont la production est déjà prometteuse.



Il fait bon jouir de la satisfaction du succès obtenu à deux.



La plantation, expérience réussie.

La ferme Dicaire du village

Arrivé à The Brook en 1874, Anthime Dicaire commença par s'acheter une terre à deux milles au nord-est de l'église puis, dès qu'il le put, il fit l'acquisition de la ferme située à la sortie est du village, celle-là même que cultive encore son petit-fils, Omer Dicaire.

Mais, après Anthime, c'est son fils Olida qui exploita d'abord le bien familial. C'était un homme énergique, un travailleur infatigable. Il y a élevé une grosse famille et a continuellement amélioré son entreprise, en faisant une exploitation très diversifiée. Le lait a toujours été la production principale de cette ferme mais on y élevait aussi des volailles, des porcs et même des moutons. Olida a produit des fraises et des framboises, cultivant même sur une grande échelle des tomates, des haricots et du maïs pour la mise en conserve.

source de déceptions. La Pépinière Olympic fit sa première commande d'arbres chez W. H. Perron de Montréal. La remorque de l'entreprise locale a amplement suffi pour transporter cette charge. Il ne faut pas oublier qu'on n'en était alors qu'aux tous débuts et que la vente se faisait à la résidence des Chabot, au village, soit au n° 17 de la rue Centre. Mais, dans la suite, l'affaire ayant grossi rapidement, on fait maintenant venir la marchandise par gros transports.

Les activités ne manquent pas dans une pépinière: estimations, ventes, plantation, etc. Il faut entre temps donner les soins requis aux arbres et autres plantes.

Le travail commande souvent presque sans arrêt dans une exploitation de ce genre, mais il fait bon parfois de prendre le temps de le suspendre aux fins d'admirer le résultat de ses labeurs. Les efforts déployés depuis les débuts portent déjà fruits et le couple Chabot réalise que l'appui du conjoint est un atout précieux pour la réussite.

La pépinière Olympic offre tout ce qui est essentiel aux horticulteurs amateurs pour réussir leur ornementation paysagiste: arbres et arbustes fruitiers, conifères et feuillus, engrais chimiques, insecticides, fongicides, outillage, etc.



Magasin et hangar.



Il faut donner les soins requis aux arbustes.



Il se rendait souvent sur le marché By à Ottawa pour y écouler certains de ses produits. Gros fumeur, Olida Dicaire produisait aussi son tabac. Rares étaient les années où il ne récoltait pas un grand champ de navets ou de choux de Siam. Presque toute sa vie durant il a été chargé du clos municipal où l'on conduisait les animaux errants.

Aujourd'hui, son fils Omer, continue à ex-

ploiter la ferme des Dicaire et l'entretient si soigneusement que ses deux prédécesseurs seraient contents de son application.

Une bonne partie du terrain des Dicaire est située à l'intérieur des limites du village; viendra donc probablement un jour où les pressions de l'expansion et les exigences des services d'hygiène sonneront le glas de la production animale à cet endroit.



Au coin des butineuses

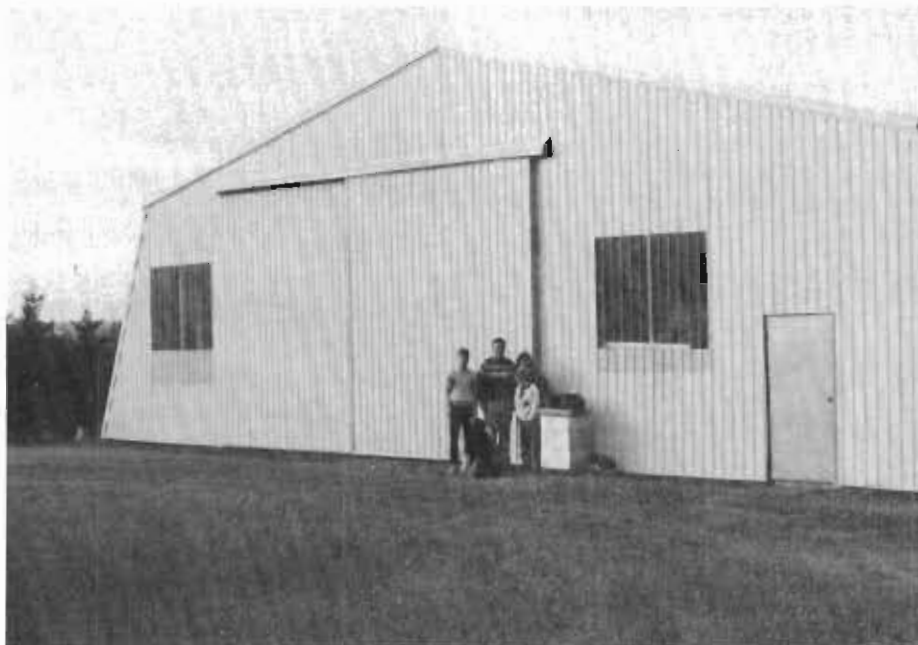
Arrivé de Suisse, en mars 1967, Ernst Meier acheta un terrain à Bourgel en 1970 et, avec l'aide de sa femme, il y construisit, deux ans plus tard, une jolie maison de style alpin. Née Szabo, Linda, l'épouse d'Ernst, est d'origine hongroise.

Les Meier, apiculteurs, ont développé leur rucher sur l'un des plus beaux coins de rang de notre paroisse. Établis à St-Félix, à l'endroit même où se trouvait l'ancienne fromagerie Villedaire, ils ont commencé à y pratiquer l'apiculture en 1974. Débutant alors avec une seule ruche, ils ont dans la suite, considérablement développé leur entreprise qui en compte maintenant soixante-quinze.

Au cours des ans, ils ont bâti un entrepôt pour les besoins de leur exploitation: espace pour le rangement de leurs matériaux, chambre chaude, chambre d'extraction, etc. Leur application a porté fruits; en effet, leur récolte de miel s'est élevée à 12.000 livres en 1983 et à près de 20.000 livres en 1984.

Monsieur Meier est cuisinier de profession. Il pratique son art à titre de chef au restaurant des Chimo Inns à Ottawa.

Le couple Meier a deux enfants: Chayita et Gérard.



Rucher des Meier: En haut à gauche: Ernst Meier examinant les cadres d'une ruche dont les rayons sont chargés d'abeilles. À droite: Réservoirs de maturation pour le miel. Au centre: Famille Meier en avant de l'entrepôt du rucher. Au bas: Rucher en hibernation.

(Gracieuseté: Ernst Meier)



Quatre pionniers sur la même ferme

D'après le «Petit Robert», dans son sens figuré, «Pionnier» signifie «Homme qui est le premier à se lancer dans une entreprise». Acceptant cette signification, nous pouvons dire d'une de nos fermes bourgetaines qu'elle héberge présentement son quatrième pionnier.

Lorsque vous sortez du village par la rue Champlain-sud, vous avez tôt fait de traverser le pont du «Brook» puis, en continuant toujours tout droit, vous ne faites pas un mille avant d'arriver à une côte que le progrès a réussi à abaisser en l'allongeant dans le flanc d'une longue croupe (ridge) qui s'allonge d'est en ouest par toute la région et qui a dû être, aux temps préhistoriques, la rive d'un vaste lac Ottawa.

Immédiatement en haut de la côte, sur la droite, se trouve une belle ancienne maison en



Rucher en production en été chez les Meier.



briques de deux tons, qui est habitée présentement par une quatrième famille de pionniers, celle des Lemay.

Le premier pionnier, celui qui au tout début a défriché cette terre à son arrivée à The Brook, s'appelait Jimmy Charette.

Vers 1896, Julien Potvin devenait propriétaire de cette ferme qu'il céda à son fils Jules quand celui-ci se maria en 1900 à Angéline Sicard.

Devenu veuf, Jules se remariait en 1906 à Aurore Gravel et tous deux jouèrent, à leur tour, un rôle de pionnier unique au Canada, quand, aux environs de 1930, leur exploitation

devint la première et seule ferme de démonstration fédérale pour la mise en conserve.

En 1944, Paul-Émile Castonguay achetait l'ancienne ferme Charette-Potvin et y devenait pionnier de la culture intensive des pommes de terre dans la région. Il a même fait démarrer cette production dans la région de Pendleton-Curran, où se trouvent maintenant de très gros producteurs de «patates».

Enfin, quatrième pionnier à s'établir sur la «ferme du haut de la côte», Gilles Lemay y est arrivé en mars 1972. Dès 1976, il commençait à produire des fraises et, aujourd'hui, sa fraisière couvre dix acres de terrain. Il s'est procuré l'équipement le plus moderne qui soit pour en faire une entreprise d'avant-garde. Les consommateurs, dont certains viennent de

(À gauche) — L'aspergière est déjà prometteuse.

(Ci-dessous) — La fraisière à l'heure de la cueillette.

loin, font la majeure partie de la cueillette. Gilles a été le premier Bourgetain à exploiter une telle fraisière.

Pionnier dans un autre domaine, Gilles Lemay a mis en terre, en 1982, une très grande quantité de griffes d'asperges. La première récolte se fera en la présente année du centenaire et, ici encore, les consommateurs en feront la cueillette eux-mêmes.

Ce genre de plantation, qui s'appelle indifféremment aspergière ou aspergerie, dure une quinzaine d'années.

Nous souhaitons beaucoup de succès à Gilles dans ses entreprises avant-gardistes.



Verger du centenaire

En 1975, Jim Knowles, sa femme (Patricia Roch) et leurs deux enfants (Darren et Tammy) arrivaient de Montréal pour s'installer sur une ferme de vingt-cinq acres ayant «frontage» sur le chemin de la septième concession. Autrefois, ce terrain appartenait à Pierre Paul.

Au cours des deux années qui suivirent, à la faveur d'un échange, ils firent l'acquisition des autres soixante-quinze acres du lot 23. Ayant détaché, de leur premier achat, cinq acres de terre et la maison qu'Allan Knight y avait construite, ils les revendirent à Norbert Poll en 1977.

La famille Knowles se construisit alors une nouvelle demeure et entreprit de préparer son sol pour y établir un verger de pommiers.

La première plantation d'envergure de plants de pépinière se fit en 1980 et, présentement, le verger compte 2.400 arbres nains comprenant douze variétés différentes.

Louis Chénier de Curran est le régisseur de l'exploitation fruitière des Knowles que nous nous plaçons à appeler «verger du centenaire» puisqu'il doit commencer à produire en septembre 1985, année du centième anniversaire de la paroisse de Bourget.

(À gauche, en haut) — Jim Knowles cueille les premiers échantillons de son verger planté en 1980.

(Ci-dessus) — Arbre nain qui devrait commencer à produire en l'année même du centenaire.

(Photo: Ch.-A. H.)

(Ci-dessous) — Vue générale des pommiers nains plantés en quinconce. À l'arrière, résidence des Knowles et hongars.

(Photo: Ch.-A. H.)





La belle ferme d'Yvon Lavoie reflète le progrès et le succès

(Photo: Ch.-A. H.)

Agriculteur et vendeur

Yvon est fils d'agriculteur et cultivateur lui-même mais, doué d'un sens exceptionnel des affaires, il a su allier à l'exploitation agricole une entreprise florissante: le commerce de machines agricoles.

C'est en 1967 que le fils d'Alfred Lavoie devint vendeur de machines agricoles manufacturées par J. Houle & Fils de Drummondville (Québec). L'année suivante, il prit une agence de vente de silos à ensilage pour la Coopérative Fédérée de Québec. En 1975, il devint représentant des fabricants de silos à grains de marque Victoria.

En 1979, notre inlassable chercheur de bonnes affaires s'est rendu en Europe pour faire un premier contact avec une compagnie française qui, en 1985, mettra sur le marché un nouveau produit appelé «vel-appel». Il en sera le représentant pour tout le Canada. Cet appareil électronique se fixe sur une vache, peu avant le vêlage et, au moment de la parturition, il en avertit le responsable, à distance, comme le ferait un appareil «Pagel».

Yvon engage six employés à plein temps. Son épouse, Gisèle, est secrétaire de la Compagnie et son fils, André, fait à la fois office de camionneur et de vendeur. Un autre fils, Syl-

vain, est chargé de la responsabilité de la ferme paternelle.

L'entreprise des Lavoie s'est portée acquéreur d'un grand lot à la sortie ouest du village; on y a déjà fait du nivellement et on doit bientôt y construire un entrepôt avec salle de montre.

Conserveries

Eu ses dernières années à Bourget, M. le curé L. C. Raymond prit l'initiative d'acheter une «sertisseuse» et un poêle avec réservoir pour la stérilisation des boîtes de conserve. Il voulait ainsi lancer un mouvement qu'il croyait propre à aider nos cultivateurs et il savait que l'exemple, mieux que les grands discours, saurait les convaincre des avantages de cette industrie.

M. Raymond fit donc des conserves et plusieurs paroissiens l'imitèrent. Petit à petit, quelques cultivateurs organisèrent leur exploitation sur une base commerciale et le mouvement dépassa même les limites de Bourget. Parmi ceux qui s'y intéressèrent le plus sérieusement chez nous, mentionnons MM. Jules Potvin, Ollida Dicaire, Patrick Schnupp, Arthur F. Délisle et Louis L. Gaguier.



Ancien fonal «électrifié»

(Photo: Ch.-A. H.)

Fermes de démonstration

De 1922 à 1933, le ministère fédéral de l'Agriculture chercha à stimuler l'expansion des techniques scientifiques en agriculture par l'organisation d'une ferme de démonstration à Bourget sous la surveillance de M. Napoléon Martel.

Vers 1930, M. Jules Potvin administrait la première et seule ferme de démonstration canadienne pour la mise en conserve sur la terre occupée maintenant par la famille Gilles Lemay. Ceux qui, dans le temps, ont eu l'avantage d'assister aux journées de visite annuelles à cette ferme n'oublieront jamais la charmante hôtesse qu'était M^{me} Aurore Potvin. Malheureusement, cette intéressante expérience de vulgarisation agricole prit fin à l'époque où mourut l'épouse de Jules.



L'ancienne maison de Jules Potvin, occupée aujourd'hui par la famille Gilles Lemay.

(Gracieuseté: Simone Gagnier — Photo: Ch.-A. H.)

Spécialités agricoles et connexes

Au début des années «trente», la culture du lin fut introduite à Bourget grâce au travail du docteur Anatole Bohémier. M. Napoléon Laroche, propriétaire de la scierie du village, se procura des machines pour travailler ce nouveau produit, mais après une couple d'années d'opération, l'entreprise cessa ses activités.

Un peu avant la dernière guerre mondiale, M. Louis-Philippe Cliche, agronome du ministère de l'Agriculture introduisit la culture du houblon dans notre paroisse. Il produisit aussi du lait de chèvre pour fournir les hôpitaux d'Ottawa et fit la culture commerciale du glaieul. Malheureusement, le colonel Cliche fut mobilisé par l'armée, dès le début du

conflit, avant d'avoir pu terminer l'installation de sa houblonnière et d'établir solidement ses autres exploitations.

Peu après 1940, un autre agronome du ministère, M. Albert Gosselin, vint faire à Bourget de la culture expérimentale. Ses fermiers firent alors connaissance avec le topinambour, la pomme de terre Chipwa et maintes autres plantes intéressantes.

La production avicole démarra sur une grande échelle, en 1932, par la construction d'un gros poulailler de ponte près de la gare. On doit cette entreprise à M. Joseph Charbonneau, alors agent de la «station». Il s'intéressa même au contrôle de la ponte par le nid à

trappe, mais il dut tout abandonner quand il quitta Bourget pour occuper un nouveau poste à Montréal.

En 1933, se fondait la Ferme Avicole Lalonge d'une capacité de mille pondeuses, mais il en sera question ailleurs dans un reportage sur la Ferme Avicole Gadouas.

Il est très intéressant de noter que quelques-uns de nos cultivateurs se sont déjà adonnés à la production de semences certifiées ou enregistrées. Celui qui s'est le plus distingué dans ce domaine est bien Rosaire Bernard que les inspecteurs ont choisi à maintes reprises pour faire des expériences sur des variétés nouvelles de mil, trèfle, etc.

Puisqu'il s'agit d'une entreprise concernant le règne végétal, signalons enfin une entreprise de fabrication d'huile de cèdre tentée vers 1930 par Albert Laroche, conseillé par le docteur Anatole Bohémier.

Au cours des années «40», nos agriculteurs commencèrent à produire de la betterave à sucre; ils prirent même des parts pour la construction d'une raffinerie de sucre de betterave dans la région, mais le projet tomba à l'eau et cette production spécialisée est maintenant disparue de chez nous.

Toutes les productions végétales ne sont pas licites; ainsi, nous nous permettons de signaler qu'en 1984 de tristes sires se sont permis, dit-on de cultiver, dans une clairière de la forêt Larose, une superbe plantation de marijuana. La Gendarmerie Royale du Canada aurait tôt fait, dès qu'elle eut découvert le pot aux roses, de détruire par le feu les superbes plants d'une dizaine de pieds de haut qui étaient destinés à engourdir de nombreux toxicomanes de la région. Des sapeurs bien connus auraient alors joué le rôle d'anges-gardiens pour empêcher l'incendie de se propager à la forêt.



Ferme des Lortie — Située à la croisée du chemin de la septième concession et de celui dit de Russell, elle a d'abord été défrichée par l'aïeul François qui y est arrivé avec son père (1874); elle a ensuite été transmise à son fils, Jean-Baptiste F., puis à Conrad et enfin à ses fils Denis et Jean-François.

(Photo: Ch.-A. H.)

Commerce et industrie



Ancienne fromagerie de la Coopérative Laitière. aujourd'hui, propriété de Jean-François Sicard.

Transformation du lait

Le troupeau laitier a pendant de nombreuses années été la principale source de revenus de notre paroisse. Pendant longtemps, des fromageries se sont employées à transformer le lait en fromage mais, avant d'avoir sa première fromagerie, The Brook eut une beurrerie, celle de M. Joachim Bellefeuille, construite au coin du «Trois» sur l'emplacement habité aujourd'hui par M. Jean-Louis Marcil; cette beurrerie fut détruite par un incendie peu après sa construction.

La première fromagerie établie à Bourget le fut en 1888 par MM. Stanislas Chénier et Moïse

Gendron. Elle était située près de la «petite route» sur le lot où se trouvent maintenant les appartements «Joie de Vivre» de Roger Tassé. Le premier fromager de Bourget a été M. George Cardiff qui eut ensuite sa propre fromagerie sur le territoire de Hammond près du coin nord-ouest de notre paroisse.

Plus tard, le matériel de la fromagerie du village fut transporté dans l'immeuble occupé présentement par le dépanneur Augustin Legault. Dans la suite, à la faveur d'une mésentente, un groupe de cultivateurs construisit une deuxième fabrique de fromage au village;

appelée fromagerie de patrons, elle ne resta en opération que durant quelques mois dans une bâtisse située à l'arrière du magasin Serden au n° 3 de la rue Laval-ouest, et elle fut plus tard transformée en résidence.

M. Albert Hébert, dans la suite, puis M. Joseph D. Potvin ont été propriétaires de la fromagerie du village pendant plusieurs années.

Au printemps de 1942, des cultivateurs formés en coopérative achetèrent cette fromagerie et celle de Téléphore Villemare (à St-Félix); cette dernière fut démolie peu après. En 1943, commençait la construction de la fromagerie coopérative; c'est le bâtiment où sont présentement installés l'atelier de débossage et la résidence de François Sicard. C'était l'une des plus belles fabriques de fromage de l'est de l'Ontario et aussi l'une des mieux «équipées».

Mais, comme dans toutes les autres paroisses qui comptaient autrefois deux ou trois fromageries, celle de Bourget a disparu; il ne reste plus qu'une seule fabrique de fromage dans tout Prescott-Russell, celle de St-Albert.

Quelques fromageries, autres que celles mentionnées plus haut, ont déjà été établies sur le territoire de Bourget. Ainsi, au coin sud-ouest du Chemin de Russell à la septième concession, il y eut la fromagerie Gélinau où l'on se rappelle qu'Abraham Charette et Moïse Lortie ont travaillé comme fromagers. Dans la suite, M. Gélinau déménagea cette fromagerie au coin de St-Félix. Signalons aussi l'existence de la fromagerie Robillard à Ettyville.

Commercialisation des produits agricoles

Cartels de volailles

À l'automne 1932, fut organisé à Bourget, un premier cartel de volailles (poultry pool). Cette organisation avait pour but d'amener nos gens à bien engraisser leurs volailles, à les abattre et à les plumer méthodiquement puis à les apporter à une date déterminée dans un entrepôt où la classification se faisait sous la direction des inspecteurs du gouvernement.

Enfin, après l'emballage réglementaire, la gent déplumée prenait la direction de Montréal et, peu après, les producteurs recevaient leur «retour» en beaux «écus sonnants».

Cette première expérience fut un succès tel qu'on répéta l'organisation à chaque année, et il fut même certaines années où l'on dut faire deux cartels. En 1934, on expédia une quinzaine de tonnes de chair de volailles. Le dernier cartel eut lieu en 1943 car l'année suivante, la Coopérative Avicole commença à se charger de l'abattage, de la classification et de l'expédition des volailles.

Coopérative avicole

L'élevage de la volaille était donc généralisé à Bourget lorsque pour améliorer les conditions dans lesquelles se faisait le commerce de leurs produits avicoles, nos cultivateurs ouvrirent, au début de 1944, un entrepôt coopératif dans l'immeuble de la vieille fromagerie. On y faisait la classification des œufs en plus de se charger de l'expédition et de la vente de cet important produit.

À l'aide d'une machine à plumer, fabriquée par un Bourgetain, Georges-Étienne Ménard, on se chargea bientôt de l'abattage et du plumeage des volailles puis, comme pour les œufs, on en fit l'expédition et la vente.

La Coopérative Avicole opérait donc dans ce qui est présentement le magasin du dépanneur Legault. Sa cour couvrait alors le terrain de la rue Montcalm sur la même profondeur que le lot du magasin, et on y trouvait l'ancien hangar du réservoir de l'aqueduc, déménagé de la rue du couvent pour servir d'entrepôt à grains et à moulées.

L'abandon de l'agriculture par beaucoup de nos paroissiens et l'évolution de la commercialisation des produits agricoles entraînèrent la fermeture de cette coopérative comme la disparition de la précédente.

Club d'achat et de vente

Nos cultivateurs, en collaboration avec ceux de Clarence-Creek, St-Pascal et Hammond, ont, dès le début de la deuxième guerre mondiale (1939) fondé un club d'achat et de vente qui leur a permis de minimiser les effets de la crise des engrais alimentaires qui se faisait sentir depuis quelques années; ils ont aussi expédié sur une base coopérative plus de soixante chars de foin aux États-Unis, en 1944-1945. En outre, ils ont fait venir plusieurs wagons de céréales de l'Ouest et expédié beaucoup de bestiaux à Montréal. Rappelons ici qu'un agronome, M. Fernand Léonard fut gérant de la coopérative à cette époque-là.

Moulins à scie

Il est déjà bien loin le temps des cendres de bois franc; le troc de la potasse pour des marchandises de grande nécessité à la savonnerie de Vankleek Hill ou à Pendleton sont des souvenirs qui s'estompent dans un passé déjà bien éloigné et tous les vestiges de cet héroïque âge de bois sont maintenant disparus.

Voici quelques-unes des scieries dont ont souvenance seulement quelques rares citoyens âgés de Bourget: d'abord, le moulin Empey était situé sur les bords du Brook, sur la ferme occupée maintenant par Raymond Lavigne. Il paraît qu'on y a déjà descendu du bois à la drave au printemps.

Le moulin Spearman était établi à l'endroit où réside Robert Polvin (anciennement, chez Stephen Clark); celui de McAuley, près d'Ettyville; celui de Sherry Brown (Jos Gagnon), Hunter et Bissonnette, au coin nord-est de la croisée de la septième concession avec le chemin de la «boundary».

Au village, à l'arrière de chez Robert La-

roche, se trouvait un moulin à scie qui a appartenu successivement à S. Bélanger, Hormidas Potvin, Napoléon Laroche et Albert Lortie. Enfin, le moulin de Joseph Langevin se trouvait sur la propriété de son fils Alban presque aux confins nord de la paroisse sur la route de Clarence-Creek. (On pourra mieux situer ces moulins à scier en consultant la carte des points de repère historiques de la paroisse.)

En causant de leurs vieux moulins à scie, nos anciens réveillaient des souvenirs intéressants qui pourraient faire l'objet d'anecdotes captivantes, tels l'aventure du «père Mothée» qui se fit enterrer par un ébouli en creusant un puits au moulin Empey, ou encore l'accident survenu au «vieux» Olivier Labelle qui avait entrepris d'endiguer le «Brook» pour établir un moulin à scie près de là où demeure aujourd'hui M^{me} Germain Bélanger, mais qui vit la crue des eaux emporter son rêve avec le barrage; cela se passait à l'époque des «scies de long» tandis que nous vivons depuis un bon bout de temps déjà à l'époque des scies rondes,



Au moulin à scie de Napoléon Lamorche, Ovi-la Boudreau scie les «crautes» à la scie ronde.

peut-être même, sans que nous en ayons été prévenus, à celle des scies électroïques.

La «Briquade»

Il y a environ trois quarts de siècle, un groupe de citoyens entreprenants organisait une briqueterie qui connut certains succès dans la fabrication de la brique.

L'entreprise avait ses fours près du chemin de fer au coin nord-ouest de la route qui sépare la cinquième et la sixième concession. Le souvenir de la «briquade» ne persiste plus chez quelques-uns de nos moins jeunes.

Dans sa jeunesse, Rodolphe Lavigne a déjà été employé à cette industrie. Son travail consistait surtout à chauffer le four pour le séchage de la brique et à tourner les briques sur les «palettes». Il se rappelle qu'on a chargé beaucoup de wagons pour expédier de nos briques à l'extérieur. Malheureusement, à la suite de cuites manquées, la brique de Bourget aurait perdu sa réputation et on aurait été obligé d'en cesser la production.

De nombreuses maisons de la région montrent encore leur toilette en brique de Bourget, entre autres, celles de mesdames Aldéo Perron, Lucienne Patvin, Ferréol Deneault et Bibiane Laliberté, de messieurs Jean Lortie et Serge Marcil, des anciennes résidences de Bruno Hurtubise et Patrick Schnupp, du couvent, etc.

Pendant plusieurs années, le «Pit» de la briqueterie, un vaste étang d'une certaine profondeur, a fourni la glace pour les glacières du village et quelquefois pour le patinage de la jeunesse avoisinante. Il y a un demi-siècle, les grenouilles n'étaient pas seules à y plonger.



Bâtisse baladeuse (photo de 1956) — Anciennement dans la deuxième concession, sur le bord de la voie ferrée, cette bâtisse de la Cie Russell Lithia servait à l'embouteillage d'eaux gazeuses. Il y a un peu plus de cinquante ans, elle fut transportée en panneaux au coin sud-est des rues Laval et Champlain, par M. Napoléon Martel qui en fit un garage. Ce garage appartenait à M. Rhéal Perron lorsqu'il fut détruit par un incendie le 5 janvier 1973.

(Gracieuseté: M^{me} Fernande Perron)



Eaux gazeuses

On trouve à Bourget quelques sources d'eau minérale d'excellente qualité. Dans le passé, on a su s'intéresser à l'exploitation de cette richesse naturelle. La compagnie Russell Lithia embouteilla de l'eau saline pendant plusieurs années dans une manufacture située près d'une voie d'évitement dans la deuxième concession. Le docteur Omer Rochon, de Clarence-Creek, qui pratiqua dans la suite à Tecumseh (Ont.) dirigeait cette entreprise; à un certain temps, elle détenait même une franchise d'embouteillage de Coca-Cola, mais elle



Ça ne coule pas fort mais ça n'orrête jamais. Notre source d'eau minérale coule encore en toutes saisons, même l'hiver comme l'été.

(Photo: Ch.-A. H.)

cessa ses activités vers 1920. MM. Carl Zuercher et Ernest Martel en ont, à certains temps occupé la gérance.

Plusieurs années après la cessation des opérations, M. Napoléon Martel acheta la bâtisse et la transporta en panneaux, au coin sud-est des rues Champlain et Laval; c'était le garage de Rhéal Perron qui fut détruit par le feu, le 5 janvier 1973.

MM. Ferrier et Ferréol Deneault ont pendant de longues années pratiqué l'embouteillage de l'eau minérale et autres boissons gazeuses à leur usine, dans le secteur nord du village. Dans la suite l'entreprise fut acquise par Rhéal Gagné qui y embouteilla les produits Excel.

Eau de source

Même l'eau douce de nos sources a déjà été fort recherchée. Près de la traverse de la voie ferrée à la rue Champlain (coin nord-est) se trouvait autrefois ce que les gens appelaient la «petite cabane de la source» où, dans un vaste réservoir émaillé, s'amassait l'eau de la côte avoisinante, filtrée à travers les sables du sous-sol. Il y a une soixantaine d'années, des wagons s'en approchaient sur une voie d'évitement pour s'y charger d'eau pure de Bourget qui était transportée ensuite dans des centres moins bien favorisés que nous en approvisionnements d'eau. Il s'en expédiait même dans l'État de New-York.

M. Gédéon Labrosse était chargé du pompage pour remplir les wagons et sachez, jeunes amis, que cette opération se faisait à force de bras.

Confiserie à Bourget

Au cours de la guerre, les gens avaient été obligés de se priver de sucreries: bonbons et chocolats étaient plus que rares: presque tout ce qui s'en produisait allait remonter le moral des soldats outremer. Aussi, lorsque la situation se normalisa lentement après l'armistice, ces produits connurent bientôt une grande demande.

Dès le début des années «cinquante», un groupe des nôtres qui scrutait continuellement les possibilités d'installer de nouvelles industries à Bourget, eut l'occasion d'acquiescer à bon prix une entreprise qui semblait très prometteuse; il s'agissait d'une confiserie avec équipement complet, «y compris un confiseur d'expérience».

Il y eut formation d'une compagnie par MM. Philippe Lefebvre, Donat Paul, Ubaldo Parent,

Rhéal Gagné et Antonin Lalonde. L'installation et la production démarrèrent avec enthousiasme. L'affaire semblait prometteuse mais, au bout d'un certain temps, l'expert confiseur (M. George Lotiffe), un Libanais, fut pris d'ulcères d'estomac qui le tenaient plus souvent au lit qu'à ses chaudrons. En même temps, la matière première devenant plus abondante, les industries solidement établies et bien connues à l'échelle nationale, offraient une concurrence féroce. Des problèmes de personnel compliquant aussi la bonne marche de l'entreprise, les propriétaires eurent la sagesse de liquider le tout avant d'encourir de fortes pertes.

Rappelons que ce sont les actionnaires de la confiserie qui, pour abriter leur petite manufacture, ont construit la première bâtisse qui se trouve au nord de la voie ferrée sur le côté ouest de la rue Champlain.

Manufactures d'engrais alimentaires

En 1937, M. Philippe Lefebvre vendait sa boulangerie pour entreprendre une nouvelle industrie chez nous. Il achetait alors un malaxeur et une moulange ainsi qu'un puissant moteur Diesel dans le but de mettre sur pied une fabrique d'engrais alimentaires pour les bestiaux. En quelques années, il fit une réussite de son entreprise dont les produits furent bientôt connus à plusieurs milles à la ronde.

Quand il fut immobilisé par la maladie, son fils Laurent prit la relève. Dans la suite, cette entreprise a été exploitée par Aurélien Lalonde, Roland Leduc et, finalement, par A. Lortie & Fils.



Tannerie

Notre paroisse eut jadis sa tannerie; elle fut mise en opération par M. Augustin Chénier à peu près à l'endroit où se trouve aujourd'hui le n° 102 de la rue Champlain-nord.

Nos derniers tanneurs furent les frères Zoel et Léon Descôteaux.



Cette bâtisse fut construite pour loger la Confiserie de Bourget. Occupée maintenant comme résidence, elle est située sur la rue Champlain-nord du côté ouest près de la voie ferrée.

(Photo: Ch.-A. H.)

Colporteurs et commerçants

Certains des marchands ayant le mieux réussi à Bourget ont commencé leur carrière en colportant de porte en porte. Ces gens ont raison d'être fiers de leurs débuts, si humbles qu'ils aient été. Ils ont bâti eux-mêmes leur commerce en y apportant une énergie et une persévérance qui ont couronné leurs efforts par le succès.

Aldéric Sicard aimait rappeler comment, au temps de la grande dépression, et presque adolescent encore, il colportait en bicyclette. À sa mort, il était cependant l'un des plus gros propriétaires fonciers de Bourget.

À ses débuts, Albert Lortie a pendant un bout de temps colporté des viandes dans Bourget et les paroisses avoisinantes. Les contacts qu'il a fait sur la route lui ont permis de monter un des commerces les plus florissants qu'ait connu Bourget.

Pour Paul Labelle et Conrad Houle, le colportage a été un tremplin qui les a lancés dans

la voie des bonnes affaires. Il nous est impossible de faire l'historique de tous les colporteurs, mais qu'on nous permette d'en signaler au moins un ici.

Colporteur dans la capitale

Durant une couple d'années, soit vers le début de la décennie de 1930, notre concitoyen, Eugène Dubé, fut colporteur dans la capitale nationale.

Deux chevaux tiraient sa charette chargée de fruits et légumes qu'il achetait au prix du gros sur le marché «By». Son frère, Jules, et un ami dénommé Grenier allaient solliciter aux portes pendant qu'il conduisait l'attelage et criait de sa voix de stentor: «Pommes, choux, carro...ttes! Fruits, légumes, à ven...dre!»

La tournée commençait à 5 h 30 le matin pour se terminer entre huit et neuf heures le soir: cela se répétait quatre jours par semaine.

Le soir, pour ne pas rester avec un excédent de stock, on offrait des spéciaux: ainsi, il fallait vendre à 15¢ la chaudière, les pommes qui en commandaient 25¢ le jour. On sacrifiait les barils, eux à 75¢. Il fallait bien se débarrasser des contenants aussi; alors, les sacs à patates vides s'écoulaient à 35¢ la douzaine, les petits paniers de quatre pintes à 20¢ la douzaine et les gros de douze pintes à 25¢ la douzaine.

Le petit monde de nos commerçants

L'un des plus anciens acheteurs ambulants de volailles dont nous ayons gardé le souvenir, était le père Lachaine qui venait d'Ottawa en voiture à cheval pour se stocker en volaille destinée à être vendue au marché By.

Ou se souvient aussi de Sam Catkin qui, en plus des volailles, achetait les peaux de bestiaux. Sur ses vieux jours, un nommé Butler de Caledonia lui fit une rude concurrence.

Nombreux sont ceux qui se rappellent encore d'Harry Clark, un bilingue qui vendait du «linge» de femmes et d'enfants, même des «robes de fourrure» pour les «cutters». Un jeune vendeur itinérant dont on ne se rappelle que le prénom, William, offrait aussi des vêtements de porte en porte.

Pendant de nombreuses années, des gens de St-Joseph du Lac passèrent dans les rangs pour y vendre des pommes tombées provenant de leur paroisse.

Les gens du temps n'ont pas oublié qu'Albini Parent vendait de la viande sur la route, et qu'Emery Boudreau faisait de même pour le poisson durant la période du carême.

À un certain moment, au grand dam des marchands de Bourget, Ovila Séguin, marchand de St-Pascal, circulait dans nos chemins de concession avec tout un stock d'épicerie, traînant même avec lui un baril de mélasse qu'il vendait «à la mesure».

Enfin, les plus gros commerçants d'autrefois ont sans doute été ceux qui achetaient et vendaient des animaux. Dans ce domaine, se sont illustrés Alfred Auger et son fils Émilien, de même que Raouï Chaloux, sans compter ceux d'autres paroisses qui venaient faire des incursions dans leur territoire. Nous nous rappelons qu'au plus creux de la grande dépression, Alfred Auger avait chargé à l'automne, un «char» de vaches maigres dites «canneuses» qu'il avait payées trois dollars chacune, rendues à la voie d'évitement.

Magasins généraux et autres

Le marchand général était l'un des premiers hommes d'affaires à suivre le colon dans une paroisse nouvelle. Comme tous les nouveaux centres, The Brook reçut donc les précurseurs du commerce peu après les pionniers du sol.



Ancienne boratte à beurre actionnée au pied.

(Photo: Ch.-A. H.)



La maison de la Ferme Avicole Gadouas, au coin des rues Champlain et Lévis a déjà servi à l'exploitation de commerces comme en font foi les vitrines qu'on y voit ici. Mentionnons un monsieur Lofontaine, Pascal Guindon et Bernard Lalonde qui y ont fait affaires.

(Gracieuseté: F.C.L.)

M. France Leblanc fut le premier à ouvrir un comptoir chez nous. Au début, il s'installa près du «Brook» sur le bord du chemin de la quatrième concession, là où se trouvait la vieille maison de Moïse, puis d'Aldéric Sicard. Par la suite, il déménagea son commerce dans la troisième concession à peu près à l'endroit où résidèrent Adélar, Patrick et Guy Schnupp. Il

fini par s'établir dans la maison qui fait face à l'église et qui est actuellement occupée par des bureaux loués de Gilbert Labelle.

Deux marchands israéliites s'installèrent aussi très tôt à Bourget: l'un, surnommé le «Juif noir», dans la maison des Sicard dont il vient d'être question, et l'autre, le «Juif rouge», n

dénoté Solomon, qui aurait été un grand rabbin et qui demeurait au village. Rappelons que Jimmy Charette succéda au «Juif noir».

La liste complète des anciens marchands de Bourget serait longue et presque impossible à établir. Qu'on nous permette cependant de mentionner les suivants qui ont longtemps été au poste: Joseph-Edmond Langlois, Alfred Goulet, Arthur Lalonde, Alphonse Boudreau, Joseph-Hector Boudreau, Octave Perron, Pascal Guindon, Albert Lortie, Ubaldine Langlois-Lalonde, Antonin Lalonde et Fernand Lortie.

On a déjà fait mention encore de marchands du nom de Fortier, Lapointe et Lafontaine. Dans la bâtisse de la «vieille école», au n° 35 Champlain-nord, avant 1950, un commerce d'épicerie-dépanneur a aussi été exploité successivement par Ovila Boudreault, Lorenzo Cousineau et Bernard Lalonde.

En un passé plus récent, une épicerie située au n° 72 de la rue Champlain-nord a été exploitées consécutivement par Patrick Lalonde, Donat Boudreault, Ovila Tassé et René Scott.

Enfin, signalons des magasins de meubles qui ont déjà fait de grosses affaires à Bourget, plus particulièrement ceux d'Aldéric Sicard, de Donat Paul, de Roland Lortie et de Jean-Gilles Chartrand.

Bâtisse ancienne, accueil personnalisé

Quand Augustin acheta le commerce de son frère Armand, il devenait propriétaire d'une bâtisse ayant un long passé historique.

Jadis, le même local était une fromagerie qu'exploitait Moïse Gendron, grand-père de notre ancien médecin du même nom. Dans la suite, elle a passé, en autant que nous nous le rappelons, aux mains des fromagers Albert Hébert, puis Joseph D. Polvin. Au début des années «quarante», la Coopérative laitière acheta ce commerce et le déménagea dans une belle fromagerie moderne qu'elle fit construire à l'extrémité est du village, bâtiment qui est devenu aujourd'hui la propriété de Jean-François Sicard.

Ayant servi ensuite aux activités de la Coopérative Avicole puis de la Coopérative Agricole, la vieille fromagerie Gendron a fini par être acquise par Conrad Houle qui y vendait des marchandises de plomberie et des télévisions. À Conrad, succéda son gendre, Roméo Chartrand, puis le très entreprenant Armand Legault qui y installa un commerce de dépanneur.

Quand Armand abandonna les affaires, il

trouva facilement un acheteur, le 5 février 1981, dans la personne de son frère, Augustin.

«Gus» et son épouse, Lisette, offrent un service personnalisé à leur clientèle. Ils savent s'arrêter pour causer et écouter. Dans un milieu

moderne, ils créent une atmosphère ancienne, celle des épiceries de jadis. En plus de votre commande, quand vous sortez de là, vous emportez quelques nouvelles comme lorsque vous faisiez vos emplettes au magasin général d'autrefois.



Gus et Lisette Legault, dépanneurs de la rue Laval-est.



La boulangerie au temps des Shaffer. Au centre, chapeau à la main, on reconnaît Napoléon (le père).

Le bon pain de chez nous

La boulangerie Shaffer

La boulangerie de Bourget fut fondée par Napoléon Shaffer en 1902. Quelques années plus tard, soit en 1910, Alfred en devint copropriétaire avec son père. Ce commerce fut très prospère pendant de nombreuses années; on y cuisait le meilleur pain de la région. Même les boulangers d'Ottawa venaient à Bourget rencontrer les propriétaires pour essayer d'obtenir le secret de leur réussite.

Mais, en plus de produire le pain, il fallait le distribuer. Le métier de livreur de pain dans les villages et les rangs environnants était très dur à cette époque. Alfred Shaffer a donc connu les pires misères dans des chemins impraticables et par des hivers excessivement rigoureux. Il était reconnu pour être très généreux et des plus serviable. Tout en livrant son pain à Pendleton et St-Pascal-Baylon, il fut souvent obligé de secourir des gens âgés ou malades, surtout durant la fameuse grippe espagnole; il aida alors nombre de personnes atteintes de cette terrible maladie, soit en allant leur porter à manger, soit en allumant leur poêle. Sans crainte de la contagion, il entra dans les maisons et offrait son aide aux personnes alitées.

Ce commerce prospère et d'excellente réputation fut vendu au printemps de 1930 à Philippe Lefebvre.

Sous l'administration de deux beaux-frères

En 1930, la boulangerie passait donc aux mains de Philippe Lefebvre qui la garda pendant sept ans puis la revendait à son beau-frère, René Drouin, en 1937. Celui-ci tint bon à pétrir notre pain quotidien jusqu'en 1968 alors que

Fernand Lalonde, boulanger de Plantagenet, se porte acquéreur de l'entreprise.

Les Lalonde, nos pourvoyeurs de pains

Fernand Lalonde continua à opérer la boulangerie pendant quatre ans, puis vendit ses bâtisses en 1972 alors que cessa la production locale.

Jean-Pierre, fils de Fernand, qui a commencé à livrer du pain pour son père en 1968, acheta les affaires de son paternel quand celui-ci ferma boutique en 1972. En outre, il fit l'acquisition de la route de pain Dalkeith de Ronald Martin et installa son entrepôt chez le dépanneur Armand Legault. Plus tard, la même année, il se bâtit une maison sur la rue Cartier et y installa son entrepôt.

En 1977, Jean-Pierre achète le commerce de «fèves au lard» fondé par son père et il commence à engager des employés. Aujourd'hui



Immédiatement après une chute de neige tardive, à la fin de mars 1939, René Drouin arrive pour livrer de son pain au magasin A. O. Lalonde.

(Gracieuseté: F.C.L.)



Jean-Pierre Lalonde, en face de sa maison, avec quatre de ses véhicules-moteurs.

(Photo: Ch -A. H.)

Entreprises familiales devenues société d'amis

Le commerce opéré sous le nom de Serden est vraiment, à tous les sens, un «magasin du coin».

C'est probablement au tournant du siècle qu'Alfred Goulet acheta le magasin général qui s'y trouvait pour en faire bientôt une entreprise florissante. En 1918, il le fit reconstruire en même temps qu'une belle grosse maison en brique, à côté. Vers 1935, la maison brûlait et les propriétaires se firent aménager un logis, au haut de l'établissement, avec balcon en façade et sortie par un escalier extérieur. Après, l'on reconstruisit, mais en proportions plus mo-

Suite de page précédente

d'hui, il en a trois à son service, et ses ventes, qui étaient de \$600 par semaine en 1968, sont passées à \$6.000 en 1984.

Le commerce des «fèves au lard» marche rondement comme celui du pain: en effet, il écoule une moyenne de cent chaudrons par semaine.

Les gens de ma génération se rappellent encore combien il était agréable, en allant à l'école, de passer au coin de la boulangerie et de s'y emplir les poumons des effluves odoriférants du bon pain de Bourget.

destes et sur le même solage, une nouvelle maison où emménagèrent Donat Goulet et son épouse Edna Blondin avec leurs premiers enfants. Le magasin était exploité sous le nom de A. Goulet et Fils.

En 1953, Albert Lortie, qui était lui-même propriétaire d'un magasin général au coin opposé des rues Champlain et Laval (site du présent bureau de poste), fit l'acquisition de la propriété de son concurrent et s'y installa. Les Goulet déménagèrent en ville et les Lortie firent démolir leur vieille bâtisse. Opérant sous la raison sociale Albert Lortie et fils, ce commerce resta plus d'une vingtaine d'années aux mains de la famille. Il était la propriété de Fernand Lortie lorsque, le 20 septembre 1976, la société Serden en fit l'acquisition.

Les nouveaux propriétaires, Lortie et Bélanger, ont formé le mot qui désigne leur association en mariant les trois premières lettres de leurs prénoms respectifs: SERge et DENis: SERDEN.

Serge et Denis en sont venus à se grouper ainsi pour partir en affaires, d'abord parce qu'ils étaient des amis de vieille date, ayant été à l'école ensemble, ils se sont toujours entendus parfaitement bien: en outre, ils ont conti-

nuellement senti un attrait partagé et très fort à l'endroit d'un tel commerce; par ailleurs, leur formation de mécaniciens et d'électriciens leur permet de réduire de beaucoup les frais d'entretien, surtout pour ce qui est de la réfrigération.

Aujourd'hui, la désignation Serden Red & White indique leur affiliation au groupe d'épiciers unis sous cette appellation.

Les principales marchandises offertes par l'ancien proprio étaient les épicerie, la quincaillerie et des vêtements. Aujourd'hui, la priorité est accordée à l'épicerie, y ajoutant boulangerie, pâtisserie et location de vidéo.

Les amis Lortie et Bélanger avaient d'abord eu l'intention de se porter acquéreur du dépanneur Armand Legault, mais ils ont eu la hardiesse d'acheter encore plus gros afin d'éliminer un fort concurrent. Maintenant, ils opèrent aux mêmes jours et aux mêmes heures que les commerces de dépannage.

Avant-gardistes, Serge et Denis font preuve de l'audace de leur jeunesse. Le 14 février 1984, ils ont ouvert à Moose Creek, une succursale qu'ils exploitent sous le même nom de Serden.

En plus des deux patrons, ces entreprises florissantes sont sources d'emploi pour huit personnes à Bourget et trois à Moose Creek.



Le magasin Serden, successeur des entreprises familiales Alfred Goulet & Fils et Albert Lortie & Fils.

(Photo: Ch.-A. H.)



Magasin acheté de Wilfrid Gagnier en 1922.

Trois générations sous le même pignon

L'histoire du lot où est établi le marché Richelieu ne date pas d'hier. En effet, au tournant du siècle, coincé entre le terrain de l'hôtel et celui de la fabrique, il a servi de site à une boutique de forge où, entre autres, Pit Charette, Philippe Tassé et Omer Beauchamp ont exercé leur métier.

Il nous est impossible d'indiquer la date du premier magasin qui y a été ouvert. On nous disait que Philias Giroux y avait déjà tenu boucherie avant que Wilfrid Gagné (fils d'Arthur, père) lui succède, mais il est impossible de le certifier.

En 1922, âgé de vingt-sept ans, Albert Lalonde vendait sa ferme à Clarence-Crèek pour acheter la propriété et le commerce de Wilfrid Gagné à Bourget. Ayant agrandi la bâtisse, il construisit à l'arrière une glacière en forme de tour pour entreposer, en hiver, de la glace enveloppée de bran de scie, qui servirait en été à alimenter son réfrigérateur à viande.

Une douzaine d'années plus tard (1934), il installe en façade, au coin nord-ouest de son lot, un petit restaurant d'été du type connu dans le temps sous le nom de «Petit Rex». Cet endroit devient bientôt le rendez-vous des jeunes et sert même de point de rencontre aux gens après les messes du dimanche.

Durant la deuxième guerre mondiale, Albert Lalonde devient fournisseur de viandes pour les cuisines de l'école d'aviation de l'aéroport de Pendleton.

Resté trente-deux ans au poste derrière son comptoir, Albert vend le commerce à son fils Guy, en 1954.



Premier agrandissement.



Deuxième agrandissement.

Celni-ci l'agrandira trois fois. La première rénovation importante transforma le petit magasin, où les commandes de chaque client étaient remplies et facturées sur un comptoir, en centre de détail moderne, le premier libre-service (self-serve) du canton de Clarence.

La deuxième étape consista à organiser une boutique de vêtements pour toute la famille et, lors de la troisième transformation, il doubla la superficie de son commerce.

Après avoir passé un quart de siècle à la direction de l'entreprise, en 1979, Guy la vendit à son fils François. L'année suivante, en 1980, ce troisième Lalonde devint actionnaire du groupement Metro-Richelieu, desservant alors la population environnante sous la bannière «Richelieu».

En 1981, François refit la façade de son magasin à neuf, puis en modernisa les installations et le matériel d'exploitation.



Troisième agrandissement.



Le Coin du Poulet, propriété de Marcel et Carole Sabourin.

(Photo Ch-A H)

« Avant d'aboutir aux Sabourin... »

Après avoir questionné l'un et l'autre, nous avons réussi à classer les renseignements reçus pour établir les origines du « Coin du Poulet ». C'est une propriété qui a passé par plusieurs mains. Malheureusement, nous ne pouvons pas vous fournir la plupart des dates.

On nous a dit que la bâtisse en pièces qui s'y trouvait à l'origine, avait été bâtie par un juif du

nom de Solomon.

Impossible de savoir si elle a eu d'autres propriétaires avant d'être acquise par un dénommé Roussin, tailleur de son métier. Ensuite, c'est une M^{me} Céline Bernard (mère de Rosaire) qui l'a achetée pour y tenir restaurant.

Par après, cette place a été occupée successivement par un nommé Miron, qui était peintre,

et Xavier Éthier qui était cantonnier. Après quoi, M^{me} Bernard y revint ouvrir encore un restaurant. Puis elle vendit ce bien à Philias Giroux qui y exploita une boucherie. Après plusieurs années, Giroux céda l'emplacement à Donat Paul qui démolit la bâtisse de pièces pour bâtir un « bloc » beaucoup plus gros où il installa un magasin de meubles. Dans la suite, la famille Albert Lortie s'en porta acquéreur et Roland (Ti-Rol) y passa une dizaine d'années (1957-1967) à vendre de l'aménagement comme son prédécesseur, tout en étant bijoutier.

Le propriétaire suivant fut Thomas Payant qui rêvait d'en faire de grandes choses, même d'y installer un magasin de la Régie des liqueurs de l'Ontario mais, ne réussissant pas à faire aboutir ses projets, il céda l'endroit par contrat à Rachele et Léo-Paul Doré qui y ont ouvert un restaurant connu sous le nom de « Le Gourmet ».

En 1978, les Doré vendirent leur fonds à Jeannette et Roland Sabourin de Rockland qui ont continué dans la restauration sous l'enseigne « Rolly's Take-out ». En 1979, ceux-ci transférèrent leur commerce à un de leurs fils, Marcel, et sa femme, Carole, qui continuent à l'exploiter sous le nom de « Coin du poulet ». Les jeunes Sabourin sont au poste depuis maintenant six ans; ils s'en disent heureux et leurs clients aussi.



Quatrième agrandissement: Marché Richelieu.

(Photo Ch-A H.)



Marcel aime les hauteurs.

(Photo: Ch.-A. H.)

Cédons l'antenne à Marcel!

Mais oui, pourquoi pas? — Passons l'antenne à Marcel qui vous racontera lui-même comment il est devenu expert en télévision et est en train de le devenir en électronique.

Ici, donc, Jean-Marcel Sicard qui vous raconte sa carrière.

Quand j'étais petit gars, les appareils de radio et de télévision n'étaient pour moi que des instruments de distraction; je ne m'imaginai jamais qu'ils me deviendraient un moyen de gagner ma vie.

Le métier m'est venu petit à petit. J'ai commencé à fouiller les entrailles de ces mécaniques là d'abord pour remplacer des batteries, puis ensuite pour raccorder des fils qui ne connectaient plus, et enfin pour changer des tubes épuisés. Mes parents, voyant que j'avais des dispositions pour tout ce pataclan-là, m'encouragèrent à suivre un cours d'un an à l'Institut Teccart de Montréal.

De retour à Bourget, je travaillai pour mon père qui était vendeur de télévisions. En 1961, aux fins de m'encourager, mon généreux pater me permit de travailler à mon compte en me

laissant occuper une section de son magasin. En 1975, lorsque son commerce fut vendu, j'occupai un local dans l'immeuble de mon frère, François, au n° 30 de la rue Laval-est. Puis, en décembre 1983, je fis l'acquisition de l'ancienne maison «Primeau-Labrosse-Chénier» au n° 48 de la rue Champlain-sud pour y installer mon atelier. Là, j'ai surtout l'avantage d'être le voisin de ma femme plus souvent qu'aux repas et la nuit, car notre résidence est juste à côté de ma boutique.

La science de la télévision c'est une affaire à n'en plus finir: l'électricité et l'électronique ça change continuellement; aussi, je suis toujours en cours de recyclage; c'est intéressant mais astreignant.

Mes amis qui m'appellent le «Grand Marcel» disent que je suis long comme une antenne, probablement parce que ma spécialité est de monter des tours-antennes: il paraît qu'il n'y en a pas gros pour «m'accoter» en ce domaine-là.

À propos, quand vous passerez à mon atelier «Service de T.V. Sicard», arrêtez pour jaser quelques minutes... j'aime bien ça, vous savez!

Où quincaillerie et chaussures font bon ménage ensemble

Robert Legault fit un détour par Cheney avant de venir s'installer à Bourget. En effet, il a exploité, pendant quatre ans (1974-1978), l'épicerie du coin au hameau voisin. Il l'a développé de façon remarquable puis, un jour, désireux de travailler à des heures régulières et normales, il vendit son commerce de réparateur pour venir exploiter une quincaillerie chez nous.

Donc, en 1978, il se construisit un grand et beau magasin de 40 pieds par 90, plus un bureau, sur le chemin de Russell à environ un mille et demi de notre village. Il s'affilia alors au groupe «Pro Hardware» et ouvrit son comptoir en janvier 1979. On y trouve beaucoup de marchandises que les Bourgetains devaient aller chercher en ville auparavant.

Il va sans dire que son épouse, Micheline, lui est une aide précieuse et compétente. Son esprit d'initiative lui a fait obtenir, de Robert, une section du magasin où elle exploite, depuis le printemps 1983, une boutique de chaussures dont manquait beaucoup Bourget depuis la disparition des magasins généraux et la fermeture du commerce de Micheline Richer.

En novembre 1979, les Legault commençaient à se construire, près de leur magasin, une magnifique résidence où ils ont emménagé en janvier 1980.

Depuis un an, Robert vend et installe des antennes paraboliques. On dit aussi qu'il nourrit encore d'autres projets d'avenir.

Robert Legault appartient à une famille qui a le don du commerce. Ses frères Armand et Augustin nous sont déjà bien connus comme réparateurs.



Sourire aérien de Marcel.



Le magasin «Pro» sur le chemin de Russell.

(Photo: Ch.-A. H.)



Garage Bernard Valiquette dans la troisième concession.

Centre de mécanique dans le «Trois»

Qui se serait imaginé, il y a une vingtaine d'années, que viendrait bientôt un temps où les industries plutôt rares de notre village déborderaient jusque dans la troisième concession. Et pourtant c'est fait!

En effet, depuis quelque sept ans, nous avons

un garagiste chevronné qui exploite un établissement moderne, en pleine campagne, dans le «Trois».

Bernard Valiquette a toujours travaillé dans les moteurs. Il a commencé, petit gars, à «tarauter» et «détauter» avec son père qui était

propriétaire d'un garage en ville.

Après son cours secondaire, il a fait des études en mécanique à l'École Technique d'Ottawa. Dans la suite, il a été à l'emploi de «Cyrville Chrysler Automobile» où il fut gérant du département des pièces de rechange avant d'être envoyé sur la route comme vendeur de la même marchandise aux garagistes de la région.

Un jour, Bernard vint s'installer à Bourget avec son épouse Gisèle, descendante d'anciens Bourgetains (Schnupp). En 1977, il construisit la première section de son garage dans la troisième concession puis, trois ans plus tard, il faisait plus qu'en doubler la superficie. Ce vaste édifice peut contenir une douzaine de voitures à la fois. On y fait des réparations générales de machines agricoles et de véhicules automobiles; on y répare beaucoup d'autobus scolaires. Bernard est aussi autorisé à exécuter des contrôles de sécurité.

Cette entreprise, qui est exploitée sous le nom de «Garage Bernard Valiquette Liée» emploie un personnel de cinq personnes dont Gisèle, qui est secrétaire-trésorière, comptable et commissionnaire, ainsi que Marc, fils du patron qui est apprenti mécanicien.

On se rappellera que Bernard Valiquette a déjà donné des cours de mécanique dans le cadre du programme d'éducation des adultes.

Ici, on débosselle!

Fils d'Aldéric Sicard, un homme incroyablement entreprenant, François décida tôt qu'il n'attendrait pas d'être vieux pour se tirer d'affaire seul. De fait, à vingt-deux ans, on le trouve déjà à la tête d'une entreprise de débossage dont il s'est fait un bon gagne-pain.

Il a commencé son apprentissage dans le métier en travaillant au garage Louis-Philippe Lafleur de Clarence-Greek. Après y avoir fait un an de pratique, il alla suivre un cours de trois mois au Collège Algonquin, à Ottawa, puis retourna s'entraîner chez Lafleur pendant deux autres années. Suffisamment compétent alors, il se présenta aux examens du Ministère du Travail et y décrocha son certificat officiel de débosseur.

En 1969, son père qui était devenu propriétaire de l'ancienne fromagerie coopérative au n° 30 Laval-est, lui cède ce bâtiment qu'il modifie, y créant un atelier bien organisé pour le débossage et le peinturage des voitures, commerce qu'il exploite sous le nom de «Sicard Body Shop».

François est un gars qui aime travailler seul. Quatre-vingt-dix pour cent de ses contrats lui viennent d'estimations présentées aux compagnies d'assurance.

À l'étage de son édifice, se trouvent trois logis: le sien et deux autres pour lesquels il trouve facilement des locataires.

L'édifice de François Sicard a logé, pendant plusieurs années, l'atelier de télévision de son frère Marcel. Maintenant, c'est un club privé qui a loué le local et en a fait une salle de billard.



Autrefois, c'était la fromagerie, aujourd'hui, c'est chez François Sicard.



Atelier de débossage dans l'ancienne fromagerie.

(Photo Ch.-A. H.)



Réjean Côté à son bureau.

Il y a golf et Gulf

Si Réjean Côté aime le golf, il ne doit pas pouvoir s'en payer trop car il est très attaché par son entreprise Gulf.

Toute la belle installation qu'il exploite présentement au coin sud-est des rues Champlain et Laval est une réalisation assez récente, mais l'histoire de ce site révèle un long et très riche passé.

Aussi loin qu'on se le rappelle, ce coin était occupé par la « maison basse et misérable » de M^{lle} Mathilde Martel. Quelques citoyens y ont déjà tenu magasin.

En 1885, un M. Hébert y exploitait une sellerie et notre premier curé, M. Talbot y logeait au grenier.



Intérieur du garage Gulf-Côté.



Le garage Gulf-Côté au coin des rues Champlain et Laval.

On nous a dit qu'Arthur Viau y a commencé à gagner sa vie lorsqu'il vint s'installer comme barbier à Bourget. Nous savons aussi que M^{me} Céline Bernard en a déjà été propriétaire et qu'en quittant l'endroit elle le vendit à un Grec.

Il nous a été impossible de retracer tous les occupants du coin. Nous savons cependant qu'il y a déjà beaucoup d'années de cela. Napoléon Martel y transporta la bâtisse de la Cie Russell Lithia, à partir de la deuxième concession (près de la voie ferrée) et qu'il la transforma en garage. Son gendre, Ernest David (époux d'Hélène), y a été mécanicien et plusieurs autres aussi, particulièrement Joseph Richer.

Après que Rhéal Perron eut acquis cette propriété, parmi les mécaniciens qui y ont fait les plus longs stages, mentionnons Louis-Philippe Lafleur et Sylvio Laroche.

Un malencontreux incendie, survenu le 5

janvier 1973, détruisit la bâtisse alors que les affaires marchaient rondement.

Fortement ébranlé par cette épreuve, Rhéal refusa d'envisager les tracas d'une reconstruction. Il acheta plutôt, d'Isidore Lamarche, un petit poulailler facilement transportable, l'installa non loin des pompes, en fit son bureau et continua à vendre de l'essence tout en offrant un minimum de services et en détaillant quelques nécessités pour l'entretien des voitures.

En 1974, Rhéal vendit l'entreprise à Honoré Côté qui la tint à aller pendant trois ans puis la revendit à Gérard Longtin. Au bout d'un an, celui-ci la céda (1978) à Réjean Côté; celui-ci avait été chauffeur d'autobus pendant les cinq années précédentes. En 1981, le nouveau propriétaire entreprit la construction d'un haut garage mesurant cinquante pieds sur trente, ainsi qu'une maison de trente pieds par trente; puis, en 1982, il s'installa pour la vente du gaz propane.

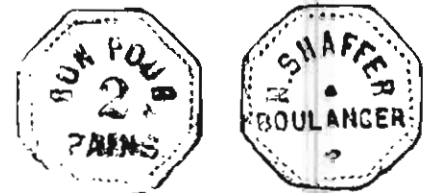


Réjean au service de la clientèle.

(Photo: Ch.-A. H.)



Depuis 1981, le garage Gulf est connu comme l'Atelier du Silencieux. Cette entreprise du coin assure de l'emploi à plein temps pour cinq personnes en plus d'occuper des étudiants en été. C'est une belle réussite dont Réjean Côté mérite d'être félicité.



Les pitons

Pour ceux qui ne le savent pas, un numismate est un collectionneur de monnaies et de médailles.

Il y a quelques années, arrivait une lettre adressée au «bibliothécaire de Bourget». Elle venait d'un numismate de la région de St-Catherine. Ces gens collectionnent même des jetons que certains vendeurs utilisaient autrefois dans leur commerce. Notre correspondant voulait donc des renseignements sur des pièces qu'il venait d'acquérir pour sa collection et qui provenaient de l'ancienne boulangerie Shaffer de Bourget.

Ces jetons étaient aussi appelés pitons ou bons, mais leur désignation la plus populaire était celle de «token» (en anglais) prononcée «loquene» à la canadienne. Ils étaient habituellement faits de métal ou d'un matériel s'apparentant au plastique, et leur forme était ronde, carrée, ovale ou octogonale. Les ménagères du temps en achetaient ordinairement assez pour les besoins d'une semaine: elles s'épargnaient ainsi l'ennui d'avoir à se soumettre au tracas de la remise du change à chaque livraison de pain ou de lait.

Les pitons étaient aussi moins intéressants à voler que la monnaie pour ceux qui se spécialisaient à subtiliser le contenu des bouteilles vides avant le passage du laitier.

Afin de satisfaire le collectionneur de St-Catherine, on lui traduit ce que contenait l'album Bourget Diamantaire au sujet de Napoléon Shaffer, en y ajoutant quelques renseignements obtenus de parents et d'amis de sa famille.

Quelques mois plus tard, notre numismate, heureux de l'information reçue, faisait parvenir à son répondant une copie de l'organe officiel de son association où était publiée la documentation qui lui avait été envoyée.

Rappelons qu'Isaïe Labrosse, laitier de Bourget, a aussi utilisé des pitons pour son commerce.



Service de propane à l'arrière du garage.

(Photo: Ch.-A. H.)



Résidence de Réjean, attenante au garage.

(Photo Ch.-A. H.)



Reynald Lortie et son fils Roch, assistant gérant de bureau.

Louis Perron comme gérant puis, en 1978, il devint agent pour la « maison mère » Gulf.

En avril 1983, Reynald forme la compagnie « Les Pétroles Lortie, Inc. » dont il devient le président; sous cette raison sociale, il obtient une franchise de revendeur (reseller) pour les produits Gulf.

Lucille, épouse de monsieur le président, est employée à plein temps à la tenue de livres et au contrôle de l'ordinateur. Ses deux fils sont aussi des permanents de l'entreprise: Roch, comme assistant-gérant du bureau, et Marc, qui est en charge des livraisons, conduit aussi les camions. Monique Lefebvre-Laroche a succédé à son mari et travaille régulièrement à temps partiel tandis que Roger Auger est un employé saisonnier durant la forte période de l'hiver.

En plus d'un local de bureaux et d'un entrepôt, sur la rue Champlain-nord, au village, les

Les Pétroles Lortie, Inc.

Selon des gens qui semblent bien s'y connaître, de nombreux indices font présumer qu'il se trouve au moins un peu de pétrole sous le sol bourgeois, mais probablement jamais assez pour en faire l'Arabie du Canada.

Toutefois, nous avons un commerce à forte connotation pétrolière dont le grand patron n'est pas un scheik musulman mais tout simplement notre très abordable Reynald Lortie.

Reynald ne prévoyait pas de devenir chef d'une telle entreprise lorsqu'en 1971, il s'est engagé comme camionneur pour Perron-Gulf. Le premier décembre de la même année, Aldéo Perron vendait ses intérêts à Gulf Canada Ltée, mais notre Lortie continua à travailler sur les camions jusqu'en 1973, alors qu'il devint expéditionnaire (dispatcher). En 1975, il remplaça



Camions de livraison en face de l'entrepôt du village.

Pétroles Lortie, Inc. possèdent, aux abords de la voie ferrée, un enclos bien clôturé où sont commodément installés six réservoirs géants. Deux camions font les livraisons.

Outre l'essence, les Pétroles Lortie, Inc. vendent de l'huile à chauffage, des lubrifiants de toutes sortes, des pneus, etc., etc.



Madame Lucille à l'ordinateur.



Réservoirs d'entreposage près de la voie ferrée.



Faisant le plein pour des livraisons.

(Photo. Ch.-A. H.)



Garage Deral: Sous le signe d'un coquillage.

Sous le signe d'un coquillage

Stratégiquement situé, à la sortie du village pour ceux qui se dirigent vers Ottawa, et à son entrée pour ceux qui en reviennent, le garage Deral date déjà d'un quart de siècle. En effet, c'est Lorenzo Lauzon qui le fit construire en 1960 alors qu'il obtenait une franchise Shell (coquillage).

Ce vaste édifice moderne comprend une double aire de réparations, un bureau et beaucoup d'espace d'entreposage en plus d'un logis à l'étage. Son vaste terrain lui confère un cachet de confort et d'efficacité. Le poste d'essence compte deux pompes.

À un certain moment, Lorenzo, dont la santé laissait à désirer, loua son entreprise à Fred Robillard qui était associé à un monsieur Zeuli, mais trois mois après, le locataire lui remettait son garage.

En 1974, Gérald Dutrisac fit l'acquisition de ce commerce qu'il exploite encore sous le nom de Garage Deral. Il a créé cette appellation en prenant la première lettre de son nom de famille qu'il a fait suivre des lettres de son prénom après en avoir laissé tomber la première et la dernière.

Gérald Dutrisac offre tous les services que l'on trouve habituellement disponibles dans les bons garages de réparations générales. Son bras droit, depuis plusieurs années, est Luc Lalonde, mécanicien; il recourt régulièrement aussi aux services d'une équipe de pompistes à temps partiel; présentement, elle est formée de Charles Lepage, Denis Scott et Stéphane Boyle.



Livraison à la ferme de Lucien A. Lepage

(Photo Ch.-A. H.)



Les réserves de la «Petite Arabie de Bourget».

(Photo Ch.-A. H.)



Parc d'autobus Leroux (1983).



Denis et Jean-Guy Leroux, les propriétaires.

(Photo: Ch.-A. H.)

Le parc d'autocars Leroux

Il y a quelques années, quand vous alliez à Paris, vous vous promeniez en autocars. mais, de retour au Canada, c'est en autobus que vous vous baladiez même s'il s'agissait de véhicules semblables.

Que ce soient des autocars plutôt que des autobus, selon la vieille expression, on peut dire que la famille Aurèle Leroux en a « un puis un autre ».

En effet, le parc d'autobus des Leroux compte aujourd'hui trente-deux unités et il offre de l'emploi à trente personnes. Mais, avant d'en venir là, Aurèle et ses enfants ont fait du chemin.

De 1955 à 1966, Aurèle Leroux, fils d'Onésime, a été conducteur d'une niveleuse pour le canton de Clarence. En 1964, il se hasarda à obtenir une route scolaire en achetant un autobus pour faire le transport des élèves.

Pendant la période 1966 à 1974, il se procura un camion, une chargeuse, une pépineuse (back hoe) ainsi que plusieurs routes scolaires.

En 1967, il incorpore son entreprise sous le nom d'Aurèle Leroux Ltée. En 1976, il se défait du camion et de la chargeuse pour concentrer ses activités sur les autobus d'écoliers. Il achète alors des routes scolaires, aux niveaux primaire, secondaire et public, lui permettant d'utiliser quinze autobus. En 1979, il vend ses intérêts à ses fils Jean-Guy et Denis qui font incorporer l'exploitation de leur parc de seize autobus sous le nom de Leroux Bus Line Ltd. Les nouveaux propriétaires ne sont âgés respectivement que de 21 et 23 ans lorsqu'ils prirent la direction de cette entreprise.

Aurèle a acheté son premier autobus pour le transport de passagers non écoliers en 1973. Aujourd'hui, en 1984, il conduit encore un autobus pour voyages organisés.



Une partie du « parc-moteur » d'Aurèle Leroux au temps où il avait une pépineuse.



Garage de réparation de carrosseries Larocque. (Photo Ch -A. H.)

Double entreprise des Larocque

En 1971, Hector Larocque achète «par photo», de la Société du Crédit Agricole, dans la troisième concession, la terre d'Urbain Larocque qui avait déjà appartenu à Napoléon Longtin, père, et au fils de celui-ci, Olivier. Les Larocque ne venaient pas s'installer en milieu inconnu car Rosaire et Anita Gagner, leurs presque voisins, étaient déjà des amis.

Hector voulait se lancer dans la production du bœuf de boucherie et avait acheté des machines agricoles de Rhéo Lalonde mais, s'apercevant bientôt qu'il n'était pas fait pour ce genre de travail, notre homme retourna à la mécanique, organisant, sur sa terre, une boutique de débosselage et de peinture qu'il exploi-



Hector Larocque et ses fils. (Photo Ch -A. H.)

Suite de page précédente

Les deux frères Leroux collaborent étroitement pour assurer le bon fonctionnement de leur exploitation, mais Denis se charge particulièrement de la comptabilité et de la gestion des routes, tandis que Jean-Guy contrôle étroitement l'entretien et les réparations.

la seul aux débuts mais à laquelle il intéressa ses fils dès qu'ils furent assez grands pour l'aider.

De 1972 à 1978, son commerce progressa graduellement, sa clientèle venant non seulement de Bourget mais aussi des environs.

Visant plus haut, il achète bientôt, sur le chemin de Russell, le terrain et la maison des

Gunzel qui, eux, l'avaient acquise de Laurent Cardinal. Il y construit aussitôt un gros garage connu sous le nom de Larocque Body Shop. Les Larocque s'y spécialisent dans la pose des amortisseurs de sons (muffler), la peinture, la protection antirouille (undercoating) et le remorquage (towing) pendant vingt-quatre heures par jour.

Depuis l'été 1984, M. Larocque a cédé son commerce à ses fils. Ken et Stephen en exploitent une partie sous le nom de «Ken and Steve Body Shop», tandis que le troisième fils a acquis l'autre partie de l'entreprise qu'il exploite sous le nom de Kevin Muffler and Towing.

Aimables et attentifs aux besoins de la clientèle, ils ont vu celle-ci tripler depuis les débuts. En été, ils emploient parfois un ou deux engagés surnuméraires, et l'on vient de toute la région, jusque d'Ottawa, pour se prévaloir de leurs services.

Le père, Hector, est toujours intéressé à l'entreprise et vient souvent y faire son tour.



Garage de Leroux Bus Line Ltd. (Photo: Ch -A. H.)



Denis et Jean-Guy au travail. (Photo: Ch -A. H.)



Centre de matériaux de construction Rolland Bussière. (Photo: Ch.-A. H.)

Mais, si Rolland Bussière réussit dans la vente de ces marchandises, ses préférences vont toutefois au travail même de menuisier. Il s'est déjà fait entrepreneur pour la construction de plusieurs maisons et autres bâtisses. Cependant, il se sent surtout heureux lorsqu'il utilise ses machines sur place, palpe le bois et le façonne pour en faire portes, fenêtres, armoires et meubles de toutes sortes, ce qui lui donne l'impression d'exécuter réellement un travail d'artiste.

Rolland emploie un aide depuis 1960. En outre, son épouse, Pierrette, qui a attrapé de lui «le goût du bois», l'assiste comme commis et vendeuse.

Centre de matériaux de construction

Fils d'un menuisier adroit, Rolland a donc de qui tenir pour aimer les matériaux de construction.

Encore chez son père, Ernest Bussière, bien connu pour sa compétence en ce domaine, Rolland, qui n'avait alors que vingt-et-un ans, s'organisa un atelier de menuiserie bien équipé pour le commençant qu'il était.

En 1960, un an après son mariage, il acheta un grand lot sur la côte, à la sortie nord du village, et s'y bâtit une maison. En 1969, il acquérait encore du terrain adjacent et y construisait, l'année suivante, un atelier avec magasin de fournitures pour la construction où il offre encore un bon choix de quincaillerie et de peintures de toutes sortes.

Avec les années, des hangars sont venus grossir son entreprise et une vaste cour à bois lui permet de stocker une grande variété de matériaux en forte demande.



Un coin de l'atelier de Rolland Bussière.



Quincaillerie de Rolland Bussière.



Rolland sait ménager ses reins.



Camion chargé de fenêtres.



La maison que s'est bâtie Rolland Bussière.

Menuiseries

Parmi les menuiseries équipées de planeuses et autres outils pour travailler le bois, mentionnons la plus ancienne, celle établie par M. Philias Labelle à qui succéda son fils Ubald. Elle était située dans ce qui est aujourd'hui la ruelle conduisant à la résidence de Gérald Dutrisac.

Il y eut aussi les menuiseries de MM. Antoine Gauthier, A. Goulet & Fils, et Albert Lortie. Paul Gauthier, aussi, exploitait un atelier de menuiserie très achalandé jusqu'à ce qu'un accident de la route, lors d'une livraison, mette fin prématurément à cette entreprise.

Mentionnons encore l'entreprise récemment installée par Sylvain Gauthier en plus de celles qui font l'objet de reportages détaillés dans le présent chapitre.

L'endroit où loge la quincaillerie Home, c'est tout un bloc, et il a toute une histoire derrière lui.

Retournant en arrière dans le passé, aussi loin que nous le pouvons, nous avons souvenir que des Archambault possédaient cet emplacement. La résidence est une grande et confortable bâtisse recouverte en brique de notre brigade bourgetaine.

Après les Archambault, nous nous rappelons que la famille Léon Potvin a résidé là plusieurs années. Léon était forgeron. Un jour, il décida d'installer une moulange pour mouliner le grain des cultivateurs et c'est probablement ce qui intéressa Philippe Lefebvre à se porter acquéreur de la propriété et du commerce.

Philippe Lefebvre, conscient des possibilités

qu'offrait alors la vente des aliments à bestiaux, se procura un malaxeur et offrit bientôt des rations équilibrées pour vaches, volailles et porcs. Il fit un succès de son entreprise mais, ayant été terrassé par des crises cardiaques répétées, son fils Laurent dut en prendre le gouvernement.

Dans la suite, ce commerce fut vendu à Aurélien Lalonde, puis à Roland Leduc, avant de passer aux mains de A. Lortie & Fils, en 1964. C'est Jean-Charles, fils d'Albert, qui fut chargé de la gestion de cette entreprise dont il devint ensuite le propriétaire. À cause des importants changements survenus en ce domaine, Jean a abandonné la fabrication des « rations balancées » depuis une dizaine d'années, mais sans cesser le commerce des monlées.

Pendant trois ans, de 1975 à 1978, le commerce a été loué à D. L. Berry's & Sons, manufacturiers et vendeurs de produits agricoles puis, en 1978, c'est O. R. Lalonde, d'Alfred, qui l'a pris en location.

Frappé par une grave maladie, Jean a laissé son fils Roger prendre la relève le premier août 1984. Celui-ci a obtenu une franchise d'Home Hardware qu'il exploite maintenant sans intermédiaires. Officiellement, les nouveaux propriétaires sont Roger et son épouse, Johanne.

Après ses études primaires, Roger a étudié à l'École Secondaire de Casselman (secteur commercial). Dans la suite, il a travaillé pour la Canadian General Electric, puis pour l'O.C. Transpo, mais le goût du commerce, hérité de ses parents et grands-parents, l'a ramené à Bourget où il compte faire son chemin avec succès.

Si l'édifice de la quincaillerie est très élevé, c'est qu'il a été construit pour servir d'élevateur à grains par Philippe Lefebvre.



Quincaillerie «Home» de Roger Lortie.

(Photo: Ch.-A. H.)



L'usine de Louis l'Artisan telle qu'elle apparaît aujourd'hui.

Meubles fabriqués sur spécifications

En 1976, suite à l'accident fatal subi par Paul Gauthier, son fils Louis, qui n'avait que vingt ans, dut prendre rapidement une décision relativement à son avenir.

Il pouvait prendre la relève de son père et continuer le commerce des matériaux de construction, mais il préféra ouvrir un atelier où il fabriquerait des meubles faits sur mesure.

Achétant donc un terrain de son oncle Jacques, sur la rue Lavigne, dès le mois de novembre, cette année-là, il se mettait en frais de construire lui-même un atelier de quarante pieds sur soixante. Grâce aux coups de main reçus de parents et d'amis, sa petite usine entra en opération à la fin de décembre 1976. Il s'y spécialise surtout dans la fabrication d'armoires de cuisine.



Salle de montre e Louis l'Artisan.



L'Usine de Louis l'Artisan avant la dernière addition.

Au début, la machinerie, qui avait déjà appartenu à son grand-père, suffisait pour répondre aux besoins, mais au fur et à mesure de l'expansion de son entreprise, il dut se procurer de l'outillage plus moderne. Bientôt, l'espace devint trop restreint et il ajouta un entrepôt de vingt-deux pieds sur quarante à son atelier. Petit à petit, ses ventes couvrirent un territoire croissant et il dut augmenter le nombre de ses employés.

En février 1981, il ouvre une salle de montre à Rockland pour y exposer différents modèles d'armoires. À ce moment, son épouse, Sylvie, devient collaboratrice à plein temps de Louis. Elle s'occupe surtout de la tenue des livres et reçoit les clients. Grâce à l'emplacement de ce

magasin, le nom de Louis l'Artisan se fait connaître de plus en plus dans la région de l'Outaouais, ce qui force la jeune entreprise à prendre encore de l'expansion.

En 1983, on construit donc une deuxième allonge de quarante-cinq pieds par vingt-quatre. En 1984, on trouve avantageux de fermer la salle d'échantillons de Rockland pour en installer une autre à même l'atelier, ce qui exige un nouvel agrandissement de quarante-six pieds sur soixante-dix. La petite fabrique de 2,400 pieds carrés du début a maintenant une superficie de 7,400 pieds carrés; elle compte aujourd'hui neuf employés permanents et une bonne clientèle.

Louis et Sylvie sont les actionnaires de la florissante entreprise connue sous le nom de Louis l'Artisan Inc.

Les perspectives de développement s'annoncent bonnes pour leur petite manufacture car la construction de maisons semble devoir s'intensifier dans la région.



L'Auberge Bourgetel, propriété de Marcel Forget.



Anciennement, l'Auberge Bourgetel s'appelait Hôtel Royal.



Louis l'Artisan s'est construit une belle demeure près de son atelier.

L'hôtellerie à The-Brook-Bourget

Le métier d'hôtelier a toujours trouvé facilement des preneurs en notre milieu.

On se rappelle qu'un hôtel était exploité autrefois sur le lot occupé présentement par le bureau de poste. Le plus ancien des propriétaires dont on se souvient était Étienne Leduc. Dans la suite, on cessa d'y vendre des boissons alcooliques et ses propriétaires, Ovila Éthier, puis Francis Touchette y exploitèrent une écurie de louage («livrée»), commerce précurseur du taxi. En même temps, ils mettaient à la disposition des voyageurs de commerce un local servant de salle d'échantillons.

Nous ne savons pas en quelle année a été construit l'hôtel qui est devenu aujourd'hui l'Auberge Bourgetel. Son premier propriétaire aurait été Alexis Rouleau auquel succéda son fils, Euclide. En 1916, celui-ci vendit l'Hôtel Royal à Joseph Morin, puis la propriété en passa à Louis Valade. Enfin, en 1933, Napoléon Lalonde en était l'exploitant lorsque l'état de la prohibition se desserra pour permettre aux hôtels de servir une bière légère que les gens appelaient la «Quatre-quatre» en raison de sa teneur en alcool (4.4%).

Puis, Donat Paul devint détenteur de la licence qu'il revendit un beau jour à Rhéal Gagné. Celui-ci fit des améliorations considérables à l'entreprise et changea son nom en celui d'Auberge Bourgetel.

En décembre 1975, Marcel Forget acquérait l'hôtel du coin et en prenait possession au mois d'avril suivant.

La maison voisine qui abritait le bureau de poste ayant été détruite par le feu, au début de 1976, les Forget achetèrent l'emplacement pour y bâtir la magnifique résidence qu'on y voit aujourd'hui et où ils entrèrent en septembre de la même année.

L'hôtel du village n'a pas été le seul à être exploité dans notre paroisse. Pendant de nombreuses années, autrefois, il y eut aussi un commerce semblable en face (ou plutôt au dos) de la gare. Le premier hôtelier y aurait été un Hurlubise dont nous ignorons le prénom. Lui ont succédé, au cours des années: Lewis Benson, Albert Benson, Marcel Bélanger, Anthime Auger et Arthur Gagné. Cette propriété appartient aujourd'hui à Marcel Forget.

Josephat Tessier se rappelle aussi que son père lui disait, quand il était jeune, qu'un hôtel avait déjà existé sur le terrain des Dumas, soit à peu près à l'endroit où réside présentement Allan Knight, en arrière de la propriété de Roland Potvin.



Tous les Marcil s'intéressent aux tapis.

(Photo: Ch.-A. H.)

Aux Tapis Marcil

L'histoire de «Jean-Guy Marcil Tapis Ltée» est celle d'un commerce, petit au début mais qui a pris de l'expansion avec les années. Lorsqu'il décida de se lancer dans cette ligne, Jean-Guy répondait à un besoin exprimé par la population.

Après avoir pris plusieurs d'années d'expérience avec les meilleurs poseurs de tapis de la région d'Ottawa, et au service de magasins réputés de la capitale nationale, ce jeune Marcil décide d'en faire son métier.

C'est le garage de sa maison qui servit de premier local à son commerce. Ça constituait un entrepôt plutôt restreint pour les rouleaux de tapis qui ne pouvaient y être déroulés aux fins de séduire la clientèle. Ce hangar devint



Les tapis Marcil vous sont offerts dans un site enchanteur. (Photo: Ch.-A. H.)



Comme le propriétaire, les clients apprécient les agréments d'une salle de montre commode.

(Photo: Ch.-A. H.)

rapidement si plein qu'on ne pouvait pas y travailler à l'aise. Alors Jean-Guy emprunta les garages de son père, Jean-Louis, et de son frère, Bernard, pour y placer son stock, mais ce n'était pas une solution idéale; d'abord, ça forçait leurs voitures à passer l'hiver «au grand air», puis ça obligeait Jean-Guy à courir continuellement d'un endroit à l'autre.

Enfin, en 1975, notre vendeur de tapis se construisit un entrepôt de trente-six pieds de large sur quarante pieds de long. Quelle amélioration que cette bâtisse en blocs de béton avec chauffage à l'huile et éclairage fluorescent! Plus de doigts gelés à dérouler les tapis au froid. Tout le monde était heureux, même les clients qui trouvaient cet entrepôt accueillant. Le chiffre d'affaires ne cessait de monter avec les années, et l'entreprise était devenue fort intéressante. La clientèle augmentait et l'ouvrage s'accumulait. On fut bientôt obligé d'offrir des travaux à sous-traiter et d'engager à

temps partiel afin de ne pas décevoir les clients.

Les heures se font longues (de huit à vingt-deux heures). Tous les soirs, on est pris par la vente de tapis, préfabrics, tuiles, tapisseries, bois-franc, céramiques, etc. Mais le matin suivant, Jean-Guy et son frère Bernard vont installer ce qui a été vendu la veille. Bernard, qui a été entraîné par Jean-Guy, est aussi intéressé que son grand-frère.

Pendant que les hommes font de l'installation chez les clients, Francine, épouse de Jean-Guy, garde le magasin ouvert et s'occupe de la clientèle tout en entretenant sa maison et en veillant sur ses trois enfants. Elle, qui a toujours aimé le public, en rencontre tant et plus dans le commerce de tapis Marcil. Il faut signaler qu'elle est la secrétaire de la compagnie: tenue de livres, vérification des entrées de banque, payés, comptes payables et recevables, etc.

Jean-Guy voit surtout à recevoir les vendeurs, même s'ils arrivent à l'heure des repas. Durant le jour il sort pour installer le matériel vendu puis consacre ses soirées à accueillir les clients, se réservant surtout la tâche de mettre la dernière main aux contrats.

En 1984, l'entreprise Jean-Guy Marcil (Tapis) a agrandi son entrepôt par une addition de vingt pieds sur trente-six. Écoutons les propres commentaires du chef de ce commerce: «1984 a été une bonne année parce que nous comptons ni nos pas ni notre temps. Notre seul désir est de satisfaire la clientèle. Nous savons que nous avons atteint ce but lorsque les acheteurs nous reviennent d'année en année et surtout quand leurs conseils nous amènent la clientèle de leurs enfants.



Jean-Guy et Francine: À deux on réussit mieux. (Photo Ch.-A. H.)



Coucoune «rayonne» le succès.

(Photo Ch.-A. H.)

Chez Colette dite «Coucoune»

La réussite en affaires n'est pas l'apanage exclusif des hommes. Un petit bout de femme est «toute là» pour le prouver, ici même à Bourget.

Un jour qu'un local commercial appartenant à ses parents était devenu vacant, Colette Richer obtint de s'en servir pour se lancer dans le commerce. Au n° 9 de la rue Champlain-nord, le 18 novembre 1976, ouvrait douc la «Boutique Coucoune». En notre patelin, c'était un magasin d'atmosphère nouvelle cherchant surtout à plaire aux goûts de la jeunesse.

Six ans plus tard, soit le premier novembre 1982, Colette déménageait ses comptoirs et son stock de l'autre côté de la rue dans l'édifice où Inge la succursale de la Banque Nationale du Canada.

Les affaires vont rondement. La boutique Coucoune offre des vêtements pour dames et

pour hommes de tous les âges, même pour les enfants. Les lignes «Unisex» y occupent une place de choix. On y trouve de toutes les pointures; aussi des sous-vêtements, foulards et bas, des bijoux, de la laine. etc. En outre on y est agent pour les produits diète «Destiny Slender Me».

Colette est, par ailleurs, autorisée à émettre des permis de chasse depuis le début de 1978.

Le 25 février 1984, la Boutique Coucoune ouvrit un comptoir de commandes pour «Sears», ce qui accomode beaucoup de gens. Il paraît que, depuis l'ouverture, elle a triplé le chiffre d'affaires que ce commerce par catalogue en avait escompté.

À peu près au même temps, son magasin est devenu un centre de réception pour Ideal Family Cleaners de Hawkesbury.

Au moment où nous faisons ce reportage, Colette emploie deux personnes à plein temps (Lucie Bussièrre et Céline Lepage) puis deux à temps partiel (Monique Guindon et Colombe Dicaire).

Même les commerces gardent le souvenir d'anecdotes intéressantes. Nous nous permettons ici de raconter certains incidents de la première vente anniversaire de la Boutique Coucoune. En novembre 1977, pour célébrer royalement cet événement, Colette offrait des jeans au prix spécial de \$16.99 pour la première paire et de 1¢ seulement pour la deuxième. La vente dura trois jours et on en écoula huit cents paires.

Diane Tardif-Lortie, qui était veuve comme cliente, voyant Colette débordée, se mit de la partie et servit les gens à titre de commis d'urgence. Il y avait tellement de moude que l'essayage se faisait partout: dans le salon et la chambre à coucher du logis voisin, même dans la salle de toilette.



De spacieux haagars sont un atout pour la vente.

(Photo: Ch.-A. H.)



Personnel de la Banque Nationale du Canada: À l'avant: Maurice Pilon, directeur. À l'arrière: Denise Marcil, Yvette Beauchamp, Liette Lavictoire, Nicole Talbot, Suzanne Lavigne, Diane Charron, Lucie Pilon, Line Longtin. (Photo: Ch.-A. H.)

Notre institution bancaire

Quand Bourget a-t-il commencé à jouir de services bancaires sur place? Nous l'ignorons. C'est probablement au début du siècle. Ce livre-souvenir, qui aurait exigé quelques années de préparation, a été réalisé en quelques mois, ce qui ne nous a pas donné le temps voulu pour faire les recherches exhaustives qu'il aurait mérité. Cependant, le plus ancien document que nous ayons trouvé, nous informant de l'existence de tels services chez nous, est le Règlement n° 12, du 27 juin 1912, présenté par le «village policé» de Bourget, concernant un emprunt de \$50.00 pour quatre mois à la «Union Bank of Canada» de Bourget.

D'autre part, le souvenir le plus éloigné des anciens que nous avons consultés à ce sujet est celui de Clémentine Longtin, employée vers

1915 par la Banque d'Hochelaga; celle-ci avait loué un espace dans la maison de son père (Napoléon Longtin, père), aujourd'hui, le n° 11 de la rue Champlain-nord.

Le 10 juin 1920, dans la nuit, deux frères de Drummondville (Québec) pénétraient dans la résidence des Longtin et perpétrèrent un hold-up qui vidait les coffres de la banque de quelque huit mille dollars. Ce soir-là, Clémentine était seule à la maison avec sa mère et sa nièce, Laurette Longtin. Les voleurs furent dépités et condamnés l'année suivante.

Un jour, alors que tout jeune, nous revenions de l'école, nous nous souvenons d'avoir remarqué une fille de gens qui attendaient sur la galerie pour l'ouverture de la banque, mais ils durent s'en retourner chez eux sans y entrer car

elle resta fermée ce jour-là. Des rumeurs de faillites avaient circulé et la population voulait retirer ses dépôts par crainte de les perdre.

Ce même soir (31 janvier 1924), la Législature du Québec autorisait la fusion des banques Hochelaga et Nationale sous le nom de Banque Canadienne Nationale et, du même coup, garantissait les épargnes des clients de ces institutions financières.

Dans la suite, vers 1925-1926, les bureaux de la banque devenue succursale, déménageaient dans l'ancienne salle de consultation du docteur Auguste Bourque. Le premier directeur en a été un monsieur Joseph Borgia Coderre qui était assisté au début par Marc Martel et Willie Collin, puis, plus tard, par Omer Gagner et Jacques Ayotte.

Lorsque survint la crise économique, notre service bancaire fut réduit à celui d'une agence (vers 1930), et un monsieur Hervieux en devint l'agent. En 1931, celui-ci déménagea le bureau à sa résidence, l'ancienne maison d'Évangéliste Potvin, aujourd'hui occupée par Germain Pilon au n° 19 Laval-est, mais on le réinstalla bientôt à l'endroit occupé précédemment dans l'édifice du 19 Champlain-nord.

Philippe Legault y a pris charge de l'agence pendant dix mois avant d'acheter la maison de Félix Lefebvre, en 1937, au n° 21 Champlain-nord. Il y transporta alors le bureau de la banque en même temps qu'il y emménageait. La banque reste à cet endroit pendant trente-trois ans et, en plus de Philippe Legault, son épouse, née Rose Boileau, Cécile Hurtubise et Carmen Lalonde y ont rempli les fonctions d'agent.

(Suite de la page précédente)

Fait cocasse, une dame d'Embrun se présente à la caisse avec une paire de jeans et s'obstine à n'en pas vouloir une deuxième paire pour 1¢. Il fallut argumenter pour la décider à profiter de l'extraordinaire aubaine.

À dix-huit heures, le troisième jour, on manquait de marchandise pour satisfaire à la demande.

Colette dit qu'elle court beaucoup mais qu'elle aime son commerce «comme une petite folle». Pas étonnant qu'elle court tant avec toutes les activités qu'on lui connaît; on courrait à moins. Si elle aime ça comme une petite folle, c'est qu'elle a le commerce dans le sang: ses parents et ses grands-parents étaient dans les affaires.



Coucoune offre de quoi habiller tout le monde.

(Photo Ch.-A. H.)



Bernard Lefebvre et sa pépineuse.

(Photo: Ch.-A. H.)

Ferme Avicole Gadouas. C'est lui qui est ordinairement employé pour les travaux de l'aqueduc de Bourget. Depuis 1974, il est chargé du creusage des fosses au cimetière.

Bernard Lefebvre travaille beaucoup pour des particuliers, tant à Hammond, Clarence-Creek et St-Pascal qu'à Bourget. On a requis ses services lors de l'érection du Centre Médical de Clarence-Creek, de l'agrandissement du Nursing Home à Bourget, de l'installation du local des Dames Culturelles, de la construction de la caserne des pompiers, du Garage Gulf et de la résidence «Joie de Vivre» de Roger Tassé. Il a fait beaucoup de travaux au «Projet Lepage». On l'emploie dans les paroisses voisines comme dans la sienne. Il déblaie le terrain de l'église en hiver en plus de déneiger beaucoup d'autres contribuables de Bourget.

Franchement, la pépineuse de Bernard Lefebvre est rarement en chômage.

Pépineuse fort employée

Bernard Lefebvre étudia à Bourget jusqu'à la neuvième année, puis suivit un cours de deux ans, en mécanique-automobile, à l'École Technique de Hull. Ensuite, il travailla pendant un an au garage Philippe Lafleur. Voulant acquérir de l'expérience nouvelle, il s'embaucha pendant quelque temps dans la construction puis fit un stage de dix ans à l'Hôtel des monnaies à Ottawa. En laissant cet emploi, il fit l'acquisition d'une pépineuse (hack hoe).

Il a d'abord été employé de Philippe Bernard de Clarence-Creek (1972) mais s'est bientôt mis à son compte (1974). Il a exécuté des excavations de toutes sortes, a réalisé de nombreux champs d'épuration, a creusé des fossés pour les cultivateurs et des piscines d'un côté et de l'autre.

Fort adroit avec sa machine, il est très en demande pour faire des travaux publics et privés. En 1975-1976, il a été engagé pour la pose de gros tuyaux d'aqueduc le long de la



La maison de Bernard Lefebvre.

(Suite de la page précédente)

En 1970, la Banque Canadienne Nationale redonnait à ses bureaux bourgetains le statut de succursale en les installant dans l'ancienne salle paroissiale au n° 6 de la rue Champlain-nord. Ce fut le propriétaire de l'édifice, Gilbert Labelle, qui fit la première transaction bancaire le jour de l'ouverture officielle.

Depuis, les directeurs de notre succursale se sont succédés à un rythme accéléré; voici leurs noms dans l'ordre où ils ont occupé ces fonctions à Bourget: Jacques-Yves Landriault, Fernand Gaumont, Jean-Guy Hurtubise, Jacques Dumont, Lauréat Rondeau et Maurice Pilon.



Tout le personnel de la banque au poste.

(Photo: Ch.-A. H.)



Résidence de Gilbert Labelle.

(Photo. Ch.-A. H.)

belle ont été à honne école. Ainsi, notre concitoyen Gilbert est bien l'un de ceux qui ont le plus fait preuve d'esprit d'initiative à Bourget. Né aux premières années de la grande dépression, ses parents, comme la plupart des autres d'ailleurs, ont été forcés de le laisser compter surtout sur lui-même pour se débrouiller et réussir dans la vie. Il s'est donc débrouillé et a réussi.

Qui dit Labelle, dit électricité. Après avoir terminé avec succès son cours d'électricien, à l'École Technique de Hull, Gilbert a fait un mois d'apprentissage avec un Bourgetain du métier, Adélard Bernard, puis il s'est établi à son compte.

Au début, il aidait Émilien Auger, commerçant, à transporter des animaux et, en retour, pouvait utiliser le camion de ce dernier pour trimbaler son matériel aux endroits où il devait travailler.

La saga des Labelle

Dans le texte de leurs biographies, nous avons déjà signalé l'esprit d'entreprise et la persévérance qui ont permis à Napoléon Labelle et son épouse de triompher des problèmes de la crise économique pour parvenir au succès. À peine la grande dépression prenait-elle fin, qu'ils avaient déjà pignon sur la rue principale (Champlain-nord) et exploitaient un restaurant qui reudait bien.

Ils furent parmi les premiers à posséder un appareil de télévision. L'ayant installé dans leur restaurant, à l'occasion, ils plaçaient, face au petit écran, des bancs pour les badauds qui venaient suivre les émissions de boxe, de lutte, de hockey, etc., tout en sirotant une eau gazeuse ou en croquant quelque friandise.

Les fils de Napoléon et de Marie-Rose La-



Cinq des sept camions de Labelle Électrique.

(Photo Ch.-A. H.)

Il n'a pas oublié son premier contrat qui a consisté à filer la maison de Philippe Chénier dans la septième concession. Au début, il filait plutôt des maisons et bâtiments de ferme mais, avec le temps, il s'enhardit et accepta l'exécution de travaux plus considérables, par exemple ceux du Nursing Home de Bourget, de notre Centre Communautaire et d'une partie de l'école du village.

Vint un jour où il eut grand besoin d'espace d'entreposage. Il acheta alors, sur la rue Maisonneuve, une grande remise à bois avec atelier de planage, propriété d'Albert Lortie. D'une partie, il fit un hangar pour son matériel, et le reste lui servit à se construire une maison.

Depuis plusieurs années, Paul-André, frère de Gilbert, lui était devenu un bras droit si indispensable qu'il résolut de se l'associer définitivement en lui vendant la moitié des intérêts de Labelle Électrique, en 1970. L'entre-



Piscine couverte en fibre de verre dans l'arrière cour de Gilbert.



L'ancien couvent appartient maintenant à Gilbert Labelle qui en a fait une maison de rapport.

(Photo Ch.-A. H.)

prise a continué de profiter et leur parc de sept camions illustre bien l'importance que connaît son développement. Non seulement leur commerce est une bonne source d'emploi local (jusqu'à seize engagés à la fois) mais il est aussi une école de formation de futurs électriciens. En effet, jusqu'ici, neuf jeunes qui ont fait leur apprentissage avec les frères Labelle sont maintenant devenus électriciens diplômés. Voici une liste passablement complète de leurs employés depuis 1950 avec indication* pour ceux qui se sont qualifiés électriciens: Lionel Éthier, Jacques Ménard, Gilles Piché, Richard Boileau*, François Boileau*, Donald Brazeau*, Denis Bélanger*, Jacques Robillard*, Denis Amyot, Alain Schnupp*, Rémi Lepage*, André Leleuvre*, Michel Dicaire*, Marc Duquette, François Chartrand, Georges Schnupp, Jean-Luc Chartrand, Luc Racine, Benoit Gadouas, Pat Morris, Garry Heney, François Pa-

quette, Denis Éthier, Daniel Marcil, Pierre Mercier, Mario Éthier, Alain Chartrand, Pierre Lepage, Pierre Labelle et Michel Leroux.

Les Labelle dans l'immeuble — En 1970, Gilbert se lançait dans l'immeuble. Il se partait acquéreur de l'ancienne salle paroissiale et la restaurait de fond en comble pour en faire des locaux commerciaux qu'il offrit aussitôt en location.

La Banque Canadienne Nationale qui, à ce temps-là, avait décidé de remplacer son agence par une succursale, obtenait le local le plus vaste. Roland Piché retenait de l'espace en devanture pour un bureau d'assurances, tandis que Suzanne Gagnier-Perron louait une superficie convenant à l'installation de son salon de coiffure. Enfin, la Bibliothèque Publique s'entendait pour continuer à occuper tout l'arrière, jadis appelé «la petite salle».



Une des propriétés de Gilbert: le n° 7 de la rue Maisonneuve. (Photo Ch.-A. H.)

La vieille école de 1860 — Un beau jour, Gilbert acheta de son beau-père le bâtiment qui avait été construit en 1860 pour être la première école de The Brook. On y trouvait trois logis. Aujourd'hui, il l'a revendu à son gendre, Jacques Castonguay.

Le premier couvent — Il y a quelques années, le fils oîné de Napoléon et de Marie-Rose a fait l'acquisition de la maison où ont logé les premières religieuses à leur arrivée à Bourget, en 1903, au 17 Champlain-nord. Il l'a transformée en immeuble de location: on y trouve maintenant les bureaux d'un avocat et d'un comptable ainsi que deux salons de coiffure et d'esthéticienne.

En outre, il est propriétaire d'une maison qu'il loue au 7 de la rue Maisonneuve.



Gilbert est aussi propriétaire de l'ancienne salle paroissiale. (Photo Ch.-A. H.)

Les propriétés de Paul-André — Comme son frère, Paul-André a aussi tâté le domaine de l'immeuble. Déjà possesseur d'une bonne demeure, après la mort de son père, il est devenu en outre propriétaire du bâtiment occupé par la résidence de ses parents, puis il le transforma pour en faire quatre logis.

Dans la suite, il fit l'acquisition de l'ancienne maison de Clémentine Longin au 11 Champlain-nord et, là encore, il installa trois logis.

Carrière de Gérard en électricité — Nous disions plus haut: «qui dit Labelle, dit électricité»: il est remarquable que Gérard, le deuxième des frères Labelle, est lui aussi électricien; grâce à une carrière réussie, il est devenu Chef de division à Ste-Jovite pour l'Hydro-Québec.

Si les Labelle (et cela comprend leurs épouses) ont bien réussi, c'est qu'en plus d'avoir de l'initiative, ils ont travaillé ferme pour atteindre le succès.



Cette année-là, il achète d'Onésime Leroux un lot de 60 pieds par 135 au coin des rues Laval et St-Pierre. En septembre, il y construisait un entrepôt de 40 pieds par 25.

Dans la suite, Marcel engage plusieurs employés occasionnels. Orient Guindon de Hammond a même été à son service pendant un couple d'années.

Son fils aîné, Denis, l'assiste depuis sept ans et son cadet, Sylvain, s'est joint à eux en 1984. C'est Jean Carrière qui est le grand responsable de la comptabilité. Cécile, l'épouse de Marcel, dépanne occasionnellement ses trois hommes au magasin. Depuis ses débuts, l'entreprise est spécialisée dans la plomberie résidentielle et agricole.

Les plombiers Gagnier

Les plombiers de Bourget ne sont pas pleins de mauvais plans comme ceux du Watergate de Nixon. Heureusement pour nous!

Toujours d'apparence jeune, Marcel X, le chef de la famille, a déjà plus de trente ans d'expérience dans le métier. À l'âge de seize ans, il a commencé son apprentissage avec Aldéric Sicard et il est resté à cette bonne école pendant seize autres années, y apprenant à fond l'art du commerce et de la plomberie.

En 1970, Marcel X était à son compte. Il avait alors un camion contenant tout son stock; c'était donc un «stock ambulante» réellement «roulant» qu'il allait refaire au besoin en ville.



Papa Marcel, le pivot de l'entreprise.

Le magasin-entrepôt des Gagnier a été grandement amélioré en 1983. Une grande vitrine a alors été installée et l'extérieur a été entièrement fini en acier peint.

Depuis juillet 1984, les plombiers Gagnier disposent d'un second camion.

Au long de sa carrière, Marcel X a suivi des cours occasionnels. «Je suis surtout gradué par l'expérience, déclare-t-il; ce qui compte, ce ne sont pas les diplômes mais la compétence, la disponibilité et la serviabilité; heureusement pour notre nombreuse clientèle, nous ne manquons pas de ça!»

Rappelons que Marcel X a acheté depuis plusieurs années déjà l'ancienne maison de Théodule Lalonde qu'il a complètement refaite et mise à neuf.

Toujours disponible, il n'est cependant pas toujours libre car, habituellement, le nombre des clients déborde son temps.

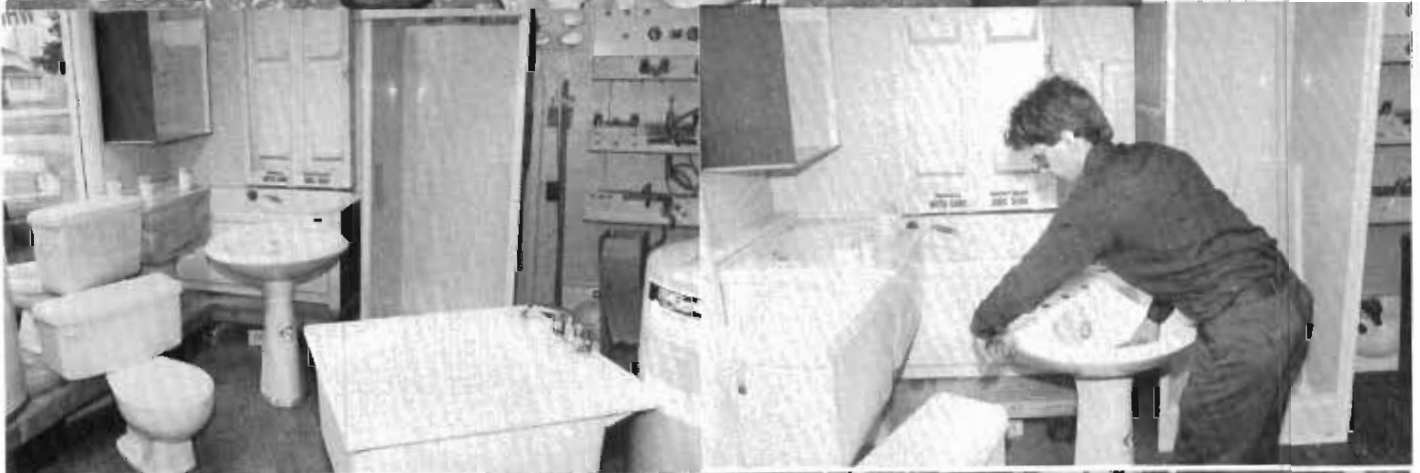


Denis le persévérant.



Denis et Marcel

(Photo Ch.-A. H.)



(Ci-dessus)

À gauche: Salle de montre. (Photo: Ch.-A. H.)

À droite: Denis procède à un ajustement.

(Photo: Ch.-A. H.)



Sylvain, le perfectionniste.

Les figaros de Bourget

Si nos gens avaient toujours porté cheveux longs et barbe fournie, comme au temps du Christ, ou encore suivant la mode poilue des «Beatles», nous n'aurions pas eu l'heur de connaître un beau groupe de citoyens qui ont laissé leur marque chez nous: les barbiers de The Brook-Bourget.

Faute de renseignements, nous ne pouvons pas évoquer la mémoire des plus anciens. Nous devons nous résoudre à commencer par un dénommé Miron qui, jadis, tenait salon de barbier sur la rue Champlain-nord à l'endroit où, plus tard, Arthur Viau a bâti le sien. En ce temps-là, Miron logeait dans une bâtisse à pignon, basse et presque enfoncée dans le sol, dont il occupait l'un des deux côtés.

Arthur Viau n'avait que dix-huit ans et venait de la région d'Alexandria lorsqu'il s'ins-

talla à Bourget. Il commença par louer un local à l'endroit où se trouve aujourd'hui le garage Culf de Réjean Côté. Puis, il acheta la maison occupée dans la suite par les familles Albert Hébert et Jean-Baptiste Poupart, aujourd'hui par Raymond Saumure. Quand il eut tondu assez de têtes blondes, blanches, brunes et noires pour amasser des fonds suffisants, Arthur acheta la propriété où avait déjà opéré le barbier Miron et se fit construire une imposante bâtisse où il eut suffisamment d'espace pour exploiter un salon de barbier et une salle de billard, en plus d'élever une grosse famille comme c'était la mode dans ce temps-là.

Patient comme tout, Arthur a formé plusieurs autres coupeurs de cheveux qu'il employait lors des «bourrées» de fin de semaine et de veille des fêtes. Son premier apprenti a probablement été Isaïa Labrosse. Mentionnons

aussi Joseph L. Potvin et son frère Ubald. Ce dernier a tenu boutique plus tard à Plantagenet. Un autre Potvin, Donat J., a de même été formé à l'école Viau et, dans la suite, a tenu son propre salon, pendant de nombreuses années, au n° 52 Champlain-nord.

Vint un jour où maître Viau eut des apprentis à portée de main; il initia donc ses fils René et Noël qui, au besoin et à l'occasion, lui prêtaient main forte et le dépannaient. Mais ses élèves par excellence et successeurs ont été Léo et Laurette. Le premier a fait les cheveux pendant quarante-deux ans, et la seconde a été la première «créature» du canton de Clarence à faire des coupes de cheveux aux hommes.

Léo a été pendant plusieurs années «tondeur» officiel au Centre d'accueil Roger Séguin de Clarence-Creek, au Foyer Lalonde-Ouellette



Salon de barbier Viau (mars 1977) — On y va pour s'y faire tondre mais c'est aussi un lieu de rencontre et de récréation (billards). Ici: John Hugh Rozon (avec sa traditionnelle pipe croche), âgé de quatre-vingts ans, attend son tour; Lionel Éthier, un habitué de l'endroit; Léo Viau, le figara, et le père Alphonse Lefebvre, confortablement assis sur ses quatre-vingt-deux ans. (Gracieuseté. Un groupe d'amis — Photo: Le Droit)

de St-Pascal et au Nursing Home de Bourget. Aujourd'hui, les Viau ont quitté notre paroisse mais ils y ont laissé de bons souvenirs.

Il ne faudrait pas oublier de mentionner ici le grand Omer Labelle qui, au temps de la crise économique, nous rasait pour dix cents dans la vieille échoppe où logeait naguère Arsène Gagné, dit «Pépère». Devenu taudis, ce logement, qui était en face de la Salle Pax, a été démoli à l'été de 1982.

Mais, après le passé, le présent: pour ses coupes de cheveux, la gent masculine se rend maintenant chez deux jeunes figaros qui ne pratiquent qu'à temps partiel à Bourget: ce sont: Michel Dion, qui est établi sur la rue Lavigne en face du Centre Communautaire, et Michel Léger du n° 6, Laval-est. Ce dernier a hérité de la clientèle du Nursing Home que servait auparavant notre ami Léo Viau.

Selon un vieux dicton provençal: «La tête porte les pieds»; nos barbiers nous aident donc à rester bellement debout.



Maison et salon de barbier des Viau.

(Cracieuse, Léo Viau — Photo Ch.-A. H.)



Sylvain Laroche et son assistante, Ginette Labelle. (Photo: Ch.-A. H.)

Enfin, le 5 octobre 1982, il ouvre à Bourget une entreprise unisexe connue sous le nom de «Salon La Place» et doit bientôt recourir aux services d'une employée temporaire, Ginette Labelle.

Fils aîné de Sylvio Laroche et de Monique Martel, Sylvain montre la même application au travail qu'ont toujours manifestée ses parents et qui est un gage de succès.



Sylvain à l'œuvre.

(Photo: Ch.-A. H.)

En place pour une belle coiffure!

Encore tout jeune homme, Sylvain Laroche est déjà propriétaire d'un commerce bien à lui et qui, répondant à un besoin réel du milieu, promet de devenir de plus en plus prospère.

Ce jeune coiffeur a commencé par faire un apprentissage diversifié et des études sérieuses qui l'ont amené à s'installer au «pays natal».

En 1979, Sylvain travailla d'abord pour le salon de coiffure «Création Nous-Deux» à Hammond. Ensuite, on le trouve, de janvier à

septembre 1980, au «He and She» à Ottawa; après quoi, sentant qu'il a vraiment le métier dans le sang, il va suivre un cours au Collège Algonquin, de septembre à décembre 1980, et il y mérite un diplôme qu'il reçoit en janvier 1981.

Immédiatement, et jusqu'en septembre 1981, on emploie Sylvain au «Salon Coupe Courante» à Ottawa. Il va alors, jusqu'à septembre 1982, dispenser ses services au «Salon Darlene Scoularides», encore à Ottawa.



Salon Joanne — Originaire de Cosselman, Joanne Laplante s'est mariée, en mai 1980, à Luc Laplante, un Bourgetain, qui l'a amené vivre dans notre patelin. En décembre, la même année, elle ouvre le présent salon mais elle avait coiffé à Ottawa pendant deux ans avant de s'établir à Bourget. Joanne travaille seule sur semaine mais, le samedi, elle se fait aider par une jeune sœur. Elle coiffe des personnes des deux sexes. La majorité de ses client(e)s sont de Bourget mais il en vient aussi plusieurs des villages environnants. — Sur la photo, on reconnaît Joanne en train de coiffer Francine Cousineau-Lalonde.

(Gracieuseté du Salon Joanne)

D'une vieille forge à «Joie de Vivre»

Bourget a été marqué par un important développement en 1984. En effet, grâce à l'initiative d'un jeune retraité, Roger Tassé, et de son fils Daniel, notre paroisse est maintenant dotée

d'une magnifique résidence à logis multiples, pour personnes âgées et autres, au n° 7 de la rue Laval-est.

Cette magnifique réalisation est une

Artistes en chevelures

On n'a qu'à consulter les illustrations des livres consacrés aux siècles passés pour constater qu'à certaines époques les dames affichaient des coiffures extravagantes. Grâce à des maîtres experts, les femmes de notre temps, elles, exhibent des têtes élégantes, des cheveux artistiquement arrangés, des mises en plis très seyantes et des permanentes fort bien réussies, durables même.

Au meilleur de nos souvenirs, nous mentionnons ici les coiffeuses qui ont pratiqué ou pratiquent l'art de la belle coiffure à Bourget: Gilberte Richer, Yvette Éthier-Lortie, Rhéanne Régimbald-Girard, Lucille Éthier-Chartrand, Rachel Lalonde-Forget, Gisèle Boileau-St-Denis, Suzanne Cagnier-Perron, Denise Perron-Fournier, Hélène Laplante-Lefebvre et Joanne Laplante. Ces deux dernières exploitent présentement des salons fort achalandés où notre gent féminine se rend en toute confiance pour qu'on lui refasse une beauté.

construction de cent pieds de profondeur avec quarante-quatre pieds de façade et comprend huit unités de quatre pièces, soit une cuisinette, un salon, une chambre à coucher et une salle de bain, en plus d'une grande garde-robe, d'une lingerie, d'un vestiaire, et d'un compartiment à débarras. On a aussi prévu des services communs tels une buanderie, de l'espace d'entreposage, des jardins et un parc de détente. Chaque logis donne sur un petit parterre particulier. On offre aussi le stationnement.

C'est donc un nouveau chapitre qui s'ouvre dans l'histoire de ce beau lot situé pratique-



«Joie de vivre», logements pour aînés, une belle réalisation de Roger Tassé.

(Photo Ch.-A. H.)

ment en plein centre du village et dans le voisinage immédiat des principaux services: église, banque, bibliothèque, épicerie, bureau de poste, etc.

Il y a trois quarts de siècle, la maison qui se trouvait à cet endroit était occupée par la famille Cléophas Giroux qui en plus y tenait boucherie. La petite boutique, qui occupait la partie est, fut plus tard louée à un tailleur, Philias Lauzon, frère de Joseph.

Dans la suite, cette propriété fut acquise par Alfred Auger, fils, commerçant d'animaux qui l'occupa jusque vers 1933 alors qu'elle fut détruite par un incendie. Une vaste remise avec garage ayant été épargnée, Philippe Tassé en fit l'acquisition, y accola un petit corps de bâtisse et y installa la forge qu'il exploitait depuis longtemps déjà de l'autre côté de la rue.

L'endroit fut bientôt connu comme «La boutique à Zénon» car c'est lui qui était le forgeron; c'est donc là que ledit Zénon, père de Roger, forgea et vendit des machines agricoles Mas-

sey-Ferguson jusqu'à sa retraite.

Ce fut une agréable surprise pour tous quand l'on connut le projet de Roger. Ça s'est fait vite et c'est une belle réalisation.

Les propriétaires ont déjà en mains une bonne liste d'attente, si bien que Roger se propose d'entreprendre, au printemps 1985, une deuxième phase de l'autre côté de la rue, où il serait en mesure d'offrir au moins six unités avec services connexes avant la fin de l'année du centenaire.

Grâce à une participation gouvernementale, le prix de location des unités déjà construites a pu être réduit d'environ dix pour cent.

Aux réalisateurs de la Résidence Joie de Vivre, nous disons Bravo! ... et, surtout, n'arrêtez pas après un aussi brillant départ!

Rappelons, pour terminer, que la première patinoire publique dont nous avons souvenir était installée sur le lot des Tassé.



«La boutique à Zénon» a cédé la place aux logements «Joie de Vivre». (Photo: Ch.-A. H.)

Un havre de paix

En 1962, le Dr Moise Gendron couvrait sa magnifique résidence en centre de soins infirmiers, le Nursing Home Gendron. Il avait l'ambition de le développer et d'en faire une institution dont Bourget serait fier. Il mourut en 1968 alors qu'il était en train de mettre une dernière main aux plans de la réalisation de ses rêves.

Son épouse, née Aline Gouin, resta au gouvernail de l'entreprise pendant trois ans puis vendit ses intérêts à Jacques et Claudette Gervais, en 1971.

Jouissant déjà d'une bonne expérience en ce

domaine, acquise au Nursing Home Lapalme d'Embrun, Jacques Gervais ne tarda pas à réaliser, selon ses propres plans, les rêves du fondateur. En 1975, il agrandissait donc l'édifice, portant sa capacité de vingt-trois à cinquante lits.

Le 13 octobre 1982, M. Bernie Rocchio se portait acquéreur de l'entreprise et il l'exploite depuis lors après l'avoir fait incorporer simplement comme compagnie à numéro.

Son personnel comprend sept infirmières graduées et quarante-et-un(e) aides-infirmier(e)s dont deux hommes. Au moins deux des garde-malades diplômées sont conti-

nuellement au poste nuit et jour pour surveiller le travail de trois équipes qui comprennent neuf aide-infirmier(e)s le jour, six l'après-midi et quatre la nuit. On compte aussi deux concierges, six employés à la cuisine et deux à la buanderie.

Au besoin, le centre de soins infirmiers assure le transport de ses pensionnaires à diverses cliniques. Trois médecins sont toujours disponibles pour répondre aux appels d'urgence et autres. Les Rocchio (le propriétaire et son épouse), qui demeurent à Nepean, sont eux aussi toujours accessibles grâce à une ligne directe qui relie leur foyer au nursing home.



À l'automne de la vie, le «Nursing Home de Bourget» offre un havre de paix à ceux qui cherchent la sécurité. (Photo: Ch.-A. H.)

Ce centre ne se limite pas à offrir pension, logement et soins infirmiers à ceux qui y résident, mais il leur assure aussi de nombreuses activités qui aident à maintenir bon le moral des patients. On les conduit aux centres de magasinage, on leur offre du cinéma, des promenades en bateau, des excursions de pêche, des pique-niques, des «weiner roasts», des parties de sucre à l'érablière Piché, des corvées de piquage de couvre-pieds, etc. La télévision et les cartes sont des items importants de la récréation quotidienne.

Chaque soir, il y a récitation du chapelet «en famille». Le curé de la paroisse célèbre la messe à tous les quinze jours et une religieuse vient distribuer la communion à chaque semaine.

Les visiteurs sont bienvenus pour participer aux fêtes que divers groupes organisent en fa-



Sous les ardeurs du soleil d'été, le Nursing Home assure un gîte frais à ses pensionnaires.

(Photo: Ch -A. H.)



Des pensionnaires se détendent et somnolent dans le vivoir du Nursing.

(Photo: Ch -A. H.)

On dit que le Nursing Home a une longue liste d'attente de personnes aspirant à devenir pensionnaires. On semble cependant avoir pris pour politique d'accorder la préférence aux citoyens de Bourget lorsqu'il se produit une vacance.

L'aménagement paysager du terrain du Nursing Home est très agréable et il offre une atmosphère accueillante.

Mentionnons que Bernie Rocchio ne prévoit pas de développements majeurs à son entreprise avant deux ou trois ans.

Il est évident que le Nursing Home de Bourget répond à un besoin réel. Dès qu'il s'y crée un vide, il est aussitôt comblé. Pour de nombreuses personnes, il est un havre de paix où elles peuvent couler leurs vieux jours sans inquiétudes.



veur des patients, par exemple lors de la distribution des cadeaux de Noël, aux concerts donnés par diverses chorales, dont celle des Missionnaires de la Prière et de la Pénitence de St-Pascal-Baylon et le Chœur du Moulin de Rockland; ceux des fanfares qui viennent occasionnellement égayer les résidents, etc.

Signalons que le cercle local des Dames Culturelles leur offre aussi un bingo mensuel qui est fort apprécié.

La direction du nursing home cherche en outre à désennuyer les résidents en leur permettant de participer à des occupations qui les intéressent, par exemple en faisant des sandwiches lors d'événements spéciaux. Pour sa part, Laurent Thériault, l'un des plus anciens, même s'il est l'un des plus jeunes, se sent très fier d'avoir la responsabilité de la distributrice d'eaux gazeuses et d'être le commissionnaire officiel du personnel.



À Noël, comme en toutes autres saisons, le salon du Nursing se fait accueillant pour les pensionnaires et les visiteurs.

(Photo: Ch -A. H.)



Le docteur Michel Dalpé-Charron, fondateur de la clinique médicale.

(Photo: Ch.-A. H.)

Centre médical de Bourget

Bourget, qui avait joui des services de médecin sur place pendant plus de cinquante ans, fut bien malheureux le jour où il dut aller à l'extérieur pour se faire soigner. Aussi, ce fut avec un « Ah! » de soulagement que l'on apprit la fondation de la Clinique médicale de Bourget, enr. dont l'ouverture se fit le 5 avril 1982. Le directeur en est le docteur Michel Dalpé-Charron que nous vous avons déjà présenté dans la Galerie Biographique Paroissiale.

Praticien général, le docteur Dalpé est un continuateur de la lignée des médecins de famille qui nous ont si bien servis dans le passé. Il est au service des malades vingt-quatre heures par jour et sept jours par semaine. Il fait des visites à domicile sans se faire prier et, grâce à son appareil « Paget », on peut le rejoindre rapidement en tout temps.



Le médecin reçoit une cliente en consultation.

(Photo: Ch.-A. H.)



Le docteur Michel réfère sa patiente à la secrétaire (Gisèle Chartrand) en charge des dossiers.

(Photo: Ch.-A. H.)

La clinique offre de nombreux services médicaux. En plus des consultations et examens, on y fait des prises de sang et diverses analyses; on y prend des électro-cardiogrammes; on y donne injections et piqûres; on projette d'y installer un appareil de radiographie et d'offrir graduellement de nouveaux services.

Trois employés se partagent le travail de la clinique. Gisèle Chartrand, secrétaire, y est occupée en permanence, de même que Colette Morin, infirmière. Liliane Gratton est engagée à temps partiel. Le Dr Dalpé espère s'adjoindre bientôt les services d'un assistant et, avec le temps, de faire installer à Bourget, un dentiste, un opticien et un pharmacien.

Le local occupé par la clinique, au n° 30 de la rue Champlain-sud, est vaste et clair. On y trouve un grand bureau d'affaires, un local

pour la secrétaire, trois bureaux d'examen, une pièce pour les traitements et une spacieuse salle d'attente avec aire d'amusement pour faire patienter les enfants.

Avant d'en venir à sa vocation présente, l'édifice où loge le Centre médical a connu un long passé commercial car il a été occupé pendant de nombreuses années comme magasin de meubles, fondé et exploité d'abord par Aldéric Sicard puis, dans la suite, par Jean-Gilles Chartrand.

L'installation de la Clinique Médicale de Bourget, enr. répondait à un besoin réel que prouve bien son achalandage remarquable.

Le docteur Michel Dalpé-Charron se dit tout à fait heureux de la décision qu'il a prise d'offrir un tel service chez nous. Il déclare aimer beaucoup la mentalité des Bourgetains et se propose bien de continuer à œuvrer parmi eux.



Aire de jeu de la clinique médicale où les enfants prennent patience pendant que les parents sont en consultation. (Photo: Ch.-A. H.)

Autres entreprises

Nous n'avons plus de forgerons, de selliers et de cordonniers, mais les temps nouveaux permettent à des Bourgetains de faire affaires en d'autres domaines: peintres, paysagistes, pépiniéristes, serristes, herboristes, soudeurs, vendeurs de produits pharmaceutiques, de beauté, etc. Nous avons aussi des agents d'assurance, des avocats, des comptables et des locuteurs de machines lourdes. À côté de restaurants à services complets comme Le Coin du Poulet et Le Chatel, nous avons les successeurs des «Petits Rex» qui, sur le bord des rues offrent des frites et autres aliments de consommation rapide. Nous en oublions certainement, mais il faut continuer...

À tous ceux qui sont en affaires, nous souhaitons le succès en espérant que les Bourgetains du prochain siècle fassent preuve d'autant d'initiative que ceux du passé.

Un paradis à notre porte

En 1971, Roland Piché, qui réside depuis une couple d'années au village, bouille d'impatience et cherche une valve d'échappement pour son énergie débordante. Il se procure donc vingt-cinq acres en broussailles de Paul-Émile Castonguay (auparavant ferme de Jules Polvin, dont Gilles Lemay possède maintenant le reste). Roland entreprend alors d'y réaliser un centre sportif «Toutes saisons».

En 1973, il y déménage ses pénates après avoir vendu sa maison au village et s'en être bâtie une nouvelle sur le terrain de son «Paradis de l'Autoneige». En plus de la résidence du «proprio», ce site récréatif polyvalent comprend dès le début un restaurant en plus d'un terrain de camping de cent lots avec services d'eau et d'électricité. Viennent bientôt



(Photo Ch.-A. H.)

s'ajouter deux piscines publiques (1974) et un terrain de jeux (1975). En 1976, il construit un champ d'épuration pour soixante lots; il organise ensuite une sucrerie de cinq cents érables avec cabane à sucre (1977) et, la même année, il installe un service d'égout pour trente autres lots. Il agrandit son restaurant pour y ajouter un débit de boissons licencié (1978) puis, il bâtit un motel de quatre unités en 1980.

L'esprit entreprenant de Roland se retrouve chez ses fils. En 1981, Roger se porte acquéreur de la magnifique entreprise de son paternel et continue à la développer.

Il s'implique dans le développement touristique des comtés-unis de Prescott-Russell. Dans son propre milieu, il encourage et stimule les activités sportives et récréatives adaptées à l'environnement forestier où se trouve son entreprise.

Son Paradis de l'Autoneige devient un centre de courses internationales de chiens. Il



Le dimanche, surtout, les autoneiges envahissent le Paradis. (Photo: Ch.-A. H.)



Le restaurant-bar du Paradis.



Intérieur du restaurant du Paradis.



Terrain de camping pour cent roulottes.



Cabane à sucre de l'érable.



Paradis de l'Autoneige



réussit à intéresser le ministère des Ressources naturelles à ouvrir, sous bois, des pistes pour le ski, la motoneige et la raquette. En été, il mousses la publicité pour favoriser la marche, le jogging et l'observation de la nature dans les sentiers de la forêt Larose. Il ne manque pas de signaler au public la flore et la faune intéressantes qu'abrite maintenant la plus grande plantation d'arbres faite de main d'homme au Canada.

En saisons permises, son Paradis de l'Autoneige sert de points de ralliement, de départ et de retour aux disciples de St-Hubert qui ne peuvent aller dans les vastes espaces du grand nord pour démontrer leur adresse.

Vraiment, le Paradis de l'Autoneige est un merveilleux centre d'intérêt pour tous. On y vient une première fois par curiosité, puis on y revient souvent parce qu'on s'y plaît.



Doubles piscines du Paradis.



Motel du Paradis.

Collectionneur d'anciennes voitures

D'origine allemande, Norbert Poll est arrivé au Canada, le 5 août 1952, à l'âge de six ans.

Lorsqu'il étudiait à l'Université McGill de Montréal, il rencontra Patricia Janet, originaire de la Nouvelle-Écosse, qu'il épousa en 1969. Sa femme est physiothérapeute.

En octobre 1978, les Poll vinrent s'installer à Bourget où ils ont acheté la propriété qui s'élève en haut de la côte sur le coin sud-est de St-Félix, dans la sixième concession. Ils en firent l'acquisition de Jim Knowles qui, lui, la tenait d'Allan Knight, constructeur de l'édifice qui s'y trouve.



Sur un emplacement à l'orée de la forêt Larose, le manoir des Poll et son site donnent l'impression d'un petit paradis terrestre.

(Gracieuseté: Norbert Poll)



Hangar de Norbert Poll, collectionneur d'automobiles. La troisième voiture à gauche serait une Oldsmobile 1928 que possédait le docteur Moise Gendran lorsqu'il vint s'installer à Bourget.

(Gracieuseté: Norbert Poll)

La maison aux vastes proportions et de belle apparence avait un certain cachet européen, mais n'était utilisable que comme résidence d'été. Les Poll décidèrent de renforcer sa charpente, de l'asseoir sur de solides fondations bien drainées et de l'isoler parfaitement afin de pouvoir l'habiter à cœur d'année. Ils en ont aménagé agréablement le décor paysager.

Norbert et Patricia Poll sont les heureux parents de cinq garçons âgés de trois à dix ans. Trois de ces enfants sont nés à Bourget, les deux derniers étant des jumeaux. La famille se plaît si bien dans son manoir rural que chacun déclare vouloir y passer le reste de ses jours.

Agent d'immeuble et plus particulièrement conseiller en investissement de fonds étrangers au Canada, Norbert Poll est appelé à voyager dans le monde entier. Il parle couramment l'allemand, le français et l'anglais; il a aussi appris le hongrois dans ses premières années.

Notre concitoyen Poll se livre à un «hobby» fantastique: il est collectionneur d'anciennes voitures. Ainsi, de 1946 à 1966, il a acquis un

total de treize automobiles dont neuf font partie d'une collection exclusivement anglaise. Entre autres, il possède cinq voitures sport «M.G.» (Morris Garage) de modèle 1962 à 1966 qu'il a restaurées, en destinant une à chacun de ses fils.

Il possède également une Daimler modèle «DE 27» dont seulement quatre du genre furent construites, et toutes pour le palais de Buckingham. Il s'en trouve maintenant une à Sydney, une au musée de Londres, une à Johannesburg (Afrique du Sud) et la quatrième à Bourget. Cette voiture aurait déjà servi au roi George VI et à la reine mère Elizabeth, encore vivante.

Sa collection compte aussi deux Bentley, des voitures pesantes très luxueuses qu'en Angle-



Famille Norbert Poll. En plus de leurs cinq enfants, on voit ici, au premier rang à gauche, un petit invité: Thomas Majos.

(Gracieuseté: Norbert Poll)

Au royaume de l'imprimé

Voici ce qu'écrivait Paul-François Sylvestre, dans les Documents Historiques (n° 81) de la Société du Nouvel-Ontario, au sujet d'un hebdomadaire qui a déjà été publié à Bourget. Sa publication a pour titre: «Les journaux de l'Ontario français (1858-1983)». En page 45, on y lit ce qui suit:

1959 — *Françario* (Rockland, puis Bourget) journal hebdomadaire bilingue fondé le 10 décembre 1959 par Antonin Lalonde, il est coiffé d'une devise pratique: «Il vaut mieux allumer une chandelle que de maudire l'obscurité». Catholique et politiquement indépendant, la publication entend faire «aussi bien son chemin chez nos concitoyens de langue anglaise que chez nos compatriotes de longue française» en vue de permettre à tous «de mieux se comprendre, de mieux s'entendre». On y retrouve des nouvelles locales de Clarence, Bourget, Rockland, Embrun, Hammond, Orléans, Limoges, Wendover et Cosselman. Ce dernier village fait l'objet d'un reportage historique dans l'édition du 23 mars 1960. Quand à la livraison du 18 mai suivant, elle est consacrée au tricentenaire de Dollard; le journal titre à la une «Enfin la vérité et des preuves sur Dollard des Ormeaux» et son exploit de 1660 accompli entre Hawkesbury et Chute à Blondeau.

En 1959, donc, Antonin Lalonde, de Bourget, et Bernard Chénier, de Plantagenet, s'associaient pour établir un atelier d'impressions et fonder un journal. Leur raison sociale, Imprim

(suite de la page précédente)

terre on appelle «la Rolls Royce des pauvres». Comme on sait, les voitures construites en Angleterre ont le volant à gauche excepté lorsqu'elles sont destinées au marché américain.

Pour autre passe-temps, les Poll font partie du Catineau Gliding Club et volent régulièrement en planeurs. Madame se limite à faire partie de l'équipe au sol.

Le voisinage de la forêt Larose plaît beaucoup à ces habitants de St-Félix. Ils y font du ski de fond et trouvent intérêt à nourrir de nombreux oiseaux.

Signalons ici que, dans son vaste hangar, M. Poll, en plus des siennes, entrepose quelques voitures appartenant à d'autres collectionneurs. Ainsi, on peut y voir une ancienne Oldsmobile (1928) qui aurait appartenu au docteur Moïse Gendron lorsqu'il vint s'établir à Bourget.

Inventeurs

Pour devenir inventeur, il faut exceller en initiative. Notre patelin ne peut pas se vanter d'avoir fourni une pléiade d'inventeurs à l'humanité, mais il en est un dont on ne saurait faire le nom dans une publication du genre de Bourget Centenaire. L'utilité de ses inventions

merie Providence Enr., fut pionnière du nouveau procédé d'impression «Offset» que plusieurs années après Le Droit, The Citizen et Le Carillon ont adopté. Cette méthode offre une flexibilité beaucoup plus grande que celle du «Letterpress» (impression typographique), seule connue et généralement utilisée à l'époque. Malheureusement, si le procédé affichait déjà des réalisations merveilleuses, ses machines présentaient parfois de graves problèmes. Souvent, en certaines conditions climatiques, des phénomènes d'électricité statique incontrôlables paralysaient pratiquement l'impression et occasionnaient un gaspillage sans mesure de papier. Pour la production de *Françario*, il fallait utiliser du papier journal en feuilles. Les presses utilisant le papier en rouleau étaient moins sujettes à de tels inconvénients.

La société, qui vendait cet équipement, avait promis un service parfait mais comme l'exploitation n'était pas installée en ville, les réparations et mises au point attendaient parfois deux ou trois jours, ce qui rendait impossible le rendement ponctuel exigé par une entreprise journalistique.

L'hebdomadaire prenait un développement presque inespéré. Cependant, certains individus faisaient bloquer l'émission d'un permis de troisième classe normalement accordé sans délai pour l'expédition des journaux par la poste, ce qui faisait plus qu'en décupler le coût pour le nouvel hebdomadaire. Réduits, depuis plusieurs semaines à ne dormir que trois ou quatre heures par jour, après six mois d'un travail fou, les proprios de *Françario* se résignèrent à en cesser la publication puis vendirent séparément l'achalandage et l'imprimerie.

Dans cette aventure, il leur est toutefois resté de glorieuses satisfactions. D'abord, celle d'avoir été à l'origine de la décision prise par Hydro-Québec permettant des fouilles sur le site de la bataille du Long-Sault avant de le «noyer»; ces recherches ont confirmé les découvertes précédentes de l'archéologue Thomas E. Lee. Ensuite, l'expérience acquise par *Françario* et les résultats de son intervention en faveur du Long-Sault ont influé directement sur la fondation du Journal Anthropologique du Canada, publication trimestrielle à rayonnement international qui, pendant plus de vingt ans déjà, a combattu en faveur de la vérité archéologique au Canada et à l'étranger.

peut ne pas impressionner une grande partie de la population, mais cela ne les empêche pas d'être marquées par une certaine mesure de génie créateur qui lui fait grand honneur.

Ernest Hurtubise n'a pas eu l'opportunité de faire des études scientifiques poussées; il n'a fréquenté que la petite école du rang, mais il a toujours dévoré les publications scientifiques et techniques qui lui tombaient sous la main. Des hommes de science se sont parfois plus à causer avec lui, car il avait une compréhension innée et exacte des principes de la mécanique et de la physique que n'ont jamais réussi à acquérir beaucoup d'étudiants qui ont étudié longtemps en ces domaines à l'université.

Machiniste adroit, il réussissait à usiner toutes sortes de pièces pour dépanner les autres comme il le faisait pour remettre ses propres machines en condition de travail.

Ses amis l'appelaient familièrement «Dame-As». Pourquoi? Nous l'ignorons, mais nous savons cependant que cet «As», entre autres mérites, a eu celui d'inventer un crible pouvant enlever certaines graines de mauvaises herbes dangereuses parmi les semences fourragères. Ainsi, il parvint à faire un mil n° 1 avec une semence rejetée parce qu'infestée de marguerite blanche. Ce fut une bénédiction pour l'agriculture, quand on sait quelle plaie était la marguerite blanche pour nos producteurs de fourrages.



Humble non seulement en apparence, mais aussi en réalité, Ernest Hurtubise possédait une voix magnifique et, surtout, un génie d'invention tel qu'il s'en rencontre rarement chez le commun des mortels.

(Voir aussi autre photo à la page suivante.)



Cette photo du magasin Langlois date de 1899. À remarquer la portie arrière qui servoit de résidence, et le poteau de téléphone au coin. La centrale téléphonique avait été installée chez les Langlais vers 1888. Le feu détruisait l'immeuble peu après la prise de cette photo.

De l'ancienne chapelle à la Salle Pax

On a déjà mentionné que l'ancienne chapelle de The Brook avait servi au culte depuis 1885 jusqu'en 1889. Dans la suite, elle a été utilisée un peu de temps (un à quatre ans?) comme école séparée puis comme salle paroissiale à l'occasion.

Edmond Langlois, qui avait exploité un magasin général dans notre village dès 1881 (probablement au coin sud-est des rues Champlain et Laval, dans la bicoque de M^{lle} Mathilde Martel) retourna à Ste-Scholastique en 1883, mais revint au Brook l'année suivante et se remit immédiatement au commerce. Le 26 janvier

1885, il vendait son stock à un monsieur Bélanger mais redevenait marchand dans la suite à une date indéterminée. Nous savons cependant qu'en 1899 il exploitait un magasin général dans une bâtisse à pignons (de deux étages et demi), où se trouve aujourd'hui le n° 11 de la rue Laval-est, et dont une partie lui servait de résidence. Cette année-là, l'immeuble fut détruit de fond en comble par un incendie.

Sans se décourager, Edmond Langlois fit immédiatement venir, de Montréal, un M. Allard, entrepreneur en construction, qui lui construisit à l'été un très beau magasin neuf au même

endroit; il en prit possession en décembre. Cependant, le 20 septembre 1902, à nouveau, le feu réduisait en cendres ce magasin dont les Langlois étaient si fiers. Aussitôt, ils achetèrent la chapelle désaffectée qui occupait l'endroit où se voit aujourd'hui l'immeuble de la Banque Nationale du Canada, et ils la déménagèrent pour l'installer sur le solage du magasin qui venait d'être rasé par l'incendie. Le commerce y reprit le 18 décembre 1902 et c'est cette bâtisse qui abrite aujourd'hui la salle funéraire Pax, mais cela depuis 1977 seulement.

Vers 1907, Arthur O. Lalonde, gendre d'Edmond Langlois succédait à son beau-père comme marchand général. Il resta au gouvernail pendant une vingtaine d'années et l'entreprise n'avait cessé de prospérer lorsqu'il mourut subitement le 2 septembre 1927. Son épouse Ubaldine, devint alors propriétaire et, avec l'aide de ses enfants, continua l'exploitation familiale jusqu'à son décès, le 9 septembre 1947.

Le magasin général Langlois-Lalonde passa alors aux mains de son fils, Antonin, qui continua de l'exploiter jusqu'en 1959, alors qu'il écoula le stock puis créa une entreprise d'impressions commerciales et publia un hebdomadaire, *Françario*.

Mais le surmenage ayant ébranlé sa santé, il dut se défaire de l'affaire et se reposer. Continuant cependant de résider à l'étage, il garda le local commercial inoccupé pendant une quinzaine d'années puis, au début de 1977, après avoir pris sa retraite de la fonction publique fédérale, il le transforma en salon funéraire, connu sous le nom de Salle Pax. Bourget, qui avait été privé d'un local public pour exposer ses morts pendant près d'un an, respira d'aise

(Suite de la page précédente)

Notre concitoyen n'a pas tiré fortune de son invention. De grosses compagnies se sont hâtées de la copier en se glissant à travers les «non licet» de son brevet. Il a au moins eu la satisfaction de savoir qu'il avait rendu un immense service à ses confrères agriculteurs.

Plus tard, lorsqu'il fut contremaître de la forêt, Ernest inventa une planteuse de précision qui permettait d'accélérer la plantation des petits plans servant au reboisement dans la forêt Larose.

Puisse la mémoire d'Ernest Hurtubise, notre maître-inventeur, se conserver longtemps au moins chez les Bourgetains.

Signalons, par ailleurs, que lorsqu'ils exploitaient leur couvoir, les frères Robert S. et Antonin Lalonde ont fait breveter un panier d'éclosion qui aurait rendu d'immenses services aux éleveurs de volailles si la sélection individuelle n'avait pas été remplacée aussitôt après par la sélection «massale».



Ici, la planteuse d'arbres de la Forêt Larose, grandement améliorée par une invention d'Ernest Hurtubise. À gauche, Raynald Cléroux; au centre, l'inventeur, et à droite, Arcus Labelle.

(Photo F. C. L.)

en accueillant cette réalisation qui lui assurait le retour d'un service essentiel.

Il convient de signaler ici que l'immeuble de la Salle Pax célèbre son centième anniversaire en 1985.

À droite:

Pendant longtemps, toute la devanture du magasin A. O. Lalonde a été occupée par une vaste galerie.

Ci-dessous à gauche:

Voici ce qu'est devenue la vieille chapelle cent ans après la célébration de la première messe.

Ci-dessous à droite:

Le magasin A. O. Lalonde après une tempête au début des années «40».



Salle funéraire Pax.

(Photo: Ch.-A. H.)

Le corps de la personne défunte est exposé ici à l'endroit même où se trouvait autrefois l'autel de la vieille chapelle.

À tout seigneur, tout honneur — Nous tenons à vous faire remarquer que toutes les photos contenues dans le chapitre «L'Initiative bourgetaine» sont une gracieuseté de l'entreprise dont on y fait l'histoire ou d'un ami. À chacun d'eux, un très reconnaissant merci. — L. R.

Cent Ans de Loisirs et de Sports à Bourget

Loisirs d'antan jusqu'à maintenant

Les anciens Brookois étaient tellement accablés par leur besogne qu'ils en étaient presque venus à considérer leur travail quotidien comme une récréation normale. Ça, c'était aux temps forts de leur boulot mais, dès que survenaient des périodes de répit, ils mettaient à profit ces moments de relâche pour organiser des rencontres et des divertissements. Évidemment, il n'était pas question alors d'aller se distraire dans les grands centres.

Même s'il n'y avait pas de téléphone dans la campagne, on se dépêchait à communiquer en direct par messagers. Les veillées du bon vieux temps n'étaient pas longues ni compliquées à organiser. Il ne fallait pas les planifier des semaines à l'avance ni courir après des orchestres; chaque paroisse avait ses violonneux, ses joueurs de musique à bouche (harmonica) et de bombarde (ruine-babines), toujours prêts à offrir leurs services.

Aux débuts, on se plaisait à présenter des bouquets, comme on l'a décrit ailleurs dans cette publication, mais vint un temps où, à la fin d'une veillée, on disait à Jos: «C'est chez toi que nous irons veiller mardi prochain», ou bien Baptiste annonçait: «Hé les gars, jeudi en huit, c'est moi qui vous rend la politesse!»

Que faisait-on pour s'amuser au cours de ces veillées? Les danses carrées (sets) constituaient le «plat de résistance». Aussi, on giguait, on dansait à deux, on chantait (les bons «chanteux» ne se faisaient pas prier alors pour se faire entendre), on contait des histoires et, bien entendu, on prenait un petit coup: même au temps de la prohibition, si on ne faisait pas sa propre bagosse (moonshine), on savait où s'adresser pour s'en procurer.

Avec le temps, des pianos, firent leur apparition, puis des gramophones, des guitares et des accordéons.

Le rythme des réceptions s'accroissait au temps des fêtes et jusqu'aux jours gras. Il n'était pas rare alors que l'on se retrouvait quatre ou cinq soirs d'affilée à veiller chez l'un ou l'autre de ses amis. Le carême arrivé, on se contentait d'aller jouer aux cartes chez un voisin ou à en recevoir à un «cœur atout» chez soi.



Dans nos soirées, on trouve encore, comme au bon vieux temps, des enthousiastes de la danse à deux. Parfois ce sont de véritables concours d'endurance. Ici, Marc Martel ne s'en laisse pas imposer par son vis-à-vis.

[Gracieuseté. Groupe de sportifs — Photo: Ch -A. H.]

Aux soirées d'amis de la jeune génération, réunissant des couples se fréquentant et dont l'âge pouvait évoluer dans les premières années de la vingtaine, on chantait, on dansait un peu et on s'amusait à des jeux de société.

Sur le plan paroissial, il y avait aussi quelques activités récréatives intéressantes, des séances dramatiques et des concerts, surtout des soirées de cartes (enchres, que l'on prononçait «Youkeurs»). Ces veillées se terminaient presque toujours par un réveillon. Les Enfants de Marie, par exemple, avaient coutume d'organiser une partie de cartes annuelle. À la fin de cette veillée, il y avait encan de gâteaux préparés par les demoiselles. Certaines d'entre elles indiquaient à leur cavalier la pâtisserie qu'elles avaient confectionnée. En gentilhomme, pour flatter sa tendre amie, celui-ci misait sur son chef-d'œuvre, ce que voyant, d'autres renchérisaient pour le forcer à payer le gros prix et, ainsi, les gâteaux monlaient

parfois jusqu'à dix dollars ce qui, dans ce temps-là, était une forte somme.

Avec le progrès, arrivèrent des moyens de distraction nouveaux: la radio, vers 1920, et la télévision, un quart de siècle plus tard. Bourget connut aussi des représentations hebdomadaires de cinéma, il y a une quarantaine d'années.

Le temps continuant sa course, l'utilisation des loisirs évolue continuellement. Les cavaliers ne vont plus veiller à la maison de leur blonde, ni la chercher, comme jadis, pour la conduire aux vêpres le dimanche (il n'y a même plus de vêpres), mais ils la cueillent à la course en passant chez elle pour l'amener à des activités sportives, aux hôtels, aux grills, aux cinémas, etc., si bien que les gendres restent parfois presque des étrangers pour les beaux-parents tant qu'ils n'ont pas escorté leur fille au pied de l'autel.

On ne connaît plus comme autrefois les noces de deux jours à la maison paternelle de la mariée alors que l'on ripaillait grâce à l'abondante mangeaille préparée depuis plusieurs jours par belle-maman et ses amies.

Mais à quoi bon s'attarder à décrire l'emploi des loisirs d'aujourd'hui, nos lecteurs les connaissent probablement mieux que nous.
Antal

Sports d'hier et d'aujourd'hui

Il est peu de sports ayant connu la faveur populaire en notre pays que l'on n'aurait pas pratiqués en notre patelin; nous nous plaisons donc ici à évoquer quelques souvenirs se rapportant à ceux qui ont le plus connu la faveur publique.

Le patin

Le patin, objet important et populaire dans le domaine des sports canadiens, a beaucoup évolué depuis cent ans. Autrefois, il y eut des patins à lames de bois, des patins à ressort qui s'accrochaient en temps voulu aux bottines d'usage courant, puis vinrent les patins vissés aux semelles.

Quant aux lames, il y en avait en couteau, d'autres à tubes et certaines avec coches comme dans le cas des patins de fantaisie.

Enfin, on avait même, pour les jeunes débutants, des patins à doubles lames que l'on appelait patins à deux lisses.

On pourrait aussi mentionner les patins à roulettes, mais leur vogue a été pratiquement nulle à Bourget surtout parce que l'on y était dépourvu de pistes appropriées pour s'y adonner.

Peu importe cependant le genre de patins et leur évolution, ce qui nous intéresse surtout, c'est l'utilisation de ces instruments dans le domaine des sports et loisirs. Le premier de ceux-ci est le patinage simplement récréatif. Quelques personnes le pratiquent encore et on va même, de Bourget à Ottawa, pour s'y adonner sur la plus longue patinoire du monde (au Canal Rideau). Quant au patinage de fantaisie et au hockey, nous vous invitons à y lire ce qu'on en dit ci-après.

Patinage artistique

Le patinage artistique est un sport individuel spectaculaire qui se veut aussi très formateur. On y développe la discipline personnelle, la patience, la coordination, la concentration, le rythme, la grâce et la précision dans les mouvements. C'est en outre un excellent exercice physique.



L'emportant sur une soixantaine de concurrentes, Carole-Anne Yelle a mérité de monter au sommet du podium, en 1984, lors d'une compétition inter-clubs de l'ouest québécois et de l'est ontarien pour la catégorie juvénile féminine. — Née le 16 mars 1969, notre jeune Bourgetaine s'est inscrite au Club de Patinage Artistique du Canton de Clarence en septembre 1975. Depuis, elle n'a pas cessé de s'adonner à son sport favori. Elle participe régulièrement à des compétitions et à des tests. En 1982, elle est devenue instructrice pour les jeunes patineurs du Club. Elle espère d'ailleurs se qualifier le plus tôt possible afin de devenir instructrice professionnelle.

(Gracieuseté: F. C.L.)

Persuadées que ce sport peut avantager les enfants du Canton de Clarence, quatre femmes actives entreprirent de fonder un Club de patinage artistique. Celui-ci vit le jour en septembre 1975 sous la direction de mesdames Chislaine Lalonde de Bourget, Lise Lemay de Clarence-Creek, Diane Nolan de Hammond et Denise Gareau de St-Pascal. Une professionnelle qualifiée, M^{me} Nicole St-Jean, dispensa les cours jusqu'en avril 1983. En septembre suivant, M^{me} Andrée Cousineau et M^{lle} Suzan McKenna, toutes deux très qualifiées, prirent allègrement la relève et poursuivirent un travail déjà bien amorcé.

Depuis sa création, le Club a accueilli 397 enfants du canton. En figure et style libre, nos patineuses sont parmi les plus avancées de tout Prescott-Russell. En six années de compétition avec les clubs ontariens et québécois, nos patineurs et patineuses ont récolté vingt-six médailles. Un ancien membre fait de la compétition de danse au niveau provincial. En début de saison 1984-1985, d'anciennes patineuses du Club ainsi que nos patineuses senior ont suivi des cours de formation afin de dispenser bénévolement les cours aux débutants. Nos

monitrices sont qualifiées par l'Association Canadienne de Patinage Artistique.

Jusqu'à ce jour, les destinées du Club ont été présidées par Mesdames Lise Lemay, Denise Gareau, Gaétane Brazeau et Yvonne Caudreau. De nombreuses autres personnes ont collaboré et collaborent encore à l'avancement du Club. Cet organisme à but non lucratif tire ses fonds des inscriptions des patineurs, de campagnes de financement, de dons offerts par les différents clubs sociaux et commerces, ainsi que d'octrois municipaux.

Hockey

Rappelons que la première patinoire publique, dont nous avons souvenance, était installée chez Alfred Auger, fils, là où se trouvent aujourd'hui les appartements «Joie de Vivre» construits par Roger Tassé.

Dans la suite, on en trouva successivement chez Ubald Labelle (à peu près là où est

(Suite à la 3^e colonne, page 423)



Équipe formidable, hiver 1920-1921 — voir texte en page suivante, en première colonne.

(Gracieuseté: Groupe de sportifs)



Champions Intermédiaires Prescott et Russell — voir texte en page suivante, en deuxième colonne.

(Gracieuseté: Groupe de sportifs)



Champions de la «Ligue Bourget» (1943-1944) — voir texte en deuxième colonne ci-dessous.

(Gracieuseté: Groupe de sportifs)

(Photo du haut à la page précédente)

Équipe formidable (hiver 1920-1921) — Les rapports du temps qualifiaient la première véritable équipe de Bourget de «rouleau compresseur qui écrasait tout sur son chemin». La patinoire publique se trouvait alors à l'endroit où sont bâtis aujourd'hui les appartements «Joie de vivre» de Roger Tassé. Cette saison là, l'équipe de Bourget obtint un record parfait dans la Ligue du Canton de Clarence: toutes des victoires, aucune défaite. La publicité, obtenue par ces hauts faits dans «Le Droit», lui valut de recevoir plusieurs défis d'Ottawa qu'elle accepta sans crainte. Ainsi, elle l'emporta sur le La Sulle qui n'avait perdu qu'une seule partie (contre le Hawkesbury) dans la Ligue Intermédiaire. Le 14 février 1921, les Bourget écrasèrent (4 à 1) le Club Freiman de la capitale. Une semaine plus tard, ils furent victorieux contre l'équipe «C.P.R.» au compte de 3 à 1. La seule défaite de nos As fut enregistrée, le lundi 23 février, alors que le Rockland Senior l'emportait sur eux par 5 à 3.

Sur notre photo — À l'avant: Josephat Boudreau, Hervé Lalonde, Léa Ray, Patrick Schnupp et Eugène Séguin. À l'arrière: Moïse David, Évangéliste Labelle, Ovila Éthier, Alfred Auger, fils, Omer Boudreau, Ernest Auger et Anatole Gendron. Signalons l'absence ici d'Albert Délisle, du vrai vif-argent sur la glace.

(Gracieuseté Berthe Labelle et Groupe de sportifs)

(Photo ci-dessus)

Rang du bas: Léo Marleau, Rhéal David, Jean-Paul Hébert, Roland Marleau (gardien de but), René Longtin et Raymond Leroux. — Rang du milieu: Roger Lalonde, Donat Paul, René Lavoie, Lionel Chénier, Arthur Viau et M. le curé Alphonse Lapointe. — Rang du haut: Donat L. Goulet, Edmond Lalonde et Ernest Cagné.

(Photo du bas en page 422)

Rang du bas: Gérard Boileau (ailier), Horace Chorette (centre), Lorenzo Lefebvre (gardien de but), Maurice Ayotte (ailier) et Roger Lalonde (ailier). — Rang du milieu: Gaston Goudreau (centre), Robert Éthier (défense), Léo Viau (défense), Rodrigue Lalonde (défense), Guy Lalonde (ailier), Roméo Deneault (ailier) et Jacques Ayotte (défense). — Rang du haut: Paul Longtin (mascotte), Donat Hébert (centre), Philippe Legault (secr.-trés.), Donat L. Goulet (président), Donat Paul (vice-président), Jean-Pierre Labelle (mascotte), Raymond Patvin (arbitre). Étaient absents: Aurélien Lalonde (ailier) et Pat Doran (défense).



(Suite de la page 421)

construite la résidence de Gérard Dutrisac), chez Amédée Bougie (au même endroit où se trouve celle de l'école aujourd'hui), ensuite chez Ti-Fin Labrosse (emplacement occupé présentement par la rue Sicard), puis au premier Centre Récréatif, celui des années cinquante (là où, de nos jours, s'étire la rue Centre); enfin à l'école où se voit la patinoire encore en usage.

C'est donc au premier endroit mentionné qu'au début des années «vingt» se sont illustrés de magnifiques joueurs qui maintenant font probablement tous du «gauwet» au paradis et dont l'on trouvera les noms dans la légende de la photo du temps qui accompagne ce texte.

Durant les années «trente», malgré la crise et peut-être même grâce aux nombreux loisirs qu'assurait la grande dépression, notre sport d'hiver national prit un essor considérable. Imaginez-vous, on pouvait alors se permettre de jouer des parties de ligue le mardi ou le jeudi après-midi. Dans ces années-là, de nombreux joueurs bourgetains ont fait leur marque; entre autres: Roger et Guy Lalonde, Donat et Jean-Paul Hébert, Léo Viau, Robert Éthier, Gérard Boileau, Roland Marleau, Horace Charette, Maurice Ayotte, Léo Labrosse, Léopold Lemery et Raymond Leroux. On allait alors jouer à Embrun, Casselman, Clarence-Creek, Rockland et même Maxville. Le voyage se fai-

sait en sleighs que tirait vaillamment une bonne paire de chevaux par toutes sortes de chemins. Partisans et joueurs s'entassaient sur la paille couverte de couvre-pieds d'étoffe de ces doubles traîneaux conduits habituellement par Félix Lencery ou Baptiste Bougie. Les tuques et casques de poil, les lourds capots de chat, de chaudes mitaines, de bonnes bottes avec gros tricolors en laine du pays ainsi que des «buffalos» ou robes de carrioles (couvertures en peau fourrée) empêchaient les voyageurs de geler comme des «pommes de route». Il est vrai que le caribou et le petit blanc aidaient à garder la température, comme l'enthousiasme, à un degré suffisamment élevé. En outre, ça lubrifiait les cordes vocales pour les chansons à répondre du parcours et les acclamations d'encouragement à la patinoire.

Après des parties chaudement disputées et des victoires que Bourget décrochait habituellement plus souvent qu'à son tour, on revenait aux petites heures du matin, toujours joliment fatigué et souvent même passablement émêché.

Au cours des années «cinquante», une autre génération a pris la relève avec quelques rares vétérans qui ont persévéré. Certains prétendent même que Bourget a alors connu sa meilleure équipe. Au début, elle fut dirigée par Donat Panl qui, dans la suite fut remplacé par Gaëtan Ménard. Les As du temps étaient: Er-

nest, Jean et Marcel Viau, Jean-Louis et Vincent Lalonde, Jean-Claude Boileau, Roland Lortie, Viger Gendron, Bernard David, Robert Éthier, Marcel Gagné et Marcel Éthier. Après plusieurs années, ayant remporté de nombreux championnats dans la Ligue Prescott-Russell, Bourget décida d'entrer dans la Ligue Cambridge. Là encore, nos vaillants joueurs remportèrent des trophées aux dépens des équipes de St-Albert, Russell, Embrun et Metcalfe. On n'est pas près d'oublier les fameuses séries disputées entre Bourget et Metcalfe où tous les moyens étaient parfois employés pour remporter la victoire, mais le Club Hôtel Royal de Bourget accaparait encore là le championnat. C'est durant cette série que furent établis des records d'assistance aux arénas de Metcalfe et Russell. On vit parfois jusqu'à trois autobus «Capital Coach» remplis de partisans, quitter Bourget pour aller soutenir leur équipe, ça en plus de tous ceux qui utilisaient leurs propres voitures.

En 1956, notre club perdit plusieurs joueurs pour différentes raisons; ainsi, certains avaient déménagé de Bourget, d'autres travaillaient à l'extérieur. Plusieurs de ces sportifs se sont illustrés dans d'autres formations; ainsi, Viger Gendron, Marcel Viau et Roland Lortie avec l'Université d'Ottawa; Ernest Viau, Marcel Éthier et Jean-Claude Boileau dans la Ligue du R.A. d'Ottawa; enfin, Jean-Louis Lalonde, à Montréal.

De ce groupe d'anciens fervents du hockey, il ne reste qu'un seul Bourgetain, Roland Lortie, qui malgré ses cinquante-quatre ans, joue encore régulièrement deux fois par semaine avec une équipe «Old Timers» d'Orléans. D'ailleurs, ce club se rendra à Nice (France), au mois de mars 1985, pour participer au tournoi mondial des «Old Timers» (vétérans) du hockey.

Dans la décennie de 1960, de nouveaux joueurs prirent la relève et firent honneur à Bourget dans la Ligue Russell. On y trouvait: Raynald et Régent Côté, Kenneth Labrosse, Marius Gendron, Guy et Richard Lortie, Roger Amyot, Richard Laplante, Marcel Sicard, Guy Lepage, Caroll, Jean-Denis et Michel Yelle.

Depuis quelques années, le hockey est organisé sur le plan municipal et centré sur l'utilisation de l'aréna de notre chef-lieu. L'Association du Hockey Mineur du Canton de Clarence recrute ses joueurs dans les quatre paroisses de la municipalité et enrégimente même de très jeunes recrues. Grâce à de bons entraîneurs qualifiés, le tout fonctionne très bien et le calibre du hockey y est très fort à tous les échelons. Cette structure a permis la formation de bons joueurs au palier junior, dont notamment Marc Hurtubise et Pierre Lortie de Bourget.

Chose certaine, le hockey n'est pas mort chez nous et il promet encore bien pour les prochains cent ans.



Club de hockey «Bourget» — 1950 (Champion de la Ligue Prescott et Russell). Rang du bas: Roland Lortie, Jean-Louis Lalonde, Ernest Viau, Jean-Claude Boileau, Marcel Gagné, Jeannot Viau et Marcel Viau. Debout: Edmond Lalonde, Jean-Charles Lortie (président), Champlain Gendron, Robert Éthier, Roger Gagné (trésorier), Gérard Boudreau, Bernard David, Marcel Éthier, Charles-Guy Séguin, Silvére Boudreault, Dr Moïse Gendron (vice-président) Lucien Brazeau, Viger Gendron, Émilien Auger et Gaëtan Ménard (entraîneur). (Gracieuseté: Groupe de sportifs)



Quel magnifique spectacle que la forêt après une bordée de neige! Le skieur émerveillé par la beauté de la nature ne se lasse pas de dévorer la scène ou point d'en devenir ébloui par le soleil qui miroite sur le blanc tombé du ciel.

(Photo G O L.)

Le ballon-balai

Pratiqué chez nous depuis plusieurs années, c'est un sport auquel, au début, on s'adonnait plutôt comme divertissement que comme jeu compétitif. La plupart du temps, on s'y livrait sur des patinoires extérieures et parfois il s'agissait des parties amicales mettant nos gens aux prises avec ceux d'autres paroisses. Au

cours des années «soixante», il connut une vogue considérable. Une ligue paroissiale fut organisée comprenant quatre équipes qui jouaient deux soirs par semaine. Un de ces groupes qui s'appelaient «Marchands de Bourget» remporta les honneurs de plusieurs importants tournois.

Le badminton

Plusieurs étudiants de Bourget, à l'École Secondaire de Casselman, se sont distingués au badminton. Ainsi, en 1976, Raynond Lortie remporta en simple le championnat pour Prescott-Russell. La même année, il perdit en semi-finale «A» à Kingston (Ont.).

En 1980, Christian Lalonde et Marc Hurtubise remportèrent le championnat en double pour Prescott-Russell. Aussi en 1980, les sœurs Rachelle et Denise Lortie, après avoir remporté le championnat en double pour Prescott-Russell, perdirent en finale «A» à Kingston pour l'est de l'Ontario. C'est grâce à une somme de trois cents dollars fournie par les marchands de Bourget que le duo Lortie put faire le voyage à Toronto où il remporta le championnat de la Classe «C» pour tout l'Ontario. L'année suivante, Rachelle et Denise remportaient le championnat à Kingston avec une fiche parfaite, mais perdaient en semi-finale «A» pour l'Ontario à Kapuskasing.

Pour sa part, en 1982, Denise Lortie remportait, en simple féminin, le championnat Prescott-Russell; en outre, elle fut championne

pour l'est de l'Ontario à Kingston avec une fiche parfaite, mais malheureusement, perdit en semi-finale «A» pour l'Ontario à Toronto.



En 1967, à l'aréna Guertin de Hull, cette équipe se rendit en quart de finale pour le championnat de l'est canadien. L'année suivante, lors du carnaval d'Ottawa, à un tournoi où participaient une centaine d'équipes, les «Marchands de Bourget» terminèrent en deuxième place. Ce valeureux groupe était formé de Carroll, Jean-Denis et Michel Yelle, Gilbert, Paul-André et Gérard Labelle, Marcel, Aimé-A. et Yvon Lepage, Richard Boileau, Roland Lortie et Roger Amyot. Ils étaient dirigés par Jean-Charles Lortie.

Le ski de fond

Sport relativement nouveau à Bourget mais qui a connu des débuts très prometteurs, le ski de fond semble destiné à connaître beaucoup de vogue. Ce qui le rend tellement populaire, c'est qu'il est aussi agréable à pratiquer solitairement qu'avec un ami ou en famille et, bien entendu, il convient parfaitement aux sorties de couples. Les randonnées peuvent être longues ou courtes, selon le conditionnement physique d'un chacun. Dans la forêt Larose, des pistes aux parcours variés et intéressants permettent d'observer des paysages merveilleusement changeants sur plusieurs kilomètres.

Un groupe formé, il y a quelques années, et qui s'est coiffé du nom de «Traîneux de pieds» organise des activités spéciales durant l'hiver, ce qui donne aux skieurs l'occasion de se divertir et de fraterniser en groupe.

Les sœurs Lortie — Denise et Rachelle sont les filles de Jean-Charles Lortie et de Gisèle Labelle.

Leur photo permettrait de croire qu'elles sont jumelles, mais elles ne le sont pas.

Elles ont commencé tôt à montrer des aptitudes pour les sports, et l'encouragement reçu, tant de la part de leur maman que de leur papa, les a fait persévérer et réussir en ce domaine.

Elles excellaient déjà au tennis quand elles se sont initiées au badminton à l'école secondaire. Elles ont été immédiatement séduites par ce sport apparenté au tennis mais qu'elles pouvaient pratiquer à cœur d'années sans sortir de leur milieu. Du niveau local au niveau régional leurs succès les entraînèrent bientôt au niveau provincial où même là, elles ont brillé remarquablement comme on peut le constater dans l'article qui précède.

Parfois en simple, souvent en double, elles ont décroché ou frôlé de nombreux championnats. Au début de l'année du centenaire, nous savons qu'elles ont été choisies pour représenter l'est de l'Ontario au tournoi provincial organisé à Kingston pour décider du championnat au niveau collégial. À toutes deux, nous souhaitons encore de nombreux succès.



Record enviable (1956) — Cette équipe vient de décrocher un sixième championnat consécutif pour Bourget dans la Ligue Prescott-Russell. Ces vainqueurs sont: (à genoux) Pierrette Gagné et Thérèse Wolfe: (debout) Annette Lalonde, Claude Gagné, Rolond Lortie, Jacques Brazeau, Claude Lortie et Céline Perron.

(Collection Roland Lortie)

(Gracieuseté: Groupe d'amis)

Tennis

Le tennis a longtemps été très populaire à Bourget. Sans excès d'orgueil, on peut s'y vanter d'avoir eu une des meilleures, sinon la meilleure équipe des comtés-unis de Prescott-Russell. D'ailleurs, les nombreux championnats qu'elle a décrochés sont là pour le prouver.

C'est sur un court aménagé au lot occupé aujourd'hui par les appartements «Joie de Vivre» que le tennis a connu ses humbles débuts chez nous. On se rappelle même qu'un orignal ayant traversé le village en plein jour, plutôt que de contourner le terrain, se permit d'y endommager sa haute clôture en la sautant.

Dans la suite, un court fut construit entre la résidence du docteur Ayotte (ancienne maison du tailleur Philias Lauzon, an n° 38 Champlain-nord) et celle où ont déjà demeuré

Étienne Leduc puis Raoul Chaloux (36, Champlain-nord). C'est à cet endroit qu'ont évolué alors de bons joueurs tels ceux de la famille Ayotte, Léo et Gracia Labrosse. Carmen Lalonde, Thérèse Morin, Robert Laroche, Oriente Lauzon et plusieurs autres.

Lorsque brûla la maison des Ayotte, la famille du docteur déménagea au n° 17 de la rue Laval-est, et Maurice obtint d'Odila Dicaire la permission de construire un court sur le lot occupé aujourd'hui par le Nursing Home.

Puis après, il y eut aussi un terrain de tennis derrière la sacristie de même qu'un autre sur la propriété d'Horace Charette, près du trottoir au coin touchant le lot de la «vieille école». On a même déjà joué au tennis en été sur le terrain occupé en hiver par la patinoire de Gédéon Labrosse.

Vers la fin des années «quarante», la famille Arthur Gagné vint s'établir à l'ancien hôtel, face à la gare du C.P.R. Avec l'aide de ses enfants, ce nouveau villageois décida d'aménager deux courts. Cette réalisation donna un essor considérable au tennis à Bourget. Grâce au dévouement des Lucien Brazeau, Bernard et Marcel Gagné, Roland Lortie et Paul-Olivier Lalonde, on mit rapidement sur pieds une équipe qui, malgré la jeunesse de ses membres, recueillit bientôt certains succès. Puis comme le fond, le talent ne manquait pas, la réussite ne se fit pas attendre longtemps. C'est à partir des années «cinquante» que notre patelin connut ses plus beaux moments de gloire. Ainsi, en 1956, Bourget établissait un nouveau record, soit celui d'avoir gagné le championnat de la Ligue Prescott-Russell pour la sixième année consécutive. Voici quelques noms qui ont alors



Club de fastball de Bourget (1983) — Rang du haut: Christian Leroux, Sylvain Pouliot, Jean Leduc, Guy Lortie, Murio Perrier, Marc Hurtubise, Denis Leroux, Daniel Doré. — Rang du bas: Richard Lalonde, Louis Lortie, Mario Lortie, Jean-Denis Hurtubise, François Doré, Denis Doré.

(Gracieuseté: Club de balle rapide)

Club de fastball de Bourget

Formé en 1978, notre club de balle rapide a gardé le même instructeur, Guy Lortie, depuis ses débuts. Les deux premières années, il a surtout participé à des tournois.

En 1980, il se joignit à la Ligue Carleton-Russell, intermédiaire B; cette année-là, il fut

défait en semi-finales, mais l'année suivante, il ne baissa pavillon qu'en finales. En 1982 et 1983, il obtint le championnat, gagnant donc le trophée de première place deux fois en quatre ans de participation à la ligue.

En 1984, les Bourget montèrent d'un cran.

soit dans la Ligue Ottawa-Carleton, intermédiaire A, pour finir en première place dans le programme saisonnier. Ils se permirent même d'affronter quelques clubs seniors et gagnèrent alors une partie sur trois en participant au tournoi Senior B, Bunny Larocque.

Depuis le début, Roger Lortie, Raymond Lortie, Gerry Gauthier, Marc Hurtubise et Sylvain Pouliot ont tour à tour été lanceurs.

La photo qui accompagne cet article a été prise en 1983 après que nos As eurent triomphé dans quatre tournois sur six, soit ceux de Bourget, Clarence-Creek, Navan et Rockland.

La balle

Bourget s'est toujours adonné activement à ce sport. On se souviendra des fameuses parties de balle molle qui, durant les années 1930 à 1940, se jouaient sur le terrain appelé «Terre de la Compagnie», et qui était situé au côté nord de la voie ferrée, en-dessous de la ligne de l'Hydro.

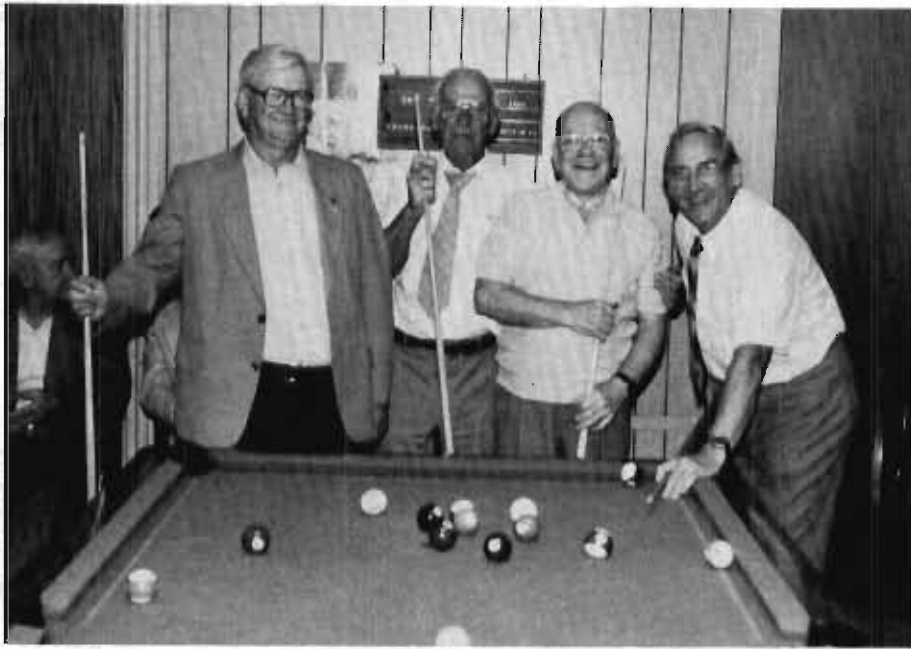
Ensuite, le baseball, qui anciennement avait connu de la vogue, refit son apparition grâce au

(Suite de la page précédente)

laissé leur marque dans nos annales du tennis: Marcel, Jean-Claude et Bernard Gagné, Laurent Lefebvre, Marcel Éthier, Claude et Roland Lortie, Annette Lalonde, Fleurette et Gaëlane Bernard, Fernande Viau, Toto Lalonde, Andrée Gendron, Huguette Côté et Lionel Chénier, mais celle qui a le plus dominé ce sport, soit par l'excellence de son jeu, soit par son empressement à conseiller les jeunes joueurs, fut sans contredit Pierrette Gagné-Lortie. Que d'heures elle a passées à entraîner les benjamins et les inexpérimentés pour les initier aux techniques pouvant les conduire au succès. Elle ménageait rien pour organiser des tournois et assurer le transport des participants. Son zèle a porté fruits et nous a valu, entre

autres la génération des Rodrigue Drouin, Jean-Jacques Legault, Robert Marcil, Francine et Collette Richer, Nicole et Ghislaine Lalonde, Marcel Brazeau, Nicole Bouvier, Danielle Perron, Jim et Frank Malamo, etc.

Il est malheureux de constater qu'un sport aussi bénéfique pour le comportement physique et moral des jeunes, comme des moins jeunes, soit à peu près disparu de Bourget. Pourtant, le Centre Récréatif a déjà fait d'importants sacrifices pour construire, dans la cour de l'école, des courts très convenables qui sont toujours à la disposition de ceux qui veulent s'adonner à ce sport. Espérons qu'un réveil surviendra et que des bénévoles ayant la passion du tennis surgiront pour la transmettre à la génération montante.



Plusieurs familles ont maintenant leur table de billard, mais on n'en compte que trois d'utilisation publique ou semi-publique: celle de l'Auberte Bourgetel, celle du Club d'Âge d'Or et celle du Club privé installé dans l'édifice de François Sicard. Ici, on voit quatre de nos «aînés» qui tirent beaucoup d'agrément à se disputer une victoire dans la salle de l'ancienne sacristie; ce sont: Lucien A. Lepage, Robert Éthier, Jean-Baptiste Pouport et Fernand Lortie.

(Photo: Ch -A H.)

Le billard

Toujours un passe-temps très populaire à Bourget, le billard s'est joué à plusieurs endroits publics qui, à certains temps, disposaient d'installations pour pratiquer ce jeu. Sans contredit le centre de billard par excellence a toujours été chez Arthur Viau. Les deux tables n'y chômaient pas: jeunes et moins jeunes étaient souvent obligés d'y attendre leur tour pour jouer.

Que de fois, aux petites heures du matin, M^{me} Viau, couchée en haut au dessus de la salle, ne fut-elle pas obligée de frapper sur le plancher avec le talon de son soulier, signalant ainsi aux jeunes d'en bas qu'il était assez tard pour arrêter; mais, trop enthousiasmée, la jeunesse ignorait souvent ces avertissements.

Plusieurs tournois ont été organisés auxquels prenaient part un grand nombre de participants. Il y eut tellement de bons joueurs qui ont fait leur apprentissage à Bourget qu'il serait impossible de tous les mentionner.

Aujourd'hui, la «Poolroom» Viau est disparue mais on joue encore le billard au Bourgetel ainsi qu'au club privé où se disputent de très bonnes parties dans une atmosphère de franche camaraderie.

Malgré la disparition de la salle Viau, qui était presque devenue une institution chez nous, ce jeu rallie encore de nombreux adeptes.



(Suite de la page précédente)

dévouement de Donat Goulet. Une ligue paroissiale fut organisée et les parties se jouaient sur le terrain situé entre l'église et le cimetière. Par la suite, Bourget fit partie d'une ligue qui comprenait les villages de Pendleton, Plantagenet, Wendover et Bourget. Ses cadres finirent même par s'élargir pour inclure Masson et Buckingham au Québec. Bourget eut alors beaucoup de succès et remporta quelques championnats. Parmi les joueurs qui s'y sont illustrés, mentionnons: Marcel Éthier, Marcel et Ernest Viau, Roland Lortie, Jean-Louis Lalonde, Georges Girard, Bernard David, Viger Gendron, etc. Par la suite, le baseball disparut

pour quelques années et ce fut le calme plat en ce domaine.

Aujourd'hui, c'est le «fastball» qui est populaire et, encore là, les joueurs de Bourget sont à l'honneur. Leur équipe, sous l'habile direction de Guy Lortie, a remporté les honneurs de plusieurs tournois extérieurs, soit ceux de Rockland, St-Pascal, Casselman, Navan et Notre-Dame des Champs, de même que celui de Bourget.

En 1984, Bourget faisait partie d'une ligue comprenant des équipes de Hull et d'Ottawa; encore là, les nôtres réussirent à terminer en tête pour remporter le championnat. — Bravo les gars!

Le golf

Ce sport attire de plus en plus d'adeptes parmi la population de Bourget. Déjà plusieurs des nôtres sont membres de divers clubs de la région, par exemple de l'Outaouais de Rockland, du Bearbrook à Navan, ou du Hammond sur l'ancienne ferme des Léonard à Canaan.

Quelques-uns de nos joueurs ont déjà réussi le coup parfait «un trou d'un coup», rêve de tout golfeur. Parmi ces chanceux, mentionnons: Lionel Chénier, Carmel Marcil, Jean-Denis Yelle, Roland Lortie, Carol Yelle et Michel Marcil.

Le croquet

À certaines époques, ce sport a connu une assez grande popularité, surtout parmi les gens d'un certain âge, car il ne demande pas trop d'efforts physiques.

Il y eut des terrains de croquet à quelques endroits différents, notamment chez Joseph Morin, chez Horace Charette et en arrière de l'église, mais le plus fréquenté fut celui que l'on avait construit tout près du tennis, chez Arthur Gagné, à la station.

Bourget fit alors partie d'une ligue avec Clarence-Creek et Casselman où il décrocha sa part de succès grâce à des joueurs de la trempe d'Ernest Martel, Alfred Auger, fils, Albert Lortie, Arthur Gagné, Jean-Charles Lortie, Ernest Chaloux, Lucien Brazeau, Émilien Auger, Raoul Chaloux et Arthur Martel. Malheureusement, à l'heure actuelle, cette activité est pratiquement disparue, mais espérons qu'elle redeviendra bientôt populaire.

Autres sports et loisirs

Beaucoup d'autres sports ont déjà été pratiqués ou le sont actuellement sur une base plus ou moins étendue.

Il ne fallait pas faire partie des ligues importantes autrefois pour se rendre en groupes sur le flanc de nos collines et y glisser en traîneau, en bob-sleigh et en traîne-sauvage.

La raquette n'a jamais été un sport qui a suscité un engouement généralisé, mais elle a eu ses fervents comme tous les autres et ils se plaisaient à admirer la belle nature de nos hivers canadiens en laissant dans la neige des pistes rappelant l'origine aborigène de ce moyen de locomotion.

On sait que nos mordus des quilles ne sauraient s'en passer, et les journaux régionaux nous ont appris leurs succès, mais il faut pour s'y adonner faire partie de ligues qui évoluent sur des allées à l'étranger car Bourget n'a encore rien à offrir en ce domaine.

Les concours de tir où se distinguent nos excellents chasseurs, les concours de pêche où la chance ne sourit pas toujours aux meilleurs pêcheurs, les compétitions de tir au cable où nos dames se font remarquer comme les hommes, sont es activités qui obtiennent occasionnellement des regains de popularité.

Sport tout à fait nouveau, la ringuette suscite déjà beaucoup d'intérêt chez un groupe de jeunes où certaines excellent remarquablement.

Le magnifique gymnase de l'école qui est mis à la disposition de toute la population fait souvent retentir les cris enthousiastes des joueurs de ballon-volant, de ballon-panier, de hockey de salon, etc.

Signalons aussi que le fer à cheval est en train de remonter en popularité. Il a déjà connu beaucoup de faveur, particulièrement au cours des années «trente», alors que des carrés de sable installés le long du trottoir sur le terrain de l'Hôtel Royal, voyaient des fanatiques s'acharner à lancer les fers jusqu'aux petites heures du matin.

Au chapitre des loisirs anciens, nous aurions pu vous entretenir de fêtes champêtres, de bazars et de kermesses, mais il est impossible de tout aborder. Qu'on nous permette seulement d'évoquer le souvenir d'un grand pique-nique paroissial, presque perdu dans les brumes de l'oubli et qui avait été tenu pour célébrer la St-Jean-Baptiste, il y a plus de soixante-ans de cela, dans le premier bosquet de Ti-Fin Labrosse. On y avait même servi de grands discours à haute saveur patriotique.

Terminons par une formule populaire de nos gens: «C'est ça qui est ça!» Un peuple qui sait se récréer sainement reste bien portant à tous les points de vue. Voilà probablement pourquoi Bourget ne se porte pas trop mal.

Jeux de fléchettes

Les amateurs du jeu de fléchettes nous en voudraient sérieusement de les oublier. Ils sont tellement passionnés qu'il faudrait un gros tremblement de terre pour leur faire manquer les rencontres hebdomadaires où ils lancent leurs «dards» avec une précision merveilleuse.

Depuis une dizaine d'années, il existe à Bourget une ligue fort active du jeu de fléchettes, connu aussi sous le nom de jeu de dards (traduction littérale du mot anglais, darts). Le président fondateur fut Rodrigue Daouest, originaire de Rouyn. Il est le fils d'un Bourgetain de naissance, Arthur Daoust.

À ses débuts, la ligue bénéficia d'une subvention de Wintario obtenue par l'intermédiaire des Dames Culturelles.



Aspect intérieur de la magnifique piscine «sous dôme» de Gilbert Labelle où se donnent de nombreux cours de natation à chaque année.

La natation chez nous.

Dans les limites de notre paroisse, il n'y a pas de lac aux plages sablonneuses ni de rivière à grève idéale pour aller y nager et plonger. Quand nous étions petits gars, nous n'étions pas exigeants en ce qui avait trait aux endroits de baignade. Évidemment, il n'était pas question d'utiliser la mare des barbottes, à fond vaseux, qu'a toujours été le lac Cobb. Mais le Brook a souvent répondu, surtout par les grandes chaleurs, aux besoins que l'on sentait de se dégrasser et de se rafraîchir.

Il suffisait d'un bon orage pour gonfler notre cours d'eau local mais, même en temps de sécheresse, il ne devenait jamais à sec. Grâce aux inégalités de son lit, on y avait repéré certaines «cuvettes» naturelles qui nous permettaient d'avoir de l'eau au moins jusqu'au menton en tout temps; c'était ce que les Anglais auraient appelé leurs «Old swimming holes». Ainsi, nous avions le «trou chez Schnupp», le «trou chez Dumas» et le «trou chez Primeau», nommés ici dans l'ordre de nos préférences.

Il n'était pas question de pollution dans ce

Pendant les premières années, les rencontres avaient lieu au local de l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes; ensuite elles se firent au Centre Communautaire puis se tinrent à l'Auberge Bourgetel. Depuis trois ans, les parties se disputent au Paradis de l'Auloneige. La ligue comprend une dizaine d'équipes de quatre joueurs chacune.

L'exécutif pour 1984-1985 se compose comme suit: Président, Marcel Desforges; vice-président, Keran Benson; secrétaire, Nancy Patton; trésorière, Aline Lepage.

temps-là et, Dieu merci, si elle existait, nous n'en avons jamais souffert. Mais, aujourd'hui, les sources de pollution sont beaucoup plus nombreuses: population accrue, gros troupeaux, etc.

J'ignore si nos vieux «trous» sont encore utilisés car, maintenant, les gens se déplacent plus facilement et peuvent rapidement se rendre aux endroits appro priés pour s'y baigner. En outre, nombreux sont ceux qui à présent ont leur piscine. On a commencé par creuser des étangs en campagne puis la vogue des piscines a envahi même le village; il y en a de toutes sortes: intérieures, extérieures, excavées, hors terre, rectangulaires, rondes, ovales, à contours sophistiqués, etc. Si l'eau n'y est pas polluée, par contre elle est fortement chlorée.

Présentement, ils sont rares les jeunes qui n'ont pas appris à nager et plonger. Chaque année, depuis une décennie, il se donne des cours de natation adaptés à de nombreuses classes de niveaux différents. On y a fait graduer plusieurs centaines d'élèves depuis les débuts. Mentionnons que l'endroit le plus utilisé pour ces cours est la piscine que Gilbert Labelle s'est construite sous un dôme.

Il se donne même des cours de plongée sous-marine à Bourget, pour lesquels sont utilisés des étangs d'ancienne carrières. Signalons que notre comptable, Jean Carrière, a été dès les débuts un instructeur de natation très apprécié et certainement le mieux connu chez nous.

C'est peut-être beau et bon le progrès! C'est épatant les belles piscines! ... Mais ce n'est pas poétique comme un de nos chers «Old swimming holes» où nous sautions à pieds joints en criant: «Le dernier à l'eau est nn poltron!»

Antal



Centre Communautaire.

(Photo: Ch.-A. H.)

ganisations payantes. Vers 1965, on pouvait évaluer la propriété du Centre à environ \$25,000, et elle était libre de toute dette. Signalons que le docteur Moïse Gendron a joué un rôle-clé dans cette réalisation. Dans la suite, une équipe vendit des lots «détachés» par le Centre Récréatif dans le but de constituer un fonds pour la construction de courts de tennis sur le terrain de l'école.

Un quart de siècle après la fondation du premier Centre Récréatif, soit en 1975, le bureau de direction en fonction débordait de dynamisme et d'énergie; il était composé des personnes suivantes: Armand Legault, prés., Louis Perron, vice-prés., Joseph-André Marcil, trés., Gisèle Valiquette, secr., puis Rodrigue Daoust, François Goudreau, Raynald Lortie, Robert Marcil et Richard Poupart, directeurs; toutefois, Louis Perron, Joseph-André Marcil et François Goudreau démissionnèrent avant la fin de l'année.

Centre récréatif de Bourget

Le premier Centre Récréatif débutait en 1951, grâce à la collaboration de dix-sept paroissiens qui se rendirent responsables d'un montant de \$1,500 (payé à Léo Labrosse) pour l'achat d'un terrain de six acres et demie. Une bande de terre de soixante-six pieds de largeur fut ensuite cédée au village pour l'ouverture de la rue Montcalm, et trois lots en bordure ouest de cette voie furent vendus pour acquitter une dette encourue à l'égard de la construction d'une belle patinoire ouverte, d'un champ de baseball et d'un local (aujourd'hui, la maison de Richard Demers). Cette construction fut réalisée à la faveur d'un emprunt de \$3,000 obtenu de M. Dosithée Tessier, de Hammond (prêt sur billet endossé par vingt-cinq citoyens), une subvention de 20% obtenue du gouvernement provincial et beaucoup de bénévolat. Le remboursement se fit grâce aux revenus tirés d'or-



Joueurs de balle à l'action.

(Photo: C. E. L.)



Une balle, deux prises.

(Photo: C. E. L.)

Aux limites ouest du village, ce comité fit l'acquisition d'un vaste terrain (treize acres); il prépara des plans, entreprit des démarches sans nombre, puis réussit à obtenir les autorisations et les subventions nécessaires pour bâtir le magnifique immeuble que l'on trouve aujourd'hui sur la rue Lavigne et qui fait l'orgueil des Bourgetains.

Le Comité en charge de la construction se composait de Bernard Valiquette, prés., Roger Lavoie, vice-prés., Joseph-André Marcil, trés., Gisèle Valiquette, secr., puis Denis Boileau, Rodrigue Daoust, Léo-Paul Doré et Romuald Lepage, directeurs.

L'ouverture officielle du Centre Communautaire eut lieu le 12 juin 1976, et elle est commémorée par une plaque de bronze fixée à l'entrée de l'édifice. Ce local peut contenir six cents personnes assises.

Avec les ans, le vaste terrain de jeu qui avoisine le Centre a été développé alors qu'on y a construit un beau terrain de baseball, un espace pour le soccer, une estrade et un restaurant: on projette d'y installer des jeux de fer en 1985 et des courts de tennis plus tard. On se propose même d'établir une pataugeuse-barbotteuse pour enfants sur le terrain de jeu édifié par l'Union Culturelle des Franco-Ontariennes près de son local.

À chaque année, le Centre Récréatif réussit à honorer les paiements et intérêts d'une forte dette grâce, d'abord à une exemption de taxes puisque l'organisation est municipalisée; ensuite à l'aide de subventions; enfin et surtout à la faveur de son «Gros Moteur», un bénévolat extraordinaire qui mobilise environ cent soixante-quinze personnes œuvrant en rota-



Il faut se rendre à l'évidence que le Centre Récréatif est une entreprise communautaire importante quand l'on sait que son budget était de \$101,000 l'an dernier.



En haut: Le bureau de direction (1984) du Centre Récréatif — Avant: Raymond Chartrand, secr., Gisèle Voliquette, prés. et Sylvie Labrosse, dir. — Arrière: Richard Poupart, vice-prés., Aimé A. Lepage, trés., Sylvio La Roche, Marcel Lepoge et Jean-Pierre Therrien, directeurs.

À gauche: Six cents personnes assises peuvent prendre place dans la salle.

En bas: Spectacle pour enfants au carnaval de 1984.

tion pour diriger les loisirs, les jeux et les sports, travailler au bar, assurer le bon fonctionnement des bingos du dimanche, etc. Il convient aussi de signaler l'importante aide financière des Dames Culturelles.

La direction du Centre exprime sa reconnaissance aux bénévoles qui lui permettent de réussir, en organisant un souper et une soirée, en janvier à chaque année, alors que l'on s'amuse ferme.

Parmi les différentes activités pour lesquelles sert le Centre, mentionnons: le carnaval annuel, des noces, réceptions privées, collations après décès, festival des révoltes, soirées d'Halloween, assemblées politiques, rencontres d'information, bureaux de vote, réunions d'organismes locaux, congrès régionaux, banquets, manifestations, concerts, spectacles, etc., etc. Parfois, l'on y fait des réservations plus d'un an à l'avance.





Sixième anniversaire (1957) — Cet automne là, les membres du Club des Huit, avec des invités, ont célébré leur sixième anniversaire en descendant cinq chevreuils. — Rang du bas: Albert Lortie, Patrick Schnupp, Anthime Roy, Robert Laroche, Jean Boileau, Donat Paul. — Rang du haut: Robert Éthier, Gilles Boileau, Gilbert Labelle. (absent: Jean-Charles Lortie).

(Gracieuseté: Club des Huit)

Clubs de chasse et pêche

Bourget a vu naître beaucoup de clubs de chasse et pêche. Les uns sont morts rapidement, même subitement; d'autres se sont éteints en langueur; certains se sont divisés et subdivisés, mais il en est un qui mérite d'être mentionné particulièrement car il a une belle et longue histoire; il fêtera même son trente-cinquième anniversaire l'an prochain; il s'agit du «Club des Huit», un groupe de vrais mordus de la chasse.

Les six fondateurs de 1951 furent Donat Paul, Robert Éthier, Robert Laroche, Gilles Boileau, Gilbert Labelle et Roger Gagné. Ils ne rêvaient pas alors d'un groupe qui s'appelait Club des Huit car ce n'est qu'en 1960 que fut atteint ce chiffre magique alors qu'en plus de ceux déjà mentionnés on comptait comme membres: Jean Boileau, Anthime Roy et Jean Lortie, tandis que Roger Gagné avait quitté leurs rangs.

Chaque année, durant la saison de chasse au chevreuil, ces disciples de saint Hubert partent vers le nord où ils vont oublier leurs soucis, pendant une semaine ou deux, et se retremper dans la belle nature du bon Dieu.

Ils ne sont jamais assurés de revenir avec de la venaison car, parfois, le gibier ne se montre pas; il arrive aussi que la malchance fasse rater les cibles; vous comprenez que ces animaux sont vifs, alertes, peut-être rusés, même; à part cela il faut compter avec la nervosité des chasseurs: à certains moments on n'ose pas tirer par crainte de toucher un compagnon de chasse.

Mais, s'il y a des années de «vaches maigres» où parfois l'on revient bredouille, par contre, il en survient d'autres de «vaches grasses». Ainsi, pour célébrer le sixième anniversaire de leur club, nos chasseurs revinrent avec cinq cervidés dont un était bellement empanaché.

Bons ou mauvais, tous les records sont des records, même celui d'Anthime Roy qui, en 1962, rata trois chevreuils. Ti-Jean a cherché à faire mieux mais n'en a raté que deux. Il est arrivé aussi que deux chasseurs tirent sur le même chevreuil.

Parmi maints incidents, on n'oublie pas celui de Ti-Jean qui, ayant marché sur l'herbe écartante, fut obligé de recourir aux bons services d'un bûcheron pour se faire ramener à

son camp qui n'était qu'à quelques pas de celui de ce voisin. Robert Éthier et Gilbert Labelle ont été victimes d'une aventure plus sérieuse car ils se sont égarés pour de vrai et ont passé une nuit à la belle étoile pour n'être retrouvés que le lendemain.

On raconte qu'un des chasseurs a déjà perdu sa carabine: passer une semaine à chasser sans arme, ça ne doit pas être drôle. Les chroniques de ce club signalent que trois de ses membres ont déjà trouvé un chevreuil mort dans un marécage. Ils ramenèrent triomphalement la carcasse vidée au camp, mais la «senteur» de leur supercherie les démasqua rapidement. Certain jour, Gilles Boileau, lui, aurait «étampé» un ours en plein front d'une balle de 410.

Le souvenir qui fait le plus rigoler les «Huit» et leurs amis est probablement celui de la «Grande méprise» qui marque à jamais leur passé. La voici: Par un beau matin, Jean Boileau et Robert Éthier, deux bons cultivateurs, de naissance et d'existence, avaient à peine quitté le camp qu'ils virent passer, d'un train alerte, un troupeau de petites vaches Jersey qui semblaient égarées dans le grand bois. L'un des deux se mit à les compter: «une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept»... mais, aussitôt fini le décompte, son copain se lamenta: «Aie, c'étaient des chevreux!» Hélas! oui, il venait de leur passer sous le nez une bande de sept de ces charmantes bêtes, toutes à portée de fusil et sans que nos chasseurs dépités leur aient tiré un seul coup.

En 1965, le Club fit l'acquisition d'un gros



Gagnant — A l'hippodrome Carleton d'Ottawa, Frisco Gena vient de gagner une course, le 15 septembre 1975. Cette victoire a valu une bourse de \$1,150 à ses co-proprétaires que l'on voit ici: Zénon Tossé, de Bourget, à la tête du vainqueur, et le jockey, Rhéau Viau, de St-Pascal.

(Gracieuseté Roger Tasse)

Terrain de courses

Jadis, autour des années «vingt», Bourget a été doté d'une excellente piste pour les courses de trot attelé. Elle était située aux limites du village d'alors, sur la ferme de Napoléon Lalonde qui, dans la suite devint la propriété d'Auguste St-Pierre. Ce terrain de course s'étendait, si nous nous en souvenons bien à partir de ce qui est aujourd'hui la rue Lepage jus-

qu'à peu près au ruisseau qui passe à côté du Centre de l'Union Culturelle.

Il y avait habituellement une ou deux courses par année. L'organisation responsable de ces événements était, le Bourget Horse Racing Club, formé par quelques ardents amateurs de chevaux de notre patelin.

Ces courses étaient fréquentées par des coursiers venant d'aussi loin que Hamilton (Ontario). Habituellement, au cours de l'été, il y avait toute une série de courses qui se succédaient à divers endroits de la région, et notre piste, en raison de la nature de son sol et de son entretien, était réputée comme l'une des meilleures.

Sur le terrain, on trouvait une vaste écurie pour héberger les chevaux visiteurs, un kiosque pour les juges, une estrade pour les spectateurs et un kiosque-restaurant. Entre ces bâtisses, des forains installaient leurs tentes avec comptoirs de jeux et de pacotille.

Les gamins du temps s'engouaient pour ces courses. Ils étaient ravis lorsque, d'une année à l'autre, ils voyaient revenir des chevaux qui avaient fait la vedette des épreuves précédentes. Ce n'était pas long, par exemple, que l'on s'avertissait lorsqu'un certain Cameron de Russell revenait avec «La Grise», une superbe bête nommée Lady Grey qui avait l'habitude de remporter des victoires et que chacun affectionnait particulièrement. On n'a pas oublié non plus le nom de Romala qui était devenue

une célébrité parce qu'elle fut la première à faire son mille en deux minutes. Dans la suite, jugée trop forte pour les autres, on ne l'acceptait plus dans nos compétitions, mais son jockey la ramena quand même, l'année suivante, avec d'autres de ses chevaux, et il donna une exhibition, la faisant courir contre l'automobile de Clémentine Longlin que conduisait Jos Morin.

Il se produisait parfois d'assez graves accidents lors de ces événements. Ainsi, un de nos anciens, Joseph Morin, possédait un magnifique trotteur qu'il avait baptisé «Brook-King» en l'honneur de l'ancien nom de Bourget. Une certaine fois, juste avant la ligne d'arrivée, son cheval trébucha, envoyant du même coup sulky et jockey dans les airs. La bête resta comme foudroyée au sol. M. Thomas Vallée, de Lemieux, qui devait certainement posséder des connaissances vétérinaires, s'en approcha et supplia qu'on lui prêtât sans délai un bon canif. Ouvrant la gueule de l'animal terrassé, il lui fendit le palais puis, quelque temps après, Brook-King se ranima, se mit à avaler son sang en halelant et se dressa bientôt sur ses pattes pour se relever; il était réellement sauvé! Quel soulagement pour l'assistance angoissée.

Tous les accidents ne créaient pas autant d'anxiété, par exemple le suivant: un des chevaux bien connus portait le nom de «Flea» (Puce). Or, son proprio, qui lui avait probablement fait prendre un laxatif pour le mettre en forme, le poussait désespérément à prendre la tête, à la fin d'une course chaudement disputée, lorsque, sous l'effort, le contenu liquéfié de ses boyaux ne put résister à la pression et fut lancé en jet dans la face du jockey. À partir de

(Suite à la page suivante)

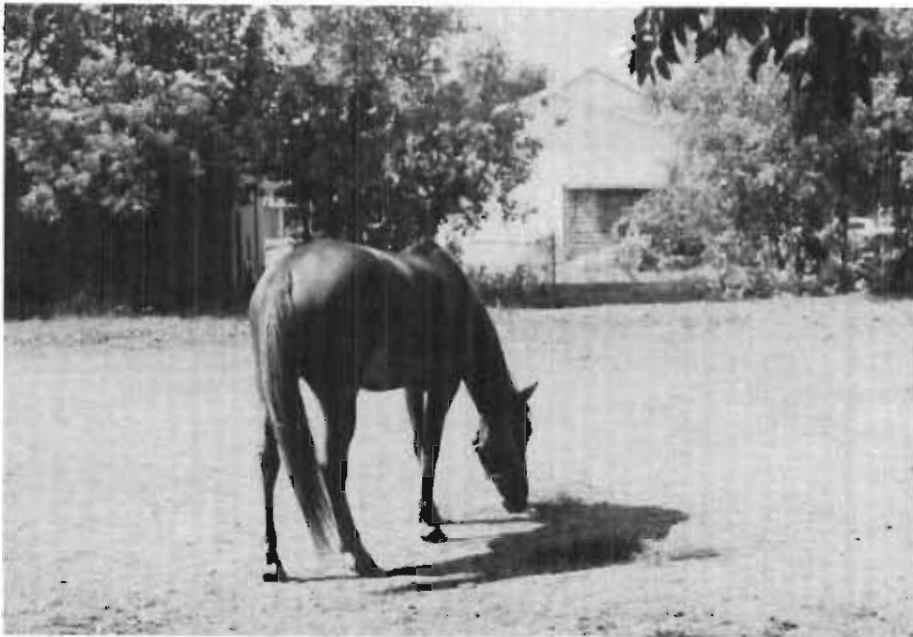
(Suite de la page précédente)

camion sur lequel il construisit une cabine. En bons samaritains, chaque année, les «huit» se plaisent à inviter des amis pour les initier aux plaisirs de la chasse. Ces visiteurs ne sont pas toujours exempts d'aventures; ainsi, l'un d'eux qui s'était mouillé les fesses apprit à ses dépens qu'il ne faut pas faire sécher ses culottes trop près du feu.

L'abbé Gilles Marcil, notre missionnaire brésilien, a déjà été l'invité d'honneur du Club des huit. Sans soumettre ses hôtes à une sévère retraite fermée, il leur célébra la messe à tous les jours en leur servant aussi une courte homélie dont ils ont gardé bon souvenir.

Des anciens du Club sont maintenant allés chasser au royaume éternel des grandes chasses, mais des successeurs leur ont été trouvés qui tous espèrent monter dans le nord encore longtemps avant d'aller retrouver les pionniers défunts de leur groupe.

Antal



Le cheval de mon voisin.

[Photo: G. O. L.]

La passion des chevaux

Beaucoup de gens sont passionnés pour l'équitation et les activités du turf, mais ici nous voulons plutôt évoquer le souvenir des enthousiastes de l'élevage du cheval.

Autrefois, celui qui devenait propriétaire d'une magnifique bête de trait était aussi heureux et se sentait aussi fier que l'automobiliste qui, de nos jours, ayant réussi dans la vie, vient de prendre possession de sa première Cadillac. Comme le premier, celui-ci est tout petits soins pour sa nouvelle acquisition.

Les maquignons étaient nombreux autrefois (Les Beauvais, Narcisse Éthier, etc.) et de même que les vendeurs de voitures le font aujourd'hui pour les automobilistes, ils savaient alliser les convoitises des amateurs de chevaux.

Comme le font en notre temps les passionnés du sport pour leurs idoles du hockey, du baseball, et autres, les anciens pouvaient passer leurs veillées à discuter des mérites de la grise

(Suite de la page précédente)

ce jour-là, cet animal ne fut plus connu que sous le nom de «Flux».

Ah que les petits gars du temps en ont évoqué et revécu de ces courses! Ils se faisaient des harnais avec entraves en bandes de caoutchouc taillées dans de vieilles chambres à air d'automobiles, puis se coiffant du nom de leur coursier favori, ils entraient en compétition avec leurs compagnons de jeu devenus, comme eux, des «chevaux» pour les besoins de la cause.

*O souvenirs d'enfants,
Que vous êtes charmants!*

Antal

à Poléon, du gros noir à Médé, de la petite blonde à Baptiste, etc.

Celui qui en avait les moyens s'empressait de retenir le prochain poulain de la petite jument canadienne de son voisin qui était réputée des milles à la ronde pour sa beauté, son énergie et sa docilité.

Les vrais connaisseurs de chevaux n'étaient pas à l'abri des duperies, monnaie courante au cours des maquignonnages. Mon père, qui avait la réputation d'être un excellent «homme à chevaux» se plaisait à acheter des bêtes à bon marché qui avaient l'air plutôt rosses. Il les suralimentait, les bichonnait, les brossait, les étrillait et, en peu de temps améliorait si bien leur apparence qu'elles trouvaient facilement preneur quand il décidait de s'en défaire. Le profit qu'il réalisait faisait plus que compenser les soins dont il les avait entourées.

Certain jour, il fit l'acquisition, à prix d'aubaine, d'un animal qui, sous son apparence négligée et une indolence provenant sans doute d'un mauvais entretien, semblait offrir des caractéristiques prometteuses. Il s'empressa de le ravigoter avec sa méthode usuelle, le picotin d'avoine y compris. Tel que prévu, ce cheval devint tout simplement superbe, mais, avec son regain de vitalité, il développa des vices innées qui en firent une bête impossible à contrôler. Je me rappelle même qu'en dernier, il fallait lui voiler les yeux avec un sac vide et le faire entrer à reculons lorsqu'on voulait lui faire réintégrer l'écurie. La bonne réputation d'éleveur de mon père n'en souffrit pas mais celle de son animal rétif se répandit tellement qu'il ne put s'en débarrasser, si je m'en rappelle bien, qu'en le vendant pour l'exportation de viande chevaline.

Les amateurs de chevaux, si nombreux autrefois, deviennent rarissimes. Qu'on nous permette de mentionner quelques-uns des derniers que Bourget a connus. Zénon Tassé, qui a toujours été forgeron, savait apprécier la valeur des bêtes qu'il ferait. Il s'est même plu à en élever tant que la santé le lui a permis. Ça ne fait pas tellement longtemps encore qu'un de ses coursiers, Frisco Geno lui a remporté une somme rondelette lors de courses à la piste Carleton dans la anlieue d'Ottawa.

Comme Zénon, Horace Charette a toujours été passionné des chevaux; il a été propriétaire d'une magnifique bête qu'il attela sur un élégant boghei à venir jusqu'à tout récemment. Ça faisait plaisir de le voir passer, maîtrisant son animal fringant qui attirait tous les regards.



Le poney de Gilles Potvin.

Personne n'oubliera non plus Gilles Potvin dont le gentil attelage de poneys circulait souvent dans les rues de notre village.

Rappelons enfin que les gros chevaux de trait étaient aussi agréables à voir. L'un des derniers à nous donner la chance d'en admirer fut Rosaire Gagner. Que de peine il se donnait pour huiler le cuir de ses harnais et en fourbir les cuivres. Il était très fier de ses bêtes toujours propres et bien peignées.

Mais, comme tant d'autres belles et bonnes choses du passé, les chevaux disparaissent pour ne plus revenir: il ne nous reste plus que la satisfaction d'en évoquer le souvenir.

Antal



Les chevaux de Rosaire Gagner

Éphémérides

Le premier baptême inscrit au registre du Sacré-Cœur de The Brook a été fait par M. le curé Talbot le jour même de l'érection canonique de la paroisse, le 26 juillet 1885. L'enfant baptisé était Marie-Emma, fille d'Auguste Amyot et d'Elmire Lefebvre. Le deuxième, fait le même jour, a été Joseph-Ovila, enfant de Moïse Bazinet et de Clara Brabant.

* * *

3 août 1885: Les murs de la petite chapelle sont témoins d'un événement peu banal pour l'époque: le même jour, deux sœurs, M^{lles} Céline et Joséphine Michaud, unissaient leur destinée à MM. Moïse Lacroix et Delphis Gendron. Du mariage Lacroix est née une fille qui fut la première vocation religieuse de la paroisse: elle est connue chez les Sœurs Grises sous le nom de Sœur l'Ange-Gardien.

* * *

La première sépulture a été celle de l'enfant de M. Étienne Bauvier, le 15 août 1885. Marie-Ernestine, décédée à l'âge de 9 mois.

* * *

Le 16 avril 1886, le P. Talbot érigea le premier Chemin-de-Croix.

* * *

Le 15 juin 1886, la joie était grande dans la paroisse qui n'existait encore que depuis une année. Une cloche, du poids de 850 livres, était arrivée et fut bénite par M^r Duhamel au milieu



NOTRE CLOCHE : Thomas, Georges, Clément. (Photo: Ch.-A. H.)

d'un grand concours de peuple. Elle fut baptisée sous les noms de Thomas, Georges et Clément en l'honneur de M^r Joseph-Thomas Duhamel, M. Georges Talbot, curé de la paroisse, Clément Polvin, un des premiers pionniers de la colonie du Brook et citoyen très honorable de la nouvelle paroisse. Sur un côté de la cloche, on peut lire l'inscription suivante: Chanteloup 1883. Elle est donc d'origine française.

* * *

Le 26 novembre 1886, établissement de la confrérie de l'Union de prières et des bonnes œuvres par le nouveau curé, M. Constantineau.

Le 26 janvier 1887: Baptême du futur M^r U. Langlois, o.m.i. En voici l'acte, tel que consigné au registre paroissial: «Ce 26 janvier mil huit cent quatre-vingt-sept, nous, sous-signé, curé du Sacré-Cœur, avons baptisé Pierre-Ubald, né l'avant-veille, fils légitime de Joseph-Edmond Langlois, marchand, et de Eugénie Ménard, de cette paroisse».

Le parrain a été Joseph Ménard, instituteur, et la marraine, Athalie Skakle, oncle et tante de l'enfant, lesquels, ainsi que le père, ont signé. Lecture faite. (D^r Desrosiers). Constantineau, P.C.».

* * *

Le 13 juin 1888, M^r Duhamel, en première visite pastorale, à Bourget, administra le sacrement de la Confirmation à 108 candidats parmi lesquels on voyait des adultes de 25 et de 30 ans, tous heureux de recevoir ce sacrement qui donne le Saint-Esprit avec l'abondance des grâces pour les combats de la vie.

* * *

Le premier téléphone de la paroisse fut posé chez M. Edmond Langlois vers 1888. Ce fut là aussi qu'on installa le premier «central» qui y resta jusqu'en 1921.

* * *



Le 24 octobre 1889, la joie est à son comble. Ce n'est plus une modeste chapelle qui abritera désormais l'Hôtel divin de la terre et du ciel; c'est un temple convenable, grand et confortable, élevé à la gloire de Dieu par M. le curé Constantineau et les bons paroissiens au prix de bien des sacrifices. M^{re} Duhamel se dit heureux de bénir ce nouveau sanctuaire et d'encourager de son verbe toujours onctueux le pasteur et les fidèles à poursuivre avec persévérance la tâche toujours difficile mais consolante de la formation d'une paroisse nouvelle.

* * *

Le 4 novembre 1889, eut lieu l'ouverture de la première retraite paroissiale prêchée par le Père Lamontagne et un autre Rédemptoriste, mission qui produisit dans la paroisse un grand bien spirituel. C'est pendant cette retraite que le Père Lamontagne érigea le Chemin-de-la-Croix dans la nouvelle église.

* * *

5 avril 1898: Baptême du futur abbé Raoul Rouleau. Voici la teneur de cet acte: «Ce vingt-cinq avril mil huit cent quatre-vingt-dix-huit, nous soussigné, prêtre-curé, avnms baptisé Joseph-Raoul-Alphonse, né, hier, du légitime mariage de Euclide Rouleau, hôtelier, et de Ada Beaudry de cette paroisse. Le parrain, Alexis Rouleau, et la marraine, Élise Desjardins.» — Charles Larose, P. Curé.

* * *

Le 1^{er} septembre 1898, le premier train du Pacifique Canadien, bondé de voyageurs, fit entendre, pour la première fois, son cri strident et stoppa à la station nouvelle de The Brook.

* * *

En 1902, M. le curé F.-X. Brunet de The Brook réussit à faire construire, à Hammond, une chapelle qui servira au culte jusqu'à la construction de l'église en 1912. Cette chapelle fut transformée ensuite en école et, plus tard, en salle paroissiale.

* * *

En la fête de l'Assomption, le 15 août 1903, arrivait à The Brook, la première «colonie» de religieuses des sœurs Grises de la Croix. Mère Kirby, supérieure générale, vint installer les trois fondatrices, les sœurs Saint-Anselme, Sainte-Pulchérie et Saint-Athanase.

* * *



La lampe du sanctuaire, un des cadeaux de 1910, veille toujours auprès de la sainte réserve.

(Photo: C. E. L.)

Le 28 septembre 1905, M^{re} Duhamel, toujours si plein de zèle pour toutes les œuvres de Dieu, était heureux de bénir la nouvelle école du village.

* * *

12 avril 1909 — Érection canonique de la paroisse St-Pascal-Baylon, constituée en partie avec du territoire détaché de Bourget.

* * *

Premier juillet 1910 — Grâce à des démarches considérables de la part de M. le curé Raymond, The Brook change son nom pour celui de Bourget.

* * *

Le 31 juillet 1910, fut un jour d'allégresse générale. Les paroissiens célébraient avec une pompeuse solennité le 25^e anniversaire de l'é-

rection de la paroisse. Ces fêtes religieuses furent rehaussées par la présence de M^{re} Routhier, administrateur du diocèse, de MM. Brunet et Constantineau, anciens curés de la paroisse et de plusieurs autres membres du clergé. M. Constantineau donna le sermon de circonstance. Cependant, une ombre de deuil planait sur l'immense assemblée: M^{re} Duhamel n'était plus parmi nous depuis un an déjà. Mais il n'est pas oublié des anciens paroissiens du Brook. A cette occasion, les fidèles offrirent à leur curé, M. Raymond de riches cadeaux: un calice et un ciboire, un ostensor et une lampe de sanctuaire qui servent encore au culte (dans les fêtes solennelles).

* * *

La paroisse du Sacré-Cœur de Bourget cède une partie de son territoire pour former la nouvelle paroisse St-Mathieu de Hammond dont le décret d'érection canonique porte la date du 9 septembre 1912.

La première automobile de Bourget fut une Cadillac, propriété du Docteur Bourque. Il fit son apparition vers 1912. Depuis, bien des «bazzous» ont roulé sur nos routes.

* * *

En 1913, M. Raymond, curé de Bourget, fait un long voyage en Europe et en Terre-Sainte; il est remplacé pendant son absence par M. l'abbé Eugène Olivier.

* * *

Le 14 juillet 1914, l'émotion est générale. Tout le monde est à la joie, le Révérend Père Ubald Langlois, des Oblats de Marie-Immaculée, enfant de la paroisse, ordonné le 14 juin à Ottawa par son ancien curé devenu évêque de Mont-Laurier, chantait sa première grand'messe dans sa paroisse natale. Et comme c'était le dimanche après la Fête-Dieu, il eut le grand privilège de parler le Saint-Sacrement à la procession dans les rues de son village. Le reposoir était élevé dans le portique de sa maison paternelle.

* * *

2 juillet 1916 — Célébration solennelle de la St-Jean Baptiste avec messe pontificale célébrée par notre ancien curé, M^{re} F.-X. Brunet, évêque de Mont-Laurier.

* * *

25 décembre 1920 — La messe de minuit est célébrée à l'église après huit mois d'offices à la salle paroissiale, en raison de la grande rénovation de notre temple.

* * *

28 septembre 1921 — Érection du Chemin de Croix que l'on voit encore sur les murs de l'église.

* * *

Le 2 octobre 1921 est un jour mémorable entre tous. Les travaux de l'agrandissement et de l'embellissement de l'église étant terminés, M. Raymond voulut célébrer solennellement cette belle réalisation. La consécration du maître-autel eut lieu le premier jour d'octobre par M^{re} J.-O. Routhier, vicaire général du diocèse et délégué par S.G. M^{re} Gauthier. Le lendemain, M^{re} Brunet, notre ancien curé, vint bénir le nouveau temple et les grandes orgues nouvellement acquises. Cette belle cérémonie avait attiré un grand nombre d'amis de la paroisse et de curés du diocèse. L'architecte, M. Dosithe Chénier et le constructeur de l'église, M. Lambert, de Hull, étaient aussi présents. La



Reposoir de 1914 — Au cours de la procession, le père Ubald Langlois a porté l'ostensorio jusqu'au reposoir érigé sur la galerie de la maison paternelle (9, Laval-est). À remarquer le trottoir de bois qui, dans le temps bordait la rue.

(Graciuseite A-M L.)

grand'messe était chantée par M. l'abbé J.-A. Carrière, curé de St-Rédempteur, de Hull, et le sermon donné par M. l'abbé Constantineau.

* * *

Le 11 juin 1922: jubilé d'argent de notre zélé pasteur, M. Raymond. Tous les paroissiens furent heureux de lui présenter l'hommage de leur profond respect et de leur sincère vénération. Le jubilaire célébra très solennellement la grand'messe, assisté de deux enfants de la paroisse; le P. Langlois, comme diacre, et M. Rouleau, sous-diacre. Le sermon fut donné par le R. P. Langlois; ce fut un réel chef-d'œuvre d'éloquence et de piété. Des adresses très élogieuses furent présentées au vénéré jubilaire avec des présents généreux de la part des paroissiens, heureux de lui prouver leur sincère reconnaissance pour ses œuvres nombreuses et son dévouement pendant ses vingt-cinq années de pastorat. La fête se termina le soir, à la salle paroissiale, par un drame, donné par les enfants de l'école du village.

* * *

M. l'abbé J.-O.-F. Allard vient assister M. le curé Raymond, comme vicaire, en 1922 et 1923.

* * *

Le 23 octobre 1922, M. Alfred Goulet, marchand du village, était élu à la Législature de Toronto; puis, en 1926, à la Chambre des Communes d'Ottawa pour représenter notre comté de Russell, poste qu'il conserve jusqu'en 1945, alors qu'il se retire de la politique active.

En 1928, M. l'abbé Isaïe Godin administre la paroisse pendant quelques mois, alors que M. le curé Raymond fait un voyage en Californie.

* * *

Le 30 septembre 1928, une riche statue du Sacré-Cœur était bénite par M^{re} l'archevêque Forbes. Voici ce que nous lisons dans les annales de la paroisse: «Le 30 septembre 1928, nous, soussigné, archevêque d'Ottawa, avons béni, avec les solennités prescrites, une statue du Sacré-Cœur, composée de cuivre, d'étain et de plomb, recouverte d'une couche d'or et mesurant 7 pieds de hauteur, sise sur un bloc de marbre indien, placé sur le comble du toit de l'église. Elle est d'une valeur de \$900.00 et a été donnée en actions de grâces par un particulier qui désire garder l'anonymat.» Le même jour, une autre belle statue de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, offerte à la paroisse par M. Olivier Longlin, fut aussi bénie par M^{re} l'archevêque.

* * *

Septembre 1929 — Le docteur Anatole Bohémier quitte Bourget pour aller faire des études spéciales en médecine à Paris, et le docteur J. Ayotte vient le remplacer.

* * *

6 janvier 1930 — Le R. P. Ubald Langlois, O.M.I., est nommé supérieur provincial de la province oblate d'Alberta-Saskatchewan.

* * *



Première messe pontificale de S. E. M^{re} Ubald Langlois dans sa paroisse natale (3 juillet 1938). — La parentée réunie en face de la maison paternelle (9. Laval-est) après la cérémonie.

(Gracieuseté A.-M. L.)

Le 28 juillet 1935, Bourget célébrait le jubilé d'or de son érection paroissiale. Il y eut messe solennelle présidée par Son Excellence, M^{re} Guillaume Forbes, archevêque d'Ottawa, sermon de circonstance par M. l'abbé Constantineau, ancien curé, banquet, discours, programme d'amusements et grande séance le soir: à l'affiche: «Les Piastres Rouges». Un flot sans précédent d'anciens et d'amis de Bourget a afflué au village depuis le matin jusqu'à la fin de la soirée.

* * *

Un enfant de la paroisse, M. l'abbé Théobald Deueault est ordonné prêtre à Ottawa en la fête de Saint Jean-Baptiste, le 24 juin, 1936 et chante sa première grande messe, dimanche le 28 juin en notre église.

* * *

C'est en 1937 que l'électricité vint apporter sa lumière à l'église grâce au travail de M. le curé Landry qui se dépensa pour réaliser cette amélioration.

* * *

Ordonné à Ottawa, le 24 juin, 1937, M. l'abbé Gérard Charette chante sa première grand-messe en sa paroisse natale le dimanche suivant.

* * *

Au début du Congrès Eucharistique de Québec, le 20 juin 1938, le Très Rév. Père Ubald Langlois, o.m.i., premier enfant de la paroisse à avoir été ordonné prêtre, reçoit la plénitude du sacerdoce. Il est sacré évêque par Son Émi-

nence le Cardinal J. M. R. Villeneuve, alors revêtu de la dignité de nonce apostolique. Les évêques co-consécrateurs sont: Nos Seigneurs Joseph Guy, o.m.i., et G. Breynat, o.m.i. Un groupe d'une trentaine d'évêques et d'archevêques assistent à la cérémonie.

Le 3 juillet suivant, le nouvel évêque vient chanter sa première messe pontificale publique en notre paroisse. Bourget lui fait une réception émue. Après la cérémonie, il y a lecture d'adresse, présentation de fleurs et de bourse puis banquet.

Curieuse coïncidence, lors de sa première grand-messe à Bourget, en 1914, le Rév. Père Ubald Langlois était assisté comme sous-diacre par le Rév. Père Rodrigue Villeneuve qui devenait plus tard Cardinal-Archevêque de Québec et le sacrait évêque. À cette première messe de 1914, le prédicateur et «diacre» avait été le Rév. Père Azarie Ménard, son cousin, et trente-quatre ans plus tard, c'est encore lui qui, devenu supérieur du Juniorat du Sacré-Cœur d'Ottawa, vient donner le sermon de circonstance pour la première «Pontificale» de M^{re} Langlois.

* * *

Le 12 janvier 1939, M. le curé Landry part pour un voyage en Europe où il accompagne M^{re} Forbes, archevêque d'Ottawa et MM. les abbés Beaudoin et Glaude. Notre pasteur est de retour trois mois plus tard, en avril. C'est M. l'abbé Alfred Noiseux qui remplace M. Landry pendant son absence.

* * *

Le 20 avril 1939, est le vingt-cinquième anniversaire de prêtrise de M. l'abbé Landry, curé.

Ce jour-là, il y a messe d'actions de grâces et quelques jours plus tard, c'est la célébration paroissiale de ce jubilé d'argent: Messe solennelle, sermon de circonstance, agapes intimes, séance, présentation d'adresse et de bourses...

* * *

Une foule considérable de délégués de l'Union des Cultivateurs Franco-Ontariens et de l'Union des Fermières envahit Bourget le 15 octobre 1941. Jamais un tel congrès n'a obtenu un si grand succès: Température idéale, organisation parfaite, enthousiasme général, tout concourt pour faire de cette organisation une réussite complète.

* * *

Décédé le 7 juin 1942, M. l'abbé Anthime Coustantineau a émis le désir de reposer définitivement à Bourget. Sa dépouille mortelle est donc apportée au presbytère de sa première cure, puis la translation à l'église se fait la veille des funérailles auxquelles M^{re} Vachon préside et y fait l'éloge funèbre de ce bienfaiteur de la paroisse.

M. Constantineau dort son dernier sommeil dans notre cimetière au milieu de ses paroissiens d'antan.

* * *

C'est le 2 février 1943, à Ottawa, que fut ordonné M. l'abbé Cyprien Bélanger et il venait le dimanche suivant célébrer sa première grand-messe «Chez-lui».

* * *

Le 27 août 1944 a lieu, à Bourget, le premier congrès diocésain de l'Union Catholique des Cultivateurs Franco-Ontariens. Ces assises réservées aux délégués officiels connaissent un succès très prometteur.

* * *

C'est en 1944 que furent installés un moteur et une souffeuse électrique pour actionner l'orgue de l'église; M. le curé Lapointe est responsable de cette amélioration.

* * *

Le 5 juin 1946, les paroissiens de Bourget célébraient avec pompe le vingt-cinquième anniversaire de prêtrise de leur pasteur, M. l'abbé Alphonse Lapointe.

La messe d'action de grâces fut célébrée par le jubilaire assisté des abbés Émile Rollin et Gérard Charette.

Malgré ses nombreuses occupations, Son Excellence M^{re} Alexandre Vachon, notre archevê-



A LA LUEUR DE LA CHANDELLE

par Marie de Villy.

8 juillet !
Sept heures cinquante !
Soir !



Tous les yeux scrutent l'horizon. Qu'y-a-t-il ? Le Ciel est en éveil. Il semble en "fiesta" ! De gros nuages noirs poussés par l'aquilon dansent une folle sarabande, alarmant spectacle pour les pauvres mortels, tous étonnés, épeurés, effrayés. Les nuées surabondent le firmament; choquées, elles se luttent et laissent entrevoir des zigzags lumineux. C'est alors que les éclairs nous apparaissent dans toute leur splendeur. La danse s'anime et dans un crescendo final le "Tonnerre" fait une retentissante apparition. Une pluie torrentielle s'ensuit et la voûte céleste s'entr'ouvre pour nous lancer un abat de grêle. Redoutable et redoutée ! Le son de sa danse macabre se répercute dans les fenêtres, sur les toits, dans les chemins. Partout elle sème la terreur. La pluie jusqu'alors subjuguée par la grêle, renouvelle son élan. Les éclairs se multiplient, le tonnerre gronde toujours. Diantre ! L'électricité, cette découverte géniale s'humilie aux desseins du Créateur qui nous prive de son éclat. Tous sont "A LA LUEUR DE LA CHANDELLE" Tous se soumettent à ce moyen primitif. Peu à peu une brume opaque enveloppe le ciel et ce sont de grosses mares d'eau qui engloutissent les champs. Tout semble perdu ! Concombres, laitues, fraises etc. Mais mettons cela dans les mains de la Providence, cette grande pourvoyeuse. Tous haletants, invoquent le nom du Seigneur ayant comme armes sacrées l'eau et les cierges bénis. Leurs prières, montant vers le Dieu tout-puissant, bravent les éclairs écarlates qui s'infiltrèrent avec elles dans leur élan vers le ciel. La pluie tombe et retombe. Chaque visage exprime crainte ou tumulte selon que chacun croit la ruine à sa porte.

Tout semble détruit ? Mais non. Chaque figure s'anime vers les neuf heures et quart, car le "gros" de la tempête est passé.

Attendons le résultat avec espérance et confiance. Dieu vient toujours à notre aide. Sachons que le Pasteur n'abandonne jamais son troupeau de "pauvres mortels"



Tempête du 6 juillet 1947.

Quelques-uns des dégâts à Bourget, Ont.

que s'est joint à la fête pour marquer la sublimité du sacerdoce. Il était assisté au trône par M^r J.-Hilaire Chartrand, vicaire général, et les chanoines J.-A. Carrière de Hull, et J.-A. Laflamme de Sarsfield.

Une trentaine de membres du clergé assistaient aussi au chœur. Les parents du jubilaire occupaient une place d'honneur et le R. P. G. Tassé, o.p., cousin du jubilaire, fit le sermon de circonstance.

La chorale offrit un magnifique programme de chant. Des adresses et cadeaux furent présentés, puis M. le curé exprima ses remerciements en termes émus.

Après la messe, il y eut banquet sous la tente et, en soirée, fut donnée une séance à programme très intéressant.

* * *

Septembre 1946 — Ouverture de l'École Secondaire Privée de Bourget avec huit inscriptions en onzième année: six filles et deux garçons.

* * *

6 juillet 1947 — Ouragan dévastateur au coin des Marcil.

* * *

7 septembre 1948 — Début de la centralisation des écoles rurales au village avec l'arrivée des enfants de la septième concession.

* * *

7 septembre 1950 — Départ de M. le curé Alphonse Lapointe pour un pèlerinage à Rome et en Terre Sainte.

* * *

11 juin 1958 — L'abbé Marcel Wolfe est ordonné prêtre en l'église de Bourget par M^r Marie-Joseph Lemieux, O.P., archevêque d'Ottawa.

Au sujet de la page 439 — Cette page a été empruntée au numéro d'août 1947 de la revue «La terre Ontarienne». Nous croyons que c'est M^{me} Marie Labrousse-Lortie qui se cachait sous le pseudonyme Marie de Willy, l'auteur du billet «À la lueur de la chandelle» qu'on y voit encadré de photos des ruines causées à Bourget.



Avant leurs parents, soit le 19 février 1946, les enfants de l'école fêtèrent les naces d'argent sacerdotales de leur posteur, M. le curé A. Lapointe, par une séance très réussie. Ci-dessus, on peut voir deux des participants: Ernest David, fils et Raymonde Leroux.

21 juin 1964 — Célébration de la St-Jean Baptiste régionale: éclatant succès.

mieux, accompagné de M^r Gilles Bélisle, cérémoniaire de l'archevêque.

* * *

* * *

Premier et deux août 1965 — Célébration du quatre-vingtième anniversaire de la paroisse du Sacré-Cœur de Bourget. Grosse assistance, merveilleuse réussite.

1967 — La Commission scolaire de Bourget célèbre solennellement le centenaire de la Confédération.

* * *

* * *

12 juin 1966 — Ordination de l'abbé Gilles Marcil à Bourget, par M^{re} Marie-Joseph Le-

12 juin 1976 — Ouverture officielle du Centre Communautaire.



À gauche: Un des chars allégoriques du défilé du 24 juin 1964.

(Collection: Ange-Ema Longtin)

Jubilés Bourgetains

Soixante-dix ans (70) — Noces de diamant (3)

Boileau, Joseph et Marie-Louise Longtin 17 janvier 1980

Soixante-cinq ans (65) — Noces de diamant (2)

Amyot, Joseph et Diana Dicaire 27 août 1982
Daoust, Émile et Alexandrine Bissonnette 26 juin 1976
Daoust, Joseph D. et Cordélia Lefebvre 22 août 1969
Lalonde, Albert et Léona Perron 23 octobre 1981
Leroux, Ferdinand et Alexina Pilon 18 juillet 1969
Paul, Adrien et Bernadette Lagrois 14 novembre 1970
St-Pierre, Auguste et Délia Pilon 13 juin 1975

Soixante ans (60) — Noces de diamant (1)

Bélanger, Anselme, fils, et Maria Laroche 18 avril 1970
Bouvier, Ernest et Ernestine Brazeau 28 septembre 1963
Chénier, Alphonse et Mathilde Hogue 20 août 1954
Chénier, Mathias et Dora Boileau 8 mai 1976
Dicaire, Auguste et M.-Louise Délisle 30 octobre 1953
Gauthier, Antoine et Cordélia Lefebvre 5 septembre 1982
Labelle, Joseph L. et Marguerite Potvin 6 août 1948
Lagrois, Edouard et Léocadie Plante 3 octobre 1947
Lefebvre, Thimothée et Angèle Plante 25 novembre 1912
Leroux, Onésime et Oveline Patenaude 17 juillet 1982
Tessier, Josephat et Marguerite (Léonora) Bisson 23 août 1981

Cinquante-cinq ans (55) — Noces d'émeraude

Bernard, Rosaire et Gertrude Brennan 24 novembre 1983
Boileau, Alphonse et Ernestine Longtin 6 août 1961
Daoust, Arthur et Clara Bouvier 19 août 1968
Daoust, Joseph et Céline Labelle 14 février 1943
Drouin, Joseph et Emma Bussière 27 novembre 1952
Dubé, Albert et Ida Desnoyers 18 février 1981
Gagnier, Louis L. et Christine Gagné 30 mai 1960
Goulet, Alfred et Flore Sirois 6 janvier 1951

Labelle, Évangéliste et Berthe Guindon 16 octobre 1977
Labrosse, Delphis et Éloïse Chénier 9 mai 1942
Lauzon, Joseph et Auxilia Lalonde 9 mai 1952
Lavigne, Rodolphe et Béatrice Labelle 18 mai 1981
Longtin, Napoléon, fils, et Marie-Louise Charlebois 18 août 1952
Longtin, Napoléon, père, et Sophie Potvin 28 février 1931
Lortie, Adélarde et Rosa Lortie 5 avril 1981
Parent, J. Ubald et Jeanne Ménard 28 novembre 1982
Potvin, Ubald et Armoza Hupé 15 mai 1983
Rozon, John Hugh et Amanda Bernard 10 mai 1976
Viau, Arthur et Marie Labelle 23 septembre 1967

Cinquante ans (50) — Noces d'or

Auger, Edouard et Alma Pilon 17 janvier 1955
Bertrand, Bruno et Simone Labrosse 27 mai 1980
Bussière, Adélarde et Bernadette Bougie 14 juin 1977
Charette, Ubald et Yvonne Charbonneau 5 juillet 1982
Deneault, Ferréol et Clara Prévost 18 juin 1980
Éthier, Anthime et Anna Roy 27 novembre 1956
Gagné, Napoléon et Anna (Cayen) Boudreau 20 juillet 1953
Hurtuhise, Ernest et Élise Martel 9 juillet 1979
Labelle, Ubald et Jeanne Lalonde 6 juillet 1975
Lalonde, Octave et Georgiana Tessier 30 octobre 1961
Lalonde, Robert et Imelda McNeil 19 août 1981
Lavigne, Moïse et Martine Chartrand 27 juillet 1913
Lefebvre, Alphonse et Élisabeth Daoust 29 mai 1966
Levesque, Joseph et Estelle Viau 1^{er} juillet 1974
Lortie, François et Zoé Leduc 4 août 1935
Marcil, Léonard et Alida Chevalier 26 juin 1961
Paul, Pierre et Béatrice Hogue 16 novembre 1953
Perron, Téléphore et Mélanie Guindon 17 janvier 1960
Potvin, Donat L. et Blanche Duquette 26 juin 1973
Poupart, Rémi et Rose-Délina Lemieux 8 janvier 1917
Shaffer, Alfred et Ada Routhier 18 août 1969
Tassé, Zénon et Blanche Lortie 24 juin 1980
Yelle, Bénonie et Clara Denault 19 septembre 1954

Grande Finale

Apothéose: Cent ans, ça se fête

Rendons d'abord grâce à Dieu car il est bon

*Mon âme glorifie le Seigneur
Et mon esprit tressaille d'allégresse
En Dieu mon sauveur!*

*Nous vous louons Seigneur,
Nous vous glorifions
Que la terre entière vous révère!*

*Quand Dieu nous aime comme il l'a fait,
Qui ne l'aimerait en retour?*

*Que le Sacré-Cœur de Jésus
Soit loué, adoré et glorifié
À travers le monde
Pour des siècles et des siècles
Amen!*

ENSUITE }

**FÊTONS!
CHANTONS!
CÉLÉBRONS!**



Organisation des célébrations

Comité central

Rodrigue Drouin, prés.
Marthe Boileau, vice-prés.
Yves Pincince, secr.
M. le curé Roland Délisle
Aimé A. Lepage
Jacques Lortie
Robert Marcil
Raymond Chartrand
Réjeanne Hurtubise
Thérèse D. Lalonde

Comité des finances

Raymond Chartrand, prés.
Joseph-André Marcil
Charles Lefebvre
Danièle Bussière
Serge Marcil

Comité des projets spéciaux

Robert Marcil, prés.
Michel Yelle, secr.
Gérald Cousineau
Annette Cousineau
Christiane Yelle
Roch Lortie
Claude Lortie (liaison)

Comité de la programmation

Réjeanne Hurtubise, prés.
Louise Lemay, secr.
Marjolaine Lortie
Roland Lortie
Sylvie Labrosse
Monique Marcil

Comité de publicité

Jacques Lortie, prés.
Serge Marcil, secr.
Robert Potvin
Robert Leclerc

Comité du livre-souvenir

Thérèse D. Lalonde, prés.
Marthe Boileau, secr.
Pauline Hurlbutise, trés.
Conrad Lortie
Roland Piché
Charles Hurtubise
Antonin Lalonde, réalisateur
Hélène P. Boileau, copiste

Comité de recherche historiques

Antonin Lalonde, prés.
Marthe Boileau
Robert S. Lalonde
Roland Piché
Hélène Aubry
Blanche Tassé
Élise Hurtubise
Aurore Poupart
Joseph Tessier
Lionel Éthier
(La moyenne d'âge de ce comité
dépasse soixante-quinze ans)

Comité du banquet de clôture

Marthe Boileau, prés.
Lise Marcil
Monique Yelle
Odette Saumure
Lorraine Lavoie

Comité de la St-Jean

Aimé A. Lepage, prés.
Sylvio Laroche
Bernard Valiquette
Linda Meier
Hélène Leclerc
Jean-Pierre Lalonde
Léo Piché
Pierre Chartrand

Calendrier des Activités du centenaire

DATE	ÉVÈNEMENT	ORGANISME RESPONSABLE
13 janvier	Messe d'Ouverture Invité: Curé Ladouceur Présentations: chant thème. comité du centenaire. maquette. sigle Dîner Communautaire	Comité de liturgie
20 janvier	Bénédictio des Enfants Tirage de crèches, chants par les enfants. distribution de bonbons	Comité de liturgie
26 janvier	Soirée d'Antan Orchestre «Bobby Lalonde» — Bienvenue aux costumes du bon vieux temps — «Gigueux» et violonneux — Buffet	Centre récréatif
27 janvier	Déjeuner du Bon Vieux Temps	Club optimiste
3 mars	Messe Télévisée Enregistrée le samedi, 2 mars à 19 heures par Radio-Canada en l'église de Bourget	Comité de liturgie
12 avril	Lancement du livre-souvenir «Bourget Centenaire» au Centre Communautaire à 20 heures 30 m.	Club Lapointe
28 avril	Bazar avec exposition d'artisanat d'antan à l'École du Sacré-Cœur	A.P.I.
18 mai	Rencontre des anciens — Messe, cérémonie au cimetière, dévoilement du monument du centenaire, banquet, exposition de photos, soirée	Club d'Âge d'Or
23 juin	Fêtons la St-Jean Parade, souper, soirée (Programme à élaborer)	Comité de la St-Jean
Juillet ou août	Partie de Balle Bourget vs Club de Hockey Canadien (LNH) — (Cette activité reste à être confirmée par le club de hockey Canadien)	Club optimiste
21 septembre	Fête des Mariés Fêtons les mariés de l'année, les couples célébrant leur 5, 10, 15, 20, 25, 30, 35, etc. anniversaire de mariage, ainsi que le plus vieux couple de la paroisse — Messe, souper, soirée	Dames culturelles
12 octobre	Vin et Fromage Rencontre des professeurs et élèves des écoles de Bourget d'hier et d'aujourd'hui	École Sacré-Cœur
16 novembre	Banquet de Clôture Invités spéciaux: M ^{re} Plourde, prêtres, religieux(ses), représentants gouvernementaux, anciens de la paroisse — Messe, banquet, soirée	Comité central

Chanson-thème des fêtes du Centenaire

100 ANS
1885 THE BROOK-BOURGET 1985 ...

Unis dans l'amitié

Moderato

1. En ce beau coin de not' pa - ys De brav's co-
lons vinr't s'é - ta - blir. Ils re - le - vè - rent tous les dé-
fis, Et pré - pa - rè - rent notr' a - ve - nir. Ah! oui chan-
tons a - vec ar - deur L'ef - fort sout'nu de leur la-
REFRAIN
beur. Ve - nez, ve - nez fra - ter - ni - ser, C'est not' cen-
tièm' an - ni - ver - sai - re; Ve - nez fê - ter et cé - lé-
brer A l'oc - ca - sion du cen - té - nai - re.

2. Sur leurs chemins et dans leurs traces,
Nous y trouvons, grandeur, bonté.
Fiers des richesses d'une telle race,
Nous admirons nos pionniers.
Que dans nos cœurs l'amour rayonne
Et que nos voix toujours chantonnent.

3. Le Brook jadis, Bourget maintenant,
S'est dév'loppé énormément:
Forêt Larose, site enchanteur,
Visites, pique-niques, joie des skieurs.
En toutes saisons, site merveilleux,
Nous y goûtons un coin des cieux.

4. Tous les gens de notre cité
Aiment s'rencontrer, rire et chanter,
Danser gaiement en s'amusant
Pour profiter des bons moments.
Oui nous serons tellement contents
De rencontrer beaucoup d'nos gens.

5. Vous tous qui voulez retrouver
Des souvenirs chers à nos cœurs,
Venez chez nous pour partager
Dans l'amitié et le bonheur.
Bourget, Bourget, à toi toujours
La paix, la joie et notre amour.

Paroles: M^{me} Annette Cousineau,
S^r Thérèse Clément

Soyez de la fête!

Nous publions ces chants en hommage à notre patelin qui, avant de prendre le nom de «Bourget» en 1910, était connu sous celui de «The Brook» (Le ruisseau).

The Brook

Words by
Joseph BEAULIEU

Music by
Franz SCHUBERT

Allegretto ♩ = 84



1. In woodlands and in mead-ows gay, There
2. It flows for- ev- er night and day, It



runs a sil- ver brook; It murmurs soft-ly
spar- kles in the sun; All night the moon-llt



on its way, And hides in shad- y nook.
rip- ples play As on and on they run.

3

The brooklet comes from yonder hill,
And I know where it goes:
Its waters soon will help to fill
The ocean where it flows.



Un des méandres du Brook.

(Collection Jeannine Schnupp)



Paroles et musique de
Joseph BEAULIEU

Allegretto ♩ = 160



1. De la tran- quil- le sour- ce,
2. Par- fois, il quit- te l'om- bre
4. Là, sur son on- de clai- re,
5. Il se rit des cas- ca- des



1. S'é- lan- ce le ruis- seau,
2. Des bols si- len- ci- eux,
4. Se mi- re le ciel bleu,
5. Qu'il saute en boull- lon- nant;



1. Dans u- ne lon- gue cour- se,
2. La prai- rie est moins som- bre,
4. Et lui, sem- blant s'y plai- re,
5. Tout joy- eux, il gam- ba- de,



1. Par les bois, les ro- seaux.
2. Il s'y at- tarde un peu.
4. S'at- tarde en- cor un peu.
5. Il coule en fre- don- nant.



3. Il veut sa- voir la cau- se
6. Il voit beau- coup de cho- ses



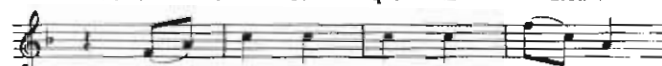
3. De tout ce qu'il en- tend;
6. Le clair pe- tit ruis- seau;



3. Il veut voir tant de cho- ses
6. Par- fois il se re- po- se



3. Qu'il s'ar- rête et at- tend.
6. Près d'un co- quet ha- meau.



7. Puis re- pre- nant sa cour- se



Sous les grands bois dé- serts,



Il va loin de sa sour- ce



Por- ter l'eau à la mer.

Les Noms Canadiens.

Paroles et musique par
Mr. P. DUPAIGNE, p.s.s.

Mouvemente modéré.

vien-
nent de Fran-
ce,

Les Noms Bourgetains

O Bourgetains, vos noms viennent de France,
Et l'on y voit resplendir la vaillance,
Briller le glaive, et rayonner la lance,
Comme aux combats que livraient vos aïeux,
Ces noms vaillants, qui rayonnent de gloire,
Parlant d'amour, d'honneur et de victoire,
En lettres d'or sont écrits dans l'histoire:
Vos noms, Bourgetains, Landry, Bélanger, Rouleau,
Raymond, Chevrier, Allard, Talbot, Guindon,
Constantineau, Boileau, Labelle, Olivier,
Schnupp, Hamelin, Lapointe, Rollin, Deneault,
Charette, Langlois, Larose, Chenier, Dupras, Lajoie,
Lalonde, Ethier, Larose, Goulet, Bertrand,
Vachon, Laflamme, Montour, Duchaineau,
Villemaire, Descôteaux,
Chalifoux, Descôteaux,
Ah! les noms charmants!
Ah! les braves gens!

glaive, et ray-

Et l'on y

on - ner la lan - ce, Comme aux com - bats que liv - raient

Cette adaptation a été publiée en 1945 dans l'album-souvenir «Bourget Diamantaire». Ce chant a été rendu par Ernest Hurtubise, lors des fêtes du soixantenaire, le 3 septembre 1945.

Ces n
ants, qui ray - on - nent de gloi - re, Parl - ant d'a mour, d'hon - neur

et de vic - toi - re, En let - tres d'or sont é - crits dans l'his - toi - re: Vos

rall

noms, Ca

O Bougetains, vos noms, comme un tonnerre
 Ont pour longtemps rempli toute la terre
 Par les exploits que votre race altière
 Put accomplir pour l'honneur et pour Dieu.
 Vos bataillons, debout sous la mitraille,
 Frappant partout et d'estoc et de taille
 Ont illustré de bataille en bataille
 Les noms bourgetains sous le ciel en feu.
 Tassé, Malette, Perron, Labrosse, Morin, Noisieux,
 Lavigne, Jérôme, Laroque, Gagné, Lagrois,
 Bernard, Lebrun, Auger, Lortie et Frappier,
 Lavoie, Lafleur, Lamarre, Gagnon, Rozon,
 Longtin, Potvin, Varin, Lefebvre, Lepage, Gauvin,
 Leroux, Tessier, Goyer, Richer,
 Hurlubise, Gélinas,
 Bussières, Charlebois,
 Ah! les noms charmants!
 Ah! les braves gens!

a tempo

m - plain, Mar - quet - te, Lé -

vis, Fron - te - nac,

O Bourgetains, vos noms sont un zéphyre
 Calme et serein, où la douceur soupire,
 Où la bonté s'illumine et respire,
 Où le foyer s'auréole d'amour,
 Comme la joie au sein de la famille,
 Sur l'anneau d'or, comme une perle brille,
 Vos noms, Bourgetains, ont l'éclat du jour.
 Comme un beau ciel où l'étoile scintille,
 Beauchamp, Prud'homme, Lauzon, Amyot, Parent,
 Gendron, Mantha, Routhier, Major, Bisson,
 Franche, Brunet, Gauthier, Dubord, Bourgault,
 Poudrette, Brunet, Hébert, Dicaire, Benson,
 Diotte, Boudrias, Bourque, Miron, Brillant,
 Chaloux, Courtois, Gareau, Girard, Drouin,
 Pinsonneault, Morissette,
 Lamoureux, Bissonnette,
 Ah! les noms charmants!
 Ah! les braves gens!

mpo

r - tier;
 - dis;

Roy, De - la - cour, Le - duc, Si - re, Le - com - te, Le - pa - ge, Mar - quis, Du - chá -

teu, Che - va - lier. Lan - ge - vin, Poi - te - vin,

Tou -

O Bourgetains, vos noms, comme un murmure
 Sorti du sein fécond de la nature
 Ont des brillants reflets de grappe mure,
 Comme un bocage où l'eau fraîche s'écoule,
 Comme le flot qui, sur le sable roule,
 Vos noms, Bourgetains, brillent au soleil.
 Sauvé, Laroche, Marciel, Delisle, Chabot,
 Dumas, Sirois, Martel, David, Boudreault,
 Yelle, Bonhomme, Paul, Aubry, Cliche et Primeau,
 Ayotte, Dubé, Houle, Bourdeau, Legault et Poupert,
 Théorêt, Ménard, Marleau, Bougie et Côté.
 Daoust, Sicard, Chartrand, Bohémier,
 Lamontagne, Castonguay,
 Portelance, Castonguay,
 Ah! les noms charmants!
 Ah! les braves gens!

d, La Fran - ce, Cham -

pa - gne, Da -

O Bourgetains, vos noms disent l'aisance,
 Le doux bonheur, la discrète opulence,
 Que le Seigneur promet en récompense,
 Aussi, vos noms brillent d'enfants joyeux.
 Et, s'élevant vers ce céleste Père,
 Comme à l'autel, l'encens de la prière,
 Vos noms, Bourgetains, montent vers les cieus.
 Chrétien, St-Pierre, Lalande, Leduc, Quesnel,
 Gratton, Piché, Lacroix, St-Louis, L'Abbé,
 Wolfe, Rufiange, Sicotte, Shaffer, Touchette,
 Plante, Saumurre, Rondeau, Roy, Joly, Gosselin,
 Laviolette, Falardeau, Lafrance, Giroux, Pilon,
 Michaud, Charbonneau, Lavictoire, Martin,
 Lemery, Villeneuve,
 Cardinal, Maisonneuve.
 Ah! les noms charmants!
 Ah! les braves gens!

- li - cœur,

Bo - nen-fant, Belle-hu - meur, Ah! les noms char-mants Ah! les bra-ves gens! gens!

1. Pour finir.

rall.

Honneur au mérite!

Jadis, au temps des preux, quand un brave soldat ou un fidèle vassal avait bien mérité de son suzerain, celui-ci l'anoblissait. Le nouveau noble avait alors le privilège de se choisir des armoiries qui, à leur manière, expliquaient ses mérites et ses titres.

Après cent ans d'existence et de vaillance,

Bourget, notre glorieuse paroisse, a bien mérité des titres de noblesse; aussi, le Comité du livre-souvenir «Bourget Centenaire» a cru qu'il était des plus approprié, en cette année, de célébrations, de lui faire préparer, par un héraldiste réputé, des armoiries qui rappelleront aux générations futures les droits de notre petite pa-

trie à la vénération et à l'admiration de sa population.

Désormais, la paroisse Sacré-Cœur de Bourget aura donc son blason, et voici la description des armoiries qui ont été préparées spécialement pour elle par l'Institut Généalogique Drouin.

Armoiries

de la

Paroisse Sacré-Cœur

de

Bourget, Ontario

Texte du volume accompagnant les armoiries
Établies et dressées par
l'Institut Généalogique Drouin
Montréal

Nous certifions que le présent volume constitue l'exemplaire original et unique de l'ouvrage intitulé: Armoiries de la Paroisse Sacré-Cœur de Bourget, Ontario — ouvrage entièrement composé et exécuté dans nos Bureaux de Montréal.

L'Institut Drouin réserve ses droits d'auteur sur ce travail et en garantit l'exclusivité à la Paroisse Sacré-Cœur de Bourget.

Montréal 31 janvier 1985

Claude Drouin
Fernand Drouin

Table des Chapitres

- I - Les Armoiries Paroissiales
- II - Blasonnement des Armoiries de la Paroisse Sacré-Cœur de Bourget.
- III - Description, explication et symbolisme des Armoiries de la Paroisse Sacré-Cœur de Bourget.



Les Armoiries Paroissiales

L'habitude de représenter par un emblème l'ensemble d'une communauté sociale paraît être aussi ancienne que l'existence même des groupements humains. C'est qu'elle répond à une impérieuse nécessité. Si, en effet, les personnes physiques sont douées d'une existence tangible et d'une individualité bien apparente, il en est autrement pour ce que les juristes ont appelé avec bonheur les «personnes morales» dont la réalité, la personnalité ne sont pas moins fortes, dont la puissance est infiniment plus grande que celle, de chacun de leurs membres pris isolément, mais qui ne tombent pas immédiatement sous les sens.

Les personnes morales sont des entités abstraites, immatérielles, qui transcendent les individualités concrètes dont elles se composent. Pour les distinguer, pour les faire reconnaître du premier coup d'œil, il était indispensable de les représenter par des signes concrets, formes ou couleurs, nettement définis et particuliers à chacune d'elles.

Déjà chez les primitifs, le clan, la tribu adoptent un «totem», signe de reconnaissance et de ralliement, personnification et divinité tutélaire du groupe: un aigle, un bison ou un être plus ou moins fantastique. Dans l'antiquité, Athènes frappe ses monnaies d'une chouette. L'oiseau d'Athènes emblème de la sagesse: la

louve qui, selon la légende, allaita Romulus et Rémus, surmonte les étendards des légions romaines. Depuis lors, à toutes les époques de l'histoire, les États civilisés ont possédé un drapeau aux «couleurs nationales». La plupart des Nations ont également un animal symbolique: le castor canadien, le coq gaulois, le lion britannique, l'aigle américain... etc.

Toute ville importante possède aussi son emblème, sous forme d'armoiries. Tout village ou toute paroisse peut donc également posséder ses armes. Voici comment notre éminent collaborateur le baron Meurgey de Tupigny, Conservateur en chef aux Archives Nationales de Paris et savant historien des armoiries municipales, résume la genèse et les particularités de ces emblèmes:

«L'origine des blasons des villes se trouve dans les sceaux communaux du Moyen-Âge qui marquèrent les franchises et les droits souvent chèrement achetés au cours des révolutions communales des XIII^e et XIV^e siècles. Les signes tangibles des libertés acquises étaient la charte d'affranchissement, le beffroi, le sceau.

«Les armoiries urbaines sont nées de ces sceaux communaux ou plus exactement ce sont les figures gravées au contre-sceau qui sont devenues dans la plupart des cas les figures principales des blasons municipaux.

«Le propre de ces sceaux et de ces armoiries est de représenter un symbole. Leur caractéristique réside dans ce fait qu'ils offrent le plus souvent une figure emblématique contenant une allusion à l'image du Saint patron de la ville ou municipalité (type hagiographique), aux libertés ou à l'organisation municipale de la ville (type politique), à l'un de ses monuments principaux (type architectural), à sa situation topographique (type géographique), à un fait historique dont la ville a été le théâtre (type historique), aux seigneurs féodaux dont elle dépendait (type armorial ou féodal), à l'industrie ou au commerce dont elle tire sa principale richesse (type commercial), enfin au nom même de la ville (type des armes parlantes). Le même classement peut être adopté pour les armoiries.»

Ajoutons que ces divers types se trouvent fréquemment combinés dans l'écu d'une cité ou d'une paroisse. C'est dire que la création d'armoiries municipales requiert, dans de multiples domaines, des recherches approfondies et une étude préparatoire très poussée. C'est à cette condition que le blason urbain remplira pleinement son rôle et sera, selon le mot du baron Meurgey «puissant évocateur».

Blasonnement des Armoiries de la Paroisse Sacré-Cœur

«Écartelé: au 1, d'azur à une fleur-de-lis d'or; au 2, d'or à un arbre de sinople sur une terrasse du-même; au 3, d'or à un bouquet de roses au naturel, lié de gueules; au 4, d'azur à une gerbe de blé d'or aussi liée de gueules; mouvant en pointe un ruisseau ondulé et ombré d'azur. Sur le tout d'azur au chevron d'argent accompagné d'une croix latine d'or posée en pointe.»

Ces armoiries sont une composition harmonieuse conçue et réalisée suivant les plus anciennes traditions de l'art héraldique français. Ni les meubles, ni les émaux, ni leur disposition n'ont été choisis au hasard. Chacun d'eux possède une signification précise qui en fait un emblème pour la Paroisse Sacré-Cœur de Bourget.

Description, explication et symbolisme des armoiries de la Paroisse Sacré-Cœur

Trois éléments constitutifs concourent à la composition des armoiries de la Paroisse Sacré-Cœur de Bourget. Ce sont:

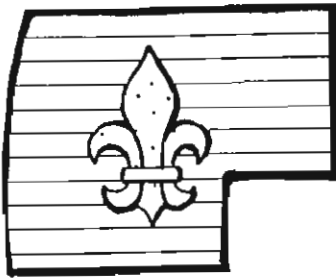
1 — L'écu, qui représente le bouclier du chevalier, est le fond sur lequel les émaux et les figures sont peints ou émaillés.

- 2 — Les émaux sont les colorations diverses employées en héraldique qui revêtent, en teintes plates, le champ, ses partitions et ses meubles.
- 3 — Les figures sont les pièces de toutes sortes qui peuvent meubler le champ des armoiries.

Les armoiries doivent être établies suivant des règles complexes, mais rigoureuses, et constituer un ensemble esthétiquement harmonieux. L'héraldique est donc tout ensemble une science et un art. Elle est aussi un langage aux possibilités infinies qui permet d'exprimer, par des formes et des couleurs, ce que la langue écrite ou parlée exprime par des mots et des phrases.

Par le riche symbolisme qu'elles renferment sous la simplicité de leur dessin, les armoiries de la Paroisse Sacré-Cœur de Bourget prennent la valeur d'un véritable portrait de cette vivante paroisse qu'elles personnifient.

Écartelé: Se dit d'unécu divisé en quatre espaces égaux par une ligne verticale et une autre horizontale. Les quatre espaces de l'écartelé se nomment écarts ou quartiers. Le premier quartier est en chef à dextre, le second en chef senestre, le troisième en pointe dextre et le quatrième en pointe senestre.

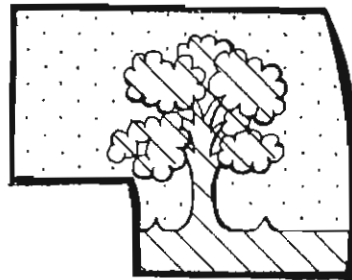


au 1: Le premier quartier souligne l'origine québécoise de la majorité des pionniers.

d'azur: L'azur, couleur céleste, se représente en gravure par des lignes horizontales. C'est l'emblème de la perfection. Il symbolise le goût du fini, du travail bien fait, en un mot la conscience professionnelle. Enfin il symbolise l'aspiration vers un idéal élevé.

à une fleur-de-lis: En blason la fleur-de-lis prend une forme conventionnelle qui se compose d'un fer de lance et de deux crochets adossés, reliés par une traverse: le dessin en a varié suivant les siècles, et dans certains cas, il s'est considérablement écarté de la forme ordinaire. La fleur-de-lis, emblème de l'ancienne France, affirme hautement l'antiquité de notre race.

d'or: Le premier des métaux; il se représente en couleur par le jaune, et en gravure par un pointillé diagonal. L'or est le symbole de la générosité: c'est avec des pièces de numéraire, autrefois faites d'or, que l'on pratique l'aumône, les bonnes œuvres. On dit d'ailleurs d'une personne généreuse qu'elle a «un cœur d'or». Inaltérable, conservant indéfiniment ses remarquables propriétés, l'or est aussi l'emblème de la loyauté. Le langage populaire ne dit-il pas: «franc comme l'or». La générosité et la loyauté des pionniers de Bourget se trouvent donc soulignées de façon on ne peut plus adéquate.



au 2: Second quartier une partie de la topographie de Bourget.

d'or: Déjà mentionné.

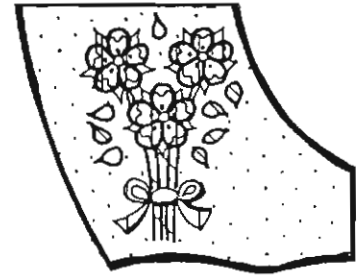
à un arbre: Cette pièce est d'un usage très général en armoirie. Dans l'histoire de Bourget l'arbre a joué un grand rôle, en effet au début de la paroisse, les pionniers ont défrichés les terres au détriment de la forêt; mais par la suite ils ont eu la sagesse de la recréer pour en faire l'une des plus belles.

de sinople: Le sinople est la couleur verte qui se représente en gravure par des lignes diagonales se dirigeant de l'angle dextre du chef à l'angle senestre de la pointe. Le sinople couleur du «blé» qui lève, est le symbole de la jeunesse, de l'espoir, de l'optimisme de la confiance en l'avenir, de l'esprit d'entreprise. C'est la couleur de ceux qui «vont de l'avant». Ces différentes marques ne s'appliquent-elles pas aux braves pionniers de Bourget, tous empreints qu'ils étaient d'espoir, d'optimisme, de confiance en l'avenir, d'esprit d'entreprise?

sur une terrasse: Plaine aux contours ondulés, et qui supporte habituellement un meuble de l'ordre végétal. Elle symbolise ici la forêt renouvelée.

du-même: Expression qu'on emploie pour éviter la répétition lorsque l'émail d'une pièce est le même que celui en dernier lieu nommé

au 3: Troisième quartier coutume de Bourget qui remonte à son origine.



d'or: Déjà mentionné.

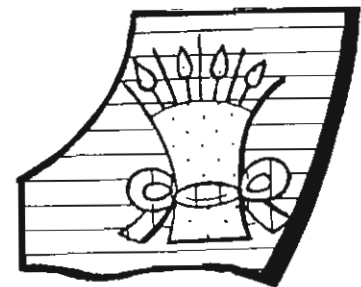
à un bouquet: Symbolise la galanterie de vos ancêtres qui savaient s'amuser, faire plaisir et s'entraider. Il serait bon de faire revivre cette coutume.

de roses: La rose des jardins soutenue d'une tige avec ou sans feuille se nomme «rose naturelle». La rose est l'emblème de la jeunesse, de la beauté, de la délicatesse des sentiments.

au naturel: Se dit des animaux ou végétaux représentés de la couleur que la nature leur a donnée.

lié: Se dit d'une pièce revêtue d'une attache tel qu'un cor de chasse, une gerbe, un bouquet.

de gueules: Couleur rouge, l'un des émaux de l'écu. Il se représente dans la gravure par des lignes verticales. Il est du genre masculin, et bien qu'il s'écrive toujours avec un «s», il est du singulier. Le gueules, couleur du feu et du sang, symbolise la charité, la justice, c'est aussi l'emblème du courage, de la hardiesse et de l'intrépidité. Voir ici la bravoure de nos soldats.



au 4: Quatrième quartier représente les agriculteurs de Bourget.

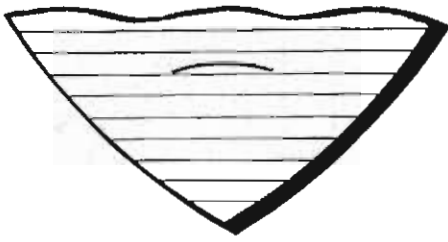
d'azur: Déjà mentionné.

à une gerbe de blé: Botte de blé ou d'autre grain; on la dit «liée» lorsque l'attache qui la serre est d'émail différent. La gerbe de blé symbolise l'abondance, la prospérité.

d'or: Déjà mentionné.

aussi liée de gueules: Déjà mentionné.

mouvant: Se dit d'une pièce ou d'un meuble attaché au flanc, aux angles, au chef ou à la pointe de l'écu dont il semble sortir, et par analogie de toute pièce ou meuble qui



touche à quelqu'autre. Il faut avoir soin de bien spécifier la position de la pièce.

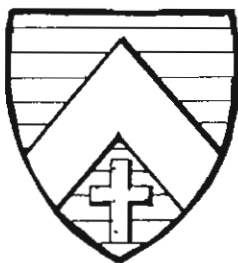
en pointe: Partie la plus basse de l'écu, ainsi nommée parce qu'ordinairement tout écu doit se terminer en pointe.

un ruisseau: Pièce qui est ordinairement figurée par une ligne ondulée; on la distingue par des traits curvilignes qui marquent les flots. Il représente le ruisseau de Bourget qui donna son nom «The Brook» à Bourget autrefois.

ondé: Attribut des pièces de longueur qui ont des sinuosités curvilignes, alternativement concaves et convexes.

et ombré: Attribut des figures qui sont relevées de noir pour être mieux distinguées.

d'azur: Déjà mentionné.



sur-le-tout: Se dit de l'écusson posé en cœur sur un écartelé. C'est l'écusson le plus important. Il représente l'identification de la paroisse. Les meubles de cet écn ont été tirés des armoiries de Monseigneur Ignace Bourget. 2^e évêque de Montréal que votre paroisse a voulu honorer.

d'azur: Déjà mentionné.

au chevron: Le chevron, pièce maîtresse de la charpente, qui soutient le toit du foyer, symbolise l'esprit de famille, le culte des ancêtres et l'attachement aux grandes et fortes traditions familiales.

d'argent: L'argent est le second métal employé en héraldique. Il se représente en gravure par le blanc plain. L'argent est l'emblème de l'honneur sans tache, il est aussi celui de la vertu. Il symbolise ici les vertueuses traditions qui ont fait la force des grandes familles canadiennes.

accompagné: Se dit des pièces principales d'un écu lorsqu'elles sont accompagnées de pièces secondaires.

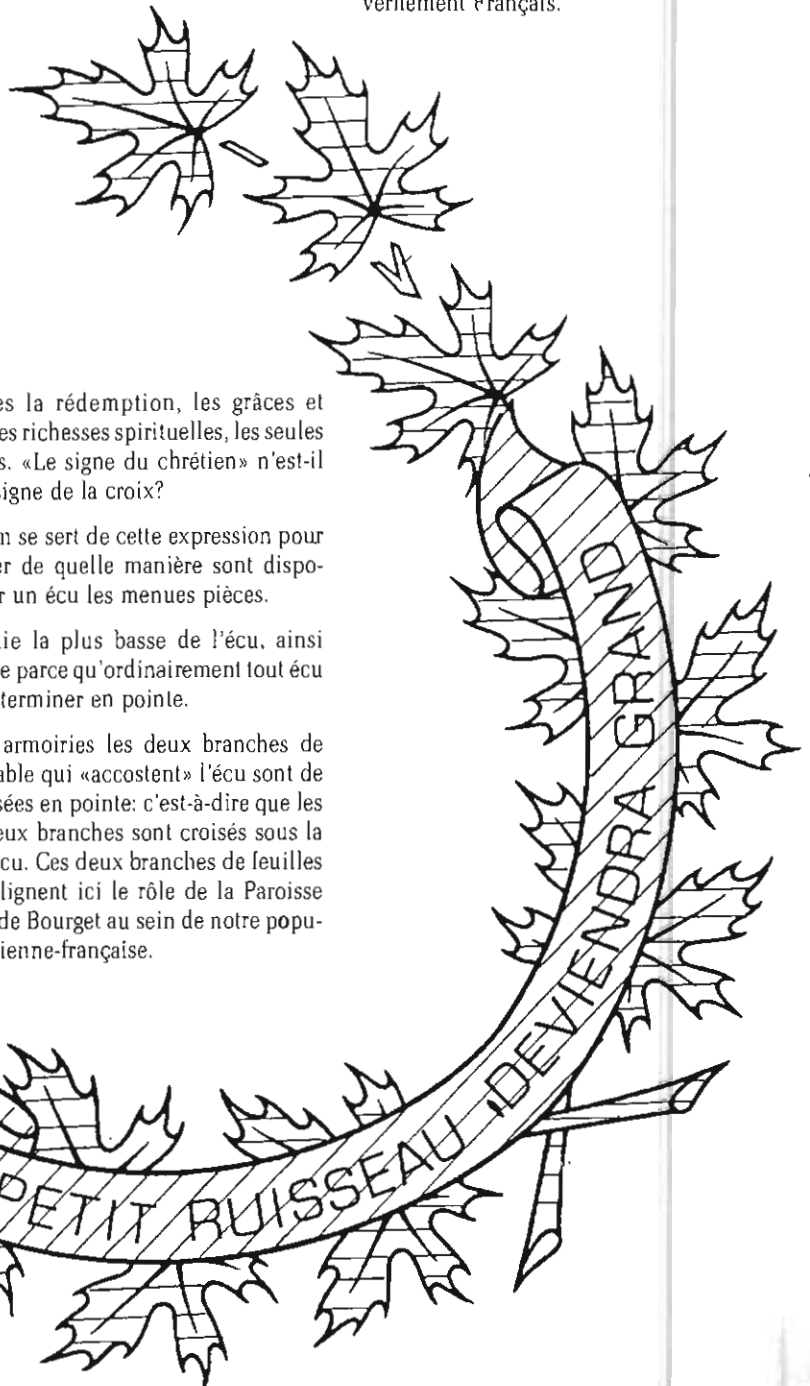
d'une croix latine: La croix est le symbole du Christ. Ce qui différencie essentiellement le Christianisme des autres religions, c'est la croyance au Dieu Sauveur, mort sur la croix pour racheter l'humanité. La croix latine, toute simple, dépourvue de toute ornementation, en un mot la croix du Golgotha, celle sur laquelle a été consommé le Suprême Sacrifice.

d'or: Cette croix est d'or. L'or métal noble par excellence, est l'emblème de la richesse, de la royauté et de la gloire. C'est de la croix que sont descendues sur les

Le listel porte la devise suivante: «Petit ruisseau deviendra grand». Les progrès que vous voyez ont été accomplis par vos parents et grands-parents; dans quelques décennies vos enfants et petits-enfants verront ce que vous réalisez maintenant. Espérons que Bourget restera la belle paroisse née d'un souffle du Québec.

Le présent ouvrage, achevé de composer au mois de janvier, mil neuf cent quatre-vingt-cinq, est le fruit du département héraldique de l'Institut Drouin.

La documentation utilisée provient uniquement de la bibliothèque et de la cinémathèque de l'Institut, et comprend notamment les fonds manuscrits des Archives Nationales de Paris, microfilmés par autorisation spéciale du Gouvernement Français.



hommes la rédemption, les grâces et toutes les richesses spirituelles, les seules valables. «Le signe du chrétien» n'est-il pas le signe de la croix?

posée en: On se sert de cette expression pour indiquer de quelle manière sont disposées sur un écu les menues pièces.

pointe: Partie la plus basse de l'écu, ainsi nommée parce qu'ordinairement tout écu doit se terminer en pointe.

Dans vos armoiries les deux branches de feuilles d'érable qui «accostent» l'écu sont de sinople croisées en pointe: c'est-à-dire que les pieds des deux branches sont croisés sous la pointe de l'écu. Ces deux branches de feuilles d'érable soulignent ici le rôle de la Paroisse Sacré-Cœur de Bourget au sein de notre population canadienne-française.

Boni

Le Comité du livre-souvenir ayant décidé, à la dernière minute, de publier la description des armoiries de la paroisse de Bourget, il nous a fallu ajouter un cahier de huit pages à notre publication, soit plus qu'il n'en fallait pour cette addition. Nous vous offrons donc en boni trois pages supplémentaires de photos. — L. R.



Arc angulaire supportant la voûte de l'église.
(Photo: Ch.-A. H.)

Un des quatre panneaux érigés naguère par la Chambre de Commerce pour accueillir les arrivants à Bourget à chacune des quatre principales entrées du village.

(Collection Émile Chabot)



Résidence des Schnupp: Cette maison a été construite, par Adélarde Schnupp, pour y loger sa famille de dix enfants, dont cinq devinrent religieuses et un, frère convers. Cette bâtisse est recouverte en brique de Bourget.
(Gracieuseté: Jeamine Schnupp)



À droite: Résidence de M^{me} Rose B. Legault, au 21 rue Champlain-nord, qui, pendant de nombreuses années a logé la centrale téléphonique de la Clarence Telephone Co., puis l'agence de la Banque Canadienne Nationale, de 1937 à 1970.

(Gracieuseté: Rose B. Legault — Photo Ch.-A. H.)



À gauche: La première vente de notre magasin de la Régie des liqueurs de l'Ontario a été faite au Club de chasse des Huit, le premier novembre 1980. (Collection: Gilbert Labelle)



(À droite)
Novembre 1980 — Levée de la première pelle-tée de terre sur le site du magasin de la Régie des liqueurs de l'Ontario. Pelle en main, on reconnaît l'ardent promoteur du projet, Armand Legault, avec Albert Bélanger, ancien citoyen de Bourget et député de Prescott-Russell à la législature provinciale.

(Collection: Gilbert Labelle)



Les auteurs du livre-souvenir «Bourget Centenaire» se sont appliqués à jeter un pont entre le passé et l'avenir; espérons qu'il sera commode et utile pour tous. Mais laissez-nous vous présenter aussi d'autres ponts.



Ponceau sur le chemin de la deuxième concession près de la route Bourget-Curran.



Ci-dessus: Pont Ouellette conduisant au village.
(Photo. C. E. L.)



À gauche: Pont du «Deux» conduisant vers les Hozon.
(Photo. C. E. L.)



Ci-dessous: Structure du pont Ouellette.
(Photo: C. E. L.)



Un ancien Bourgetain, Lucien Lortie, sur le pont de la «Sept».



Vous connaîtrez une paroisse en vous familiarisant avec les grandes lignes de son histoire, mais vous saisirez davantage son âme en fouillant les biographies et les anecdotes des petites gens qui la composent.

Antal

Remerciements

Je remercie d'abord Dieu de nous avoir inspirés, aidés et soutenus.

Un merci très reconnaissant aussi au Club Lapointe qui nous a parrainés en nous laissant toute la latitude voulue pour réaliser notre projet tel que nous le concevions.

Également merci à tous ceux qui ont collaboré de diverses façons à la réussite de Bourget Centenaire, particulièrement aux personnes qui ont contribué avec empressement à la collecte de renseignements et de photos ou à la rédaction de certains passages de notre livre.

Enfin, merci surtout au Comité du livre-souvenir qui m'a épaulé merveilleusement. À ce jour, j'ai vécu près de trois quarts de siècle; je n'avais pas dix ans que je faisais déjà du bénévolat. J'ai donc travaillé avec toutes sortes d'équipes, même avec de très bonnes, mais, sans vouloir offenser qui que ce soit, pour moi, le comité du livre-souvenir mérite mieux que la désignation d'équipe de l'année, il mérite celle d'équipe du siècle.

Nous ne nous leurrions pas, sachant fort bien que nous n'avons pas réalisé un chef-d'œuvre historique car il n'y a pas d'historien dans notre groupe et, à ce que nous sachions, il n'y en a même pas dans tout Bourget. Nous n'avons pas davantage fait un chef-d'œuvre littéraire puisqu'il ne se trouve pas de littérateur dans notre comité et, s'il s'en trouve un dans la paroisse, il ne nous est pas connu.

Si notre réalisation ne peut prétendre au titre de chef-d'œuvre, par contre, connaissant bien les sentiments qui ont animé tous les membres du comité et le feu intérieur qui les a stimulés, je puis affirmer que c'est une œuvre d'amour se résumant bien en ces quelques mots: «Bourget, nous t'aimons!» ... et cette œuvre d'amour, je vous la présente en toute simplicité.

Le réalisateur

**Soyons
Fiers du passé!
Heureux du présent!
Confiants dans l'avenir!**



Armoiries
de
la Paroisse Sacré-Coeur
de
Bourget, Ontario

IMPRIMERIE
MONTREAL